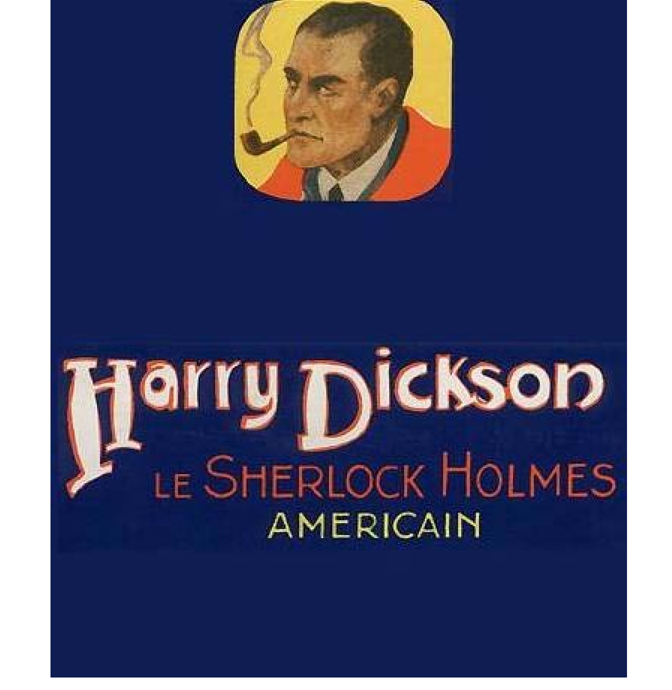
Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Jean Ray

HARRY DICKSON

Intégrale volume I

Dans les griffes de l'idole noire
La statue assassinée
Le cas de Sir Evans
La voiture démoniaque
L'« Hôtel des Trois Pèlerins »

1934-1936

Table des matières

DANS LES GRIFFES DE L'IDOLE NOIRE

DANS LES GRIFFES DE L'IDOLE NOIRE

PRÉAMBULE

Que le lecteur nous suive dans une rue traversière de Bow. Elle est étroite et sombre, les façades des maisons sont hautes et obscures, non dépourvues d'une certaine beauté archéologique. Mais elles ont été négligées depuis de nombreuses années.

La lèpre des pierres les ronge, de hauts perrons ont des marches branlantes, des vitres brisées ont été remplacées par des feuilles de carton.

L'un de ces immeubles qui, aux siècles derniers, devait être une splendide maison de maître, exhibe entre deux fenêtres du rez-de-chaussée une plaque en tôle peinte, couverte d'une écriture barbare :

« Pension de Famille tenue par Mrs. Chullingham. Dîners à prix réduits. Soupers après les spectacles. Cuisine soignée. Cave renommée. La maison n'accepte des pensionnaires que sur référence. »

L'inscription doit dater du temps de Sa Gracieuse Majesté la Reine Victoria, et les règlements d'intérieur ont dû fléchir en sévérité, car Mrs. Chullingham reçoit tout pensionnaire qui peut lui payer dix shillings par semaine, blanchissage non compris.

Si nous montons l'escalier, nous le trouvons dans un état de décrépitude fabuleuse : la rampe est brisée en plusieurs

endroits et rafistolée à l'aide de grosses ficelles, des planches mal équarries ont été clouées à même les marches fendues ; par temps de pluie, l'eau tombe en petites cascades le long d'elles, et il est impossible de monter jusqu'au dernier étage sans rencontrer au moins une demi-douzaine de chats en rupture de foyer.

Personne ne s'avise de leur faire du mal, car sans eux les souris ne laisseraient pas un restant de souper pour le déjeuner des locataires.

Les chambres affectées à ces derniers ne pourraient être plus sommairement meublées : un lit de fer, une table de toilette, une chaise. Un bougeoir garni figure en supplément sur la note hebdomadaire.

La journée de septembre tire à sa fin, déjà les ombres d'un soir précoce glissent en tapinois le long des façades torves et s'installent à l'intérieur des maisons comme en pays conquis.

Bien que pluvieuse, cette journée a été lourde et le temps tourne à l'orage. Dans la salle à manger de la pension Chullingham, une unique lampe à pétrole à mèche plate vient d'être allumée : dans la cuisine la servante se sert d'un crasset qui donne plus de fumée que de lumière.

— Betty, dit la logeuse, vous porterez le thé à Mr. Poole, et il m'a bien recommandé de faire chauffer ses petits pains mollets. Faites que je ne reçoive pas de réclamations, car Mr. Poole m'a toujours honnêtement payé, et de bien des gens qui fréquentent ici, je ne pourrais en dire autant !

Betty grogne quelque chose et se met à empiler des tasses et des soucoupes sur un plateau en laque de Chine.

Suivons Betty au cours de sa lente ascension vers le second étage où Mr. Poole occupe une chambre donnant sur la cour.

L'intérieur de cette pièce détonne singulièrement avec celui des autres.

Un certain confort y règne, un large lit de repos occupe tout un pan de mur, et le long des autres parois, sur des rayons de bois blanc, règnent de longues théories de livres.

Sur une table-bureau encombrée de papiers, une belle lampe en cuivre est posée, prête à être allumée. L'occupant, l'heureux Mr. Poole, est assis devant elle dans un fauteuil tournant dit américain.

Au toc-toc feutré de la servante il répond par un rogue : « Entrez ! »

Betty devient tout à coup aimable.

— Votre thé est du meilleur, monsieur Poole, dit-elle, vos petits pains sont bien chauds et le beurre est frais. J'y ai joint de ma propre autorité une tranche de saumon fumé et un petit bout de fromage écossais.

— C'est bien, répond l'homme choyé, déposez tout cela sur le coin de la table et prenez garde de ne pas renverser du thé sur mes cahiers. Tenez, voici pour vous !

C'est une pièce de six pence que Betty reçoit avec des transports de gratitude.

— Quand on parle d'un gentleman, voici un gentleman, murmure-t-elle en retournant vers sa fumeuse cuisine ! Non, non il n'y a pas d'homme qui connaisse mieux les usages dans tout Londres que Mr. Poole !

Devant le feu où commence à mijoter le ragoût vespéral aux carottes, spécialité de la maison Chullingham, elle reprend son soliloque admiratif.

— Et quel savant ! J'ai appris par cœur ce qui se trouve sur la carte de visite clouée sur sa porte : « Marc Poole. Interprète. Travaux de traduction en toutes langues. » Certes il n'est pas ce que l'on peut appeler un bel homme et jeune il n'est plus… c'est évident. Mais il suffit d'être femme pour sentir qu'un homme pareil pourrait faire le bonheur d'une femme !

Là-dessus Betty alla consulter la glace fêlée au-dessus de l'évier et s'y regarda d'un air satisfait.

La chaleur des fourneaux et l'atmosphère enfumée de la cuisine lui avaient valu un teint de poupée de cire. Elle était pourvue d'une graisse un peu trop abondante et pas saine, mais son visage était agréable. Sa bouche un peu épaisse pouvait se plier en un bon sourire, ses yeux étaient d'une belle couleur d'aigue-marine et sa lourde chevelure rousse resplendissait comme un feu.

— Mrs. Marc Poole, née Élisabeth Bunker, murmura-t-elle. Ah, le beau nom, le beau rêve !

Pendant que Miss Betty se livrait à ses doux songes solitaires, l'heureux Mr. Poole ne pensait certes pas à elle, et même pas au repas préparé avec tant d'amour.

Par la fenêtre il regardait le ciel cuivreux s'appesantir sur Londres.

Par-dessus le fouillis des toitures voisines, il voyait les lointaines tourelles des vieilles bâtisses du Strand et plus loin la masse sombre des toits de Somerset House. Plus loin en-

core, le campanile de St. Paul plongeait dans les basses nuées.

Le regard de Mr. Poole resta braqué dans cette direction.

— Et dire qu'aujourd'hui ce sera chose faite, murmura-t-il, Old Bailey, la somnolente cour de justice de Londres se prononcera dans ce procès qui vit se lever et s'éteindre trois générations. Plus d'un siècle de procédure et de chicane !

Il étira sa haute et maigre silhouette surmontée d'une tête trop petite et ressembla à une gigantesque sauterelle blottie dans le crépuscule.

Un steamer hurla longuement à larges coups de sirène sur la rivière proche.

Mr. Poole soupira et pensa à son thé qui refroidissait.

Machinalement il souleva la théière en majolique noire et vit qu'une lettre avait été glissée dessous.

Elle émanait d'une agence de presse qui, contre tarif fixe, procurait toutes les coupures de journaux demandées, avec la célérité requise.

Mr. Poole déchira l'enveloppe et un fragment de journal à l'encre encore toute fraîche s'en échappa.

Il s'en empara, une rougeur de fièvre aux joues.

— Le sort en est jeté, gronda-t-il, il hérite de tout… de tout…

Il serra ses poings contre ses tempes et un sourd sanglot lui déchira la poitrine.

— Et cette œuvre qui n'est pas finie… Le sera-t-elle jamais, d'ailleurs ? Ah pourquoi la justice anglaise n'est-elle pas plus lente encore, et pourquoi n'ajouta-t-elle pas un siècle à cette traditionnelle lenteur ?

Il regarda longuement le ciel orageux que des éclairs lointains pourfendaient déjà, suivis de longs roulements étouffés.

Secouant brusquement ses maigres épaules comme s'il les déchargeait d'un invisible fardeau, il s'approcha de la porte et pressa le bouton d'une sonnette électrique.

Au tableau indicateur de la cuisine, Betty vit paraître le numéro 16.

— Mr. Poole sonne ! s'écria-t-elle, j'espère qu'il n'aura rien à redire quant à son repas, car jamais je ne l'ai mieux soigné.

Elle ne savait évidemment pas que sa destinée se jouait au second étage en ce moment.

— Betty, dit Mr. Poole, comme elle entrait d'un air un peu effrayé, asseyez-vous, mon enfant, et permettez-moi de m'entretenir quelques minutes avec vous.

La jeune servante n'en croyait ni ses oreilles ni son bonheur.

— Vous êtes, je crois, native des Hébrides ?

Betty acquiesça vivement de la tête.

— Et d'excellente famille, sir, j'ose le dire, Mrs. Chullingham m'appelle du nom de ma mère, Bunker, parce qu'il est plus facile à retenir que le mien, ma mère était

de Londres, vous savez, mais mon vrai nom est Kildater-Booh, on dit qu'il est noble et je le crois. On me donne ici le nom d'Elisabeth que ma mère exigea pour moi, mais je m'appelle là-bas Helma, oui Helma Kildater-Booh. Mon père possède une maison, trois champs d'avoine, un troupeau de quarante moutons et une barque pontée, un bordier. On le dit riche mais il n'y a pas plus avare que lui. Je suis venue à Londres en condition, dans un coup de tête, parce qu'il voulait m'employer dans sa saurisserie de harengs et de sardines, ce dont j'avais horreur ! J'ai vingt-quatre ans depuis la semaine dernière.

— J'en ai quarante-deux, dit tristement Mr. Poole.

— C'est un bel âge, le plus bel âge pour un homme ! s'écria impétueusement la jeune fille.

— J'ai toujours rêvé vivre loin des grandes villes dans une de ces magnifiques îles du Nord, continua pensivement Mr. Poole.

— Mon père et ma mère y ont été très heureux, répondit Betty. Malheureusement j'ai perdu ma mère très jeune.

— Pauvre enfant, murmura Mr. Poole et il caressa doucement la magnifique chevelure flamboyante.

Un frisson secoua tout l'être de Betty.

— Où habite votre père ? demanda le pensionnaire.

— Dans l'île Barra où il est un homme très considéré, c'est la plus belle des îles, bien qu'elle soit loin d'être la plus grande. Notre maison est bâtie face au North Minch et de loin on voit l'île Mâbar… un affreux rocher avec un vieux château qui tombe en ruine.

Ce fut au tour de Mr. Poole d'être en proie à un long frisson, mais Betty ne s'en aperçut pas.

— Helma, dit-il tout à coup, et Betty se sentit toute chose en s'entendant appeler de ce nom, Helma, je ne suis pas riche, mais loin d'être pauvre ; dans un pays comme le vôtre où les besoins de la grande ville ne se font pas valoir si âprement, je pourrais faire figure de bon rentier…

— Oh, murmura la jeune fille en comprimant les battements de son cœur.

— Voulez-vous… pardon de vous demander cela si brusquement, voulez-vous m'épouser, Helma Kildater-Booh ?

L'orage éclata sur Londres dans un bruit de mousqueterie et de torrents d'eau déchaînés, et pourtant Betty crut entendre chanter autour d'elle tous les chœurs du paradis.

— Monsieur Poole… oh monsieur Marc Poole… monsieur Marc… sanglota-t-elle.

— Alors c'est… hésita l'interprète.

— C'est oui… monsieur Marc… *oui,* et encore mille fois *oui !*

— Demain je me procurerai les licences nécessaires, déclara Mr. Poole redevenu pratique, et nous quitterons cette semaine encore Londres pour l'île Barra.

— Mon père, dit Betty, aime les hommes savants et vous fera grande fête. Il nous louera volontiers une jolie maison sur la falaise proche dont il est le propriétaire, et vous verrez comme je l'arrangerai bien.

Une voix furieuse retentit dans l'escalier.

— Betty, fille du diable, votre ragoût est en train de brûler !

La future Mrs. Poole ne fit qu'un bond jusqu'au palier, et, se penchant sur la rampe, lança d'une voix perçante :

— Eh bien, madame Chullingham vous le mangerez vous-même et s'il vous donne une indigestion, ce n'est pas moi qui vous plaindrai, soyez-en certaine !

CHAPITRE PREMIER

L'HÉRITIER DE L'ÎLE

Une bruyante sonnerie éclata dans les couloirs de l'École des Langues anciennes et Miss Evelyn Drummond ferma ses cahiers, et enleva ses lunettes.

— Messieurs, dit-elle en s'adressant à ses élèves en voilà assez pour aujourd'hui, nous reprendrons la leçon mercredi prochain.

Miss Evelyn Drummond, docteur en philologie orientale, était chargée de cours à ladite école, et donnait en tout et pour tout deux heures de leçon par semaine à un auditoire de… deux élèves.

Non qu'elle manquât de savoir, bien au contraire ; mais la jeunesse moderne se tourne vers les sciences exactes et les connaissances pratiques et non vers la sagesse millénaire du passé pour se faire une carrière.

Peut-être que si elle avait été plus jolie, elle aurait vu affluer plus de monde à son cours, mais elle avait quarante ans et s'habillait d'une façon sévère et presque désuète.

Elle posa son petit chapeau noir sur ses cheveux parfaitement lissés et eut tout à coup un regard effrayé vers la fenêtre.

— Mon Dieu, il va faire de l'orage !

Comme pour lui donner raison, un immense éclair en nappe illumina le ciel bourré de lourds nuages sombres.

— Nous attendrons un peu, Miss Evelyn, dit une voix cordiale, pour ne pas vous laisser seule devant les fureurs de la tempête.

— Merci, monsieur Dickson, répondit-elle en souriant, vous êtes décidément le protecteur des faibles par excellence. Le second et dernier étudiant se mit à rire.

— Il n'y en a plus que pour Harry Dickson, dit-il de bonne humeur. Que ne suis-je détective comme vous, et surtout aussi célèbre !

— Mon petit Brandini, répondit narquoisement Harry Dickson, je suis convaincu que d'ici une heure vous chanterez une autre chanson.

Brandini était un jeune homme d'une trentaine d'années au type méridional assez prononcé bien que mitigé de sang anglo-saxon. Il avait de grands yeux bruns et de magnifiques cheveux blonds bouclés.

— Qu'est-ce à dire, homme énigmatique ? demanda-t-il.

— À cette heure, répondit Harry Dickson, le fameux procès des Brandini, qui a duré plus d'un siècle, doit être fini et la sentence rendue.

— Peuh, dit le jeune homme, depuis le temps que cela ne m'intéresse plus !

— Vraiment ? railla le détective, une île entière, un château et une fortune libre de tout impôt et que je n'estime pas inférieure, grâce aux formidables intérêts accumulés, à six millions de livres sterling ?

Des pas coururent dans le couloir et un garçon de salle poussa la porte de la classe en demandant :

— Monsieur Brandini est-il déjà parti ? Deux courriers porteurs de lettres express viennent d'arriver en même temps. Les voici…

Le jeune homme s'en saisit.

— Greyson et Perkins, avoués dans Fleet Street… diable ce sont les hommes du procès et ils daignent m'écrire aujourd'hui, après m'avoir mis à la porte de leur étude depuis des années.

— Concluez, dit Harry Dickson.

— Quoi donc ? demanda Brandini en déchirant l'enveloppe.

— Mais que la sentence a été rendue en faveur des Brandini qui sont encore représentés ici-bas par l'unique survivant John Emile Brandini !

La lettre tomba sur le pupitre.

— Vous avez raison, monsieur Dickson, murmura l'héritier, Greyson et Perkins m'en informent en des termes aussi concis que polis en ajoutant que j'entre immédiatement en possession de l'île Mâbar dans les Hébrides, de son château et d'un compte en banque de… Juste ciel, vous avez mis dans le mille, monsieur Dickson, six millions quatre cent quarante-six mille livres sterling en argent comptant !

— Mes félicitations, monsieur Brandini, dit Miss Drummond d'une voix faible.

— Cela aurait fait le bonheur sans mélange de mon père, de mon grand-père et de mon aïeul qui avaient engagé ce procès contre l'État britannique, déclara gravement Brandini, et je vous avoue que la seule émotion que j'éprouve à cette nouvelle, c'est de penser qu'ils sont morts dans le chagrin de s'être vu spolier d'une fortune et de propriétés qui leur revenaient de droit.

— C'est une curieuse histoire, dit Harry Dickson.

— Elle remonte en effet au début du XIVe siècle, expliqua Brandini et notamment aux voyages du célèbre Marco Polo. Parmi les compagnons du célèbre voyageur vénitien, se trouvait un officier de marine du nom de Brandin, un Anglais paraît-il qui, écrivant son nom à l'italienne, se faisait appeler Brandini. Il épousa une demi-sœur de Marco Polo, suivit ce dernier aux Indes et devint, dit-on, son héritier, quand celui-ci mourut en 1323. Après la mort de son beau-frère, il retourna en Angleterre où il reprit son nom de Brandin et, veuf et misanthrope, alla s'établir dans une île des Hébrides où il bâtit un château et continua à faire fortune en exerçant le terrible métier de pirate.

» À la fin du XVIIIe siècle, le dernier Brandin mourut intestat et on ne lui découvrit pas d'héritier. Son fils était parti dans les mers du Sud et jamais ne donna de ses nouvelles. La vérité est qu'il était retourné dans la patrie de sa mère, à Venise, et y avait repris le nom de Brandini. C'était le père de mon aïeul. À sa mort, celui-ci vint en Angleterre pour y faire valoir ses droits sur la succession de Brandin dit Brandini. Il s'y heurta à mille obstacles, y resta pourtant, s'y maria et y mourut. Il en fut de même de son fils et de son petit-fils, mon grand-père et mon père, et voici que c'est à moi, qui ne me suis jamais occupé de grand-chose, qu'échoit l'héritage !

» Si c'est là une justice, elle est bigrement lente.

Il tenait la tête penchée, tout à ses douloureux souvenirs.

Harry Dickson le considérait avec sympathie.

Le détective avait décidé quelques mois auparavant de se perfectionner dans les langues et connaissances de l'Orient, en suivant les cours de la célèbre orientaliste Miss Evelyn Drummond à l'École des langues anciennes, et y avait fait la connaissance de John Brandini.

Celui-ci jouissait de quelques revenus qui lui auraient permis de vivre dans une inactivité modeste, mais il avait préféré se consacrer à ses études favorites.

Dickson et lui se lièrent d'amitié. Mis au courant de l'étrange procès des Brandini, le détective s'était employé dans l'ombre à faire marcher plus rondement les rouages de la justice anglaise.

— Je pense, dit Miss Evelyn qui avait gardé un silence plein de tact, que l'orage dérive quelque peu et que nous pourrons partir.

— Il vous reste une deuxième lettre à lire, John, dit Harry Dickson en montrant du doigt l'enveloppe oubliée.

Brandini l'ouvrit d'une main distraite, mais à peine y avait-il jeté un regard, qu'une expression de profonde stupeur envahit son visage.

— Mais… c'est un peu fort tout de même, s'écria-t-il, ceci me semble écrit dans une langue hindoustane que je ne possède pas, hélas ! Comme c'est curieux !

Il tendit le papier au détective qui confessa une semblable ignorance.

— Mais nous avons une traductrice sans pareille devant nous, dit-il, en se tournant vers Miss Drummond.

— Oh, Miss, je vous en prie… supplia Brandini en lui tendant la singulière missive.

La chargée de cours s'en empara avec quelque répugnance, mais à peine l'avait-elle parcourue qu'elle manifesta un intérêt légèrement effrayé.

— C'est en langage malabar, déclara-t-elle, et encore en une langue très ancienne qui doit, à mon avis, remonter au XIVe siècle pour le moins. Je vais essayer de vous le traduire, bien que certaines tournures ne m'en soient pas familières. Elle s'adresse naturellement à Mr. Brandini bien que son nom n'y soit pas mentionné.

— Il se trouve sur l'enveloppe, objecta Harry Dickson, mais nous verrons cela plus tard, ce n'est pas dépourvu d'intérêt.

— Il y est dit ceci, commença Miss Drummond : « Vous avez réussi, là où d'autres ont échoué. En serez-vous plus heureux ? Seuls les Dieux le savent. Mais l'homme dont à travers beaucoup de siècles vous est venue cette fortune, était un voleur. Il déroba l'Idole Noire au saint monastère auquel elle appartenait. Jeune téméraire ! Usez de la fortune tel que vous l'entendez, mais ne portez pas la main sur l'Idole Noire, si vous ne voulez pas que sa vengeance soit sur vous. Contentez-vous de l'or et laissez les pierres en repos. Sinon vous serez voué à un châtiment dont les âges ont perdu le souvenir. Eibrâh. »

— Eibrâh ? demanda Brandini, voilà certes un gentleman qui ne me fut jamais présenté.

— C'est le nom d'un grand-prêtre malabar qui vivait au XIVe siècle non loin de Goa, dit Miss Drummond.

— Alors il a attendu bien longtemps pour m'écrire, répliqua légèrement le nouveau millionnaire. Au diable, si je comprends quelque chose à ce charabia.

— Rien n'est pourtant plus facile, déclara Harry Dickson, il n'y a dans toute cette lettre qu'une seule phrase qui importe pour l'heure : « Contentez-vous de l'or et laissez les pierres en repos. » Ce qui équivaut à dire que vous ferez bien de ne pas aller voir comment se porte votre château dans l'île de Mâbar !

— Ah, ricana John Brandini une menace ou un chantage en quelque sorte ? Je crois bien être le dernier homme à m'y prêter. Sans ce papier hindou, je serais resté longtemps

avant de faire un tour dans les Hébrides, mais à présent qu'on m'en défie, je vous assure que je vais m'assurer sur l'heure des moyens de communication les plus rapides pour y arriver !

Le détective examinait à présent la lettre.

Elle comportait une double enveloppe, celle timbrée par la poste et une autre vierge de toute adresse, enclose dans la première et contenant la lettre.

— Cette lettre a été écrite depuis bien des jours, dit-il enfin, comme si son auteur prévoyait la fin du procès en votre faveur, John. Elle est timbrée de Londres. Mais elle a dû être envoyée d'ailleurs, sous une autre enveloppe, et le postage a été fait par un complice. Donnez-moi votre crayon bleu, Brandini.

Harry Dickson se mit à gratter la mine du crayon qui répandit une fine poussière bleue sur l'enveloppe vierge.

Le détective souffla légèrement dessus et elle s'envola, mais elle adhéra en un endroit où elle dessina vaguement un cercle et quelques lettres.

— Voici l'empreinte du timbre de la première enveloppe, celle qui fut expédiée à Londres, triompha Harry Dickson. Voyons, elle date de huit jours et vient de Glasgow !

— À tout prendre, ce n'est pas si loin de Mâbar, déclara Brandini.

— Quelqu'un semble donc désirer que vous ne veniez pas dans votre île, John, dit Harry Dickson et ce quelqu'un n'habite pas si loin, comme vous le dites.

— Avant la fin de la semaine j'y serai, décida Brandini.

Tout à coup il éclata de rire.

— Mais après tout c'est un mystère, et pourquoi n'en chercheriez-vous pas la solution, grand Harry Dickson ?

Le détective se gratta doucement le menton, au fond charmé de l'offre et bien tenté de l'accepter.

Miss Evelyn Drummond qui s'était tenue à l'écart mit ses gants et marcha vers la porte.

— Je réitère mes félicitations, monsieur Brandini, dit-elle d'une voix qu'elle tâchait de rendre insouciante mais qui en réalité vibrait d'une émotion continue. Je crois également que je pourrai demander un congé non payé à l'administration vu que mon cours sera désormais sans élèves.

— Ainsi, je ne compte plus ? demanda Dickson en souriant, vous savez bien, Miss, que les cours continuent à se donner même pour un seul et unique élève, tel est le règlement.

— Mais vous accompagnez monsieur Brandini, cela va de soi, objecta doucement la chargée de cours.

L'héritier de l'île la regarda d'un air songeur.

— Attendez… attendez… n'allez pas trop vite en chemin, je suis un garçon aux idées lentes et vous êtes des gens aux décisions électriques. Il me semble qu'il y a dans ce mystère quelque chose d'oriental, n'est-il pas vrai ?

— Que voulez-vous dire, sir ? demanda Miss Drummond.

— Combien d'hommes à votre avis, Miss Evelyn, seraient pour le moment capables en Angleterre d'écrire une lettre dans un langage pareil ?

— Aucun, répondit la savante avec décision.

— Dans ce cas, il y a quelque chose dans tout ceci qui vous regarde de près, Miss, par conséquent demandez votre congé non payé, et acceptez des honoraires triples ou décuples ou dont vous fixerez le chiffre, pour nous suivre dans notre voyage à l'île Mâbar, et nous aider à y résoudre cet étrange problème.

Harry Dickson lui frappa amicalement l'épaule.

— L'idée est parfaite et vous fait honneur, John, dit-il, les lumières de Miss Drummond nous seront infiniment précieuses, et puis nous nous sommes déjà fortement attachés tous les deux à elle.

Miss Evelyn rougit et baissa les yeux.

— Je ne sais… je ne sais…, répéta-t-elle machinalement.

— Donc, voici une chose entendue, trancha le détective, cette affaire me plaît et le décor sauvage des Hébrides qui nous attend, pas moins. Je n'ai pas pris de vacances bien considérables cette année, notre séjour là-bas m'en tiendra lieu.

— Vous ne me demandez pas d'emmener Tom Wills, votre élève ? demanda Brandini.

— Vous prévenez ma prière, mon jeune ami !

— Nous voici quatre où je craignais n'être qu'un seul, conclut Brandini. Je me demande dans quel état nous trouverons le château de mes pères.

— Je suppose qu'il ne doit pas trop mal se porter. Il a été pendant tout le temps du procès sous la sauvegarde de l'État, et je vous affirme qu'en général l'Office des legs en contestation est soigneux, pour ne pas diminuer la valeur des choses qui lui sont confiées. Mais nous ferons bien de partir d'abord pour Glasgow et d'y éclairer quelque peu notre lanterne.

On convint de prendre rendez-vous pour le lendemain à Baker Street, chez Harry Dickson, et on se sépara sur le perron de l'école, sous un beau ciel vespéral, rafraîchi par l'orage.

Miss Evelyn Drummond rentra dans son petit appartement voisin du Temple et, tout habillée, elle se jeta sur un divan.

— Des millions et encore des millions sanglota-t-elle… et il a trente ans à peine !

Elle leva ses yeux gros de larmes et dans la glace qui lui faisait face, vit son pauvre visage ravagé par la douleur.

— Sotte ! s'écria-t-elle, vous avez quarante ans, oui quarante ans sonnés ! Vous en paraissez soixante… vous êtes une vieille femme… et en plus une radoteuse, vieillie dans les plus vieilles vieilleries ! Et vous n'êtes pas jolie, Miss, non vous êtes vilaine ! Aucun homme ne vous a jamais dédié un sourire qui ne fût intéressé.

Elle glissa ses doigts derrière la glace et en retira une petite photo qu'elle regarda avec une tendresse infinie.

— Oh John, mon Johnny, je vous ai aimé depuis l'heure où vous vous êtes fait inscrire à mon cours. J'aurais voulu être pour vous comme une sœur, comme une mère… Je n'aurais pas osé rêver d'être votre femme ! Qu'un homme de quarante ans épouse une femme de trente, la proportion d'âge est admirable, l'inverse, c'est de la pure folie.

Tout à coup elle se leva d'un bond et ses traits se crispèrent.

— L'Idole Noire… mon Dieu, l'Idole Noire de Malabar, celle qui donne tout, la Mort et l'Amour !

Elle jeta son chapeau et son manteau sur une table et s'élança dans la pièce voisine qui était transformée en une fort belle bibliothèque.

Fiévreusement elle empila livre sur livre, alluma la lampe de bureau et se mit à l'étude.

La nuit vint, des heures tardives sonnèrent, Miss Evelyn continuait à feuilleter d'épais tomes aux lourdes reliures de cuir gaufré.

Les grisailles de l'aube parurent à la fenêtre.

La chargée de cours leva les yeux sur la mince bande citrine apparue au ras des toitures d'en face, et elle sourit au soleil levant.

— C'est un bien beau jour, dit-elle en fermant le dernier livre qu'elle avait consulté.

Son visage était tiré par l'insomnie et la fatigue, mais ses jolis yeux sombres brillaient d'un tel éclat, et il y avait une telle espérance enclose dans leurs profondeurs qu'il était devenu presque beau.

CHAPITRE 2

L'OISEAU MYSTÉRIEUX

Harry Dickson, Tom Wills, John Brandini et Miss Evelyn Drummond arrivèrent à Glasgow par une ravissante matinée de fin septembre. Une brume légère et opaline traînait sur les flots puissants de la Clyde, comme ils traversaient le beau pont à arches qui mène vers la vieille ville.

Après une brève station à la mairie, ils furent reçus au département des archives par un vieil homme aimable et tout en sourires qui se présenta comme l'ancien conservateur du château de l'île Mâbar, Mr. Douglas Warwick.

— Aha ! s'écria le vieillard après avoir serré chaudement les mains tendues vers lui. Vous croyez entrer dans une farouche colonie de mouettes et de goélands, mais c'est ce qui vous trompe. Le vieux castel a été soigné aux petits oignons par le Trésor britannique, il est vrai que vous en solderez la note, Mr. Brandini, mais j'ose espérer que vous ne la trouverez pas trop corsée.

» À votre arrivée, vous y serez reçu par un personnel restreint, mais suffisant et, à cette occasion, je serais charmé d'être votre guide dans votre propre domaine.

— Disons hôte et non guide, répliqua jovialement le jeune propriétaire.

— Entendu, accepta tout aussi cordialement Douglas Warwick ; j'y ai quelquefois passé mes vacances et elles furent toujours charmantes ! Le fantôme de Mâbar ne m'a jamais fait le moindre mal.

— Comment ? s'écria Brandini en riant, j'hérite également d'un fantôme ? Je ne me croyais pas aussi riche !

Mr. Warwick se mit à rire doucement.

— On ne sait jamais, dit-il, ces vieux châteaux continuent toujours à garder un certain mystère. Nous sommes ici au pays de la Dame Blanche, ne l'oubliez pas !

— Et quelle sorte de dame hante ma nouvelle maison ? demanda Brandini.

— C'est une dame en effet, répondit le vieil archiviste, mais elle est noire. Comme le veut la tradition.

Brandini allait raconter qu'il avait déjà connaissance d'une Idole Noire avec qui il aurait à compter, quand il sentit la main de Harry Dickson peser sur son bras et il se tut.

— J'ai pensé vous faire plaisir en louant un petit yacht qui nous fera faire une courte croisière avant d'aborder à votre île, monsieur Brandini, continua Mr. Warwick. Nous passerons au large de l'île Mull, puis de Staffa où se trouve la merveilleuse grotte de Fingal et puis, après avoir doublé l'extrême pointe de l'île Coll, nous verrons Mâbar surgir de la mer comme une haute forteresse noire. C'est une belle île, allez, et elle contient quelques grottes presque aussi belles que celle de Fingal dont je viens de vous parler.

» Je vous retiens à déjeuner, car je puis vous offrir les premiers grouses de la saison, ainsi que d'excellentes soles d'Écosse fraîchement pêchées.

Le repas fut des plus réussis ; Douglas Warwick était un trésor vivant d'anecdotes où l'humour écossais était largement mis à contribution.

Dans l'après-midi, il pilota ses nouveaux amis par la ville, en vue d'y faire l'acquisition de ce qui pouvait encore faire défaut à l'ameublement d'un château qui se respecte.

Avant la nuit close tous les colis, et ils étaient nombreux, avaient été arrimés dans la petite cale du yacht *Bag Piper* et comme ce dernier ne levait l'ancre qu'aux premières clartés de l'aube, Brandini invita tout le monde à dîner au restaurant.

On avait choisi une vieille taverne renommée de la basse ville, « Aux Armes des Dundonald », dont la cuisine était célèbre.

Il était relativement tôt quand ils y arrivèrent et la spacieuse salle à manger était déserte à l'exception d'une unique table dans le fond, où dînait un couple solitaire.

John Brandini leur jeta un regard distrait, mais aussitôt sourit avec bonne humeur :

— Voilà des gens amoureux, dit-il, on dit que cela porte bonheur d'en rencontrer avant un voyage ou une affaire. La dame est bien jolie, la connaissez-vous monsieur Warwick ?

Le vieillard leva les yeux vers le plafond avec une expression comique :

— Hélas, cher monsieur, j'ai passé l'âge où l'on regarde avec complaisance de jolis minois, pour ne plus accorder d'attention qu'aux portraits de belles, mortes depuis des siècles. Mais je veux bien rendre justice à cette jeune dame : elle est bigrement jolie et ses cheveux sont comme tissés de feu et de soleil.

Miss Evelyn tourna à son tour le regard vers les dîneurs qui ne semblaient nullement s’apercevoir de l’attention dont ils faisaient l’objet.

— Oh, fit-elle à mi-voix, voilà qui est pour le moins étrange !

— Quoi donc, Miss Drummond ? demanda Harry Dickson qui était assis à ses côtés.

— Rien… peu de chose après tout… une ressemblance. Connaissez-vous *Le Livre des Merveilles,* monsieur Dickson ?

— Vous nous avez parlé dans votre cours de cette œuvre des siècles enfuis, Miss Evelyn, répondit le détective, mais je ne le connais que de nom.

— L’Angleterre n’en possède aucun exemplaire, en dehors d’un fac-similé de minime valeur, mais la bibliothèque Sainte-Geneviève à Paris en détient un.

— Qui parle de bibliothèque ? s’écria Mr. Warwick, qui piétine mes plates-bandes ?

Miss Drummond répéta ce qu’elle venait de dire à Harry Dickson et ajouta :

— Il m’a semblé trouver une ressemblance entre le type très beau et à la fois très étrange de cette femme et une figure qui se trouve dans ledit *Livre des Merveilles,* notamment celle d’une Lei ou prêtresse malabare.

— Encore ! s’écria Brandini qui avait écouté assez distraitement.

— C’est vrai, dit la chargée de cours en souriant, je vois des choses malabares dans tout !

Douglas Warwick secoua la tête.

— Je ne connais pas ces gens, dit-il, ils sont probablement étrangers à la ville, car nous ne manquons pas de touristes aussi longtemps que le beau temps perdure.

Le maître d'hôtel apporta sur la table un immense plat d'étain chargé d'une multitude de raviers. Il y avait là des anchois au beurre frais, de larges tranches de saumon fumé, des anguilles à la gelée et aux herbes fines, des écrevisses en bouquet, du caviar rose, des aspics de flétan et de homard, des paupiettes de sole à la glace, bref tout ce que la cuisine écossaise parvient en tant que hors-d'œuvre à emprunter à la marée.

Les étrangers furent oubliés et l'on ne pensa plus qu'à manger et à se réjouir autour de la table de John Brandini et de ses amis.

Toutefois le festin ne s'éternisa pas : on devait se lever dès potron-minet, pour monter à bord du *Bag Piper* qui prendrait immédiatement la mer à l'arrivée de ses passagers.

On avait choisi pour passer la nuit un hôtel proche du port, d'un confort un peu désuet mais toutefois suffisant.

Au milieu de la nuit Harry Dickson fut réveillé par un bruit monotone. Il alluma sa lampe et vit les vitres de la fenêtre ruisseler d'eau de pluie.

— Fichtre, murmura-t-il, voici le temps qui se gâte.

Mais l'instant d'après il eut la sensation que ce n'était pas le seul bruit de la pluie battante qui l'avait tiré de son sommeil.

Il se dressa sur son séant et resta aux écoutes de la nuit.

Bientôt une nouvelle rumeur, proche et prudente, se précisa : c'était un glissement discret de pas sur les dalles du couloir extérieur.

Ces pas se rapprochaient petit à petit et soudain ils s'arrêtèrent devant la porte de sa chambre.

Sans faire le moindre bruit, le détective se leva, marcha doucement vers la porte, fit glisser le verrou sans qu'il crissât et brusquement tira la porte vers lui.

Il retint mal une exclamation de surprise et de frayeur.

Immobile, droite et raide, une ténébreuse silhouette se tenait dans le cadre de la porte ouverte. Un énorme manteau noir terminé en cagoule la couvrait complètement, mais derrière les deux trous du capuchon deux immenses prunelles fixes comme celles des poulpes flamboyaient d'un terrible feu vert.

Harry Dickson hésita un instant, puis voulut s'élancer.

Mais il ne vit plus devant lui qu'un long couloir vide où brûlaient deux veilleuses lumignons, et n'entendit que la sinistre plainte du vent qui rôdant par les étages s'apparentait à un funèbre appel de détresse et de menace.

Il décida de ne plus se rendormir, mais l'aube vint triste et blafarde, sans que rien d'insolite se fût manifesté encore.

Le détective décida de ne pas troubler la joie de ses amis en leur racontant l'angoisse de la nuit.

Courbés sous les rafales, on gagna le bord du *Bag Piper* qui tirait sur ses amarres comme un coursier impatient de s'élancer vers l'aventure.

Le yacht, loué par les soins de Mr. Warwick, était une de ces jolies unités comme seule la Clyde en construit sur ses chantiers. Dans les cabines exiguës mais très confortables, mises à la disposition des voyageurs, on pouvait aisément supporter les fatigues de trente heures de mer.

Car on avait abandonné le projet d'une croisière d'agrément, pour ne plus songer qu'à un voyage aussi rapide que possible.

Le temps avait opéré une brusque volte-face. Des nuages chargés de pluie chassaient bas dans le ciel poussés par un dur vent d'Ouest. Partout sur le fleuve paraissaient des « moutons » précurseurs des rudes lames qui ne tarderaient pas à assaillir le navire au sortir du Firth de la Clyde.

Mr. Warwick eût volontiers remis le voyage, mais John Brandini tenait à mettre au plus tôt le pied sur son île.

Heureusement tous avaient le pied marin, même Miss Evelyn qui possédait plusieurs voyages aux Indes à son actif.

Le *Bag Piper,* pourvu d'un puissant moteur semi-diesel, s'avéra excellent marcheur, un « vrai gentleman de la mer » comme l'appelait Mr. Douglas Warwick. Il doubla au plus près la pointe de Cantire et, une fois l'île Islay laissée à tribord, prit résolument le large, à cause des furieux brisants entourant les autres terres rocheuses dont la mer des Hébrides était parsemée. D'ailleurs ces îles, si merveilleuses par beau temps, étaient devenues sinistres et hostiles sous la pluie battante.

Vers le milieu de la journée, après un lunch sommaire, presque tous se retirèrent dans leurs cabines respectives, car chez d'aucuns les premiers symptômes du mal de mer venaient de se montrer. John Brandini, complètement dépour-

vu de sa bonne humeur coutumière, s'était allongé sur sa couchette et Mr. Warwick, devenu soudain livide, s'était éclipsé à son tour. Décidément le pied marin les abandonnait tous, ou presque.

C'était la première fois depuis le départ de Londres que Harry Dickson se trouvait seul avec son élève et qu'ils pouvaient converser ensemble.

Le détective lui raconta alors l'étrange apparition de la nuit passée.

Tom Wills n'en parut pas mécontent.

— Cela corse toujours l'aventure, opina-t-il, bien que j'aie mon idée à ce sujet.

— Vraiment ? dit le maître avec un peu d'ironie.

— Je n'aime pas Miss Drummond, riposta brusquement le jeune homme.

Harry Dickson devint plus attentif, et enjoignit Tom de s'expliquer.

— Elle ne s'est pas couchée de toute la nuit, déclara le jeune homme. Sa chambre était voisine de la mienne, et la cloison de séparation n'était pas épaisse. Je l'ai entendue marcher en marmottant tout le temps, d'une voix monotone comme si elle psalmodiait des litanies. Ensuite elle a pleuré et gémi très longuement…

Il n'en dit pas plus long : une main frappait sur la porte la cabine, puis Miss Drummond entra.

— Les cloisons d'une cabine de navire sont encore moins épaisses que celles d'une chambre d'hôtel, monsieur

Wills, dit-elle assez âprement, aussi ne pouvez-vous m'accuser d'indiscrétion, si je vous dis que, bien malgré moi, j'ai entendu votre conversation. Je n'ai pas voulu continuer à l'écouter contre ma volonté et je suis venue vous en prévenir. Maintenant je veux vous donner la raison de ma nuit blanche.

Elle entrouvrit sa blouse de soie noire et les deux détectives virent un linge ensanglanté lui entourant le haut de la poitrine.

— La mystérieuse créature nocturne ne s'est pas contentée de me regarder comme elle le fit pour vous, monsieur Dickson, dit-elle, elle a passé tout de suite à l'action en essayant de me poignarder. Moi aussi je ne voulais inquiéter personne, et j'étais décidée à garder le silence à ce sujet. Mais lorsque j'entendis le début de votre entretien à travers la cloison, je me suis dit que ce silence pouvait être coupable.

— Miss Evelyn ! s'écria Harry Dickson effrayé, que vous est-il arrivé cette nuit ?

— Je crois que c'est ma faute et rien que ma faute, murmura la chargée de cours à voix basse. En me mettant au lit j'ai… ne vous moquez pas de moi, monsieur Dickson, j'ai invoqué l'Idole Noire… Je l'ai fait selon une formule d'incantation qui se trouve dans certains vieux manuscrits malabars que je connais. Cette incantation est vraiment terrible. Je crois qu'en la commençant je n'y ajoutai aucune croyance. Je la récitai machinalement, et puis je m'endormis. À ce moment Mr. Wills a dû s'endormir lui-même, puisqu'il n'a rien entendu de ce qui s'est passé ensuite.

Tom Wills rougit et baissa la tête.

— Je vous avoue… que j'ai exagéré un peu en disant que je vous ai entendue déambuler *toute* la nuit dans votre chambre, Miss, répondit-il avec sincérité. Vos monotones litanies ont agi sur mes nerfs comme une sorte de somnifère.

— Je me suis endormie, continua Miss Drummond, mais je ne pense pas que mon sommeil dura longtemps. Je me trouvai tout à coup réveillée par un violent courant d'air. Ma lampe brûlait en veilleuse et je vis que la porte de ma chambre que je croyais pourtant avoir fermée au verrou était large ouverte.

» J'allais me lever, quand une main robuste me cloua brusquement sur ma couche. Alors, dans le falot éclairage du lumignon, je vis une grande et sombre forme indistincte et les mêmes yeux de feu vert qui vous ont fait reculer un moment, monsieur Dickson. Je ne pense pas avoir eu la force de crier, peut-être que j'ai cru à un mauvais rêve. L'apparition a parlé alors, d'une voix morne et rauque, elle a dit quelques mots en ancien malabar, que je puis traduire ainsi : « Sois le premier puni, de tous ceux qui vont l'être bientôt. » J'ai reçu un coup sec dans la poitrine et la forme nocturne s'est aussitôt évanouie.

» Je n'ai pas une seconde perdu connaissance. Après être restée quelque temps sans mouvement, je me suis levée pour fermer la porte qui était restée ouverte.

» La poitrine me faisait mal et quand j'eus allumé toutes les lampes du plafonnier, je la vis ensanglantée. La blessure n'avait aucune gravité, ce n'était en somme qu'une estafilade. Je dois vous dire que le coup qui me fut porté me paraît avoir été sans force, d'une main autrement moins solide que celle qui, à mon réveil, me cloua sur le lit.

— Permettez que j'examine la plaie, Miss Drummond ? demanda le détective.

Elle était longue mais peu profonde, la chair était à peine entamée.

— C'est curieux, murmura Harry Dickson, cette blessure ne semble nullement avoir été provoquée par un instrument, mais bien plutôt par une griffe… oui, on dirait une grande griffe de chat, plus large, il est vrai, et un peu plus profonde.

Miss Evelyn poussa un cri de frayeur.

— Monsieur Dickson ! s'écria-t-elle, sur quelques anciennes estampes malabares, l'Idole Noire est représentée avec une main humaine et une autre en forme de serre d'oiseau de proie !

— Justement, répondit le détective, c'est bien la marque que laisse un coup de griffe de faucon, de busard ou même d'un aigle de petite taille, quand ce coup est mal porté !

À ce moment, un cri de détresse éclata sur le pont, puis on entendit des voix étonnées et furieuses.

— Ah les sales bêtes !

Presque aussitôt un coup de feu éclata.

Harry Dickson, suivi de son élève, s'élança hors du rouf et, par le roide petit escalier, atteignit le pont.

Il y vit le patron du bord et le timonier penchés sur une forme frémissante étendue non loin de la lisse de bâbord.

Le timonier se frottait le cou et en retira ses doigts ensanglantés.

— Je ne sais comment il est venu, grommela-t-il. Je donnais toute mon attention à la barre car nous passions à côté d'un de ces dangereux pitons rocheux noyés à fleur d'eau coupables de tant de naufrages en ces parages.

» Tout à coup j'entendis comme un bruit de grand remous dans l'air et une masse vivante et chaude s'abattit sur ma tête.

» Heureusement je donnai un coup à la barre, bâbord toute, et j'évitai l'écueil, mais je continuai à recevoir de singuliers coups en plein visage. Alors je vous ai entendu crier, captain, et la détonation de votre revolver suivit aussitôt. C'est la première fois de ma vie que j'entends parler d'une créature pareille qui s'attaque à un homme et encore à un homme en pleine mer.

Harry Dickson s'approcha et vit couché sur le pont un magnifique aigle des Grampians, dont la balle du capitaine avait fracassé la tête.

— Vous n'avez pas vu la bête s'approcher ? demanda Harry Dickson.

— Non, sir, en vérité, comme je viens de le dire, je regardais plutôt la mer que le ciel et pour cause. Maintenant que j'y pense, je dois vous dire que depuis tout un temps il me semblait entendre un bruit assez bizarre, une sorte de cri plaintif : Oel ! Oel ! Oel ! sans pouvoir dire d'où il venait. Si j'avais été moins préoccupé de la direction, j'aurais certainement cherché à en connaître la provenance, tellement ce cri me paraissait étrange.

Harry Dickson regarda la mer écumante où seules voletaient quelques mouettes flamandes à pattes bleues, vrais oiseaux de tempête.

— Quel est ce bateau qui file à tribord sous le vent ? demanda-t-il au captain.

— C'est un bordier des Hébrides, monté par des Gueules-Plates[1]. Tiens ! c'est la barque du pêcheur Kildater-Booh, il habite l'île Barra et il sera votre plus proche voisin quand vous occuperez l'île Mâbar.

— Un nom curieux, dit le détective.

— Et un homme tout aussi curieux. On le dit noble et je le crois, rien qu'à voir sa tête. Il appartient à la plus vieille famille des Hébrides.

Harry Dickson resta, penché sur la lisse de tribord, à regarder le dundee, penché sous ses rudes voiles, filer à grande vitesse dans le vent, et s'estomper petit à petit dans le lointain brumeux du large.

La nuit tombait déjà. L'horizon d'ouest prit une lugubre teinte citrine, les mouettes flamandes s'éloignèrent vers une terre au loin apparue, et seul un unique goéland décrivait des orbes énormes au-dessus de la fureur verte des vagues.

---

[1] Injure donnée aux habitants des Hébrides qui ont souvent le visage assez aplati.

CHAPITRE 3

LA STATUE MUTILÉE

Il y avait trois jours que John Brandini et ses amis avaient pris possession de l'île Mâbar. Le beau temps semblait avoir dit définitivement adieu à la région ; il n'empêche que les îliens vivaient sous le charme farouche de la mer démontée et des sites sauvages de leur terre isolée.

Mr. Douglas Warwick n'avait pas exagéré en prétendant que l'État avait pris soin du château confié à sa garde depuis un siècle. Il était parfaitement habitable, bien qu'une partie de la grande bâtisse ait dû être condamnée à cause des dommages que les intempéries y avaient causés à travers les années.

Ces trois premiers jours avaient été presque entièrement consacrés à l'installation des nouveaux occupants. Cela fait, chacun put choisir le meilleur moyen pour combattre l'ennui de la grande solitude marine.

John Brandini, en bon propriétaire, consacrait tout son temps à l'établissement de plans et de projets pour de futures améliorations, et trouva dans ces occupations pratiques un collaborateur zélé en Mr. Warwick.

Miss Evelyn avait découvert que la bibliothèque du château méritait plus qu'une attention superficielle, aussi s'y était-elle presque installée à demeure. C'était une belle pièce toute en longueur, donnant sur la mer par cinq hautes fenêtres, abondamment pourvue de vieux livres, de toiles, de vitrines à échantillons minéralogiques se rapportant à l'île et d'autres vitrines amplement garnies d'oiseaux de mer em-

paillés. Un énorme feu y avait été allumé et John Brandini avait fait installer sur l'heure plusieurs lustres destinées à en chasser l'obscurité qui, même en plein jour, semblait vouloir y persister.

Tom Wills s'était découvert une ardente passion pour la chasse aux oiseaux de mer, et Harry Dickson ne s'ennuyait jamais au cours de ses solitaires promenades le long des falaises abruptes.

Après le lunch du troisième jour, le détective avait quitté le château dans le but d'explorer la partie nord de l'île, celle qui était la plus sauvage et même, aux dires de Mr. Warwick, la moins connue parce que la plus dangereuse. La lande stérile y était profondément ravinée et de longues crevasses y sillonnaient le sol rocheux ; la falaise y finissait brusquement en de formidables murailles plongeant à pic dans les brisants.

Mr. Smiffs, le maître d'hôtel, qui aimait également s'occuper personnellement de la cuisine, et vraiment il s'en acquittait à merveille, avait conseillé à Tom Wills de marcher vers l'ouest où l'île se terminait en une plage légèrement déclive où très souvent se prélassaient de beaux oiseaux de mer, et aussi des bandes de tadornes et de barges rouges, pièces qui font bonne figure à la broche comme sur la table.

Harry Dickson et son élève devaient faire quelque temps route ensemble, et Tom en profita pour raconter l'une ou l'autre chose qu'il avait sur le cœur.

Au fond, il n'avait pas pardonné à Miss Evelyn sa déconvenue nocturne de l'autre jour et il continuait à manifester une certaine méfiance à son adresse.

— Après tout, répéta-t-il en marchant aux côtés du maître, cette dame qui m'était jadis bien sympathique ne me dit rien qui vaille. Elle est devenue songeuse, elle vous jette des regards sombres si par hasard vous venez fureter dans la bibliothèque, qu'elle n'est pas loin de considérer comme « sa » bibliothèque. Hier soir, j'ai voulu lui demander un livre de Walter Scott, car je sais que les œuvres complètes de ce romancier se trouvent sur un des rayons. Quand je suis entré, un seul des lustres était allumé, et il n'y faisait pas précisément bien clair, mais je vis tout de même que la place était vide. Je me mis à chercher mon bouquin… Vous rappelez-vous la configuration des lieux, monsieur Dickson ?

— Euh, plus ou moins, je vous avoue, Tom, que jusqu'ici je n'ai pas prêté une bien grande attention à la salle des livres, maintenant que j'ai l'occasion de lire surtout dans le grand livre de la nature.

— Eh bien, continua le jeune homme, heureux d'en savoir plus long, l'armoire aux romans historiques se trouve à côté de la cheminée de marbre noir, et sur cette cheminée se trouve placée une énorme glace d'une étrange et quelque peu sinistre eau verte. J'étais monté sur un escabeau et j'explorais les rayons, quand je vis bouger quelque chose dans la glace. Tout à coup, je remarquai que Miss Evelyn se tenait tout près de moi et me regardait. Je ne l'avais pas vue venir, mais je sais fort bien qu'aucune des deux portes n'a été ouverte. Je me retournai vers elle en lui souhaitant le bonsoir, puis je lui demandai les *Aventures de Nigel* de Walter Scott.

» Elle mit quelque temps à me répondre, puis d'une voix mécontente elle me dit que ce livre ne se trouvait pas dans la bibliothèque. Une seconde plus tard, je l'avais sous la main.

» Quand je me retirai, elle se détourna sans me dire un mot et se dirigea vers la table où elle travaille, je constatai alors que ses pieds marquaient des empreintes humides sur le plancher. Il ne pleuvait pas et ses vêtements étaient secs, mais ses pieds ne l'étaient pas.

» Pourquoi s'amuse-t-elle à courir dans l'eau et comment ? Et comment encore s'est-elle trouvée à côté de moi sans que je l'aie vue venir ?

Il termina brusquement en disant d'une voix rogue :

— Je n'aime pas Miss Drummond !

Harry Dickson ne répondit pas, mais en son for intérieur il ne donnait pas tort à son élève.

Depuis sa curieuse confession à bord du *Bag Piper,* la chargée de cours avait effectivement changé d'allure et d'humeur. Elle était taciturne et préoccupée, elle fuyait tout le monde. Aux amabilités de Brandini elle répondait à peine et cela d'un air ennuyé ; elle rabrouait le bon Mr. Warwick quand il essayait à table de parler livres et sciences. Le détective avait parfois surpris de sa part des regards effrayés sinon hostiles jetés furtivement sur lui et sur son élève.

Mais il haussa les épaules, se disant qu'après tout rien ne justifiait une intervention quelconque de sa part. Aucune menace ne semblait planer ni sur le château ni sur ses hôtes et, malgré le décor farouche, la grande demeure médiévale n'avait rien de rébarbatif, au contraire.

Un coup de clairon voilé retentit au loin sur les eaux et Tom Wills en oublia immédiatement ses appréhensions et jugements de l'instant d'avant.

— Des tadornes ! s'écria-t-il… À bientôt, maître, je ne désire pas rentrer bredouille devant ce bon Mr. Smiffs !

Il s'élança dans la direction des appels et disparut bientôt au tournant d'une sente rocheuse. Harry Dickson resta seul et tourna ses pas vers la falaise nord.

Il l'atteignit bientôt et s'arrêta en haut de l'extrême corniche d'où son regard plongeait dans la mer blanche d'écume et portait jusqu'à l'horizon lavé par les récentes pluies.

Une fine ligne noire s'y dessinait entre le ciel et l'eau : l'île Barra.

À trois cents pieds sous lui, en une raide perpendiculaire, le pied de la falaise plongeait dans le flot. Des mouettes flamandes y criaient à la sardine absente, guettées par de sombres stercoraires. Des harles roses et de jeunes halbrans nageaient en file dans les eaux plus calmes d'une minuscule baie, se tenant ostensiblement à distance d'une bande de macreuses noires péchant la moule et le crabe.

À trente pieds sous son observatoire, sur une corniche plus étroite longeant la muraille marine, se tenaient une douzaine de petits macareux, se lissant les plumes de leur bec de perroquet et s'interpellant à petits cris gutturaux.

Un fou aux ailes dures et coupantes survolait en courbes géantes le paysage proche, à l'affût d'une limande esseulée.

Harry Dickson regarda avec émotion cette belle vie ailée ; il prit plaisir à voir les stercoraires fondre sur les mouettes ayant pêché un petit capelan et le leur enlever d'un adroit coup de bec, puis à l'arrivée plaintive d'une bande de courlis, venue pour explorer les petits espaces sablonneux entre les roches, riches en savoureux annélides.

Tout à coup, son attention fut sollicitée par une vive inquiétude qui se manifestait dans la colonie des macareux. Les petits palmipèdes s'étaient soudain mis à courir d'une pointe de la corniche à l'autre, en poussant des cris plaintifs et effrayés. Pourtant rien, en apparence, ne justifiait cette crainte générale : aucun rapace n'était apparu dans le ciel, aucun stercoraire ni huîtrier ne menaçait leur repas de sardines et de sébastes, déposé sur la corniche à proximité des nids.

Brusquement les oiseaux se retirèrent en bloc vers le rebord de la corniche et, d'un commun accord, plongèrent vers une plate-forme plus basse.

Intrigué, car il connaissait l'intelligence de ces oiseaux marins, le détective se coucha à plat ventre et passa la tête au-dessus du rebord de la falaise pour mieux examiner la corniche abandonnée par les macareux.

C'était un étroit boulevard rocheux long d'une trentaine de yards à peine et finissant, à chaque bout, à même le rocher, sans accès possible à d'autres créatures qu'à des oiseaux.

Mais, en se penchant plus fort au mépris du vertige, Harry Dickson remarqua une fissure dans la falaise, s'achevant en une sorte de haute marche, à deux pieds de la corniche aux oiseaux.

Il avait observé que les regards des macareux étaient tous dirigés vers cet endroit, comme s'ils appréhendaient d'en voir surgir quelque ennemi.

Pourtant rien d'insolite ne se manifesta et Harry Dickson allait se remettre debout quand un bruit singulier monta vers lui :

— *Oel ! Oel ! Oel !*

Le détective revit immédiatement en mémoire l'étrange lutte du timonier du *Bag Piper* avec le Grampian et se rappela le cri que le marin prétendait avoir entendu peu de temps avant l'agression aérienne.

L'appel était doux et plaintif à la fois, mais, à certaines périodes, il changeait de modulation pour devenir plus précipité et comme autoritaire.

D'où émanait-il ? Harry Dickson aurait été fort en peine de le dire.

Une fois, il semblait monter du gouffre marin lui-même, mais l'instant d'après il retentissait derrière son dos et se perdait dans les hauteurs du ciel.

Mais bientôt il observa que, tout comme lui, les oiseaux de mer semblaient l'avoir perçu. Les mouettes flamandes retombèrent en bloc sur les rochers bas et y prirent une attitude défensive et, comme Dickson n'ignorait pas non plus les habitudes courageuses et batailleuses des pattes bleues, il en conclut qu'elles redoutaient l'approche de quelque ennemi. On ne voyait plus trace des petits macareux qui avaient dû se glisser dans quelque anfractuosité de la roche pour s'abriter contre le péril.

Les macreuses et les harles s'élevèrent au-dessus des flots et s'en furent en des battements d'ailes rapides. Seul le fou de Bassan continuait à décrire ses courbes vaines et furieuses.

— *Oel ! Oel ! Oel !*

Aucun cri d'oiseau ni de bête ne pouvait être comparé à cet appel qui avait quelque chose d'humain, d'impérieux et de suppliant à la fois.

De guerre lasse et courbatu par la difficile position qu'il occupait, le détective finit par se lever et son regard erra sur la mer. Il eut un geste d'étonnement.

Assez proche de la terre, un lougre courait de fortes bordées, une grande partie de sa toile dehors. Harry Dickson le reconnut sans peine : c'était le bordier des Hébrides, aperçu le soir du départ.

Le cri pouvait-il provenir de ce bord lointain ?

Dickson n'osait le supposer : le bordier courait au plein nord et le vent venant de l'ouest n'aurait pu lui rapporter aucune rumeur s'élevant à bord du dundee.

Au contraire, il retentissait à présent plus âpre et plus fort, sur la lande même. Il prit tout à coup de l'éloignement et s'éteignit.

Deux coups de feu claquèrent au loin.

— J'espère que Tom fait bonne chasse, se dit le détective, allons à sa rencontre.

Il refusait d'avouer que le singulier appel avait troublé ses nerfs et qu'il éprouvait le plus vif désir de ne plus se trouver seul au milieu de cette vastitude farouche sur laquelle les premières ombres vespérales commençaient à se déployer.

Il marcha droit vers les sables de l'ouest où Tom devait pourchasser tadornes, barges et souchets.

Deux nouveaux coups de feu annoncèrent un probable doublé et Dickson pressa le pas. Bientôt, il atteignit un raidillon qui lui permit de descendre vers une des petites plages de sable rouge.

Tom Wills s'y tenait à l'affût derrière un gros bloc goémoneux et, dès qu'il vit le maître s'approcher, il lui fit signe de le faire avec prudence.

En effet deux gros harles gris au bec en dents de scie arrivaient lentement dans la direction du chasseur, donnant par-ci par-là un coup de bec dans les petites flaques laissées par le jusant et se gobergeant de menus poissons et de bouquet.

Dickson rejoignit son élève et s'assit à ses côtés à l'abri du rocher.

— Eh bien avez-vous fait bonne chasse, mon petit ?

Pour toute réponse, Tom tira de son carnier deux superbes tadornes au bec orangé, et trois barges rousses bien en chair.

— Laissez-moi joindre ces deux pièces à mon tableau et je vous en montrerai une autre qu'il ne m'a pas fallu tirer, dit-il d'un air triomphant.

Les harles s'approchaient sans défiance et deux nouvelles cartouches furent brûlées à leur intention.

— Hurrah ! s'écrira Tom Wills en voyant les deux oiseaux culbuter sous la cinglée de plomb.

— Et maintenant venez, maître, dit-il d'un ton important après avoir fourré les deux nouvelles pièces dans son carnier tendu à éclater.

Il se glissa derrière d'autres blocs de roche, traversa une sorte de petite moraine et finit par s'aventurer dans un long et tortueux corridor rocheux.

Mais à peine les détectives y avaient-ils fait quelques pas, qu'ils s'arrêtèrent pour prêter l'oreille.

Un bruit clair et cadencé leur parvenait du fond du couloir qu'ils suivaient.

C'était, à ne pas s'y méprendre, le choc d'un marteau métallique contre les blocs de basalte. Il retentissait avec une hâte fiévreuse, une énergie farouche.

— Je me demande quel démolisseur s'amuse en ces lieux désolés, à donner des coups de pic dans la falaise, marmotta Tom Wills.

Un galet roula sous ses pieds et fut aussitôt suivi par la dégringolade sonore d'un flot de pierraille. Le bruit du marteau cessa comme par enchantement.

— C'est regrettable, dit Harry Dickson, nous venons de donner l'éveil à ce curieux casseur de pierres !

Tom avait pressé l'allure et, au bout de quelques minutes, ils avaient atteint la fin du couloir pour se trouver dans un cirque minuscule entre de hautes pierres erratiques.

— Et voici ce que j'avais à vous montrer, maître ! s'écria joyeusement le jeune homme en s'avançant vers un des rochers.

Mais presque en même temps il poussa une exclamation de dépit :

— On a démoli presque complètement ma statue ! se lamenta-t-il.

Il indiqua une étrange figure sculptée à même le roc qui présentait de graves traces de mutilation. Épars autour d'elle, gisaient des éclats de pierres fraîchement brisées.

Harry Dickson regarda ce qui restait de la forme, elle était très ancienne et la patine des âges était sur elle ; indiscutablement une main d'homme et des plus expertes avait dû la tirer du rocher. Mais, à présent que l'iconoclaste s'était attaqué à elle, ses contours étaient devenus imprécis et amorphes, pas assez pourtant pour empêcher le détective d'y discerner une certaine ressemblance. Il se tourna vers Tom.

— Heureusement que vous avez vu intacte la statue dont vous avez parlé, dit-il.

Tom Wills brandit un poing mécontent vers l'invisible.

— C'est vrai, mais tout de même je le regrette… elle était vraiment impressionnante, ma sculpture. Souvenez-vous, maître, du nom bizarre que Miss Drummond donna l'autre jour, pendant notre souper à l'auberge de Glasgow, à la jeune femme qui dînait à une table voisine : une Lei ! Eh bien cette statue avait tout à fait, à la couleur près, l'apparence de cette Lei !

— Son bourreau ne peut être loin, ajouta-t-il en jetant autour de lui des regards investigateurs.

Harry Dickson suivit son exemple mais finit par secouer la tête.

— Il y a mille endroits de fuite et tout autant d'abris ici même, déclara-t-il, nous ferions mieux de nous souvenir que nous sommes encore un peu détectives !

Il examina les cassures et les morceaux détachés.

— L'œuvre, car c'est bien une œuvre humaine, dit-il, est ancienne, plusieurs fois séculaire sans doute. L'endroit où elle se trouvait était bien choisi pour l'abriter aussi bien que possible contre les intempéries. Tout aussi bien choisie était la roche qui est monolithique et peu friable. Le temps ne doit pas l'avoir effritée considérablement.

— Cela est vrai, répondit Tom, ou plutôt cela était vrai…

— La destruction a été faite à l'aide d'un ciseau d'acier et d'un marteau, et le démolisseur s'est servi des fines cassures naturelles de la roche pour arriver plus vite à ses fins. Et d'un…

Tout à coup il poussa Tom du coude.

Il lui montra de fines éclaboussures sur les pierres éclatées :

— L'iconoclaste s'est blessé, dit-il simplement.

Mais ils eurent beau chercher, ils ne découvrirent rien de plus.

Le soir tombait et un vent annonçant la tempête proche s'éleva.

— Retournons au château, dit le détective car le temps se gâte et d'ici une heure, il ne fera pas bon être dehors.

Poussés aux épaules par les rafales, ils traversèrent la lande et saluèrent avec joie les fenêtres éclairées du vieux castel. D'aussi loin qu'il les vit, Mr. Warwick les héla.

— Venez vite, s'écria-t-il en proie à une vive émotion, quelque chose de fâcheux et de vraiment incompréhensible est arrivé à Mr. Brandini !

Harry Dickson trouva son jeune homme couché sur une chaise longue, un bandage sur les yeux et gémissant doucement.

— Dickson, murmura-t-il en l'entendant entrer, je suis content de vous savoir ici à mes côtés… Cela commence, mon vieil ami, l'Idole Noire a pris l'offensive.

— Ne dites pas de bêtises ! dit presque rudement le détective.

— Des bêtises ! s'écria Brandini, vous appelez cela des bêtises et j'ai failli y laisser mes yeux !

Avec précaution, le détective souleva le bandage et vit de larges écorchures entourant les yeux du jeune homme.

— Et cela dans ma propre demeure ! se lamenta-t-il, au moment où j'allais entrer dans la bibliothèque pour bavarder un peu avec cette chère Miss Evelyn.

— Mais quoi donc ? s'impatienta Harry Dickson.

— Des oiseaux… d'horribles oiseaux silencieux qui tombaient sur moi de la voûte du corridor… tout comme celui qui attaqua le timonier du yacht !

— L'Idole Noire du Malabar est souvent représentée entourée d'aigles féroces, dit une voix triste.

Harry Dickson se retourna et se vit en présence de Miss Drummond.

Il ne répondit pas, mais son regard s'attacha un moment sur un autre bandage.

Miss Evelyn portait la main gauche emmaillotée de linges et la souffrance crispait son visage.

— Tout à l'heure, quand j'ai traversé la cour d'honneur, mon pied a glissé et je suis tombée rudement sur les pierres, expliqua-t-elle brièvement.

Tom Wills regarda son maître. Ils s'étaient compris.

CHAPITRE 4

BRELAN DE MYSTÈRES !

La tempête qui sévit fut si violente que pendant trois jours personne ne put mettre le nez dehors. Du château on entendait les coups de bélier des hautes vagues résonner contre la falaise lointaine.

John Brandini s'était remis de son émotion et ses blessures, au fond insignifiantes, se cicatrisaient rapidement, pourtant il s'en était fallu de bien peu pour qu'il perdît un œil dans sa lutte singulière avec les oiseaux mystérieux. Harry Dickson explora le château.

Il ne lui découvrit rien de suspect : c'était un bon vieux et honnête castel qui ne semblait receler aucun mystère.

Il poussa même sa reconnaissance dans l'aile inhabitée du manoir, et n'y trouva que des salles vides et sonores, aux fenêtres solidement condamnées à l'aide d'épais madriers.

En vain il chercha ce que l'on était en droit de pouvoir trouver dans un endroit que fréquentaient des oiseaux sauvages, notamment leurs fientes : il n'en trouva pas trace.

Miss Evelyn avait repris sa place dans la bibliothèque et ce fut là qu'elle reçut la visite du détective.

— Miss Drummond, lui dit-il, nous sommes, depuis le temps que nous nous connaissons, des amis, nous sommes venus ici dans un même but, découvrir celui qui menaçait notre ami commun John Brandini, que ce fût un plaisantin ou non. Or la menace s'est précisée, aussi étrange qu'elle puisse paraître. Quel est votre avis dans tout ceci ?

La savante évita le regard du détective.

— Je crois dans la puissance maléfique de l'Idole Noire, dit-elle enfin avec effort.

— Pouvez-vous me parler plus longuement de cette sombre déité ? demanda Harry Dickson avec bonne humeur.

Elle nia doucement.

— Tout ce que j'en sais, je crois vous l'avoir dit. L'Idole Noire du Malabar était tenue en grand respect par les prêtres du XIVe siècle et des siècles précédents. On lui attribuait grande puissance. Si je vous disais que sa force occulte a pu suivre l'ancêtre de John Brandini, je risque de passer pour ridicule à vos yeux.

— Parlez-moi encore des Lei dont vous nous avez dit un mot l'autre jour.

Elle s'énerva visiblement.

— C'étaient de mauvaises femmes, des prêtresses qui recherchaient l'amour des hommes dans le but unique de les faire souffrir et même mourir, mais peut-être que ce ne sont que des légendes, car on les disait immortelles.

— Leurs images possédaient-elles également ces vertus maléfiques dont vous faites mention ?

Miss Drummond haussa les épaules et se mit à tapoter fiévreusement la table.

— Mon Dieu, quelles questions saugrenues vous me posez là, monsieur Dickson ! Je ne me suis jamais occupée que des langues et non des sciences occultes de l'Orient. Je ne sais rien, mais absolument rien de ces prétendues images… En existe-t-il seulement en dehors de quelques vieilles estampes reléguées dans les livres ?

— N'avez-vous rien trouvé d'intéressant dans les livres du château ?

— Si fait, mais non dans le sens que vous espérez. La bibliothèque est riche en tomes rares, dont quelques-uns traitent des langues gaéliques disparues et de bien d'autres encore. Ce sont ces ouvrages qui m'attirent ici et je suis bien aise de pouvoir les consulter.

— Monsieur Warwick, qui a été dans le temps nommé conservateur de ce château, a pu vous renseigner à leur sujet.

Miss Evelyn sourit d'un air moqueur.

— Allons donc, ce bon Warwick n'est en somme qu'un vieux niais. Il possède quelques bonnes notions d'histoire, mais c'est tout. Il ne me semble pas qu'il ait pris jamais la peine d'explorer à fond cette riche bibliothèque. Dans ce

château il a dû couler de bonnes et tranquilles journées et manger énormément de poisson et de gibier d'eau dont il est friand par-dessus tout.

— Vous ne semblez pas l'estimer énormément !

— Peuh… c'est un fonctionnaire. Il escompte le prompt départ de John Brandini, ce qui me paraît d'ailleurs probable, et surtout son maintien comme conservateur par le nouveau propriétaire. Au fond, il y est à sa place et, pourvu qu'on laisse un bon cuisinier à sa disposition, il y sera parfaitement heureux.

Leur entretien fut interrompu à cette minute par les joyeux appels de l'homme dont ils parlaient.

Mr. Warwick se précipita en trombe dans la bibliothèque en criant :

— Nous aurons du poisson au dîner de ce soir, monsieur Dickson… oui, malgré la tempête de hardis marins ont poussé de l'île Barra jusqu'ici pour nous vendre leur pêche. Venez donc voir, c'est magnifique !

Harry Dickson le suivit à l'office où il vit Mr. Smiffs se pencher sur trois immenses corbeilles en osier remplies de beaux poissons nacrés, tout en discutant avec un pêcheur revêtu d'un rude ciré de cuir et encore coiffé de son suroît.

— Ah, monsieur Dickson, dit le maître d'hôtel, venez admirer cette belle marée fraîche ainsi que le vaillant pêcheur des Hébrides qui, au mépris de la tempête, est venu nous l'apporter. Je vous présente le patron, Kildater-Booh !

Un puissant visage tanné, mangé de barbe blanche, se leva vers le détective, et un rauque bonjour fut prononcé.

— Je suis Kildater-Booh de l'île Barra, dit-il, je vous ai vus arriver dans l'île et je me suis dit que vous deviendriez mes clients, aussi j'ai travaillé pour vous dans la tempête.

Il plongea ses formidables mains gercées dans la moisson de l'abîme, et annonça :

— Des flétans épais de près d'un pied, des soles d'Écosse longues de deux pieds, épaisses de plus d'un pouce, un régal de rois, des tacauds par douzaines, de merveilleux grondins rouges et des sébastes… voici deux belles morues fraîches et des capelans autant que vous en voulez.

— Je vous achète tout cela et votre prix est le mien, mon brave ! s'écria une voix juvénile et John Brandini entra dans l'office.

Le pêcheur s'inclina gravement.

— Voilà une affaire faite, dit-il, le premier prix à payer, c'est un verre de whisky d'Écosse, telle est la coutume.

— J'apprends que vous êtes mon plus proche voisin, dit Brandini, et c'est en voisins donc en amis que nous allons trinquer. Venez au salon !

— Je vais aider Smiffs à trier le poisson pour le dîner ! déclara Mr. Warwick dont les yeux brillaient de convoitise.

John Brandini entraîna Harry Dickson et le pêcheur au salon et se mit en devoir de remplir les verres.

Le vieux marin leva le sien vers la lumière.

— C'est une liqueur merveilleuse, dit-il, il n'y en a pas de meilleure au monde entier !

Il le vida d'un trait.

— Mon nom est Kildater-Booh, dit-il en le reposant sur la table, vous le connaissez ?

— Mr. Warwick nous l'a fait connaître le jour de notre départ ; quelque temps avant la tombée du jour votre barque était proche de notre yacht, dit Harry Dickson en regardant le vieillard dans les yeux.

Celui-ci supporta ce regard avec une telle dignité que le détective en fut impressionné malgré lui.

— Faire par un temps pareil le voyage de Barra à l'île Mâbar est de grand péril, dit le marin, et pour le pays je suis un homme riche. Ce n'est pas pour vous apporter du poisson que je suis venu ici, mais pour vous voir, monsieur Brandini.

Il parlait d'une voix grave et lente dans un anglais un peu rocailleux, mais pourtant fort clair et presque avec recherche.

— Vous êtes, dit-il, le propriétaire de l'île Mâbar et de ce qu'elle contient, par la loi du sang, puisque vous descendez en ligne directe de Brandin, premier habitant de l'île selon les dires.

— Selon les dires ? répéta John Brandini.

— Cela n'est pas, continua le pêcheur, et il y a eu un occupant avant lui, ou plutôt il y a eu un propriétaire avant lui. Brandin ne fut jamais qu'un voleur.

John Brandini ne se fâcha pas.

— En ces temps lointains bien des grands hommes de la mer l'étaient, dit-il avec bonhomie.

— Sans doute, mais c'est à ce propriétaire-là que l'île revient et à ses héritiers directs… bien qu'à tout prendre vous soyez encore son héritier… indirect !

— Que d'énigmes ! s'écria le jeune millionnaire, veuillez donc vous expliquer plus clairement, mon ami le voisin. Qui était le véritable possesseur de cette terre désolée ?

— Le maître et le beau-frère de Brandin, dit Kildater-Booh, et il se redressa à moitié pour faire une révérence à une présence invisible, et c'est un nom bien glorieux, Sir, qui appartient à l'histoire du monde, Marco Polo !

— Vraiment ? s'écria John Brandini, je suis bien heureux de l'apprendre, mais cela ne peut rien changer à mes droits !

— Si fait… s'il existait un héritier direct du grand Vénitien !

John Brandini le regarda gravement.

— Ce que vous me dites, me frappe fort, monsieur Kildater-Booh, dit-il, et je vous affirme que je céderais volontiers mon héritage à cet homme s'il existait ou se présentait comme tel devant moi !

— Vraiment ? s'écria le marin avec émotion… Savez-vous que vous venez de parler en véritable gentilhomme ?

Il lui tendit la main.

— Vous pouvez la serrer avec honneur, dit-il, les Kildater-Booh sont des nobles, bien qu'ils n'aient pas toujours aimé les Brandini… mais là où ils les ont combattus, ils l'ont toujours fait avec loyauté.

Un silence tomba, Brandini prit la carafe de whisky, mais le pêcheur refusa d'un geste courtois mais décidé.

— Je ne suis pas seulement venu pour vous raconter cela, dit-il, si le Ciel veut que les choses s'arrangent autrement qu'elles ne le sont maintenant, je crois qu'on pourra compter sur votre honneur, Sir. Mais je suis ici pour vous mettre en garde !

Il toucha de son gros doigt boucané les cicatrices encore fraîches du jeune homme et murmura :

— Ce sont les oiseaux de l'enfer qui ont fait cela, n'est-il pas vrai ?

Harry Dickson sursauta.

— Que savez-vous ? s'écria-t-il.

Kildater-Booh inclina sa rude tête blanche sur sa poitrine.

— J'ai vu de loin à l'aide de ma jumelle marine le Grampian ensorcelé fondre du haut du ciel sur le matelot du *Bag Piper,* dit-il.

— Que voulez-vous dire par un Grampian ensorcelé ? insista le détective.

— Le Grampian est un aigle, déclara le pêcheur et les aigles sont les serviteurs damnés de l'Idole Noire !

— Encore l'Idole Noire ! s'écria John Brandini.

Le marin secoua tristement la tête.

— Elle est arrivée dans l'île à la suite de Brandin le maudit, dit-il à voix basse. Peut-être qu'elle lui a servi à des fins

ténébreuses… c'est possible, mais depuis sa mort elle a dû reprendre sa liberté ! L'île Mâbar est une île maudite parce que hantée par cette terrible déesse, venue d'un pays de mécréants, amis des démons. Mais les dieux veillent et la puissance de l'Idole Noire n'est point sans limites. Elle peut être vaincue, je le sais… Et cela seulement par ses propres servantes… les Lei !

— Halte ! s'écria Harry Dickson, il y a dans l'île la statue d'une Lei !

Le pêcheur le regarda avec un étonnement admiratif.

— Comment, vous savez cela, Sir, et vous avez déjà découvert cette fabuleuse image ? Oui, elle existe dans l'île depuis des siècles. Mais hélas ! ce n'est qu'une Lei de pierre. C'est une Lei vivante qu'il faut pour vaincre la terrible patronne et cette Lei…

Tout à coup Kildater-Booh se tut et son visage refléta la plus terrible des épouvantes.

— L'Idole Noire ! hurla-t-il, en se dressant… Elle est là… Voyez !

Il leva une main tremblante et indiqua un endroit de la salle par-dessus l'épaule du détective. Dickson se retourna.

Au même moment une violente détonation éclata et le pêcheur poussa un cri.

— On l'a tué ! s'écria John Brandini en retenant l'homme qui s'effondrait sur le plancher.

Le détective resta cloué sur place.

La porte du salon était close, toutes les fenêtres étaient fermées. Seule l'odeur de la poudre glissait autour de lui.

— Mon Dieu ! gémit John Brandini, le malheureux a été atteint en pleine poitrine !

— S'il n'est pas mort, il ne vaut guère mieux déclara Harry Dickson avec colère, et vraiment John, c'est une étrange déesse qui se sert d'un revolver automatique pour faire taire quelqu'un sur le point de dégoiser son secret !

Le bruit du coup de feu avait alerté tout le monde qui accourut au salon ; les matelots de Kildater-Booh qui se trouvaient à l'office arrivèrent également.

— Est-il mort ? demandèrent-ils.

— Non, déclara Harry Dickson, mais je n'ose guère vous donner beaucoup d'espoir.

— Dans ce cas nous l'emportons avec nous dans l'île Barra, déclarèrent-ils avec fermeté. Le patron a toujours déclaré vouloir mourir sur ses terres. Nous l'emporterons. À vous de rechercher son assassin et de le punir.

Mr. Warwick murmura à l'oreille de Harry Dickson qu'il ne serait pas bon de s'opposer à la décision de ces gens de la mer, fatalistes et têtus.

Ils autorisèrent pourtant le détective à donner quelques soins au mourant. Et le détective réussit après un habile sondage à retirer la balle qui paraissait avoir dévié.

— Il est solide, déclara le détective et peut-être qu'il en réchappera… Laissez-le ici et je pourrai entreprendre de le guérir.

Mais ils refusèrent, plus obstinés que jamais.

— La volonté du patron va avant toute chose !

Harry Dickson dut se soumettre et banda la plaie aussi bien qu'il le put.

— Dès que la tempête sera calmée, venez me chercher, dit-il aux matelots et je pourrai continuer à lui donner des soins.

Ils acceptèrent tout en disant qu'il ne manquerait pas de soins dans l'île Barra. Ils paraissaient sombres et méfiants et Harry Dickson crut voir à leurs regards qu'ils n'avaient aucune confiance en la loyauté de leurs nouveaux voisins.

Une heure plus tard, par une providentielle éclaircie, Harry Dickson vit repartir le bordier qu'il connaissait si bien et qui renfermait pour lui de si troublants mystères.

— Et maintenant, à l'ouvrage, gronda-t-il en faisant un geste de menace dans le vide. Nous passons à l'action.

Tom Wills, qui avait entendu, s'approcha et lui murmura à l'oreille.

— Et Miss Drummond, maître ?

Le détective lui jeta un regard sombre et un pli amer déforma sa bouche.

La chargée de cours n'était pas apparue tout au long de la terrible heure d'émotion que les habitants du château venaient de vivre.

— Je vous donne l'autorisation de perquisitionner dans sa chambre, dit Harry Dickson à son élève, je prends la responsabilité complète de cette indiscrétion.

John Brandini, qui avait entendu lui aussi, poussa un gémissement et regarda le détective d'un air de reproche.

— Oh, Dickson… Qu'allez-vous croire ?

— Je ne crois rien, mon ami, je ne crois jamais rien avant de savoir, mais je cherche et je fouillerais tout aussi bien vos poches si je le jugeais nécessaire. Un crime a été commis sous nos yeux, ne l'oubliez pas, John !

Il s'assit à la place où Kildater-Booh avait été frappé par la balle mystérieuse et répéta les derniers gestes de la victime.

— Il leva la main de cette façon-ci et son visage se tordit d'angoisse en regardant dans cette direction précise…

— Dans le grand miroir de la cheminée, murmura Brandini en suivant du regard la main du détective.

— Ainsi l'Idole Noire semble lui être apparue dans les profondeurs de cette glace, dit Harry Dickson à voix basse. C'est un peu trop traditionnel, ma foi. Et trop facile.

Il s'approcha de l'énorme miroir dont la frise touchait au plafond et le heurta légèrement du doigt.

— Si je passais au travers, dit-il ainsi qu'au travers du mur contre lequel il s'adosse, je me trouverais dans la bibliothèque. Voulez-vous passer dans la salle des livres, John, et y prononcer mon nom à haute voix ?

Quelques instants plus tard, la voix de Brandini parvint parfaitement à l'oreille du détective.

— Je vous entends très bien, dit-il, et vous ?

Il perçut un choc, une sourde rumeur, mais le jeune homme ne lui répondit pas.

— Brandini ! s'écria Harry Dickson alarmé.

Puis, comme il ne recevait pas plus de réponse que la première fois, il quitta le salon en courant et s'élança dans la bibliothèque.

John Brandini n'y était pas, mais contre la cheminée gisait une chaise renversée.

— Ah ! ricana sauvagement le détective, le jeu des mystères bat son plein, voyons ce qui a pu arriver !

La porte s'ouvrit et Tom Wills entra, brandissant d'un air satisfait une boîte longue et plate.

— Voici l'écrin d'un revolver automatique calibre sept ! dit-il.

— Celui de la balle qui frappa le pêcheur, c'est bien… et vous l'avez trouvé dans la chambre de Miss Evelyn ?

— Dans un tiroir sous une pile de linge. L'arme a dû être récemment graissée car quelques gouttes d'huile fraîche souillent l'intérieur de l'écrin.

— C'est trop beau ! grommela Harry Dickson, puis se secouant il ordonna :

— Cherchons ce que cette bibliothèque peut avoir à nous apprendre.

— Et qu'est-ce qu'elle pourrait vous apprendre d'autre que vous ne sachiez déjà ? clama une voix agressive derrière eux.

— Miss Drummond ! s'écria Tom Wills en regardant avec stupéfaction la chargée de cours qui avait surgi devant eux, comme un diable hors d'une trappe de théâtre.

Harry Dickson ne répondit pas et tendit la boîte plate à Miss Evelyn.

— Ceci est à vous ?

Miss Drummond s'en empara avec un peu d'étonnement.

— Certainement… mais je croyais l'avoir égarée depuis mon arrivée au château, où l'avez-vous trouvée ? Mais comme elle est légère, le revolver ne s'y trouve donc pas ?

— Il ne s'y trouve pas, répondit froidement le détective, et cette boîte, Tom Wills l'a trouvée dans un tiroir dans votre chambre.

Miss Drummond se redressa, pâle et méprisante.

— Qui vous a permis, monsieur Dickson, de jouer au policier, dans *ma* chambre ! s'écria-t-elle.

— Un crime, Miss Drummond ! Un visiteur qui se présenta ce matin, sans doute en votre absence du château, a été abattu d'une balle de revolver… et encore d'un revolver pareil à celui qu'a dû contenir cet écrin.

La jeune femme chancela, comme frappée au cœur.

— Un crime… un visiteur…

— Un pêcheur de l'île Barra, qui se nomme Kildater-Booh.

Miss Drummond poussa un cri sauvage.

— C'est impossible… non, non, que dis-je, tout est possible dans cette maison de malheur ! Mon Dieu, ma raison va donc s'égarer définitivement ?

— Je suis obligé de vous demander l'emploi de votre temps au cours de cette matinée, Miss, dit Harry Dickson d'une voix grave.

La savante le regarda longuement, comme si elle comprenait mal, mais soudain une sombre rougeur lui vint aux joues.

— C'est un outrage ! cria-t-elle, et je ne répondrai pas ! Entendez-vous, je ne répondrai pas, monsieur le détective !

— Bien, riposta celui-ci sans perdre son calme, dans ce cas je me passerai de vos lumières pour percer le mystère de la soudaine disparition de John Brandini !

Un cri de douloureuse angoisse lui répondit.

— John… que dites-vous ? John Brandini a disparu ?

— Ici, dans cette salle même !

Miss Evelyn resta immobile, figée comme une statue.

— Attendez, dit-elle, attendez-moi ici…

Elle sortit à pas pressés.

Les détectives l'attendirent en vain.

Le soir, ils dînèrent seuls avec Mr. Warwick qui, tout en ne perdant pas un coup de fourchette, essaya de placer quelques lieux communs relatifs à son bon espoir de retrouver bientôt John Brandini et la chargée de cours.

Mais ni l'un ni l'autre ne réapparurent, et la nuit tomba, funèbre, sur le château et sur l'île, en proie au plus insondable des mystères.

CHAPITRE 5

OEL ! OEL ! OEL !

Et de nouveau, quarante-huit heures se passèrent.

En vain le détective, aidé de son élève et du personnel du manoir, bien restreint en vérité, avait-il battu l'île dans tous les sens, fouillé le château de fond en comble.

On ne pouvait compter beaucoup sur le pauvre Mr. Warwick qui, comme la mouche du coche, courait de-ci de-là, donnant des conseils naïfs, brouillant tout et finissant par énerver tout le monde et lui-même.

Pour la dixième fois peut-être, Harry Dickson se retrouvait dans la bibliothèque où une sorte d'inexplicable instinct le ramenait sans cesse.

Ce fut pourtant à ce moment qu'il eut le trait de lumière qui si souvent l'avait conduit à la victoire.

Il se tenait adossé à la cheminée, ressassant la même pensée : *Ici John Brandini disparut… alors que j'avais très bien entendu sa voix, à quoi faut-il attribuer ce phénomène acoustique alors que les murs sont si épais ?*

Il faut dire qu'il avait refait à plusieurs reprises l'expérience, mais sans la réussir : la voix de Tom Wills ne perçait plus la muraille.

Miss Evelyn savait-elle quelque chose ?

Désormais le détective n'en doutait plus. Mais quoi ?

Il continua un soliloque commencé :

— Dès les premiers jours elle se montra soudainement distante et mystérieuse. Rappelons-nous la journée où Tom Wills vint dans la bibliothèque… Harry Dickson se frappa le front.

— Tom Wills me dit : « Quelque chose sembla bouger dans le miroir », et soudain elle se trouva devant moi. Et que cherchait Tom Wills ? Un livre de Walter Scott que Miss Drummond prétendait ne pas se trouver dans les rayons aux livres, alors que le garçon avait la main dessus !

Dickson s'était prestement emparé d'un escabeau et fiévreusement il se mit à explorer ledit rayon.

À l'exception des *Aventures de Nigel* que Tom Wills avait emporté, les œuvres du romancier y figuraient au grand complet.

Le détective les passa en revue en lisant leurs titres à haute voix.

— *Ivanhoé… Les Puritains d'Écosse… La sorcière des Shetlands…*

— Tiens, se dit-il, voilà un titre curieusement suggestif, les Shetlands ne sont pas les Hébrides, mais c'est presque dans leur région et plutôt cela a un certain air de famille.

Il s'empara du bouquin relié en cuir de veau, mais à peine l'avait-il ouvert qu'il poussa une exclamation d'étonnement.

Bien qu'au dos de la reliure figurât le titre précité, ce n'était pas un roman de Walter Scott qu'il tenait en main, mais une réimpression datant du début du XVIIe siècle des voyages de Marco Polo et qui lui parut être un exemplaire fort rare.

Comme il le feuilletait, son attention fut attirée par de fines marques au crayon qui lui parurent de toute fraîche date.

— Voyons, jubila le détective ce que Miss Drummond, car ce ne peut être qu'elle, a dû lire avec tant d'intérêt… Oh oh, nous y sommes : voici que l'on parle de l'Idole Noire.

Harry Dickson lut :

— Ils ont dans la province de Mâbar…

Déjà il reposait le livre.

— Mâbar… qui parle d'une province de Mâbar et non d'une île ?

Mais il ne resta pas longtemps dans cette ignorance, une note de fin de page lui apprit ce qu'il cherchait : « Marco Polo donne au Malabar le nom de Melibar ou Mâbar… »

— Je commence à entrevoir des lueurs de vérité, murmura le détective ; Brandin, compagnon du célèbre voyageur, a transporté dans cette île sauvage du Nord je ne sais quelles coutumes infernales de la terre lointaine des Indes qu'ils visitèrent ensemble, et à cette île, sans doute sans nom

en ces siècles lointains, il donna celui de Mâbar ! Plus loin, lisons plus loin…

Il s'enfiévrait, penché sur les vieilles pages.

— Ils ont dans la province de Mâbar, dit Marco Polo, en leurs monastères, maintes idoles mâles et femelles, auxquelles ils consacrent des demoiselles, car leur père et leur mère les offrent à l'idole qui leur plaît davantage. Ces demoiselles acquièrent ainsi grande et redoutable puissance, surtout lorsqu'elles ont été consacrées à l'Idole Noire…

Ici, Harry Dickson cessa brusquement sa lecture en poussant une exclamation de dépit : plusieurs pages manquaient, et il ne fallait pas être grand clerc pour voir qu'elles avaient été tout récemment arrachées.

— Voilà ce qui s'appelle sinon un naufrage, tout de même une panne en vue du port, grommela-t-il.

Il continua à feuilleter le bouquin, tout en se rendant compte que les pages intéressantes avaient disparu. Pourtant une des gravures lui parut d'une certaine importance. Elle représentait une suite de jeunes filles, habillées à la façon des nonnes et dansant autour d'une idole vêtue de la même façon qu'elle mais dont le visage était noirci.

L'image n'avait rien d'effrayant et ne faisait songer en rien à des rites ténébreux et maléfiques ; il est vrai qu'elle était due à un dessinateur naïf du XIVe siècle.

Le détective tourna la page et quelques feuilles plus loin retrouva le même dessin. Pourtant quelque chose d'indéfinissable le faisait différer du premier. En l'examinant de plus près, Harry Dickson vit que les traits étaient plus en-

chevêtrés, que des lignes étaient tordues d'une manière illogique, que des ombres s'y superposaient sans raison aucune.

Brusquement il présenta l'image à la lumière, la rendant transparente.

Le changement qui s'opéra dans l'aspect de la gravure était si violent, si terrible, que le détective en eut le frisson.

Les nonnes n'étaient plus de riantes jeunes filles, mais des mégères furieuses, menaçantes, bien que fort belles, et Harry Dickson reconnut l'énigmatique visage des Lei. Mais que dire de l'Idole Noire elle-même !

C'était une effroyable face de Gorgone, un mufle de ténèbres prêt à mordre et à dévorer. Une des mains déformées en griffe d'oiseau de proie s'avançait en un geste de fureur homicide, tandis qu'autour de sa tête voletaient des aigles hérissés de colère.

— Nous remettrons à plus tard l'examen de ce précieux bouquin, se dit le détective en remontant sur l'escabeau pour le remettre en place sur le rayon.

C'est alors qu'il remarqua l'éraflure faite sur le bois de celui-ci.

— On a usé ici d'un instrument, murmura-t-il, et dans quel but ?

Il déplaça quelques-uns des livres voisins, une masse noire semblait être coincée dans un coin de la muraille, dans l'espace vide laissé entre le mur et les tomes. Dickson remarqua d'identiques éraflures, mais brillantes cette fois : la masse était un gros lingot de plomb.

— On s’est servi d’un ciseau d’acier comme levier pour le soulever, dit-il. Essayons par nos propres forces.

Le lingot était lourd et résistait mais, aux efforts réitérés du détective, il glissa légèrement de côté et soudain bascula.

Harry Dickson entendit comme un roulement lointain qu’il se rappelait fort bien avoir entendu au moment de la disparition de John Brandini.

Il jeta un regard de côté et… il aperçut un coin du salon.

La glace et un pan de la muraille avec elle avaient légèrement pivoté, découvrant le passage entre les deux pièces.

— Tout juste ce qu’il fallait pour abattre un homme d’un coup de feu, comme ce fut le cas pour Kildater-Booh, gronda-t-il, mais est-ce bien tout ?

Il replongea la main derrière les livres et poussa de toutes ses forces sur la lourde masse métallique. Elle bascula sur une autre face, et en même temps le détective eut une sensation d’extrême instabilité.

Il sauta en arrière et vit l’escabeau rouler au loin et se coucher de côté, comme l’était la chaise le jour du mystère de la disparition de Brandini.

Mais Harry Dickson avait vu : une courte houle semblait avoir soulevé les dalles et il distingua l’ouverture. Il hésita un instant avant de s’y engager. Peut-être qu’il n’était pas décidé encore. Fatalité ou nouvelle embûche ?

Sous ses pieds, le sol parut prendre une forte inclinaison ; il glissa, ses mains battirent l’air, cherchant vainement un point de soutien : il tomba, roula, fut soudain lancé sur

une pente vertigineuse et plongea en une course effrénée dans les ténèbres.

*
* *

Il avait dû se heurter à un objet dur ou avoir été frappé par lui, car une souffrance aiguë l'avait momentanément privé de raison.

Il était dans le noir, mais une chose l'intriguait fort : il se trouvait debout sur une terre humide, car ses pieds étaient glacés.

Ses idées ne lui revenaient que lentement, et il se sentit dans l'impuissance de se mouvoir, de faire un geste.

Il lui fallut quelque temps encore pour comprendre qu'il était attaché solidement à un pilier de roche et pour sentir les cordes terriblement serrées qui le retenaient captif.

Seule sa tête pouvait se mouvoir et, comme ses yeux percevaient enfin des clartés, il tourna le regard vers les hauteurs.

Il faisait presque nuit quand, au sortir de la salle des livres, il s'était mis à glisser sur l'énorme et interminable pente, et voici que par une haute fissure dans la roche il voyait poindre les clartés grises de l'aube. Jamais son évanouissement n'avait pu durer aussi longtemps : mais il se sentit la bouche amère et un goût âcre et violent lui donnait des nausées.

— Une drogue somnifère a prolongé mon inconscience, se dit-il.

Un caquetage aérien retentit au-dessus de sa tête et, à soixante pieds du sol, il vit de petites formes sombres passer devant l'ouverture. Il reconnut les macareux qu'il avait observés sur l'étroite corniche de la falaise, et aussitôt il se souvint de la soudaine peur des petits palmipèdes.

— *Oel ! Oel ! Oel !*

Cet appel mystérieux et angoissant sonnait-il encore au fond de sa mémoire ?

Le détective était enclin à le croire et serait resté quelque temps encore dans cette idée s'il n'avait retenti avec une violence inaccoutumée.

— *Oel ! Oel ! Oel !*

Les macareux disparurent en poussant d'aigres clameurs d'effroi, et quelques minutes plus tard d'autres ombres plus grandes et plus denses les remplacèrent contre le pan du ciel démasqué par la fissure rocheuse.

— *Oel ! Oel ! Oel !*

L'appel retentissait plein d'une colère contenue et soudain se mua en un véritable hululement de rage auquel répondirent de rauques croassements.

Harry Dickson sentit un vent furieux autour de lui. Subitement, il reçut un coup violent sur le crâne.

D'instinct, il fit un geste de recul qui lui fit sentir la morsure cruelle des cordes qui le maintenaient prisonnier, mais il avait pu opérer un quart de tour autour du pilier et se trou-

vait à présent faire face à une partie plus éclairée de la grotte qui lui servait de prison.

Car c'était une grotte, haute et tourmentée, aux bizarres recoins d'ombre et remplie de tout aussi bizarres clartés. Il entrevit un reflet vert d'eau montant presque à ses pieds, puis, après un effort terrible qui le voua quasiment à un nouvel évanouissement, il opéra un second quart de tour et remarqua au loin, au fond d'un long couloir, un demi-cercle de ciel et de mer.

— *Oel ! Oel ! Oel !*

Et Harry Dickson découvrit l'ennemi !

Des aigles des Grampians, mais d'une taille autrement puissante que ceux qui vivaient dans la région, voletaient autour de lui en poussant des cris perçants.

Pourtant, ce n'était pas leurs voix qui sonnaient sous les voûtes naturelles de la grotte en ces « Oel ! Oel ! » hallucinants.

Les oiseaux de proie décrivaient des cercles malhabiles dans l'air, gênés dans leur vol par les parois de pierre, mais resserrant petit à petit les orbes de leur vol et s'approchant de l'homme enchaîné.

— *Oel ! Oel ! Oel !*

Un des rapaces poussa un rauquement bref et fonça sur sa victime.

Harry Dickson sentit son crâne sonner sous le bec dur et acéré et le sang se mit à couler sur son front.

Alors du fond des ténèbres s'éleva une voix lointaine et glapissante :

— Ainsi meurent ceux qui violent le secret de l'Idole Noire !

— Pas si vite ! cria une voix d'homme et, tandis qu'une lueur blonde inondait soudainement la grotte, un coup de feu retentit et l'un des aigles tomba, ailes battantes sur le sol.

Comme dans un rêve, Harry Dickson vit s'avancer vers lui du fond du couloir un homme en costume de tourisme, porteur d'une haute torche enflammée, puis il entendit une rumeur de voix approchantes et, dans l'aube montante, aperçut une barque glisser devant l'ouverture lointaine de la grotte.

Il sentit une main habile le débarrasser de ses liens, puis le feu régénérateur d'une gorgée de rhum que l'on versait entre ses lèvres.

Il se passa encore quelque temps avant qu'il pût remercier son sauveur.

Dans la clarté de la haute torche résineuse il vit un visage maigre barré d'une petite moustache sèche et noire.

— Merci, sir, murmura-t-il, je vous dois la vie… je crois déjà vous avoir vu. N'était-ce pas à Glasgow… ?

— À l'auberge des « Armes des Dundonald », parfaitement, monsieur Dickson.

— Puis-je connaître votre nom ?

L'homme sourit.

— Je me nomme Marc Poole et je suis le gendre du pêcheur Kildater-Booh. J'ai le plaisir de pouvoir vous dire qu'il se porte très bien, malgré sa blessure et que c'est sur son ordre que nous sommes venus, bien à temps, il faut le dire, dans l'île Mâbar.

Harry Dickson lui serra longuement les mains.

— Je dois retourner au château, dit-il.

Marc Poole secoua doucement la tête.

— Pour quoi faire ? Vous n'y trouverez pas ce que vous cherchez.

» Vous sentez-vous assez fort pour marcher jusqu'à la sortie de cette grotte ?

Harry Dickson reconnut que, sans l'aide de son sauveur, il n'aurait pu atteindre cette sortie, tant ses membres étaient endoloris et engourdis par son supplice.

— Cette grotte ne vous apprendrait pas grand-chose, sir, déclara Mr. Poole, sinon qu'elle sert de repaire à ces vilains animaux volants, d'ailleurs fort bien dressés, je le reconnais.

— Dressés ? demanda le détective.

— En doutez-vous ? répondit le gentleman en riant et selon une vieille et remarquable coutume malabare, ni plus ni moins !

— Encore ! s'écria Dickson, je n'entends que Malabar et encore Malabar !

— Et tout est en ce mot, sir, et, si je n'avais pas été un peu plus avancé dans ces études étrangères que Miss Evelyn Drummond, par exemple, j'aurais risqué fort de n'avoir pu

vous être utile en ce jour. Mais mon œuvre était terminée avant que je vienne ici, où pourtant elle a reçu le coup fatal grâce à ce brave Kildater-Booh, mon beau-père. Je suis le dernier descendant de Marco Polo, monsieur Dickson.

— Et l'ayant droit de l'île ! s'écria le détective.

— Attendons que j'aie conféré à ce sujet avec mon cousin John Brandini, dit Mr. Poole.

— Hélas ! murmura Harry Dickson où peut-il bien se trouver ?

— À moi, la science hermétique malabare, répliqua malicieusement Mr. Poole, voici notre baleinière, car le dundee ne pouvait se risquer dans ces parages. Et il y a aussi du monde qui paraît bien pressé de vous revoir.

— Maître ! s'écria Tom Wills se dressant dans l'embarcation dès qu'il vit paraître le détective et son sauveur.

Harry Dickson le regarda avec émotion comme il l'avait tant de fois fait en des heures similaires.

— Et voici une personne qui nous aidera à lever le dernier voile du mystère, dit Mr. Poole en faisant signe à quelqu'un à bord.

Une belle jeune fille revêtue d'un costume de cuir fauve s'inclina.

— Ma femme, Helma Kildater-Booh, maintenant Mrs. Marc Poole. C'est un beau nom pourtant que je lui ai donné, monsieur Dickson, puisque c'est le nom anglicanisé de Marco Polo, mon lointain ancêtre.

Mais le détective l'écoutait à peine, il n'avait d'yeux que pour la belle Helma qui le regardait avec un sourire malicieux.

— La Lei ! s'écria-t-il.

— Et vous vous plaignez de ne pas être au courant des choses ! s'écria Marc Poole en riant et bien oui, Helma est la dernière Lei, car dans son jeune âge elle fut consacrée par tradition à l'Idole Noire, comme l'avaient été sa mère et sa grand-mère et ses aïeules sur cette terre. Les Kildater-Booh furent aussi des compagnons de mon glorieux ancêtre bien qu'ils ne fussent que simples matelots. Mais qu'importe ! Et seule une Lei peut venir à bout de la farouche divinité malabar, comme vous allez bientôt vous en rendre compte !

CHAPITRE 6

LA TÊTE D'OR

La barque glissa vers l'ouest et, après avoir contourné l'extrême pointe rocheuse de l'île, piqua vers la terre et se drossa sur les sables d'une des plages où Tom Wills avait fait la chasse aux tadornes.

Tous mirent pied à terre et au bout de quelques minutes on s'engagea dans le même sentier tortueux entre les rochers où Tom Wills avait conduit son maître.

Bientôt le petit cirque parut à leurs yeux et ils se trouvèrent devant la statue mutilée.

Mr. Poole poussa une exclamation de dépit en voyant l'œuvre de l'iconoclaste.

— Par le Ciel, s'écria-t-il, on a essayé de nous barrer la route à ce que je constate. Reste à voir si l'on y a réussi.

En quelques mots, Harry Dickson le mit au courant de leur découverte de l'autre jour et Mr. Poole manifesta une joie très vive.

— Grâce à votre arrivée, cette statue n'a pas été complètement détruite, sinon le mystère aurait bien pu rester sans solution satisfaisante. À votre tour, Helma !

La jeune femme se mit à réciter comme une leçon jadis apprise par cœur :

— L'Idole Noire apparaîtra à celles qui lui seront consacrées et leur donnera selon leur désir l'amour ou la puissance ou les richesses. Dix-sept fois la Lei jettera sa griffe derrière son épaule en caressant son cœur, trois fois autant elle montrera le ciel et de sa lance elle fouillera le sol.

Helma se tut.

Marc Poole, les sourcils froncés, regardait la statue.

— Sur ce sens de l'incantation hermétique mes recherches ont fait naufrage, dit-il avec une tristesse un peu emphatique. Que signifie…

Brusquement, il se tourna vers le détective.

— Mais Harry Dickson est ici ! s'écria-t-il.

— Donnez-moi votre pipe, Tom, dit Harry Dickson.

Puis s'installant sur un gros galet, il se mit à fumer avec volupté.

— Bah, fit-il, en secouant la cendre, une fois sa pipe achevée, bah… ce n'était qu'un jeu d'enfant après tout. Il est vrai que le bras terminé par la griffe a été mis en partie en pièces, mais Tom l'a vu avant sa mutilation.

— Attendez que je me souvienne, dit le jeune homme. Il n'est pas juste de dire que le bras de la statue se terminait par une griffe, mais plutôt par une main qui tenait quelque chose de long et de grêle et qui a dû dans le temps ressembler à une serre d'oiseau.

— Jusqu'où venait-elle ?

— Elle touchait presque le sol.

— C'est tout ce qu'il nous faut savoir, prenez un filin et mesurez exactement la distance entre l'épaule gauche, celle du cœur donc, et la pointe finale de ladite griffe puis, dans l'angle que je vous indiquerai et que je pense être le bon, prenez dix-sept fois cette longueur sur le sol !

— Hurrah ! s'écria Marc Poole.

Quand la corde fut posée dix-sept fois dans la direction indiquée par le détective, elle toucha la paroi de la roche.

— Montons ! ordonna Harry Dickson, la montée pour être un peu raide n'est pas impossible. Trois fois dix-sept mesures en hauteur, Tom !

Ils se trouvaient après cela sur une plate-forme naturelle, tellement exiguë qu'ils durent s'y serrer comme harengs en caque.

— Au tour du javelot, maintenant… Un des hommes a eu la bonne idée de prendre sa gaffe avec lui. Voyons, voici une sorte de rigole qui me paraît devoir plus à la main des hommes qu'au travail patient de la nature et des temps.

Il y enfonça le long bâton jusqu'aux trois quarts de sa longueur.

Harry Dickson sentit une résistance et donna une violente poussée.

Mais, à la même minute, la terre sembla se soulever. Un tonnerre lointain roula et les hommes furent jetés, pêle-mêle, en bas des rochers.

Heureusement la paroi était en pente et ils arrivèrent au pied de la muraille naturelle, sans doute meurtris et les vêtements en lambeaux, mais sains et saufs tout de même.

— Attention ! collez-vous contre la falaise ! hurla le détective.

De lourds fragments de roc se mirent à pleuvoir autour d'eux et l'un d'eux tomba avec une telle force qu'il s'enfonça dans le sable.

Au-dessus de leur tête, le ciel se brouillait soudain, des jets de fumée noire suivis de torrents de poussière fusèrent vers les hauteurs et une pluie de gravier et de menues rocailles tomba, heureusement sans dommage pour Dickson et ses compagnons.

— Nous avons failli y laisser notre peau, déclara le détective, au lieu de forcer la porte d'un repaire, j'ai fait éclater une mine, rien de plus. Il n'y a pas à dire, l'Idole Noire se défend ou plutôt a trouvé des défenseurs dans l'île Mâbar !

Il vit tout à coup Tom Wills, qui s'était mis à creuser le sable à l'endroit où la grosse pierre s'était enfoncée, lever les bras en l'air en s'écriant :

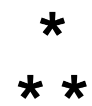
— Oh que c'est affreux, venez donc voir !

Tout le monde accourut et au fond d'un trou profond de plus d'un pied ils virent une hideuse tête sombre qui grimaçait.

— La tête de l'Idole Noire ! s'écria Harry Dickson.

— L'explosion l'a détruite, dit lentement Marc Poole et sans doute qu'il ne faut pas regretter cette horreur. Pourtant je comprends que certaines personnes tentées par les richesses l'aient adoré comme le peuple d'Israël le fit jadis du veau d'or… Essayez donc de soulever cette tête, monsieur Dickson, elle doit être terriblement lourde, puisque l'Idole Noire, de grandeur d'homme, était en or pur !

À travers une épaisse couche de peinture noire, le détective vit luire les jaunes rayures de l'or…



— Je veux retrouver Miss Drummond, avait dit le détective à Mr. Poole, et celui-ci avait répondu :

— Très bien, retournons au château !

Ils y retrouvèrent Mr. Warwick déjeunant tranquillement d'une large limande grillée et de quelques autres friandises.

— Ah monsieur Dickson, s'écria le conservateur, vous au moins vous revenez, mais quelles nouvelles vous apportez-nous de Miss Drummond et de Mr. Brandini ?

Harry Dickson secoua tristement la tête.

— Ma science est en défaut, si je puis m'enorgueillir d'une science, répondit-il avec humilité.

Mr. Poole s'était approché de la table et regardait d'un œil moqueur le plat que torchait Mr. Warwick.

— Monsieur Dickson, dit tout à coup l'héritier du Vénitien, je ne suis pas détective mais j'aimerais faire à mon tour une expérience. Peut-être que Mr. Warwick voudrait consentir à s'y prêter.

Le conservateur accepta tout en jetant un regard éploré sur le poisson qui refroidissait dans le plat.

Non sans stupeur, Harry Dickson vit Poole sortir une fine cordelette de soie de sa poche et en attacher solidement le vieil homme sur sa chaise.

— À votre tour, Helma, dit-il.

La jeune femme marcha lentement vers la porte, l'ouvrit toute grande et, soudain, sur un ton que Dickson connaissait fort bien, poussa trois exclamations.

— *Oel ! Oel ! Oel !*

Que se passait-il ? Le détective vit Mr. Warwick se tordre sur son siège ouvrir des yeux effrayés, puis une bouche énorme d'où sortirent des hurlements de terreur.

— Je ne veux pas ! Je ne veux pas ! Les aigles vont me crever les yeux !

— Voilà qui est concluant, n'est-il pas vrai ? tonna Marc Poole… Je vous présente l'animateur de l'Idole Noire et le maître des aigles dressés.

— *Oel ! Oel ! Oel !* continua Helma.

— Grâce ! Grâce ! beugla Warwick, j'avoue tout et je vous dirai tout.

— Où sont Brandini et Miss Drummond ? demanda Marc Poole.

— Que cette damnée fille se taise, que l'on me délie et je parlerai, dit Warwick sur un ton insolent.

On accéda à son désir et le vieillard se remit à manger.

— Écoutez bien, dit-il, tout cela ne vaut pas qu'on perde une seule bouchée. D'ailleurs je suis ici chez moi, je vous le démontrerai bientôt. Vous êtes un habile bonhomme, Harry Dickson, mais votre finesse a failli causer la perte de ce jeune idiot de Brandini, quand il entra dans la bibliothèque, le jour de votre fameuse expérience.

» Sa mauvaise étoile voulut qu'en y entrant il aperçut une chaise posée contre le rayon de livres et les livres bouleversés, pour le bon motif que je venais de m'y livrer à un petit travail. Il monta sur la chaise, trouva le système du déclic bien plus vite que vous, malin Dickson, et se mit en devoir de le faire fonctionner. Comme le premier entrebâillement se manifeste dans la hauteur, monsieur le détective ne s'en aperçut pas, mais il entendit la voix de John Brandini. Il était temps d'intervenir. Je me jetai sur lui et ensemble nous disparûmes dans les profondeurs, quelques secondes avant que vous n'entriez dans la salle, Harry Dickson… pour n'y rien voir !

» Je tenais Brandini et c'était une bonne proie et voici le langage que je lui tins :

» — Jeune merle, j'avais vingt ans quand l'État m'envoya ici. Comme je m'ennuyais à mourir dans cette île, je me suis mis à lire les livres qui se trouvaient au château et je découvris un magnifique mystère. Notamment que votre ancêtre Brandin avait caché dans une des grottes de l'île la statue de l'Idole Noire du Malabar… une statue complètement en or qu'il avait volée à un temple de cette partie de l'Inde.

» Je la découvris, par le truchement de l'autre statue Lei qu'il s'était complu à sculpter ou à faire sculpter dans le roc pour servir de point de repère à ses héritiers, assez malins pour découvrir le sens de certaines paroles rituelles. De cette façon également, je suis entré dans les sombres arcanes du culte voué à cette lointaine et ancienne déesse et je dois dire que je m'y suis complu, moi aussi.

» Les années se passèrent et je me suis si bien habitué à l'île et au château que je ne pouvais vivre ailleurs.

» Voilà qu'à l'issue de votre damné procès, Brandini et vous, venez gentiment me mettre dehors.

» Nenni, mon petit. Je puis encore vous promettre la vie sauve, mais je puis également vous vouer à un terrible supplice qui appartient au culte de la déesse aux aigles. Oui, j'ai appris dans les écrits malabars à dompter ces farouches volatiles et à les dresser contre les hommes surtout lorsqu'ils sont captifs. Signez-moi l'abandon complet de l'île Mâbar, du château et de tout ce qu'il contient et donnez-moi votre parole d'honneur de vous taire et vous partirez par mes soins

pour la côte anglaise, d'où vous devrez gagner le continent… ou le diable, comme il vous plaira.

» — N'en faites rien, John ! dit une voix à ce moment et voici que Miss Drummond se dressa devant moi.

» Ah, elle aussi avait été habile, Harry Dickson, et elle avait découvert un second exemplaire des voyages de Marco Polo qui lui avait permis de trouver la clé du mystère de l'île. Mais elle le faisait dans un tout autre but. Elle croyait en la vertu de l'Idole Noire et elle voulait lui demander l'amour… oui, l'amour de John Brandini !

» Le hasard avait voulu que je gardasse dans ma poche le revolver de cette dame, avec ses cartouches au grand complet ou presque… Je le lui mis sous le nez et, pour me moquer de Brandini, je lui racontai les prouesses de Miss Drummond qui désirait si âprement son amour. Chose bizarre, il n'a pas ri… mais il s'est mis à pleurer comme un gosse.

» — Je vous signerai tout ce que vous voulez, Warwick, dit-il, et même je vous remercie… J'ai trouvé dans cette île ce qu'il y a de meilleur sur terre : l'amour !

» Et il signa… Et comme je possédais un petit canot à moteur bien caché dans une baie de l'île, les deux tourtereaux ont pris le large et voguent vers Cythère. Conclusion : tout est bien qui finit bien. Brandini et Miss Evelyn doivent bénir en ce moment le plaisantin qui leur a envoyé la fameuse lettre de menace, le jour de la fin du procès et qui n'était personne d'autre que moi.

Marc Poole s'avança.

— J'ai peu de chose à ajouter à ce que vient de révéler Warwick, dit-il, tout ce qui concerne l'Idole Noire est vrai. Vraiment, il y a des choses prédestinées car ma rencontre à Londres avec Helma, qui a quitté l'île Barra parce qu'elle s'y ennuyait, a été due au hasard ou plutôt à la Providence. Quand je découvris qui elle était, j'y vis le signe de Dieu et je la demandai en mariage. Je ne regrette pas que l'Idole Noire soit détruite.

— Détruite ? hurla Warwick, que chantez-vous là ?

— Comment, dit Poole ce n'est pas vous qui avez posé une mine pour la faire sauter ?

— Une mine ? Faire sauter l'Idole Noire, êtes-vous fou ?

— Non ce n'est pas lui… mais moi !

Kildater-Booh avançait péniblement sur le seuil de la porte.

— Je n'ai retrouvé complètement mes esprits que lorsque mes enfants et mes matelots furent partis pour l'île Mâbar, dit-il, et j'ai entrevu le péril qui les menaçait par ma propre faute. Oui, moi, j'ai découvert aussi l'Idole d'or et c'est moi qui ai posé la mine pour la détruire.

» Mais le système d'éclatement ne fonctionna pas. Je comptais recommencer, mais, depuis l'arrivée du détective de Londres, je suis dans l'impossibilité d'aborder sans être vu. Le Ciel pourtant vous a tous épargnés !

— Et maintenant, videz les lieux ! ordonna Warwick, je suis chez moi.

— Pas encore, dit Harry Dickson, le désistement de Mr. Brandini est sans valeur puisqu'il n'est pas l'héritier de

l'île qui est Mr. Marc Poole, descendant direct de Marco Polo.

— Mensonges ! hurla le vieillard.

— Ensuite, continua Harry Dickson, vous ne pourriez en profiter, puisque je vous arrête pour tentative d'assassinat sur la personne de Kildater-Booh et de Harry Dickson !

Warwick resta un instant immobile sur sa chaise.

— Je suis l'Idole Noire, glapit-il… Vous le savez bien puisque je vous suis apparu comme tel à l'hôtel, à Glasgow…

Il se mit à rire niaisement.

— Je veux qu'on me fasse frire une baleine, dit-il tout à coup, oh ! comme j'ai faim…

Sa tête tomba sur sa poitrine et il ne bougea plus.

Les juges terrestres ne pouvaient plus juger Mr. Warwick, ancien conservateur de l'île Mâbar.

*

* *

En bons cousins, Brandini et Poole se sont entendus. Le premier a renoncé à l'île Mâbar qui a désormais pour habitants l'heureux ménage Poole-Kildater-Booh.

John a épousé Miss Drummond, et bien que leur différence d'âge soit parfois critiquée par les jaloux, il ne porte aucune atteinte à leur bonheur.

Mr. et Mrs. Poole ont une fille qui s'appelle Lei et le fils de Mr. et Mrs. Brandini se nomme glorieusement Marco Polo.

Personne ne s'est jamais donné la peine de rechercher les restes précieux de l'Idole Noire. L'explosion de la mine a définitivement muré son repaire – et personne non plus ne songe à lui ouvrir une nouvelle porte sur la terre des hommes heureux.

LA STATUE ASSASSINÉE

LA STATUE ASSASSINÉE

CHAPITRE PREMIER

UNE INJURE SINGULIÈRE

Miss Flora Chandler quitta la mairie de Nolham à huit heures du soir, car elle avait l'habitude d'y travailler tard. En sa qualité d'archiviste, elle apportait un soin minutieux à la conservation du moindre papier et du plus futile des dossiers.

C'était une vieille fille anguleuse et sèche, au teint ingrat, aux yeux rouges comme ceux des lapins ou des albinos, aux cheveux flamboyants, magnifiques, que la quarantaine ne parvenait pas encore à parsemer de fils blancs.

Fille d'un pasteur presbytérien d'un village proche des frontières de l'Écosse, elle avait été élevée durement et sans tendresse, au milieu d'âpres sermons, de livres rigides et de cours d'histoire et de philologie ancienne.

À vingt ans, à l'âge où d'autres flirtent, vont au cours de danse, jouent au tennis en ne pensant qu'à leur nouvelle toilette, elle se trouvait déjà nantie du titre de docteur ès lettres de l'université de Cambridge. Elle était orpheline alors et devait songer à gagner sa vie.

La municipalité de Nolham, petite ville historique jalouse de la gloire voisine de York, demandait un archiviste communal et ouvrait un concours.

Miss Chandler n'eut aucune peine à triompher des candidats mâles qui se présentèrent, et enleva la place et le titre, haut la main, aux acclamations du jury. Ce fut son unique gloire. Nolham payait de bons appointements à ses employés et savait même reconnaître leurs mérites respectifs par de judicieuses augmentations d'année en année.

À quarante ans, Flora Chandler, toujours archiviste en titre, avait une situation enviée par l'adjoint du maire en personne.

Elle était laide et revêche, s'habillait à la mode d'un temps depuis longtemps révolu, était taciturne et même un tantinet impolie.

Elle dérouta les rares prétendants au mariage, que sa situation privilégiée avait séduits, et resta résolument célibataire.

Dans le vieux quartier de la petite ville, elle avait choisi une demeure bien à son goût. C'était, dans la triste et obscure Shamrock Street, une vieille maison tout aussi triste et obscure que la rue elle-même.

Une antique servante, Mary Shrimp, venue des confins de l'Écosse, l'y servait avec la plus évidente mauvaise humeur.

Mais cela suffisait, plaisait même à Miss Chandler, qui ne se sentait un peu heureuse qu'entourée d'ombres, de poussière et de tout ce qui pouvait rappeler le temps passé.

Pour arriver dans Shamrock Street, on traverse South-Park, un square aux arbres centenaires, enjolivé d'une pièce d'eau bourbeuse et de quelques bancs effrités. Pour le retour au domicile de Miss Flora, ce square était une halte magni-

fique. L'archiviste prenait place sur un des bancs, respirait à pleins poumons le semblant d'air pur qui flottait autour des arbres, chassait à coups d'ombrelle ou de parapluie, selon la saison, les chats et les chiens assez audacieux pour violer la splendeur verte des pelouses, et levait le nez en signe de mépris au passage des amoureux, assez insolents pour fréquenter ce jardin public – son jardin, à elle !

Pourtant, Miss Chandler retrouvait dans ce parc vieillot, un ami, tout comme les midinettes et les élèves des classes supérieures du gymnase pour jeunes filles. C'était Sir Bugloss, un gentleman d'excellente renommée.

Empressons-nous de dire que cette rencontre quotidienne n'avait rien de compromettant pour Miss Chandler, ni de périlleux pour sa vertu, car Sir Bugloss était défunt depuis bien des années, et seule son image en pierre perdurait parmi les pelouses et les arbres.

C'était à une statue que s'adressaient les muets hommages de l'archiviste, et pour cause : de son vivant, Sir Bugloss avait été un ardent philologue, doublé d'un historien consommé. N'avait-il pas laissé plus de trente volumes, consacrés à des ducs, des pairs et de vieux manoirs ? N'était-il pas l'auteur d'une savante dissertation sur d'anciens patois de la région ? N'avait-il pas découvert une recette mirifique pour protéger les livres et les papiers contre la voracité des souris ? Pour cela seul, il méritait la reconnaissance de ses concitoyens, sinon du monde entier, selon Miss Flora Chandler.

Contemporain du grand amiral Nelson, il avait été représenté par le statuaire, habillé un peu à la façon du célèbre marin dont il avait même les traits sévères. Il s'agissait d'une

statue fort banale, juchée sur un socle cubique peu élevé, et reléguée dans le coin le plus négligé de South Park.

Mais Miss Chandler se félicitait de cet abandon partiel, car ainsi elle était plus seule, sinon toute seule, à couver de regards admiratifs le marbre de Sir Bugloss, voire à converser avec lui.

— Ah, grand Bugloss, murmurait-elle parfois en lui jetant un regard tendre, savez-vous que c'est moi qui ai découvert ce merveilleux incunable dans les greniers de la mairie ? Que c'est moi qui ai révélé que le manuscrit de Bells sur les anciennes fortifications de Nolham est apocryphe et ne doit rien à la main, ni au génie, de ce parfait écrivain du XVIIe siècle ! Ah… Je crois que vous en seriez arrivé à m'aimer un peu, Horace !

Car, tout comme Nelson, Mr. Bugloss s'appelait Horace.

Miss Flora avait étudié la biographie du célèbre fils de Nolham et appris par là qu'il était resté farouchement célibataire, ne sortant de sa vieille maison de Chancery Street que pour aller visiter quelque tour en ruine, ou fouiller quelque poussiéreuse bibliothèque.

Le jour où commence ce récit, Miss Flora avait, comme tous les soirs, hâte de prendre sa place vespérale sur le banc, en face de son idole.

La soirée d'été était douce et tiède ; les roses des pelouses de South Park s'inclinaient dans le sommeil, lourdes de rosée et soufflant une haleine parfumée. Des oiseaux crépusculaires froufroutaient dans le couvert assombri, et une première étoile s'allumait à la pointe d'un peuplier d'Italie, dépassant ses centenaires confrères de sa haute tête frémissante.

Miss Chandler sentait le trouble exquis de l’heure, mais elle le dédiait uniquement au silencieux Bugloss, rêvant sur son socle de palimpsestes oubliés, de matoirs défunts et d’antiques fautes d’orthographe.

Aussi son désappointement fut-il voisin de la colère, quand elle vit sa place occupée sur le banc solitaire par un gentleman d’une cinquantaine d’années, assez piètrement habillé d’un étroit paletot demi-saison, recouvrant un vêtement noir étriqué et le serrant aux entournures.

Avant de s’asseoir, car elle ne se souciait pas de céder sa place en ces lieux sacrés, Miss Flora le détailla sans aménité.

Elle remarqua qu’il avait une bonne figure rougeaude, une moustache frisée maladroitement au petit fer, et qu’il était coiffé du plus ridicule petit chapeau melon qu’on puisse imaginer.

Elle s’assit. L’homme la salua d’un geste gauche, mais ne reçut aucune réponse de l’archiviste.

« Il finira par s’en aller », se disait Miss Chandler, mais l’inconnu ne s’y décida pas. Au contraire, à l’extrême indignation de la vieille fille, ennemie jurée du tabac, il alluma un affreux petit cigare noir.

Vraiment, c’était trop. Elle s’écria :

— Monsieur, je ne souffre pas la fumée !

Il aurait pu répondre qu’elle n’avait qu’à s’asseoir sur un autre banc mais, au lieu de cela, il éteignit soigneusement son mégot, le remit en poche et la salua pour la deuxième fois.

Peut-être que cette concession aux usages de la politesse fut agréable à l'homme, qui y vit un prétexte pour entamer la conversation. Il étendit le doigt vers la statue et dit :

— Ceci représente Sir Horace Bugloss, je crois ?

Miss Flora fut atteinte à son côté faible, elle répliqua sans trop de froideur :

— En effet, c'est la plus grande célébrité de Nolham et sans discussion une des plus grandes même du monde entier.

— 1760 – 1820, lut l'homme sur le piédestal de la statue.

— Plus de cent ans qu'il n'est plus, gémit l'archiviste ! N'est-ce pas terrible de devoir penser que ce puissant et admirable cerveau n'est plus que poussière ?

— Oh oui, certainement, répondit l'homme avec conviction, j'aurais bien aimé le savoir en vie !

La glace était rompue, Miss Chandler se surprit à regarder l'homme avec sympathie.

— J'ai lu quelques-uns de ses livres, continua l'homme, mais je n'y ai pas trouvé ce que j'y cherchais !

— Vraiment ? s'exclama la vieille fille, pourtant jamais œuvre plus complète ne fut laissée à l'humanité. Je me demande ce que vous pouviez y chercher.

L'homme fit un geste vague et ne répondit pas.

— Il vécut longtemps à Nolham, je crois.

— La moitié de sa vie. Il y naquit d'ailleurs et, après de féconds voyages d'études, il retourna dans sa ville natale et

s’y consacra jusqu’à sa mort à de magnifiques travaux d’érudition.

— Pourquoi l’a-t-on représenté presque sous les atours d’un amiral ?

Miss Flora eut une moue de méprisante ignorance.

— C’est ridicule, en effet, comme si un costume d’officier de marine pouvait ajouter quelque chose à la gloire si pure de cet homme !

— Je ne connais pas Nolham, avoua l’étranger, et je n’ai pas encore eu l’occasion de visiter les lieux que fréquenta jadis ce… savant.

— Ils étaient peu nombreux, j’ose le dire, à part quelques vieux châteaux des environs d’ici et de York. Il habitait une grande et spacieuse maison dans la vieille Chancery Street. Cette demeure a été léguée à la municipalité à sa mort, et est restée fermée, bien qu’on ait depuis longtemps déjà formé le projet de la transformer en un musée voué au souvenir de ce célèbre historien.

— Chancery Street, oui, je sais, en sortant de la gare, et en passant par la rue où se trouvent les grands magasins, elle s’ouvre à votre droite. C’est vieux et très noir.

— C’est très beau, rectifia Miss Chandler.

La soirée devenait plus fraîche, la lune s’était levée dans un ciel où se groupaient des nuages annonciateurs d’une prochaine pluie d’été. Miss Flora frissonna et serra son boa de plumes autour de son cou.

— Je vais vous dire bonsoir, dit-elle en se levant.

L'inconnu l'imita.

— Moi aussi, je m'en vais, dit-il d'une voix sourde.

Il tenait les yeux fixés sur la statue.

— Ainsi, dit-il tout à coup d'une voix âpre, Bugloss… c'est bien Bugloss ! Eh bien, je vous le dis, je voudrais le voir là sur son socle, non en marbre mais en chair et en os et en vie. Et voilà ce que j'en ferais.

Miss Flora Chandler poussa un hurlement de terreur. L'homme venait de tirer un revolver de sa poche et en visait la statue.

— Voilà ce que j'en ferais ! répéta-t-il d'une voix sauvage, en tirant par deux fois sur l'image de pierre.

De petits éclats de marbre jaillirent du front mutilé du grand homme, et Miss Chandler se mit à crier avec désespoir :

— Au secours ! À l'assassin ! Au secours !

Mais l'homme courait déjà vers le fond de l'allée et, quand l'unique gardien du square accourut de toute la vitesse de ses courtes jambes podagres, il ne trouva que Miss Chandler, indignée et sanglotante, et nulle trace de l'individu, qui venait d'injurier si singulièrement la mémoire respectée de Sir Horace Bugloss.

CHAPITRE 2

NOLHAM ACCUEILLE HARRY DICKSON

Malgré sa belle situation à la municipalité de Nolham, Miss Chandler ne put trouver parmi les autorités un écho à son indignation, sa fureur et son désir de représailles.

— Une vieille statue d'amochée, et un fou qui tire du revolver sur de la pierre, ricana l'adjoint au maire, Mr. Stephenson, il n'y a pas de quoi ameuter toute la police de l'Angleterre, vraiment !

— Mais cette statue est celle de Sir Bugloss, riposta Miss Chandler, outragée.

— Lui ou un autre, répondit l'adjoint, avec un peu de « colle-tout », tout le mal sera réparé.

Mais un mal, au cœur d'une vieille fille, ne se répare pas avec de la colle forte, surtout un cœur comme celui de Miss Flora qui ne battait que pour le souvenir du grand historien nolhamois.

La police locale fit néanmoins un soupçon d'enquête, car un fou muni d'un revolver est toujours un être dangereux, bien plus pour les vivants que pour les statues.

Il se trouva que l'étrange tireur avait été vu descendant du train de Londres et se dirigeant vers la haute ville. On ne l'avait pas vu repartir, et comme les jours suivants aucun coup de feu ne fut plus tiré, ni dans South Park ni ailleurs en ville, l'enquête fut déclarée close et l'affaire classée sans suite.

Mais Miss Chandler ne désarma pas, elle. Elle voulait voir ce crime de lèse-souvenir châtié de main de maître, même si cette main dût être la sienne propre. Le maire en personne l'avait écoutée avec politesse et, se ralliant à l'avis de son chef de police, l'avait éconduite tout aussi poliment.

Sur Mr. Stephenson, il ne fallait pas compter, ce n'était pas son ami, et comme il se targuait de connaître très bien l'histoire locale, il était en quelque sorte son rival en science.

C'est alors que l'archiviste décida d'avoir recours à un détective privé. Elle avait réalisé de sérieuses économies au cours de sa carrière, et les avait placées en excellentes valeurs qui avaient subi de vertigineuses hausses. À leur point culminant, elle les avait réalisées, grâce à quoi elle était à la tête d'une fortune enviable, de sorte que la dépense ne devait pas l'effrayer.

Elle résolut de faire bien les choses et, ni plus ni moins, écrivit à Londres, à Harry Dickson, lui racontant l'affaire par le menu.

Au fond, elle attendait un refus poli de la part du célèbre détective ; aussi fut-elle un peu étonnée en recevant sa réponse : Harry Dickson acceptait sa proposition et annonçait son arrivée, dans la huitaine.

Alors Miss Flora ne connut plus aucune humilité : elle était certaine de la victoire.

Elle annonça la visite du grand homme au maire de Nolham qui en parut légèrement embarrassé.

— Voyons, Miss Chandler, à quoi bon donner de telles proportions à un fait insignifiant en lui-même ? Il est vrai que c'est beaucoup d'honneur pour Nolham de voir un Harry

Dickson s'occuper d'un outrage fait à un de ses plus glorieux enfants.

Au fond, il était fier de cette prodigieuse intervention, et tout bas il approuvait son archiviste.

« Cela peut toujours nous attirer des touristes », se disait-il, si les journaux veulent y mettre un peu du leur, pour nous faire de la réclame. Et Mr. Brimstone, maire de Nolham, serra la main à sa subalterne, ce qui ne lui était jamais arrivé jusqu'à ce jour.

Mr. Stephenson voulut y aller de son habituelle moquerie, mais l'avis de son chef direct prévalut et, s'il affecta de traiter Miss Flora avec quelque froideur, il lui marqua néanmoins une certaine considération.

Fatalité… bizarre suite des choses…

On se rend de Londres à Nolham par un train direct qui, toutefois, devient d'intérêt purement local à partir de Rockhurst, c'est-à-dire à une dizaine de gares de Nolham.

Harry Dickson aurait dû arriver dans l'avant-soirée, mais à Chisshill, à quinze kilomètres de Nolham, se produisit l'accident de chemin de fer.

À cet endroit, le train s'engageait sur une passerelle de fer surplombant un ravin de belle profondeur. Les premières voitures avaient franchi le pont, quand, soudain, une sourde détonation éclata. Un atroce bruit de ferraille brisée, de vapeur libérée s'éleva, auquel se mêlèrent les hurlements d'effroi des voyageurs.

La locomotive gisait sur le côté, les premières voitures étaient indemnes, les autres pendaient périlleusement au-dessus du ravin.

Heureusement, et vraiment par miracle, les voyageurs, à quelques blessés légers près, en furent quittes pour la peur.

Harry Dickson, descendu sain et sauf de son coupé, s'était fait connaître du chef de train et assistait à une première et brève enquête.

— Cela tient au pont, déclara le fonctionnaire, regardez-moi les longerons si vilainement tordus. Et pourtant, le convoi ne les a pas touchés.

— C'est un attentat, répondit le détective, mais fort malhabilement agencé.

— Des anarchistes sur ma ligne ! cria le chef avec indignation, cela ne s'est jamais vu !

— Aussi, ce ne sont pas des anarchistes, car ces lascars savent autrement mieux préparer leur coup et disposer leurs machines infernales. L'auteur de cet attentat n'est qu'une mazette, après tout. Il coûte un peu cher à la compagnie et fait perdre beaucoup de temps aux voyageurs pour Nolham dont je suis. Je suppose qu'il me sera difficile de trouver une automobile dans ces parages ?

C'était effectivement le cas et le détective dut entreprendre de concert avec de nombreux Nolhamois, furieux et terrifiés, une marche à pied vers la lointaine cité où ils n'arrivèrent qu'à la nuit close.

« J'en serai quitte à remettre ma visite à Miss Chandler, aux premières heures du jour », se dit-il en louant une chambre dans un des hôtels proches de la gare.

Harry Dickson était matinal et, à sept heures, il avait déjà demandé le chemin de Shamrock Street à un garçon bou-

langer mal réveillé, et arpentait d'un pas vif le pavé raboteux de la petite ville à son éveil.

Shamrock Street, terne et déserte, l'accueillit sans sourire, ainsi que la sombre demeure de l'admiratrice de feu Sir Bugloss.

À son coup de sonnette, des pas rapides répondirent dans le corridor et la porte fut ouverte avec force. Une maritorne en un lamentable déshabillé l'accueillit, le visage tout bouleversé.

— Que lui est-il arrivé ? s'écria-t-elle avant qu'il eût pu placer un mot.

— Arrivé… à qui ? demanda le détective interloqué.

— Mais à elle… à Miss Chandler. Si ce n'est pas pour me donner de ses nouvelles, que faites-vous ici à cette heure ?

— Où est Miss Chandler ? demanda Dickson d'une voix brève.

— Et c'est à moi que vous le demandez ?

— Mais à qui d'autre ? s'impatienta le détective.

— Et après tout, qui êtes-vous pour poser des questions aux dames, à sept heures du matin ? mugit la virago.

Harry Dickson se fit connaître, et aussitôt le mode changea. La vieille servante se mit à pousser des lamentations stridentes.

— La police… un détective… que nous arrive-t-il, mon doux Seigneur, je veux retourner chez nous en Écosse. Non ! je ne resterai pas un moment de plus dans ce sale pays.

— Voyons, la calma Harry Dickson, dites-moi ce qui vous déroute si fort, ma bonne dame. Et d'abord, où est Miss Chandler ?

D'une voix tour à tour larmoyante, indignée et terrifiée, Mary Shrimp commença son pâle récit. Sa maîtresse était rentrée la veille, vers neuf heures, comme toujours. Elle avait pris son coutumier léger repas du soir : un œuf à la coque, deux biscuits, un peu de confiture, un fruit, jamais rien de plus.

Elle avait lu jusqu'à dix heures et s'était retirée dans sa chambre.

Mary Shrimp en avait fait autant tout aussitôt et, comme toujours, avait dormi comme un loir. Elle s'était levée à cinq heures précises, avait allumé le feu, fait le thé et, à six heures, elle était allée frapper à la porte de Miss Flora. Celle-ci n'avait pas répondu, ce qui était contre ses habitudes.

Mary frappa plus fort, ne reçut pas plus de réponse que la première fois et ouvrit la porte, qui n'était pas fermée à clé.

Juste Ciel ! La pièce était vide et le lit n'était pas même défait. Les vêtements de mademoiselle n'étaient pas à leur place.

— Était-elle partie déjà ? s'enquit Harry Dickson.

— Déjà ? Non ! Elle ne devait pas s'être couchée, car le lit était toujours tel que je l'avais fait la veille !

— Bien, les verrous de la porte de la rue étaient-ils tirés ?

— Il n’y a pas de verrous ni de chaîne à notre porte, nul besoin n’en est, il n’y a pas de voleurs à Nolham, riposta la vieille avec quelque orgueil. On ferme la porte à double tour, le soir, et tout est dit.

— Dans ce cas, Miss Chandler a dû partir pendant la nuit, sans que vous en ayez eu connaissance.

— Vous êtes fou ! Une dame distinguée ne court pas les rues, la nuit. Je vous dis que c’est un brownie qui a enlevé Miss Flora !

— Ah, dit gravement le détective, ce n’est pas impossible, ces esprits taquins ont plus d’un tour dans leur sac. Je suppose que vous en avez déjà entendu dans la maison.

La vieille prit un air méfiant.

— Je ne dis pas non, mais je n’aime pas avoir affaire à des esprits !

— Oh, dites toujours, répliqua le détective d’une voix rassurante, je m’y connais un peu en exorcisme.

— Pour chasser les brownies, les mauvais esprits ?

— Mais oui !

— Eh bien, l’autre nuit… c’était hier… non avant-hier, les plates-bandes de mon jardin ont été foulées et plusieurs rosiers mis à mal, c’est un brownie qui l’a fait.

— Peut-on voir ?

— Le faut-il absolument ?

— Comment sinon voulez-vous que je chasse l’esprit du mal ?

— C’est juste, venez, sir !

La vieille Mary le conduisit dans un étroit jardin enclos entre de hauts murs de briques rouges.

— Vlà les plates-bandes et les rosiers aussi !

Harry Dickson se pencha sur la terre meuble qui gardait en effet encore quelques traces de pas récents.

— Personne d’autre n’est venu ici ?

— Pensez-vous, s’effraya la bonne, marcher à l’endroit où un brownie a posé ses pieds fourchus !

— Le brownie portait de bonnes chaussures et pas très élégantes, murmura Harry Dickson, son examen terminé.

— C’est-y des paroles d’exorcisme que vous récitez ?

— Vous l’avez dit !

— Et l’esprit ne reviendra pas ?

— Je ne le crois guère !

— Très bien, je suis contente, maintenant retrouvez-moi la demoiselle.

— C’est ce que je n’aurai garde de négliger, répondit Harry Dickson en prenant congé de Mary Shrimp.

Mais son visage ne reflétait ni confiance ni allégresse, quand il se retrouva dans la rue et qu’il se mit à marcher vers le centre de la ville.

*
* *

Le maire, Mr. Brimstone, flanqué de son adjoint, Mr. Stephenson, avait tenu à recevoir le célèbre détective avec tous les honneurs. Mais leurs figures souriantes tournèrent vite à la consternation quand ils apprirent l'étrange disparition de Miss Chandler.

Mr. Stephenson souffla dans un tube acoustique et demanda un renseignement à l'employé d'un lointain bureau. Bientôt, un murmure revint en tant que réponse et l'adjoint s'exclama :

— C'est la pure vérité : Miss Chandler n'est pas présente à son bureau ! Cela ne s'est jamais vu !

— Jamais ! ponctua Mr. Brimstone, avec une profonde stupeur.

Harry Dickson regarda ces deux hommes, dont l'unique souci devait être de vivre tranquillement, dans la plus tranquille des communes. Mr. Brimstone, haut en couleurs, une belle barbe en collier, lui assurant un air vénérable et toutefois paternel, un gros ventre témoignant des plaisirs que son propriétaire devait prendre à la table. Mr. Stephenson petit, maigriot, la figure allongée par un bouc grisonnant, un lorgnon d'or chevauchant son nez mince, une vraie tête de secrétaire communal ou de chef de bureau d'administration, âpre au service et d'une intelligence mesurée et sans éclat.

La faconde ne semblait pas être l'apanage du maire de Nolham. Aussi, laissait-il parler son secrétaire qui d'ailleurs ne demandait pas mieux.

— Je me demande si cette absence, je n'ose pas encore dire disparition, monsieur Dickson, est en relation directe avec le futile événement pour lequel notre archiviste vous a dérangé à ses propres frais. Nous avons le téléphone à la mairie, continua-t-il avec orgueil, et je le mets à votre disposition.

— Combien de gardiens de nuit avez-vous à Nolham ?

— Quatre, et c'est plus que suffisant, il se passe peu de chose reprehensibles chez nous !

— Vous est-il possible de les convoquer ici ?

— Rien n'est plus facile, au contraire, ils habitent tous les quatre dans les environs immédiats du poste central de police.

Le téléphone marcha et une demi-heure ne s'était pas passée qu'un quatuor de braves gens, à la mine légèrement ahurie, se confondait en salutations devant le maire et ses assistants.

— Jolks, Chickens, Lammie, Hatts, dit sévèrement l'adjoint, vous voici tous les quatre présents et nous attendons de vous des renseignements de la plus haute importance. Veuillez répondre aux questions de ce gentleman, comme si monsieur le maire en personne vous les posait.

De nouveau les gardiens de nuit se confondirent en salamalecs obséquieux.

— Qui de vous, mes amis, a Shamrock Street dans sa ronde ?

Le gros Hatts s'avança et s'inclina.

— J'ai cet honneur, sir, dit-il avec emphase.

— Rien vu cette nuit ?

— Mrs. Pettycoat qui habite au numéro 28 a vidé son pot à eau par la fenêtre ; si elle recommence, je lui dresserai procès-verbal !

— C'est tout ?

— Oui, sir, c'est tout.

Harry Dickson se tourna vers Jolks.

— Quelle est votre ronde à vous, monsieur Jolks ?

— Le centre de la ville, sir.

— Et que s'y est-il passé ?

— Les cafés sont restés plus longtemps ouverts que d'habitude, sir, et j'ai dû faire aux patrons de sévères remontrances à ce sujet. Mais ils avaient une excuse que monsieur le maire voudra bien admettre, je pense : les clients y discutaient de l'accident de chemin de fer arrivé sur la ligne de Londres à Chisshill. On dit que les anarchistes ont fait le coup, parce qu'ils croyaient que dans ce train voyageait un duc, *incommodo*.

— Incognito ?

— Oui, c'est bien le mot. Mais je n'ai vu aucune figure suspecte d'anarchiste pendant toute ma ronde, bien que j'aie ouvert l'œil.

— Cela vous honore, Jolks.

Harry Dickson s’était tourné vers Chickens. C’était le vrai type de l’agent de police de province : grand, compassé, imbu de son autorité.

— Je crois que vous avez vu quelque chose digne de retenir votre attention de policier, n’est-il pas vrai, sergent Chickens ?

Chickens n’était pas sergent, et il se rengorgea en entendant ce titre de noblesse policière.

— J’ai fait un rapport, sir, et je l’avais déposé sur le bureau du chef, mais en venant ici, j’ai eu dans l’idée que je pourrais en avoir besoin, aussi l’ai-je repris !

Il tendit au détective un papier aux armes de la ville de Nolham, couvert d’une écriture appliquée. Harry Dickson lut :

À dix heures trente-cinq du soir, j’ai dirigé mes pas pour la troisième fois depuis la reprise de mon service, sur Chancery Street.

Le numéro 32 de ladite rue est une maison inoccupée, dite Bugloss House. Il m’a semblé voir de la lumière à la troisième fenêtre de l’étage. J’ai sonné, mais on ne m’a pas répondu.

Je n’ai plus vu la lumière, mais je suis resté pendant une heure dans la rue. Personne n’est sorti de ladite maison.

Au cours de mon service, je suis encore repassé à trois reprises par Chancery Street, sans rien remarquer d'anormal. Je tiens à ajouter qu'il est possible que j'aie été victime d'une erreur de vision, puisque la lune se levait au moment où j'ai cru voir la lumière et qu'il s'est peut-être agi d'un simple reflet.

Signé : Alexander Chickens.

— Très bien, sergent Chickens, dit Harry Dickson en lui remettant le document. Nous verrons tout à l'heure s'il est utile d'examiner les lieux.

Les gardiens congédiés, il resta un moment songeur.

— J'aimerais visiter le bureau des archives auquel présidait Miss Chandler, déclara-t-il.

— Mr. Stephenson vous y conduira, monsieur Dickson, dit le maire en poussant un soupir de soulagement. Je vous attends ce midi chez moi pour le déjeuner. Mr. Stephenson nous fera l'honneur d'être des nôtres.

Harry Dickson passa près de deux heures dans un bureau aussi propre que pourrait rêver l'être un bureau de vieilles archives, et cela dans la loquace compagnie de Mr. Stephenson.

Il put se rendre compte que Miss Chandler était une personne d'un ordre parfait, possédant l'amour du catalogue à un degré extrême, ayant répertorié le moindre bout de papier digne d'être conservé dans des archives communales, et même quelques autres de bien moindre importance.

— J’en ai fini avec ce bureau, dit-il, quand l’adjoint lui rappela que l’heure du repas était proche. Je puis vous dire qu’il n’avait rien à m’apprendre.

Mr. Stephenson ouvrit la marche du retour, mais Harry Dickson se retourna vivement et regarda attentivement le plancher de la salle. Un mince sourire flottait sur ses lèvres.

CHAPITRE 3

UNE ENQUÊTE EN PENSÉE

Au cours du lunch, on parla à peine de l’affaire qui amenait Harry Dickson à Nolham, à l’entière satisfaction de Mr. Brimstone, pour qui un pareil entretien aurait certes gâté les plaisirs gastronomiques.

Après de justes éloges à l’interminable série des plats qui défilèrent devant les convives, on évoqua les beautés artistiques de Nolham.

— York nous envie bien des choses ! déclara Mr. Stephenson avec emphase.

— Les environs sont remarquables, dit Harry Dickson, peu de temps avant l’accident de Chisshill, je me complaisais à admirer le paysage dans le crépuscule naissant. À un mille du ravin qui faillit nous devenir fatal, j’ai pu admirer de loin un bien beau château seigneurial.

— Le manoir des Wardmoor, expliqua Mr. Brimstone.

— Peuh, une ruine sans grande valeur historique, répliqua son adjoint.

— Wardmoor, murmura Harry Dickson, ce nom me dit quelque chose mais je ne sais trop quoi exactement.

— Ah ces détectives, fit le maire en riant, du moment qu'un nom est mêlé à une affaire de justice, ils dressent l'oreille. Je suppose que vous voulez parler de Prescott Wardmoor, de bien triste mémoire ?

— Vous y êtes, monsieur le maire, s'écria Harry Dickson, il y a bien quinze ans de cela ! Le dernier des Wardmoor, comme on l'appelait, était un garçon qui tourna vraiment très mal.

— Hélas, la grande ville fut cause de sa perdition. Le vieux Wardmoor, qui devait connaître les vilains penchants de son héritier, fit tout ce qui était dans son pouvoir, pour le retenir sur ses terres et en faire un gentilhomme distingué et honorable. Mais Prescott quitta le domicile paternel, nanti de l'héritage de sa mère, qu'il dilapida en peu de temps. Bientôt, il dut se mettre à vivre d'expédients. Il trempa dans plusieurs affaires louches et finit par se laisser pincer dans une vilaine histoire de faux billets de banque qui lui valut les travaux forcés. Le vieux Wardmoor ne survécut guère longtemps à cette honte et mourut, ruiné, dit-on, en essayant de dédommager dans la mesure du possible la Banque d'Angleterre et les victimes de son fils.

— Ruiné ? demanda Harry Dickson, voilà qui m'étonne, la fortune des Wardmoor n'était-elle pas quasi historique ?

Mr. Stephenson se mit doucement à rire.

— Pour de l'histoire, ce n'est qu'une histoire. Cette fortune des Wardmoor qui, dans le peuple, prenait les allures d'un trésor des mille et une nuits, n'était, de fait, qu'un conte des mille et une nuits. Vous retardez de plus de cent ans, cher monsieur Dickson, et ce n'est pas peu. Tenez, notre historien local, Sir Bugloss lui-même, a écrit quelque chose là-dessus, si je ne me trompe. La vérité est que le vieux Wardmoor ne possédait qu'une bien mince fortune personnelle. Par contre, sa femme, une dame Herrington, lui a apporté une dot très confortable.

La conversation ne s'éternisa pas sur ce sujet. Il y avait encore d'autres manoirs aux environs de Nolham, dont beaucoup étaient riches d'une histoire, au moins aussi intéressante que celle des Wardmoor.

Quand les liqueurs eurent été servies et que le détective eut déclaré qu'il aurait bien voulu travailler un peu en toute tranquillité, Mr. Brimstone lui proposa un bureau à la mairie, pour s'y isoler et y vaquer à ses travaux.

— Que diriez-vous du bureau de la pauvre Miss Chandler, qui est pour le moment sans titulaire ? demanda le brave magistrat. Je dois vous avouer que c'est le plus confortable de tout l'hôtel de ville.

Harry Dickson accepta l'offre de grand cœur, et après avoir pris congé de son hôte et de l'adjoint, il s'empressa de gagner le bureau des archives.

« Je suppose que Miss Flora serait bien scandalisée si elle me voyait bourrer une pipe, l'allumer et la fumer avec frénésie, installé dans sa large chaise curule », se dit-il en souriant. « Enfin… travaillons. »

Ce travail consistait, pour l'heure, en une sorte de monologue tenu à voix très basse et que seuls le portrait de la Reine Victoria et le buste de Sir Bugloss pouvaient entendre.

— Étalons tous nos trésors, murmura le détective, il y en a sans doute parmi eux que j'ai jugé bon de ne divulguer ni à Mr. Brimstone, ni à son adjoint. Ils concernent un certain Prescott Wardmoor. Mais commençons par le début :

» Culte profane de Miss Flora Chandler pour feu Sir Bugloss, historien de renom.

» Agression stupide contre la statue de ce dernier, par un inconnu.

» Appel de Miss Chandler à Harry Dickson.

» Réponse de Harry Dickson à cet appel.

Le détective fit une pause, ruminant des idées.

— On serait en droit de se demander pourquoi Harry Dickson accepte de s'intéresser à une si sotte histoire. Mais c'est que ce Dickson possède quelque lecture, et même des notions d'histoire. Le nom de Bugloss l'a frappé. En feuilletant rapidement les catalogues de Miss Chandler à ce sujet, j'ai fait la remarque que l'histoire locale ne s'empare de cet historien qu'au moment où il est revenu dans sa ville natale. Il a atteint largement la trentaine à ce moment.

» Comment a-t-il vécu jusqu'alors ? Ceci appartient à ce que l'on nomme les coulisses de l'histoire, et le hasard veut que je me sois toujours plus occupé d'elles que de l'histoire elle-même. Horace Bugloss… ce nom me rappelait certaines choses, qui contribuèrent beaucoup à me faire accourir à l'appel de l'archiviste. Cela, on le verra plus tard. Continuons.

» Un accident de chemin de fer risqua beaucoup de m'empêcher de venir sur ces lieux m'occuper de l'affaire. On parle d'un roi voyageant incognito. Hem ! c'est un peu gros pour Nolham, mais rien ne dit que le ou les agresseurs ne se seraient pas contentés d'une plus humble proie. De Harry Dickson par exemple. Examinons les circonstances de l'attentat.

» Il fut perpétré à l'aide d'une bombe à contact électrique, la plus facile en la matière. Une forte pile électrique, une capsule d'allumage, un récipient contenant un puissant explosif et tout est dit.

» Lorsqu'un train passe sur un pont, ou plutôt sur une passerelle métallique comme celle de Chisshill, celle-ci descend sous le poids du convoi de plusieurs centimètres. Cette descente suffit pour établir un contact électrique.

» Seulement, en l'occurrence, l'attentat n'aurait été fatal au train tout entier que si la locomotive avait sauté sur le pont même, entraînant la rame des wagons dans la grande profondeur du ravin. Dans ce cas, peu de voyageurs auraient pu échapper à la mort. Mais le grand coefficient de descente de la passerelle n'est atteint que lorsque le milieu du convoi y passe. Les deux pôles de la pile ont été trop écartés et l'explosion s'est produite trop tard. Conclusion : le coupable a mal observé les réactions du pont métallique au passage du train. Ce n'est pas un professionnel du genre, pas un ingénieur, pas un mathématicien, c'est un amateur assez intelligent. Chisshill n'est qu'une minime bourgade, personne n'y aurait pu passer inaperçu. Le chemin qui la joint à Nolham est une étroite route ravinée, j'en sais quelque chose ; une auto qui s'y engagerait ferait l'objet de toutes les conversations du voisinage. Reste un cycliste, presque tout le monde

à Nolham fait de la bicyclette, car les environs sont ravissants, et ce moyen de locomotion ne revient pas cher aux bourses plutôt légères des Nolhamois. Reste aussi le château des Wardmoor, ruine sombre et hautaine et toute proche du lieu de l'attentat. À examiner…

» Miss Chandler disparaît… Elle s'en va de nuit tout habillée, fermant à double tour la porte derrière elle, emportant sa sacoche. Miss Chandler est une personne d'ordre, aimant noter les moindres choses. C'est ce qui fait que j'ai trouvé dans le tiroir du bureau auquel je fais face une fiche portant des chiffres. La veille de son départ, Miss Flora a retiré une grosse somme d'argent de sa banque : deux mille huit cents livres, tout ce qu'elle possédait en compte courant. On va loin avec une pareille somme.

» Mary Shrimp dit qu'un brownie a couru dans son jardin. La terre de ce lieu charmant possède une jolie coloration un peu pâle, due à de fervents engrais. C'est curieux, il y a un peu de cette terre répandue sur le plancher de ce bureau même.

» Le sergent Chickens a cru voir de la lumière à l'étage de Bugloss House. J'ai fait celui qui croit à une erreur des sens chez cet honnête fonctionnaire. Maintenant revenons vers les Wardmoor et, notamment, vers Prescott Wardmoor. Il faut croire que les habitants de Nolham ne lisent pas les journaux de Londres, sinon ils auraient pu y voir que Prescott Wardmoor a été libéré, il y a une quinzaine de jours, du pénitencier de Pentonville où il purgeait sa longue peine.

Ici s'acheva le monologue du détective, et il se mit à rêver aux étoiles. Quand nous disons aux étoiles, cela n'a rien d'exagéré, car elles se montraient depuis quelque temps déjà aux fenêtres ogivales du bureau des archives. Le lunch du

maire s’était prolongé fort tard, jusqu’à prendre des allures de début de souper, et puis les réflexions du détective ne s’étaient pas succédé rapidement, mais au gré d’une très lente progression. Donc, il commençait à se faire tard. Harry Dickson alluma l’unique lampe tombant par un mince fil du haut plafond.

Garnie d’un abat-jour vert, l’ampoule ne dessina qu’un rond de clarté jaune sur la table de travail, laissant le reste de la pièce dans la pénombre. À ce moment, le détective avisa un gros paquet de paperasses qui semblaient être vouées à un prochain rebut. Machinalement il y promena une main distraite, mais soudain son front se rida.

— *Daily Express,* murmura-t-il… j’ai eu tort. Il y a tout de même des gens ici qui s’intéressent aux nouvelles de la métropole.

Après en avoir examiné la date, il sifflota doucement et se mit avidement à parcourir les feuilles imprimées. Une fine zébrure, comme celle produite par un hâtif coup d’ongle, attira bientôt son attention, et non sans raison : elle marquait un bref entrefilet, annonçant que Prescott Wardmoor venait d’être libéré.

Tout à ses réflexions, le détective restait immobile devant le journal londonien, quand on frappa à la porte. C’était Mr. Stephenson. Dès qu’il vit la feuille étalée sur la table, son front s’assombrit.

— Vous avez trouvé cela, monsieur Dickson, murmura-t-il d’une voix chagrine. Oui, c’est moi qui ai marqué cet articulet d’un trait d’ongle, mais je n’ai pas eu le courage d’en parler à Mr. Brimstone. Tout ce qui a trait à Nolham l’affecte si fort, le pauvre cher homme !

— C’est pourtant de l’histoire ancienne, monsieur Stephenson, répliqua le détective, et Prescott Wardmoor devait bien être libéré, l’un ou l’autre jour.

L’adjoint secoua sa tête grisonnante.

— Si ce n’était que cela, monsieur Dickson, mais une nouvelle bien plus triste plane sur notre bonne ville. J’ai peut-être eu tort de ne pas vous en parler immédiatement, j’aurais dû penser que vous êtes Harry Dickson et que vous finiriez par trouver. Je me suis donc décidé à le faire et c’est pour cela que vous me voyez ici. Nous avons le téléphone à Nolham, je crois vous l’avoir dit. Quand Miss Chandler me parla de l’étrange agresseur de la statue de Sir Bugloss, j’avais déjà pris connaissance de ce journal depuis quelques jours. Quand elle me décrivit l’auteur du stupide attentat de South Park, je crus entrevoir la vérité, ou une de ses parties du moins. Je téléphonai à Londres à l’un des directeurs de la prison de Pentonville. La description de l’homme au revolver concordait en tous points avec celle du détenu libéré.

— Bah, deux coups de revolver sur une méchante statue…

— Attendez ! J’ai appris depuis lors que Wardmoor n’avait pas quitté la région et qu’il se cachait dans les ruines du manoir paternel.

» Il a acheté une pile électrique à un quincailler de la grande place, monsieur Dickson, et comme il y a de nombreuses carrières dans les environs…

— Il n’aura eu aucune peine à se procurer de l’explosif !

— Hélas ! Quelle nouvelle honte pour cette vieille famille, honte qui s'apprête à rejaillir sur tout Nolham ! gémit Mr. Stephenson.

Le détective s'était mis à arpenter nerveusement le bureau des archives.

— La logique parle par votre bouche, monsieur l'adjoint au maire, murmura-t-il, mais…

— Il y a donc encore des mais ? demanda naïvement Mr. Stephenson.

— Il y en a, répondit Harry Dickson d'un ton tranchant. Où se trouve Miss Flora Chandler ?

Le secrétaire communal haussa les épaules.

— Je précise mal son rôle dans tout ceci, si toutefois elle en joue un.

— Je crois pouvoir l'affirmer !

Soudain Harry Dickson pinça violemment la bouche, et son regard fixa quelque part un point, une chose…

— Bonne nuit, monsieur Stephenson, dit-il brièvement, je ne crois pas qu'il y ait pourtant un motif suffisant pour continuer cette enquête en ce qui concerne la statue de Sir Bugloss. Et pour ce qui a trait à l'attentat ferroviaire, c'est la police des chemins de fer qui s'en charge.

— Et moi qui vous croyais à Nolham pour tout un temps ! s'exclama l'adjoint.

— C'est ce qui vous trompe. J'ai passé ici quelques heures à réfléchir et surtout à attendre l'heure de départ du

train de nuit pour Londres. Veuillez saluer Mr. Brimstone de ma part ! Bonne nuit !

— Quel original ! bougonna Mr. Stephenson.

À onze heures du soir, Harry Dickson prit à la gare de Nolham le train de nuit pour Londres. C'était un convoi de belle lenteur qui ne devenait semi-rapide qu'à mi-parcours. Arrivé à la première halte, le détective quitta le train et alla trouver tout droit le chef de gare qui s'apprêtait à prendre un repos bien mérité. Il se fit aussitôt connaître.

— Puis-je me servir du téléphone pour une communication importante à Londres, à Scotland Yard ? Je fais appel à votre loyauté de fonctionnaire de l'État, pour une discrétion absolue.

Le chef de gare s'inclina et s'empressa d'établir la communication demandée.

— Je ne l'obtiendrai pas directement, dit le fonctionnaire, il me faut passer par Rockhurst Junction. C'est là où le train de nuit devient semi-direct.

Harry Dickson dressa l'oreille.

— À quelle heure, ce train y arrive-t-il ?

— À une heure seulement, car c'est un véritable tortillard, et il n'en repart que passé deux heures, parce qu'il doit attendre une correspondance arrivant de la province de l'ouest.

Le détective se donna une tape sur le front.

— Faites-vous de la bicyclette, monsieur le chef de gare ?

L'autre se mit à rire.

— Mais oui, comme tout le monde ici !

— En combien de temps feriez-vous en bécane le trajet de Nolham à Rockhurst ? Et cela de nuit ?

— Il m'a fallu le faire un jour, ou plutôt une nuit qu'il y avait une anicroche sur le rail. Je puis vous dire qu'en pédalant très bien j'y ai mis deux bonnes heures.

— C'est parfait ! jubila Harry Dickson, veuillez demander à votre collègue de Rockhurst, si une dame venue en bicyclette est montée dans le train de nuit pour Londres, vers deux heures du matin.

La réponse de Rockhurst arriva bientôt.

— En effet, monsieur Dickson, cette voyageuse est montée dans le train, mettant sa machine qui n'était pas un vélo de dame, dans le fourgon des bagages. Elle avait pris un coupon de première classe pour Londres. Elle portait une épaisse voilette et mon collègue ne peut vous en donner une plus ample description.

— Elle me suffit, déclara le détective, voulez-vous demander Londres ?

Un quart d'heure plus tard, le Yard était à l'appareil.

— Allô, c'est vous, Goodfield ? demanda le détective. Quelle chance, vieil ami, de vous trouver à l'autre bout du fil ! Y a-t-il eu des départs de paquebots de deuxième ordre, pour l'étranger aujourd'hui ? Disons l'Amérique du Sud. Non ? Mais demain il y en a trois, des cargos mixtes, dites-vous ? Et que vos hommes surveillent ? C'est parfait, je vais vous donner le signalement d'une dame… Y êtes-vous ?

Bon ! Ce qu'il vous faut faire ? La flanquer de deux bons inspecteurs, la mettre dans une auto et la conduire à toute vitesse à Nolham, Chancery Street, numéro 32. Ne vous occupez pas des responsabilités, je les prends toutes sur moi. Bonne chance, et ne la ratez pas surtout !

Le chef de gare le regarda avec curiosité.

— Vous allez faire pincer une criminelle, monsieur Dickson ?

— Une criminelle… heu, heu… qui sait ? Mais une dame qui a tiré du revolver, je ne sais pas encore sur qui ni sur quoi. Et elle portait le gant que voici.

Et le détective sortit de sa poche un gant de dame.

— On aime tirer du revolver à Nolham depuis quelque temps, dit-il. Et comme ce fut, avant ces jours, une petite ville bien tranquille, ces armes étaient peu soignées et projetaient par leur barillet un peu de crasse sur les mains ou les gants des tireurs.

— Ah ! D'où le tenez-vous, ce gant ?

— La question est un peu indiscrète, monsieur le chef de gare, mais comme vous êtes tenu au secret professionnel, je veux bien vous le dire. En me rendant à la gare de Nolham tout à l'heure, au lieu de passer par la grande rue des magasins, j'ai pris par l'artère parallèle ; la Chancery Street. Vous n'avez aucune idée, cher monsieur, comme des gardiens de nuit, même quand ils s'appellent Chickens, peuvent être négligents. Tenez, au point de ne pas ramasser les objets perdus. Ce gant se trouvait devant le numéro 32 de Chancery Street. À propos, pouvez-vous me prêter une bicyclette ?

Une heure plus tard, Harry Dickson rentrait dans Nolham endormie.

Il traversa South Park solitaire et désert, s'arrêta devant la statue de Sir Bugloss et la regarda en souriant.

— Ah bougre de bougre, même à plus d'un siècle de distance, murmura-t-il avec bonhomie. Enfin, vous serez tout de même bon à garder la bécane du chef de gare, ajouta-t-il en glissant la machine dans un massif de rhododendrons en fleurs.

Puis il consulta sa montre.

— J'ai quelque temps devant moi, dit-il en s'installant sur le banc cher à Miss Flora Chandler.

Et il reprit ses chers soliloques.

— Le sergent Chickens est resté pendant une heure devant Bugloss House, donc jusqu'à onze heures trente-cinq. Les heures concordent pleinement. Avec quelle impatience, on a dû attendre le départ de ce brave policier !

Quelques minutes méditatives et silencieuses s'écoulèrent.

— Sa machine qui n'était pas un vélo de dame, dit-il tout à coup en reprenant la phrase du chef de gare de Rockhurst, parlant au téléphone. Très remarquable… si Miss Chandler avait possédé une bicyclette, il va de soi qu'elle n'aurait eu qu'une machine de dame, et non un inconvenant vélo pour gentlemen. Eh, eh ! Dickson mon ami, quelles surprises vous réservent encore Bugloss House ?

C'est ce qu'il allait bientôt apprendre.

CHAPITRE 4

LES SURPRISES DE BUGLOSS HOUSE

La serrure de la porte du numéro 32 de Chancery Street était fort rébarbative, mais se révéla bien docile au rossignol du détective.

Il se trouva dans un hall immense au fond duquel un grand escalier monumental conduisait à l'unique étage.

« Troisième fenêtre, se dit Dickson en grimpant les marches, ce doit être ici. »

Il se trouva dans un salon garni de reps sombre, au goût de la province, au début du siècle passé.

— Masquons notre lumière, car il ne faut pas que Mr. Chickens fasse une seconde fois un aussi vain rapport, railla-t-il.

Il aspira l'air moisi de la pièce.

« Soufre, salpêtre, bref tout ce que contient une vieille cartouche d'un ancien revolver, se dit-il. Il est évident qu'un coup de feu a été tiré ici, et qu'il n'a pas fait assez de bruit pour attirer l'attention de Mr. Chickens. »

Ici, son monologue s'arrêta court, car le regard du détective venait de tomber sur un fauteuil de velours d'Utrecht, au pied duquel luisait une tache. Harry Dickson se pencha et se redressa aussitôt avec un léger geste d'horreur.

— Du sang… cela serait-il vraiment plus grave que je ne l'aurais cru ?

Mais déjà son perçant regard allait plus loin, découvrant, sur le rebord du siège, une longue éraflure. Harry Dickson considéra alors la muraille. Une bosselure parut. L'instant d'après, il tenait en main un mignon lingot de plomb.

— Aha, un revolver de dame a dû lancer ce pois chiche, murmura-t-il avec satisfaction. Une arme bien peu dangereuse, dont les projectiles n'auraient pu ôter la vie à un chaton !

Ses yeux retombèrent sur la tache de sang, puis s'attachèrent sur le parquet. Des stries parallèles apparurent, et le front du détective devint grave.

— Du sang artériel et des traces aussi profondes ne peuvent promettre rien de bon, grogna-t-il.

La lampe électrique se promena longuement sur le plancher, suivant les larges raies. Sur le palier, quelques gouttes suspectes se révélèrent. Puis d'autres sur les marches de l'escalier et sur les dalles du corridor.

— Le chemin de la cave, naturellement, gronda Harry Dickson.

Il parcourut de spacieux souterrains et finit par faire halte dans une crypte, que de nombreux baquets en maçonnerie avaient dû transformer, dans le temps, en cave à vins.

Un amas de vieilles planches et de toiles pourries gisait dans un coin éloigné. Le détective prit quelque temps avant de les dégager.

— Ah, fit-il, cela ne pouvait être en effet que lui. Pauvre diable !

Il venait découvrir le cadavre de Prescott Wardmoor.

*
* *

Dans un salon du rez-de-chaussée, le détective trouva un divan assez convenable pour ne pas y passer une nuit tout à fait blanche.

Il venait de le quitter, un peu courbatu, un peu transi même, quand un moteur ronfla au loin.

— Bravo Goodfield ! jubila-t-il, voici une heure excellente pour arriver incognito dans la ville de Nolham. Même les gardiens de nuit doivent avoir cessé leurs rondes qu'eux-mêmes estiment vaines !

Il salua cordialement le superintendant qui descendit d'une puissante automobile devant la porte de l'antique demeure.

— Je vous amène la particulière, monsieur Dickson, dit Goodfield, elle avait son billet de passage pour Buenos Aires. Quelle damnée femelle, elle nous a agonis d'injures tout au long du chemin, nous prenant pour des faux policiers qui n'en voulaient qu'à sa vertu. Ce n'est qu'aux approches de Nolham que, dans les premières clartés de l'aube, elle a reconnu le paysage et qu'elle s'est tout à coup démontée. Depuis, elle ne fait que pleurer.

Flora Chandler, pâle et défaite, fut conduite dans le salon et s'y trouva en face du détective.

— Monsieur Dickson ! s'écria-t-elle, puis elle défaillit.

Mais se reprenant aussitôt, elle se mit à hurler.

— Non, non, je ne veux pas le revoir… c'est trop horrible. Je vais tout avouer. Je l'ai tué !

— Qui donc, Miss Chandler ?

— L'homme horrible qui a tiré sur Sir Bugloss ! Mais je crois qu'il m'en voulait à moi aussi. Il a pénétré dans ma maison et ma servante l'a pris pour un fantôme. Mais moi je dis qu'il venait pour me tuer.

» Comme vous n'arriviez pas assez vite, monsieur Dickson, je me suis mise à faire le détective moi-même. J'ai découvert qu'il poussait l'audace jusqu'à violer ce domicile sacré où vécut et travailla Sir Bugloss. Je me suis dit que je vengerais la mémoire de notre grand homme, et que je partirais ensuite. Je suis entrée ici, ce qui ne m'était pas difficile puisque les clés de cette maison se trouvaient à l'Hôtel de ville, et que j'en avais fait faire des doubles, pour venir de temps à autre dans cette maison, rêver au grand disparu. J'ai trouvé le monstre dans un des salons de l'étage dormant dans un fauteuil. J'ai tiré et je me suis enfuie. Il avait laissé sa bicyclette dans le corridor et je m'en suis servie pour gagner Rockhurst.

— Vraiment ? s'écria Harry Dickson. Eh bien, Miss, il est assez curieux de penser qu'un homme qui a passé presque quinze ans de son existence en prison sache se servir avec tant d'adresse d'une bécane, alors qu'il n'a jamais pratiqué ce sport de sa vie et qu'il n'est sorti de geôle que depuis peu de jours. En attendant, vous êtes ma prisonnière.

*

* *

Le maire siège en tant que chef de la police de Nolham, flanqué de son adjoint. Quelques ternes personnages l'entourent. Miss Flora Chandler, tout en larmes, fait des aveux.

Harry Dickson prend la parole.

— Je crains de devoir ternir quelque peu une gloire locale, messieurs, dit-il. Savez-vous ce que fut Sir Bugloss pendant sa jeunesse ? Un marin, un excellent marin, j'ose le dire, mais aussi un fameux pirate, qui pilla pas mal de navires, de convois et même des îles. Pourtant, le gouvernement lui fit grâce, à condition de cesser ses terribles et malfaisants exploits.

» Il revint alors à Nolham où, dans cette demeure, il dut cacher pas mal de son butin d'antan. Mais, dans son âme, il était resté pirate. Sous prétexte de visiter les vieux châteaux environnants, il les mit occultement en pillage, sans qu'on le découvrit jamais. Il en a été ainsi du manoir des Wardmoor où, en effet, les vieux châtelains cachaient avec une ferveur maladive l'ancien trésor de leurs ancêtres.

» Les Wardmoor en furent ruinés, mais n'en laissèrent rien paraître, fiers hobereaux qu'ils étaient.

» En prison, Prescott Wardmoor fit la connaissance d'un vieux bibliothécaire, emprisonné pour faux et malversations de toute espèce. Cet ancien chartiste avait étudié jadis, dans ses moments perdus, l'histoire et la curieuse biographie, fort oubliée, de Sir Bugloss. Il raconta tout ce qu'il savait et pensait à son codétenu, Prescott Wardmoor.

» Une fois libre, celui-ci n'eut qu'une idée : retrouver le trésor de ses aïeux. Il commença, assez stupidement, par se

venger sur une image de pierre, mais ensuite, devenant plus sage, il s'introduisit dans la vieille demeure de Chancery Street qu'il soumit à une exploration en règle.

— Ah, s'écria Miss Chandler, et je l'y ai tué le pauvre… Alors que Sir Bugloss… ah… que l'on me laisse mourir à présent.

— Et, s'écria Mr. Stephenson, le misérable, ayant appris que le célèbre Dickson allait venir à Nolham a essayé de faire dérailler le train qui l'amenait.

— On pourrait le croire, répliqua Harry Dickson, car j'ai trouvé dans la vieille maison de Sir Bugloss des fragments de fils de cuivre et même des parcelles d'explosif. Mais…

Il se tourna vers l'adjoint et lui prit la main.

— Manier des vieux revolvers de gros calibre est chose dangereuse, monsieur l'adjoint. Par le barillet, jaillissent des fragments de métal de la douille et des grains de poudre qui s'incrustent ensuite dans la main du tireur imprudent, où elles provoquent de petites inflammations.

— Que voulez-vous dire ?

— D'abord, que le secret de Bugloss House avait été découvert depuis quelque temps par quelqu'un d'autre, très versé en histoire locale, mais bien plus au courant des faits et gestes lointains du pirate-écrivain que l'archiviste de Nolham en personne, et que ce quelqu'un a mis ses trésors en sûreté, en attendant le moment propice pour s'en servir.

» Ensuite, que ce n'est pas le pois chiche du revolver de Miss Chandler qui a tué l'infortuné Prescott Wardmoor, mais la balle d'une arme de gros calibre. En troisième lieu, que

Miss Flora a tiré sur un homme qui était déjà mort, assassiné quelque temps auparavant.

» Que ce n'est pas Wardmoor qui s'introduisit dans la maison de Shamrock Street, pour en tuer la propriétaire, espérant que de cette manière le détective, qu'elle avait fait venir à ses propres frais, aurait renoncé à la mission.

» Que ce n'est pas de la bicyclette de Prescott Wardmoor que Miss Chandler s'est servie pour s'enfuir, mais de celle de l'homme qui a perpétré l'attentat de Chisshill, dans l'espoir d'y voir succomber Harry Dickson qui, décidément, le gênait fort.

» Et, pour finir, que le coupable qu'il faut arrêter ici, n'est pas Miss Flora Chandler, mais monsieur l'adjoint Stephenson, secrétaire communal de Nolham !

NOTICE

En marge des notes du détective Harry Dickson, qui ont permis de composer ce récit, on trouve les annotations suivantes :

— Remarquez que le statuaire qui fut chargé d'exécuter l'effigie de Sir Bugloss le représenta dans une tenue *d'officier de marine*.

» L'artiste était londonien et dut se documenter à bonne source, dans une des anciennes bibliothèques de la métropole. Il se laissa aller à quelque ironie, et statufia le héros de Nolham dans les atours de son aventureuse jeunesse. Mais l'œuvre achevée, il eut peur que cette ironie lui coûtât le re-

fus de la municipalité, aussi garda-t-il prudemment son secret pour lui, et les braves Nolhamois n'y virent que du feu.

» Mais les années s'écoulèrent et Stephenson qui, lui aussi, était un fervent de l'histoire locale, dut s'étonner devant la statue conquérante de Bugloss, l'historien. Il se mit à fouiller d'anciennes archives et découvrit le pourquoi de ce qui aurait pu passer pour une moqueuse mascarade. Il s'empressa de faire disparaître des archives de Nolham tout ce qui avait trait aux premières armes de Bugloss, et se mit à la recherche des trésors du pirate.

» Je dois avouer qu'il en trouva une partie, laquelle était moins considérable que je ne l'avais cru d'abord. Il s'agissait surtout des pierreries volées aux Wardmoor. Ces pierres, bien que grandes, n'avaient pourtant pas une valeur bien énorme, et Stephenson dût être quelque peu déçu. Mais il était sur une pente qu'il lui fallait continuer à descendre et qu'il descendit, comme nous l'avons vu.

LE MYSTÈRE DE SEVEN SISTERS ROAD

CHAPITRE PREMIER

LA DISPARITION IMPOSSIBLE

Seven Sisters Road s'étendait, banale et interminable, sous la fine pluie mêlée à du grésil. Le soir s'annonçait brumeux et triste, et l'immense artère voisine de la banlieue n'en était que davantage sans joie et sans visage.

L'agent O'Monroy, un grand dadais d'Irlandais, faisait sa ronde en bâillant, regrettant de ne rencontrer aucune figure de connaissance avec qui il eût pu tailler quelque distrayante bavette.

À la hauteur du numéro 218 *ter*, il s'arrêta et fit un salut amical au pharmacien Matthews qui allumait la lanterne à gaz ornant la façade de son officine.

Matthews lui rendit son salut et, de l'autre côté de la rue, lui cria que le temps tournait au froid.

— C'est une bonne affaire pour vous ! dit l'agent goguenard, et c'est un fichu temps pour nous, pauvres sergents de ville.

À ce moment une porte claqua dans son dos et du numéro 218 *ter*, sortirent le révérend E.T. Scott, sa sœur, Mrs. Belkins, et sa servante, Alice Chudetts. Tous trois dirent bonsoir à l'agent.

Le révérend Scott, qui était un tantinet bavard, s'arrêta pour humer l'air et dire quelques mots au bobby.

— Il y aura foule ce soir dans Holloway Temple, car on entendra une allocution du Révérend Patterson.

— Ah, dit poliment O'Monroy, je regrette bien que mon service m'empêche d'y assister !

— Vraiment ? N'êtes-vous pas catholique, sergent ? questionna moqueusement le révérend Scott.

— Qu'à cela ne tienne, Sir, riposta O'Monroy qui n'était jamais pris à court, j'aime l'éloquence, moi, et peu me chaut si c'est un catholique ou un presbytérien qui parle, pourvu qu'il parle bien.

Mr. Scott regarda le ciel gris et déclara que ce n'était pas un temps pour sortir sans parapluie.

— Il se trouve à côté du portemanteau dans le vestibule, sir, dit la servante, je vais aller le chercher.

— Ne vous dérangez pas, ma bonne Alice, j'y vais moi-même.

Il rentra et Mrs. Belkins se mit à attraper sa servante.

— L'empressement n'est pas votre fort, ma fille, ni l'intelligence non plus ! Il vous fallait savoir qu'il pleuvait et éviter cet inutile effort au révérend.

Alice Chudetts était une grosse paysanne rougeaude à la compréhension lente. Elle mit quelques minutes à comprendre et à chercher sa réponse.

— Vous avez toujours quelque chose à réclamer, finit-elle par dire.

— Voulez-vous vous taire, pécore ? cria Mrs. Belkins.

— Me tairai, si cela me plaît, riposta la servante, quand on ne cesse d'adresser des observations à ses sujets, il faut d'abord commencer par les payer convenablement, et surtout par les payer à temps.

L'agent O'Monroy s'amusait comme au spectacle ; il n'aimait pas Mrs. Belkins, une veuve acariâtre qui, après avoir fait le désespoir de feu son mari, avait étendu sa tyrannie sur son frère, le pasteur en retraite Ebenezer Scott.

Mais, avant tout, il était représentant de l'ordre et il décida d'intervenir avec diplomatie, pour éteindre la querelle naissante.

— M'est avis que le Révérend ne trouve pas son parapluie, dit-il.

— L'était dans le « collidor » déclara Alice Chudetts.

— Vous mentez ! rugit sa maîtresse, sinon le Révérend serait déjà de retour, car il n'avait qu'un pas à faire. Vous l'aurez de nouveau fourré dans un endroit impossible, je vous le dis.

— Allons, allons, fit l'agent conciliant, faudrait aider Mr. Scott dans ses recherches, car voici la pluie qui redouble.

C'était surtout de la brume qui s'épaississait et se résolvait en de fines aiguilles d'eau et de glace.

Mrs. Belkins poussa la porte et déclara d'une voix furieuse que décidément on arriverait en retard pour le sermon du Révérend Patterson.

Il faisait sombre dans le corridor et, obligeamment, l'agent O'Monroy enflamma son briquet et le tendit à Alice Chudetts qui monta les marches du perron, derrière sa maîtresse.

On entendit Mrs. Belkins crier avec impatience :

— Eh bien, Ebenezer, que signifie cette perte de temps ?

Alice Chudetts tourna la manette de l'applique à gaz et enflamma le bec Auer, à l'aide du briquet de l'agent de police.

— Tenez, sergent, vous êtes bien aimable, dit-elle.

L'agent avait franchi les trois marches du perron à son tour, pour reprendre son briquet et en même temps pincer la main de la servante : il vit donc devant lui le vestibule complètement illuminé.

Il vit aussi Mrs. Belkins lever brusquement les bras en l'air.

— Le parapluie ! hurla-t-elle. Juste ciel ! Mon frère est-il devenu fou ? Regardez donc où se trouve son parapluie !

Il y avait vraiment de quoi s'étonner : l'objet occupait une place qui n'était certes pas coutumière à des parapluies : il se trouvait, la crosse en bas, la pointe piquée entre deux moulures de plâtre du plafond.

La chose parut si curieuse à l'agent O'Monroy qu'il fit quelques pas dans le corridor pour mieux voir.

— Ah ça, s'exclama la servante, c'est un peu fort, quand nous sommes partis, il était là, à côté du portemanteau !

— Ebenezer ! cria Mrs. Belkins.

Personne ne lui répondit, et elle se mit à rouler des yeux effarés.

— Ooho ! que peut-il lui être arrivé ? Pourquoi ne répond-il pas ? Et pourquoi son parapluie est-il accroché au plafond ?

Alice se tourna vers l'agent et hocha la tête.

— L'est devenu fou, murmura-t-elle, et il doit se cacher quelque part !

— Allons donc, fit l'agent d'un ton rassurant, il n'y a pas cinq minutes qu'il nous a quittés, aussi sain d'esprit que vous et moi.

La servante le regarda d'un air bizarre.

— On dit ça, grommela-t-elle.

— Ebenezer ! rugissait Mrs. Belkins de toute la force de ses poumons.

Mais le silence continua à perdurer.

Éperdue, la veuve se tourna vers l'agent.

— Il lui est arrivé quelque chose, gémit-elle, oh… si nous allions le trouver étendu sur le sol, mourant, mort peut-être.

— On va voir, dit résolument le policier, ceci incombe à mon service. Montrez-moi le chemin !

Mrs. Belkins ouvrit toute grande la porte du salon du rez-de-chaussée et l'agent fit de la lumière. Cette pièce était vide de toute présence, ainsi que celle qui lui faisait suite et qui servait de salle à manger d'apparat.

Ce fut ensuite le tour de l’étage que l’on visita jusqu’aux combles sans rien trouver. Imbu de sa tâche, O’Monroy avait donné des ordres. Il avait notamment signifié à Alice Chudetts de monter la garde dans le vestibule, pour le cas où le révérend, devenu fou, comme elle l’avait supposé, aurait voulu s’enfuir.

Mais, en redescendant, ils retrouvèrent la servante à sa place et donnant des signes de la plus parfaite stupeur.

— Il nous reste les souterrains, dit l’agent.

Ces souterrains étaient peu profonds et ils s’ouvraient presque au ras du trottoir de la rue ; ils servaient de cuisine et de salle à manger habituelle. Ils ne révélèrent rien, pas plus que la petite cour dallée, enclose entre de très hautes murailles.

L’agent se fit la réflexion que si Mr. Scott avait voulu partir de ce côté, il n’aurait jamais pu le faire par escalade.

— Il lui aurait fallu des ailes, murmura-t-il, et encore…

Mrs. Belkins, larmoyante, affolée, tripotait les targettes des fenêtres.

— Fermées, toutes fermées, glapissait-elle, c’est impossible !

Ils se retrouvèrent bientôt dans le corridor, et l’agent O’Monroy résuma de suivante manière l’étrange situation :

— Un particulier sort de sa maison, dans l’intention d’aller passer sa soirée au-dehors. Il est calme et de bonne humeur. Il voit qu’il pleut et il retourne dans sa maison pour y prendre son parapluie. Ce parapluie se trouve à trois pas de la porte de la rue. Dans la rue, devant le seuil et la porte

entrouverte, trois personnes attendent, dont un agent de police. Le particulier ne revient pas. On explore la maison et on ne le retrouve pas. Il n'y a d'autre issue que la porte de la rue, où se tient la servante. Toutes les fenêtres sont fermées à l'intérieur. Du côté de la cour, il est impossible de quitter la maison. On a cherché partout même dans des endroits où un chat trouverait peine à se blottir. Fait incompréhensible et ridicule : le parapluie est piqué au plafond ! Pour conclure je dis : je n'y comprends rien du tout !

Il en était à ce point final de ses réflexions quand Mrs. Belkins poussa un cri lamentable et s'évanouit.

— Là ! s'écria l'agent mécontent, nous voilà bien lotis !

Mais il était avant tout un garçon pratique.

— Miss Alice, dit-il, allez donc demander au pharmacien Matthews, ici en face, de nous donner un vulnéraire pour la bonne dame.

La servante partit et resta si longtemps que le policier s'impatienta ; il fit quelques pas dans le corridor, ouvrit la porte et cria :

— Eh bien, Miss ? Où êtes-vous ?

La voix éplorée de la bonne lui parvint à travers l'ouate du brouillard.

— Oho… c'est singulier ! Le pharmacien n'est pas là, et tout est renversé !

Cette fois-ci, la moutarde monta au nez du brave Irlandais.

— De qui se moque-t-on ici ? cria-t-il ? Le temps de se retourner et tout le monde disparaît !

Il s'élança dans la rue, la traversa en courant et s'engouffra dans l'officine.

Miss Chudetts y regardait d'un œil rond de poule effrayée un comptoir où nombre de bocaux et de fioles se trouvaient renversés.

— Monsieur Matthews ! appela l'agent.

— Si vous pensez que je ne l'ai pas fait, bougonna la fille.

La pharmacie n'était pas grande, et Matthews, célibataire, n'occupait que les pièces du rez-de-chaussée, complètement séparées de l'étage, habité par des locataires.

O'Monroy parcourut l'arrière-boutique transformée en laboratoire, un petit cabinet obscur servant à la fois de cuisine et de salle à manger, et une chambre à coucher contiguë. Dans la cuisine, une chaise avait été renversée et la table semblait avoir été bousculée, car une théière brisée y perdait ses dernières gouttes de thé.

La cuisine s'ouvrait sur un jardinet hâve et inculte, clôturé de murs bas, d'où l'on avait vue sur les cours et jardins avoisinants.

L'agent revint dans la pharmacie, l'oreille basse, et utilisa le téléphone de Mr. Matthews pour avertir le poste de police.

Du renfort vint et une battue en règle fut opérée, mais sans résultat.

Huit jours plus tard, personne n'avait revu ni Mr. Scott ni Mr. Matthews et les journaux s'emparèrent bruyamment du mystère de Seven Sisters Road. Ils posèrent le problème un peu de la façon dont l'agent O'Monroy l'avait fait et, comme lui, conclurent à l'impossibilité matérielle.

Oui, mais les faits étaient là !

Après un succès de curiosité passagère, l'affaire en serait restée là, si elle n'avait pas rebondi de la manière la plus tragique.

On découvrit en effet le cadavre du pharmacien Matthews, de l'autre côté de la ville, à Clapham Junction, en marge du passage à niveau de l'endroit, décapité, déchiqueté par un train matinal.

Ce fut alors que le détective Harry Dickson fut prié d'intervenir et qu'il se plongea en plein dans l'étude de l'étrange mystère de Seven Sisters Road, qui fit couler tant d'encre et qui tint l'attention publique éveillée et haletante tant que dura son enquête.

Nous le retrouvons d'abord dans la maison du pasteur disparu – petite maison bourgeoise sans énigmes, de construction récente, qui ne permet pas de supposer la romanesque présence de passages secrets. Il doit se rendre à l'évidence que l'agent O'Monroy, pour brève que fût son enquête, l'a bien menée.

De Mrs. Belkins, il n'y a rien à tirer : elle ne sait rien, sinon que son frère qui habitait chez elle depuis deux ans était un homme rangé et très casanier. Il avait exercé son sacerdoce en Afrique du Sud et, sa démission donnée, était revenu vivre en Angleterre de rentes modestes mais suffisantes, auprès de sa sœur devenue veuve entre-temps.

La démission de Mr. Scott se justifiait par des divergences d'idées intervenues entre lui et l'autorité ecclésiastique, mais les rapports fournis sur lui, étaient bons… Et puis qu'ont-ils à faire dans cette ténébreuse affaire ?

Miss Chudetts aurait bien voulu parler, et même elle le fit d'abondance. Malheureusement, elle n'avait rien d'intéressant à raconter.

Déjà Harry Dickson l'avait rencontrée à plusieurs reprises dans l'arrière-boutique d'une verdurière amie qui protégeait leurs rencontres clandestines.

Alice était devenue une fidèle alliée de la police et pour cause : n'était-elle pas fiancée à l'agent O'Monroy, depuis la fameuse soirée ?

Elle se creusait en vain sa fruste cervelle pour découvrir quelque chose de tangible à lui apprendre en la matière. Pourtant, le détective sentit d'instinct qu'à l'un ou l'autre moment, Alice lui serait utile, et il n'eut pas tort.

Quelques jours après son début d'enquête, O'Monroy lui téléphona :

— Monsieur Dickson, Alice voudrait bien vous voir. Elle vous attend à six heures ce soir chez Mrs. Brixton, la verdurière de Durham Road.

Alice Chudetts attendait le détective avec impatience. Elle était arrivée avant l'heure fixée et avait déjà largement goûté au vin muscat de la complaisante Mrs. Brixton.

— Monsieur Dickson, dit-elle dès qu'elle le vit, m'est avis qu'il y a du nouveau. Ce n'est pas grand-chose mais, pour vous autres détectives, c'est peut-être énorme : ma maîtresse Mrs. Belkins a peur !

— Elle vous l’a dit ?

— Pensez-vous ? Elle n’est pas femme à prendre quelqu’un pour confident et tout ce que j’entends de toute la sainte journée, ce sont des reproches et des jérémiades. Hier, elle trouve le gigot trop cher, aujourd’hui elle accuse les plus belles pommes d’être blettes et demain elle s’en prendra aux pommes de terre et au sucre.

— Alors, comment le savez-vous ?

— Depuis quelques jours, elle s’enferme à double tour dans sa chambre, une fois la nuit tombée, ce qu’elle n’avait jamais fait jusqu’ici. Dans la nuit, je l’entends se lever doucement et au bruissement des anneaux de cuivre des rideaux, je comprends qu’elle regarde dans la rue obscure. Ces stations dans le noir, devant la fenêtre, durent parfois très longtemps.

» Ma chambre donne sur la cour, mais à côté d’elle se trouve la chambre d’amis, une pièce à peine meublée où jamais un ami n’est venu. Sa fenêtre s’ouvre sur la rue, et la nuit dernière je me suis glissée en tapinois dans cette pièce pour regarder aux carreaux. Mrs. Belkins devait regarder, elle aussi, à l’étage d’en bas. Tout à coup, je vis une ombre glisser devant les maisons d’en face et s’arrêter devant la pharmacie, le visage tourné du côté de notre demeure. À quinze yards de là, est planté un réverbère, il ne donne pas beaucoup de lumière, mais elle a été suffisante pour que je puisse apercevoir l’homme.

» Fichtre, le vilain coco… Grand, maigre, efflanqué, et une hideuse tête de rat, par-dessus le marché. Il avait de singuliers yeux jaunes qui luisaient comme ceux des chats et qui ne quittaient pas du regard la façade de notre maison. Je

le vis alors faire un geste de menace et tout aussitôt partir avec une vélocité déconcertante.

— Ah, répondit Harry Dickson, c'est quelque chose en effet.

— Attendez, ce n'est pas tout, dit malicieusement Alice Chudetts. Ce matin, Mrs. Belkins a fait un faux pas dans l'escalier et s'est foulé le pied. Elle ne sait plus effectuer un pas. J'ai été obligée de lui dresser un lit dans la salle à manger du souterrain. Cela n'a rien de bien étonnant, n'est-ce pas ? Mais écoutez le reste. J'avais laissé ma maîtresse étendue sur son lit de fortune, gémissant à fendre l'âme, et j'étais occupée à balayer les marches de l'escalier. Tout à coup, j'entendis du bruit dans les sous-sols.

» Je me dis que Mrs. Belkins avait peut-être commis l'imprudence de se lever et qu'elle pourrait se faire mal. Je descendis doucement pour m'en convaincre, et je ne sais pourquoi, avant d'entrer dans la salle à manger, je collai mon œil au trou de la serrure. Je vis ma maîtresse aller et venir comme si jamais son pied ne l'avait fait souffrir. Mais ce qui m'étonna bien davantage encore, c'était son occupation. Je vous le donne en mille ! Elle fourbissait un revolver et essayait d'y glisser des cartouches. Elle y parvint enfin, fit un signe de satisfaction et alla se recoucher sur son lit improvisé. Voilà ce que j'avais à vous dire.

— Parfait, murmura Harry Dickson, c'est en effet fort intéressant.

Il prit quelques moments de réflexion et demanda :

— Pourriez-vous m'introduire ce soir dans la maison ?

— Hein ? Et à quelle heure ?

— Voyons… disons une heure après que Mrs. Belkins se sera enfermée à double tour.

— Et si elle nous entend ?

Harry Dickson se mit doucement à rire.

— De cela, je vais mon affaire, Miss Alice, mais soyez tranquille : elle ne nous entendra pas !

CHAPITRE 2

UN SECOND CADAVRE SUR LE RAIL

Le signal convenu entre le détective et la servante était simple : au moment où Mrs. Belkins s'enfermerait à double tour dans la cuisine-cave, devenue chambre de malade, Alice ferait de la lumière dans la pièce du second étage et Harry Dickson attendrait encore une heure avant d'entrer dans la maison.

Il restait donc une heure au détective pour lancer quelques ordres par téléphone puis s'en aller muser par Seven Sisters Road.

Promenade sans charme car la rue était plus morose que jamais : pavés et façades luisaient sous la pluie comme frottés de graisse. L'officine de Mr. Matthews n'avait pas encore trouvé de nouveau maître et restait obscure, son globe crucifère sans lumière intérieure et pleurant l'eau comme un immense œil d'aveugle.

À huit heures, une lueur rougeâtre naquit derrière les vitres du second étage de la maison de Mrs. Belkins puis s'évanouit aussitôt.

— Pourvu que Tom ne se fasse pas attendre, murmura Harry Dickson.

Mais cinq minutes plus tard, une svelte silhouette déboucha à l'angle de Hornsey Road et s'avança vers le porche qui abritait le détective. Tom Wills, l'élève favori du maître-détective, était à l'heure.

— Maître, dit le jeune homme en riant, je viens de lire le dernier numéro d'une revue de sciences psychiques, qui s'intéresse énormément à ce qu'elle appelle le cas ésotérique du Révérend E.T. Scott. D'après ses savants rédacteurs, le bon pasteur est parti en chair et en os sur un plan supraterrestre, quelque chose comme la quatrième dimension.

— Ce serait une explication facile, et applicable à bien des disparitions, répondit le maître avec bonne humeur, et les détectives pourraient s'établir épiciers ou prêteurs à la petite semaine.

— Tout de même, riposta Tom, je serais curieux d'apprendre…

Un geste du maître lui coupa la parole.

— Vous avez vu, boy ? Au travail maintenant. On bavardera plus tard.

Tom Wills poussa un petit cri de joie et fila dans l'ombre de Seven Sisters Road.

Harry Dickson sourit puis, après une pause de quelques minutes, alluma sa pipe. Au bout d'un moment, il sonna déli-

bérément à la porte du numéro 218 *ter* et Alice Chudetts vint lui ouvrir.

— Avez-vous perdu la tête, sir ? bougonna-t-elle mécontente. Que dira Mrs. Belkins ? Et puis vous êtes bien en avance sur l'heure convenue.

— Qu'importe ! ma belle, répliqua le détective en riant. Je vous assure que votre maîtresse n'aurait pas entendu une cartouche de dynamite éclater sous la porte. Venez donc !

Il descendit allègrement les quelques marches conduisant à la cuisine-cave.

— Que faites-vous ? s'écria la servante ahurie, vous allez me faire renvoyer !

— La clé est tournée à l'intérieur de la serrure, et l'instrument qui me sert à la faire pivoter s'appelle un ouistiti, expliqua Harry Dickson, goguenard. Là, nous y sommes, je vais allumer le gaz !

— C'est cela, il est fou ! s'exclama Alice, mais une seconde après elle poussa un cri de stupeur.

— Eh bien, et la vieille qu'est-elle devenue ?

Le lit de fortune était vide : il n'y avait plus trace de Mrs. Belkins.

— Disparue, elle aussi ! gémit la servante.

— Rassurez-vous, elle est partie seulement, et notamment par la fenêtre qui d'ailleurs s'ouvre presque au ras du trottoir.

— Et son pied blessé ?

— Il n’est pas plus blessé que le mien et que le vôtre, ma chère enfant.

— Alors, cette sorcière nous joue la comédie ?

— Bien dit, ma foi !

— Je voudrais bien savoir où elle est allée ! s’écria Miss Chudetts.

— C’est ce que mon élève, Tom Wills, doit savoir à cette heure, puisqu’il ne l’a pas quittée d’une semelle. Je vais du reste le rejoindre bientôt, mais auparavant, nous allons regarder ici l’une ou l’autre chose.

De fait, ce fut bien peu de chose que Dickson regarda, puisqu’il se planta devant la fenêtre et ne prêta son attention à rien d’autre.

— Avez-vous huilé cette poignée, Miss ? demanda-t-il.

— Mais non, il ne m’est jamais venu à l’idée de huiler une targette de fenêtre ! Et puis, comme nous n’avons ni machine ni outils dans la maison, je ne crois pas qu’il y ait une goutte d’huile ici.

— Pas même de l’huile pour la salade ?

— Ah quant à cela, oui !

— Tant mieux, Miss Alice, cela me permet de faire une petite expérience devant vous.

Le détective passa le doigt dans la rainure du levier de fermeture et l’en retira souillé de graisse.

— Sentez-moi cela, Miss !

— Pouah… cela sent le ranci !

— Précisément, se fût-il agi de quelque huile minérale servant ordinairement à un pareil graissage, cette mauvaise odeur nous aurait été épargnée. Tel n'est pas le cas, celle-ci est végétale et c'est celle que vous employez dans la cuisine.

— Et vous vous trouvez fort avancé, maintenant ? se moqua la servante.

— Énormément, répondit Dickson de l'air le plus sérieux du monde. Une pareille denrée met ordinairement trois semaines pour rancir quand elle est exposée à l'air libre. C'est vraiment passionnant !

— Vous m'en direz tant ! Mais comme il paraît que votre métier n'est pas possible sans de pareilles singeries, j'essayerai de croire avec vous que c'est passionnant.

— Et parfois ennuyeux pour d'aucuns… pour ce bon O'Monroy, par exemple. Ma pauvre Alice, vous épouserez un brave agent de police en lui, mais il attendra encore quelque temps pour monter en grade.

— Comment ! Tout cela, à cause de cette damnée goutte d'huile ?

— À cause d'elle et d'autre chose encore. Au diable les policiers qui ont des yeux pour regarder et non pour voir !

— Et qu'avez-vous vu, après tout ? demanda Alice agressive.

— Tout, ou à peu près tout !

— Alors, il n'y a plus de mystère ?

— Beaucoup moins, ma chère enfant. Mais je m'empresse de m'adresser un reproche à moi-même. J'ai

négligé cet axiome de mon métier : les solutions les plus simples sont souvent les plus ahurissantes. Bonne nuit, Alice, nous allons refermer la porte de cette pièce, de la même manière que nous l'avons ouverte.

Harry Dickson prit congé d'une jeune femme complètement éberluée et, surtout, fort contrite de savoir que son fiancé était encore loin de la gloire policière.

À l'angle de Holloway Road, il trouva les marques de passage de son élève, en l'occurrence une croix tracée à la craie bleue, au bas d'une façade. Elles continuèrent, régulières, dans Parkhurst Road pour changer de forme au coin de Camden Road.

Là, la croix s'était muée en un chiffre 3 barré d'un trait et encerclé d'un rond de craie. Ce langage bref était pourtant bien clair pour le détective puisqu'il signifiait : Pris taxi jusqu'à Battersea Bridge.

En effet, sur la carte de Londres, le quartier de Battersea se représentait, pour les détectives, par le chiffre trois, le trait voulant dire pont, le cercle une voiture.

Une station de taxis était proche, Harry Dickson prit place dans la première voiture et donna Battersea Bridge pour direction.

Arrivé à cet endroit, il abandonna le taxi et retrouva les signes. Ils conduisaient jusqu'au bout de Falcon Road. À cet endroit, Harry Dickson se heurta à son élève en personne. Tom arpentait furieusement le pavé, au carrefour de Lavender Street.

— Je suis un âne, un âne bâté, s'accusa-t-il avec colère, me laisser rouler par cette chipie en châle de cachemire ! Elle

m'a filé entre les doigts ! Jamais je ne pourrai me le pardonner.

— Essayons de réparer cette faute, Tom, répliqua Harry Dickson, voyons où sommes-nous ici ?

Il vira sur les talons, suivant du regard l'interminable file des becs de gaz jalonnant les rues.

— Ah, fit-il, ce n'est pas étonnant après tout.

— Pas étonnant ? Qu'y a-t-il qui ne soit pas étonnant ? demanda Tom Wills d'un ton acerbe. Que je viens de faire l'idiot ?

— Voilà mon Tom qui prend la mouche, comme cela lui arrive souvent quand il est dans son tort, répondit Dickson avec bonhomie. Non, Tom, ce qui n'est pas étonnant, c'est que nous nous trouvions ici à quelques minutes de Clapham Junction !

— Ah, murmura le jeune homme, Clapham Junction… où l'on a découvert le cadavre du pharmacien Matthews !

Ils n'avaient que quelques pas à faire pour voir, au fond de Falcon Road, luire la féerie électrique des sémaphores, de ce point important de concentration ferroviaire de Londres.

— Voilà le passage à niveau où on l'a ramassé, indiqua le détective.

— Et c'est là que nous allons ?

— Pourquoi pas ?

— C'est vrai… Au fond, c'est l'histoire du lièvre qu'on tue au gîte : le lendemain on est souvent certain de trouver

un autre oreillard au même endroit. Croyez-vous qu'il y ait un second cadavre sur la voie ?

Harry Dickson ne releva pas la macabre boutade, il était soucieux et marchait, tête baissée, pressant davantage le pas à mesure qu'ils s'approchaient de la large voie ferrée.

Les étoiles rouges, jaunes et vertes des signaux ne répandaient aucune clarté sur elle. Seuls, à cinq cents yards de là, les quais de la gare de Clapham luisaient dans la lumière crue des hautes lampes à arc.

— On dirait qu'il y a du monde par là, dit soudain Tom Wills en voyant un moutonnement de foule dans l'ombre. Et regardez, il y a un tas de locomotives et même des trains qui semblent être bloqués en gare.

Harry Dickson se mit à courir.

— Fermé, hurla le garde préposé à la surveillance de la barrière roulante.

— Police ! lui cria Dickson.

— Ah dans ce cas passez… C'est sur la voie 12, elle porte malheur décidément. C'est le tortillard qui vient de Queens Station qui l'a écrabouillé.

— Qui est-ce ? s'enquit le détective.

L'homme haussa les épaules.

— Sais pas, je ne puis quitter mon poste, mais il y a assez de monde là-bas pour vous renseigner. Voyez, c'est là où l'on agite des torches et des lanternes.

Les détectives franchirent les pièges des rails et des plaques tournantes et se trouvèrent bientôt à l'endroit de l'accident.

Quelques cheminots horrifiés formaient cercle autour d'un objet sinistre ; la clarté fumeuse des fanaux s'accrochait à un lambeau de manteau, à des choses informes et gluantes.

— V'là le chef de gare !

Un gentleman, l'air important, portant un képi largement galonné, s'approchait en donnant des signes manifestes de mauvaise humeur.

— C'est donc un rendez-vous pour écrasés que cet endroit est en passe de devenir ! bougonna-t-il. On peut être certain que je saurai désigner des responsables cette fois-ci.

Harry Dickson marcha droit sur lui et se fit connaître.

Le fonctionnaire, devenant soudain tout sucre et tout miel, se hâta de lui frayer un passage à travers la foule grossissante des employés et des machinistes.

— Oh, s'écria-t-il, à quelques yards près, voici l'endroit où le pauvre Matthews a été trouvé écrasé, l'autre jour.

Harry Dickson s'empara d'une des torches à acétylène et en braqua la violente clarté sur le corps déchiqueté.

Oui, il s'attendait presque à la trouver… Car c'était Mrs. Belkins qui était étendue à travers le rail, atrocement broyée.

— Quelqu'un a-t-il vu comment l'accident est arrivé ? demanda-t-il.

Il n'y eut pas de réponse.

— Je ne le crois pas, déclara le chef de gare, l'endroit est désert et sombre et le plus proche poste de garde est à deux cents yards. Lorsque le train de Queens Station est entré en gare, ce qui vient d'avoir lieu, on a vu que ses butoirs dégouttaient de sang frais.

» À quelques minutes d'intervalle, une locomotive de manœuvre suivait ledit train. Comme elle marchait presque au pas, le mécanicien a vu le corps étendu sur le rail. Il a renversé la vapeur et aussitôt lancé le signal d'alarme ; alors tout le monde est accouru, et automatiquement tous les signaux ont été bloqués. Aucun train ne peut plus passer à présent.

Harry Dickson marchait en cercle autour de la morte, cercle dont il agrandissait insensiblement le rayon. Soudain, Tom Wills le vit se baisser et ramasser quelque chose qui luisait d'un éclat métallique.

— Quelqu'un a-t-il entendu le bruit d'un coup de feu ? demanda-t-il en élevant la voix pour s'adresser au groupe proche.

— Un coup de feu ? répondit une voix.

Un lampiste s'approcha.

— Était-ce un coup de feu ? demanda-t-il, c'est possible. Moi, j'ai pensé que c'était un pétard. Comme le temps est brumeux, il y en a de posés devant les signaux des voies adjacentes.

Le détective examina l'arme.

— C'était un coup de revolver, car une cartouche a été brûlée et la suie en est encore toute fraîche. Où étiez-vous ? demanda-t-il au lampiste.

— Là-bas, dans ma cabane, à fourbir les cuivres. J'ai entendu le coup mais je ne me suis pas dérangé.

Harry Dickson s'adressa au chef de gare.

— Vous pouvez faire enlever le corps, chef, mais je vous demande, pour moi et mon élève, l'autorisation de rester encore un peu sur les lieux.

— Volontiers, sir… Croyez-vous qu'il y ait crime ?

— Crime ? Non, je ne le crois pas, regardez le pied droit de la morte : son talon s'est pris entre deux éclisses métalliques et elle est tombée. Étourdie par sa chute elle n'a pu se relever à temps pour éviter le train qui approchait !

— Je me demande, maître, dit Tom quand ils furent seuls, sur qui la malheureuse a pu tirer ! Les passants doivent être plutôt rares à cet endroit.

Tout à coup, ils s'entendirent héler du fond de la nuit.

— Oh hep ! Holà, vous autres, vous vous croyez sans doute dans Hyde Park ? Croyez-vous que c'est la bonne place pour se promener ?

Entre deux hautes piles de traverses, les détectives virent luire le carré jaune d'une minuscule fenêtre, et virent que c'était un petit bureau construit à l'aide d'un ancien wagon descendu de ses roues. Dans le tablier lumineux de la porte, s'encadrait une silhouette trapue.

— Le passage est défendu par ici, cria l'homme, faites-moi connaître vos noms car je verbalise !

— Entendu, répondit Harry Dickson en exhibant ses insignes policiers.

L'homme, un petit monsieur chauve et replet, grogna.

— Ah bon, fallait le dire, mais ce n'est pas parce que vous êtes du Yard qu'un train ne pourrait vous passer sur le système. Il y a eu un écrasé, hein ? J'espère que ce sera le voleur !

» C'est vrai, vous ne pouvez pas encore savoir, je n'ai pas encore fait mon rapport, mais cela ne tardera pas, j'en ai terminé le brouillon et j'allais le recopier au net. À propos, mon nom est Brass. Timotheus Brass, surveillant de la voie ferrée. Voulez-vous entrer, je vais vous mettre au courant et quand vos chefs vous donneront l'ordre d'enquêter au sujet de mon rapport, vous serez déjà dans la confidence.

Il avança l'unique chaise du poste de surveillance à Harry Dickson et invita du geste Tom Wills à prendre place sur un coin de la table.

— Depuis huit jours, le personnel est victime de vols répétés, déclara-t-il, et moi-même je suis en proie aux sombres et malhonnêtes menées des mystérieux suppôts de Satan. Par trois fois, on m'a volé mes tartines au fromage et vidé ma gourde de thé !

Harry Dickson leva vivement la tête et sembla soudain très intéressé par cette accusation.

— Mes collègues Ridgeway, Lappers, Stoneman et Sulkey, ont été tout comme moi spoliés de leur nourriture, continua le bonhomme avec colère.

— Et cela dure depuis combien de temps ?

— Dix jours, peut-être quinze… c'est intolérable, l'autorité va-t-elle nous laisser sans protection contre des misérables qui ont certainement formé le projet de faire

mourir de faim les agents ferroviaires de l'endroit, ou tout au moins de les faire souffrir de gastrite, en raison d'une alimentation défectueuse !

— Si je comprends bien, ce ne sont que des denrées alimentaires qui disparaissent ?

— N'est-ce pas le principal, monsieur de la police ? Croyez-vous que l'on puisse manger des billes créosotées ? Mais votre réflexion méritait d'être faite : il y a quelques jours, un autre vol a été perpétré à cet endroit, bien que ce fût la Compagnie du South Eastern Railway qui en fut la victime. Un wagon-restaurant avait été endommagé entre Clapham Junction et Queens Station. On l'avait remisé sur une voie de garage proche d'ici. Le lendemain, la porte fut trouvée ouverte, fracturée, et tous les comestibles avaient disparu. Je dois pourtant avouer que l'argenterie était intacte, bien que les voleurs aient eu l'occasion belle de faire main basse sur elle.

— Monsieur Brass, dit Harry Dickson, vous venez de m'apprendre des choses fort intéressantes qui feront certainement l'objet d'une enquête approfondie de ma part. Bonne nuit !

» Tom, dit-il encore, quand ils eurent pris congé du nabot, et qu'ils reprirent le chemin de la ville, cet excellent Mr. Timotheus Brass vient de nous être d'un secours appréciable. Alors que la mort tragique de Mrs. Belkins remet un grand trait d'ombre sur le mystère de Seven Sisters Road, Mr. Brass vient d'y apporter quelque lumière.

Mais d'autres traits d'ombre, comme l'aurait dit Harry Dickson, devaient s'y ajouter au cours des jours suivants.

CHAPITRE 3

LES FLEURS BLANCHES

L'agent O'Monroy téléphona à Harry Dickson dès la première heure du lendemain.

— Il faudra vous rendre sans retard chez Miss Chudetts, supplia-t-il. Elle dit qu'elle va devenir folle, par rapport à des choses qui sont arrivées cette nuit, dans la maison.

— Quoi donc, O'Monroy ?

— Je n'ai pu parler avec elle que pendant une ou deux minutes au téléphone, sir, et je crois qu'elle commence déjà à dérailler un peu, la pauvre, elle m'a parlé de fleurs blanches… enfin, je n'y comprends rien !

— Eh bien, Tom, dit le détective quand la communication fut coupée, nous irons d'abord chez elle, avant de retourner à Clapham Junction où il nous reste pas mal de choses à faire encore.

Un taxi les déposa devant le numéro 218 *ter* de Seven Sisters Road, où Miss Alice vint leur ouvrir, les traits décomposés et les gestes fébriles.

— Je m'en vais d'ici, cria-t-elle, dès qu'elle les vit, on vient de m'apprendre la fin affreuse de Mrs. Belkins ! Eh bien, monsieur Dickson, je n'en suis pas si étonnée que cela, car c'est certainement son fantôme qui est venu ici cette nuit ! Ah cette nuit !

— Racontez-nous cela, Miss Alice, invita Harry Dickson.

— C’est vite dit… je ne sais vraiment que croire, ni par où commencer.

Miss Alice avait dû avoir recours à quelque puissant vulnéraire, car un air aromatique flottait autour d’elle. Le détective l’aspira et la servante s’en aperçut.

— Vous croyez que j’ai bu ? Ce n’est pas cela que vous sentez, sir, ce sont ces terribles fleurs blanches ?

— Des fleurs blanches, que voulez-vous dire ?

— Attendez, je tâcherai de commencer par le commencement, comme on dit. Quand vous m’avez quittée, je n’ai pas attendu longtemps pour me mettre au lit, et je n’ai pas tardé à m’endormir. Je me suis éveillée à trois heures, juste au moment où la pendule du salon, qui est très exacte, comptait trois coups.

» J’ai hésité une minute avant de descendre pour voir si Mrs. Belkins était rentrée, mais j’ai jugé qu’elle aurait pu s’étonner d’un pareil geste et puis il faisait bien froid. J’allais donc me rendormir, quand soudain j’ai entendu du bruit. Il montait de l’étage ou du rez-de-chaussée et d’abord je n’ai pas pu en préciser la nature. Quand j’y suis arrivée, je suis restée sidérée de stupeur et d’effroi.

» C’était un roulement voilé de tambour auquel se mêlait, très assourdi pourtant, le bruit d’un léger fifre. Cela formait une sorte de musique à vous donner la chair de poule, quelque chose de cruel et de sauvage, bien que fort lointain pourtant, comme si l’on étouffait les sons à dessein. Cela a duré bien un quart d’heure et puis cela a été le tour des voix.

— Quelles voix ?

— Beaucoup de voix, mais confondues en un murmure, comme celui de gens qui prient, puis il y a eu trois coups très clairs et ce fut le silence. Alors j'ai senti le parfum… oui celui que vous sentez. C'était âpre, doux et têtu à la fois et, au bout de quelques minutes, j'en ai eu la migraine. Je n'osais pas me lever et j'ai attendu les premières clartés du jour pour le faire.

» Enfin j'ai entendu les premiers coups de timbre des tramways et le roulement des charrettes. C'était pour moi comme une musique du Bon Dieu ! J'ai couru immédiatement à la porte de la rue, et j'ai vu avec joie que le laitier stationnait déjà devant la maison ; cela m'a donné le courage d'aller voir. Le lit de Mrs. Belkins était toujours vide… et pour cause, la pauvre… Je suis montée alors au salon du rez-de-chaussée et j'ai vu… ce que vous allez voir.

Elle marcha vers la porte du salon et l'ouvrit toute grande. Harry Dickson et Tom Wills reculèrent devant une violente bouffée aromatique.

Le salon présentait un aspect fantastique : il était littéralement bondé de grosses fleurs blanches : elles jonchaient le plancher, pendaient en guirlandes le long des murs, surchargeaient les moindres meubles.

Harry Dickson se pencha sur la grande carpette centrale dont les motifs étaient obscurcis par d'innombrables souillures de boue.

— Des pieds nus ! observa-t-il sèchement.

Il prit quelques-unes des fleurs et les glissa dans sa poche.

— Miss Alice, dit-il, nous allons fermer cette maison, où d'ailleurs vous n'avez plus rien à faire. Je crois que vous ferez bien de demander l'hospitalité pour quelques jours à cette bonne Mrs. Brixton, la verdurière.

— C'était précisément mon intention, répondit la servante qui se mit incontinent à faire ses paquets.

— À l'Institut botanique, ordonna Harry Dickson au chauffeur du taxi.

Il s'y fit annoncer au directeur qui vint à lui en courant.

— Monsieur Dickson… vous savez déjà ?

Le détective lui tendit les fleurs qu'il avait emportées.

— Je suppose que c'est de cela que vous voulez parler, sir ?

Le directeur poussa un gémissement désespéré.

— C'est inimaginable ! Toute la serre a été pillée, pas une de ces merveilleuses fleurs n'est restée en place ! Toutes ont été enlevées.

— Pas d'autres ?

— Non, en vérité, aucune autre. Les voleurs se sont introduits dans la serre chaude en découpant des carreaux.

— Quelles sont ces fleurs ?

— Une magnifique variété de nymphéas sud-africains. Une légende singulière s'y rattache. On prétend que dans la nuit des temps un peuple d'Asiatiques, fuyant sa patrie, arriva après une fantastique navigation sur les rivages du Mozambique. Il aurait emporté avec lui les semences de ce

merveilleux nénuphar, qui était une fleur consacrée à un culte secret qu'on dit perdurer encore dans ce pays ténébreux.

» Quoi qu'il en soit, ce vol inexplicable nous cause des dommages énormes, car ce n'est qu'au prix de grands sacrifices et de nombreux efforts que nous sommes arrivés à obtenir ici la floraison de ces « Sarvas ».

— Sarvas ? C'est le nom de la fleur ?

— Non, c'est plutôt celui de la secte mystérieuse sud-africaine qui voue un certain culte mystique à ces fleurs blanches.

Harry Dickson hocha doucement la tête.

— Pourriez-vous m'en apprendre plus long sur ces « Sarvas » ?

— Non, pas personnellement, mais parmi les attachés de l'institut de Botanique il y a un vieil Allemand qui a vécu et prospecté longtemps dans la forêt du Mozambique. Il aimait beaucoup ces fleurs, et il est très affecté par leur disparition. Voulez-vous le voir ?

— Vous me feriez bien plaisir, monsieur le directeur, en me faisant faire sa connaissance.

Le directeur s'inclina et fit signe à un jardinier qui passait.

— Demandez à Mr. Hauser, de venir me rejoindre ici.

L'Allemand ne se fit pas attendre. C'était un petit homme parcheminé, aux yeux ternes derrière de gros verres,

à la lippe pendante. Il poussa un soupir déchirant en voyant la serre dévastée.

— Je vous présente, Mr. Dickson, Mr. Hauser, dit le directeur.

L'Allemand branla du chef.

— Dickson… Harry Dickson oui, je connais ce nom. C'est un homme remarquable à bien des points de vue. Peut-être qu'il pourra découvrir les coupables de cette nuit, mais nous rendre nos fleurs, voilà ce qu'il ne pourra jamais.

— Si, répliqua le détective, mais sous la forme de fleurs coupées.

— Ah, fit l'Allemand dont la bouche se crispa, c'est qu'il y a des Sarvas à Londres. Il y a du beau travail en perspective pour vous, monsieur le détective, car jamais criminels plus fieffés n'ont hanté le globe terrestre.

— Je voudrais en apprendre plus long à leur sujet, monsieur Hauser, dit Harry Dickson, je suppose qu'il s'agit de quelque tribu sauvage.

Le vieux savant partit d'un rire chevrotant.

— Voilà bien en quoi vous vous trompez, monsieur Dickson, ce sont des blancs !

— Des blancs ?

— Oui, cette secte, d'origine asiatique d'ailleurs, a depuis des années recruté ses membres parmi les blancs habitant l'Afrique du Sud, les colonies portugaises et même anglaises. C'est une sorte de franc-maçonnerie mystique, mais qui ne recule devant aucun crime pouvant lui apporter profit.

» Du temps que je voyageais dans ces régions, j'ai eu parfois maille à partir avec eux, et j'ai eu bien de la peine à m'en tirer avec la vie sauve. À ce moment, ils avaient à leur tête un jeune réprouvé, pasteur anglican démis de ses fonctions, un grand escogriffe d'une laideur inexprimable. Je crois qu'il s'appelait Patterson.

Harry Dickson sursauta.

Le premier rapport de l'agent O'Monroy lui était revenu à la mémoire : le jour de sa mystérieuse disparition, le Révérend Scott s'apprêtait à aller écouter un sermon de Patterson, dans Holloway Temple.

Il ne laissa pourtant rien paraître de son émotion et prit congé des savants de l'Institut botanique avec force remerciements.

Quelques minutes plus tard, il téléphona au poste de police de Holloway.

Les renseignements qu'il y obtint furent plutôt pâles. Le fameux temple était une petite salle de réunion, qu'un tavernier louait de temps à autre à une vingtaine de particuliers qui venaient écouter des sermons et chanter des cantiques, mais dont aucun ne lui était connu. Patterson lui-même lui était inconnu, et il l'était également de la police de l'endroit. Depuis le dernier sermon dudit révérend aucune réunion du genre n'y avait eu lieu.

— Retournons à Clapham Junction, dit le détective à son élève.

Ils retrouvèrent le décor de la veille, les rails, la gare proche, les sémaphores éteints maintenant, et les trains et les locomotives ; plus rien n'y rappelait la tragédie de la

veille : la vie continuait à Clapham Junction. Ils y retrouvèrent également leur ami Timotheus Brass qui les vit venir de loin et leur fit des gestes d'amitié.

— Sera-ce pour aujourd'hui la capture de l'infernal forban qui me subtilisa mes tartines au fromage ? s'enquit-il.

— Cela se pourrait bien, répondit malicieusement le détective en laissant errer ses regards sur le large terrain ferroviaire.

Tout à coup, il étendit la main.

— Qu'est-ce que c'est que cette bâtisse, monsieur Brass ?

Il montrait du doigt un vieux château d'eau en briques noircies, aux fenêtres crevées et présentant un aspect de complète décrépitude.

— La tour de Clapham ? Vous ne la connaissez pas ? Elle n'en vaut certes pas la peine. Un jour ou l'autre, elle va disparaître sous le pic des démolisseurs. Dans le temps, ses réservoirs alimentaient en eau courante la gare de Clapham et ses dépendances, mais depuis des années elle ne sert plus à rien. Comme ses escaliers intérieurs menacent ruine, l'accès en a été définitivement interdit et personne n'y vient plus.

— Pourtant je compte bien y faire un tour.

— Dans ce cas, je vais pouvoir vous être utile, la clé de sa porte doit se trouver ici parmi un amas de ferrailles. Attendez !

Mais Mr. Brass fouilla en vain toute sa cabane. La clé restait introuvable.

— Raison de plus pour y entrer, déclara le détective. À défaut de clé, voici un marteau et un beau levier de fer qui feront l'affaire.

— C'est de l'effraction ! dit sévèrement Mr. Brass.

— J'en porte la responsabilité, d'ailleurs je vous demanderai de m'accompagner en tant que surveillant des lieux.

Mr. Brass accepta, tout en haussant les épaules ; il était évident qu'il accusait intérieurement le détective de gaspiller un temps précieux.

— Voici une serrure bien huilée, dit le détective quand ils se trouvèrent devant la porte de la tour, je suppose que parmi les choses volées au wagon-restaurant, il s'est trouvé une burette d'huile d'olives. Décidément, l'huile alimentaire joue un rôle dans le mystère de Seven Sisters Road.

L'intérieur de l'ancien château d'eau ne présentait rien d'agréable. Dès les premiers pas que les intrus y firent, ils mirent en fuite une bande de gros rats bleus.

— Voilà des rongeurs qui ont l'air bien portant, se dit le détective.

Ils étaient entrés dans une petite salle basse qui avait dû servir de poste des machines dans le temps. Mr. Brass y entrait à peine qu'il se mit à crier :

— La caverne d'Ali Baba et des quarante voleurs !

— Je suppose qu'un seul voleur fera le compte, répliqua Harry Dickson en riant.

Des assiettes et des plats empruntés au dining-car cambriolé traînaient sur le sol, ainsi que des reliefs de comes-

tibles auxquels les rats semblaient avoir mis les dents. Des boîtes de conserves intactes étaient empilées dans un coin, à côté de bouteilles de stout et de brandy.

— Voici l'antre du voleur ! s'exclama Mr. Brass, mais où est le chenapan lui-même ?

Comme il parlait, Tom Wills qui fouillait dans un coin retiré de la pièce recula avec un geste horrifié : une bande de rats venait de fuir en clamant aigrement leur indignation d'être dérangés.

— Maître ! balbutia-t-il, il y a un homme caché dans ce coin.

Harry Dickson s'élança, fit voler en l'air un paquet de hardes et découvrit le corps. Les rats lui avaient copieusement rongé les mains et le visage ; pourtant la laideur de ce dernier était encore bien visible. Une chair brune, ratatinée, se collait sur un crâne fuyant et étriqué, et le mort était d'une maigreur et d'une taille extraordinaires.

— C'est le voleur ! s'écria Mr. Brass, pourtant il n'a pu mourir de faim.

— Non, déclara Dickson, il est mort à la suite d'une blessure faite par une balle de revolver qui lui a traversé les poumons. À présent, nous savons sur qui a tiré Mrs. Belkins !

— C'est Mr. Scott ! s'écria Tom Wills.

— Pas du tout, répondit Harry Dickson, c'est l'ancien pasteur Patterson !

Il réfléchit pendant quelques secondes.

— Tout devient clair à présent. Il ne nous reste qu'à découvrir le Révérend Scott !

— En tout cas, vous avez découvert le coquin qui a chipé mes tartines au fromage, il a été puni par la justice immanente, déclara Mr. Brass.

— Détrompez-vous, monsieur Brass, dit Harry Dickson, ce n'est pas feu Patterson qui a mangé vos excellents sandwichs, ni ceux de vos collègues, mais le Révérend E.T. Scott !

— Alors, arrêtez-le sans délai ! cria le surveillant.

— Hm… En juste cause, on pourrait le faire, mais le délit est bien minime en vérité. Pourtant, cela ne veut pas dire que je n'aimerais pas m'entretenir quelque temps avec lui ! Je suppose que, ce soir, ce sera chose faite !

CHAPITRE 4

LE VISITEUR DE MINUIT

Minuit dans Seven Sisters Road.

Le temps est affreux, la pluie tombe à torrents, et un âpre vent du nord la chasse en trombes devant lui.

Même l'agent de service n'a pas le courage d'affronter un tel déluge et s'est réfugié prudemment sous un porche : il sait que le plus redoutable des rôdeurs ne voudrait se risquer dans une pareille tourmente.

Miss Alice Chudetts a quitté sans espoir de retour son service et, en attendant son mariage avec O'Monroy, solennité très proche, elle a élu domicile chez Mrs. Brixton.

L'arrière-boutique de la verdurière est en fête. L'agent, qui n'est pas de service ce soir, a endossé son uniforme numéro un et préside la table du dîner, car on fête officiellement ses fiançailles avec la charmante Alice.

Mrs. Brixton a bien fait les choses : une superbe volaille au gros sel sera bientôt servie, suivie d'un pâté de rognons au madère, et d'un pudding aux fruits dont elle est seule à connaître la recette. Il y aura du vin de France et d'excellentes liqueurs.

Et comme Mrs. Brixton a servi dans sa jeunesse chez des lords, elle s'est mise en tête de transformer ce repas de fiançailles en medianoche, c'est-à-dire que le premier plat n'y sera servi qu'au coup de minuit ; il paraît que cela porte bonheur à des futurs mariés.

En attendant le début du festin, devant des apéritifs aussi choisis que nombreux, on a causé de « l'affaire ».

— Que de crimes ! a gémi Mrs. Brixton.

— Il n'y a pas de crimes, déclare le policier, si ce n'est l'étrange lascar dont on a découvert ce matin le cadavre dans la tour de Clapham. Il est prouvé que c'est Mrs. Belkins qui lui a fait passer le goût du pain, mais on est disposé à penser qu'elle n'a agi que dans un mouvement de défense.

» Il y a déjà des renseignements qui viennent d'être déposés au poste concernant ce Patterson. Il paraît que c'était un vilain bonhomme, qui se disposait à former à Londres une bande de bandits, tous d'anciens coloniaux sud-africains.

— Patterson ! s'écrie Alice Chudetts, le fameux soir, j'ai failli aller à un de ses sermons. Je ne l'avais jamais vu, mais maintenant que vous me le décrivez, mon chéri, je crois que c'est le vilain homme que Mrs. Belkins regardait aller et venir la nuit, dans la rue, avec une telle crainte.

— Mais que dire du pauvre Mr. Matthews ? s'écrie Mrs. Brixton.

— Harry Dickson tirera promptement cette affaire au clair. À ce propos, j'ai fait une remarque ce matin au bureau de police. J'ai dit que le cadavre de Mrs. Belkins avait été trouvé, la tête tournée vers la tour de Clapham, tandis que celui de Mr. Matthews était couché dans le sens opposé. À mon avis, ai-je dit, le pharmacien s'enfuyait de la tour, au moment où le train l'a surpris, et dans un état de nervosité suffisante pour ne pas voir le danger qui s'approchait. Tandis que Mrs. Belkins tirait sur quelqu'un qui se rendait dans la tour, soit Patterson, au moment où le convoi écraseur arrivait sur elle, sans crier gare.

» Harry Dickson, qui m'entendait parler, m'a donné une tape sur l'épaule en disant :

» — O'Monroy, je vous ai mal jugé, mon garçon, je crois bien que vos galons de sergent seront dans votre corbeille de noces !

— Que Dieu l'entende ! s'écria Miss Alice, rouge de plaisir.

Minuit sonnait, et la volaille parut sur la table.

*
* *

À ce moment, Harry Dickson se tenait immobile aux côtés de Tom Wills, dans la chambre du premier étage du numéro 218 *ter* de Seven Sisters Road.

Il toucha légèrement la main de son élève et lui murmura à l'oreille :

— Écoutez !

Un bruit de pas précautionneux montait vers eux.

— Nous avons bien fait de laisser la fenêtre de la cuisine-cave entrebâillée, dit Harry Dickson avec satisfaction. Venez !

Ils descendirent sans faire de bruit et s'arrêtèrent devant la porte de la salle à manger du sous-sol. On y remuait des meubles avec beaucoup de précautions.

Harry Dickson alluma sa lampe électrique, mais en voila la lumière de sa main.

— Ouvrez, Tom !

Le jeune homme obéit et, en même temps, Harry Dickson démasqua le faisceau lumineux. Un cri de terreur retentit.

— Ne vous effrayez pas, Mr. Scott, ce ne sont pas les « Sarvas » mais uniquement Harry Dickson.

Un homme aux vêtements souillés, au visage tordu par le chagrin, se tenait debout au milieu de la pièce, tremblant de tous ses membres.

— Venez avec moi au salon, sir, dit aimablement le détective, nous y serons bien mieux pour causer un peu.

Le pasteur les suivit, la tête basse, et de rauques sanglots soulevant sa maigre poitrine.

— Ah, ces fleurs, ces hideuses fleurs ! fit-il tout à coup avec horreur.

— Bah, elles ne vous feront aucun mal, dit cordialement le détective. Soyez d'autant plus rassuré que les adeptes Sarvas de feu Patterson sont en ce moment tous sous les verrous, et qu'ils auront à répondre déjà de pas mal de délits, si ce n'est de crimes.

— Dites-vous vrai, monsieur Dickson ? s'écria Mr. Scott dont le visage s'éclaira.

— Et maintenant, causons. Et si vous voulez me permettre un acte de vanité ou plutôt d'amour propre personnel, laissez-moi parler, je crois que je connais votre histoire.

» Donc, il y a bien des années, le pasteur Scott, en mission dans le Mozambique, y fait la connaissance d'un ancien collègue, le nommé Patterson et, par simple curiosité, se fait membre d'une secte mystique, les « Sarvas », composés d'hommes blancs sans foi ni loi, mais cela Mr. Scott l'ignore.

» Il ignore aussi qu'il vient, par ses serments, de se lier corps et âme à ces démons. Il ne l'apprend que bien plus tard, quand, exerçant son sacerdoce dans la colonie anglaise, Patterson vient l'y trouver et, sur la foi de ses anciens engagements, le somme de l'aider à mener à bien quelque ténébreuse et criminelle mission. Scott refuse, mais ce faisant il s'attire la haine des « Sarvas » et, fuyant devant eux, il re-

tourne en Angleterre. L'autorité ecclésiastique y voit un abandon de poste, et il est forcé de démissionner.

» Il vient habiter Londres chez sa sœur, et y passe deux années tranquilles, quand soudain il reçoit une invitation à se rendre à un sermon du pasteur Patterson. Il se voit repéré et perdu. Il ne lui reste qu'un moyen : disparaître.

» Mais disparaître comment ? Les « Sarvas » auront tôt fait de le retrouver et de lui régler son compte. Mais Scott n'ignore pas que les « Sarvas », tout en étant des criminels, sont avant tout des mystiques, des superstitieux. Et il décide de disparaître d'une façon « mystique » ou plutôt très mystérieuse.

» Tout est arrangé d'avance avec sa sœur. Il sait l'heure à laquelle l'agent de ronde passera devant sa porte et y stationnera un peu, puisqu'il est amoureux de la servante. Il s'arrange donc pour sortir à ce moment avec sa sœur et Miss Chudetts, et fait connaître qu'il se rend à un sermon du Révérend Patterson.

» Pourquoi ? Pour que les « Sarvas » apprennent qu'il ne se dérobait pas à leur invitation, et croient à la réalité de sa disparition.

» Je le répète : tout a été prévu. Il rentrera sous un prétexte des plus simples : il va quérir son parapluie. Comme il ne revient pas, tout le monde entrera dans la maison. La fenêtre au ras du trottoir a été bien graissée par lui, et pendant que la rue est vide de présences et que l'obscurité y tombe, il sort par là, se défile le long des maisons, et par une ruelle traversière voisine, il pourra s'enfuir et gagner une cachette repérée d'avance : la tour de Clapham. Mrs. Belkins joue bien son rôle. Au moment d'entrer dans la cuisine-cave, elle

va vérifier la fermeture des fenêtres mais, en fait, elle ferme celle par où son frère s'est enfui, et cela au nez de l'agent.

» Mais Mr. Scott compte sans le pharmacien Matthews qui assiste à la scène du pas de sa porte. Il n'a pas à hésiter. Le brouillard tombe, il s'élance dans la pharmacie, attrape Mr. Matthews au collet et le force à s'enfuir avec lui par le jardin. Il parvient à atteindre en sa compagnie la tour de Clapham. Je suppose que, chemin faisant, il lui raconte une histoire de péril qui le menace aussi bien que Matthews lui-même.

— C'est juste, laissa tomber Mr. Scott, pauvre Matthews ! J'avais dû lutter d'abord avec lui, et ses bocaux en pâtirent. Mais ensuite il me suivit sans trop rechigner…

— Et vous avez été obligé de le garder prisonnier avec vous dans la tour, car il a dû se fâcher et vous menacer de tout raconter !

— En effet !

— Jusqu'au moment où, votre surveillance se relâchant à son endroit, il parvint à s'enfuir, mais pour tomber victime d'un péril cette fois véritable, hélas !

» Le parapluie piqué au plafond a bien étonné le monde. Pas moi toutefois ! Les « Sarvas » en apprenant votre disparition ont cru dans leur mysticisme que vous étiez parti sur un plan de l'au-delà qui était peut-être celui du châtiment de votre trahison. Le fait de trouver votre parapluie à cet endroit impossible leur a fait croire que vous étiez parti vers de singulières altitudes où la présence d'un parapluie devait être jugée inutile et blessante !

» Les « Sarvas » usent de drogues stupéfiantes, et cela aide puissamment à entretenir chez eux ces idées fantastiques. Cela n'a rien d'étonnant, même de la part d'Européens !

» Mais quelqu'un n'a pas prêté foi à cette disparition mystique : Patterson. Il s'est mis à espionner avec fureur Mrs. Belkins, qui a été empêchée de la sorte de venir vous ravitailler dans votre retraite, et surtout de vous procurer les moyens de vous en aller. À la fin, elle a décidé de se défaire de l'odieux persécuteur.

» Elle sortit hier soir, l'attira dans les environs de la tour de Clapham et lui tira une balle de revolver. Blessé, Patterson s'écroula et, comme vous aviez assisté de loin au drame, vous vous êtes dépêché d'aller quérir le corps de votre ennemi. Hélas !… le sort de Matthews a été également celui de Mrs. Belkins.

» La nuit suivante, ne voyant pas leur chef revenir, les « Sarvas » décidèrent de prononcer des incantations dans votre maison, dans le but de vous faire revenir ou de pouvoir converser avec vous. Je suppose qu'ils en avaient déjà eu l'intention auparavant mais que Patterson, se rendant compte du danger que ce projet présentait, les en a empêchés en son absence.

Ils s'y décidèrent tout de même.

— Je n'ai rien à ajouter, monsieur Dickson, murmura le pasteur. Vous savez tout. Mais j'ai commis des larcins… un vol même !

— Le rapport de Mr. Brass a été classé sur mes instances, monsieur Scott, dit Harry Dickson. Je vous souhaite à présent la vie tranquille que vous méritez !

LE CAS DE SIR EVANS

LE CAS DE SIR EVANS

CHAPITRE PREMIER

LES PISTES DU SANG

— Non mais, regardez-moi cette cavalcade !

Il y avait de quoi s'étonner, pour un étranger, dans le singulier cortège qui venait de tourner le coin de la rue.

Une grossière charrette, attelée de deux chevaux, était escortée par un nombre respectable d'agents de police en armes, tant montés qu'à pied. Le cocher, un ouvrier de mise débraillée, avait cédé les rênes de son attelage à l'un des convoyeurs et vidait goulûment une bouteille de bière.

Il y avait peu de gens dans la rue. Pourtant les rares passants ne se retournèrent même pas sur une scène aussi curieuse, mais qui leur semblait coutumière. Une dame donnant des soins aux géraniums de son balcon ne leva pas une seule fois la tête et un balayeur de rues qui repoussait d'une mine dégoûtée un amas de poussière et de brindilles vers l'égout, cracha d'un air de mépris au passage du convoi.

Toutefois il s'aperçut de l'étonnement des deux voyageurs qui venaient de se poser mutuellement la question et il daigna les éclairer.

— Parce que ce vieux tombereau appartient à Evans & Co, on mobilise la police entière de Preston, pour lui per-

mettre d'aller chercher quelques foutaises à l'autre bout de la ville.

Au nom d'Evans & Co, l'aîné des voyageurs devint plus attentif et fit signe à son jeune compagnon de ralentir le pas.

— Evans… ce nom ne m'est pas inconnu, murmura-t-il.

— Nature, gouailla le balayeur, à moins d'être tombé de la lune, regardez-moi ces cheminées qui fument et qui empestent notre air. Ces usines deux fois plus hautes que des églises, et vous comprendrez qu'on veuille protéger les biens de gens aussi riches. Ah misère de sort !

— Et contre quoi veut-on protéger les biens d'Evans & Co, mon ami ? demanda le gentleman.

— Le sais-je, moi ? Je suis pas dans les petits papiers des flics, moi ! J'suppose qu'il s'agit d'une grève ou d'une autre faribole du genre, mais ce n'est pas mes oignons, mon prince.

Un agent de police qui, lui, n'escortait pas le tombereau s'approcha.

— Allons bon, Slim, vous voilà de nouveau à bavarder au lieu de faire convenablement votre travail, intervint-il d'un air mécontent.

Le balayeur prit la mouche.

— J'suis poli, moi, et quand un étranger me demande un renseignement j'essaye de le lui fournir, par politesse et civilité, monsieur l'agent de police. Je connais des flics qui ne pourraient pas en dire autant !

— Voyons, voyons, dit aimablement le voyageur, vous n'allez pas prendre cela au tragique, j'espère. Monsieur l'agent conviendra qu'un pareil cortège est pour le moins étonnant, du moins pour quelqu'un qui n'est pas de la ville.

— MMr. Evans & Co payent les convoyeurs, dit simplement le représentant de l'autorité, il n'y a rien à redire à ce sujet.

— J'ignorais qu'il y eût des bruits de grève par ici, continua le voyageur.

L'agent haussa les épaules.

— Je ne sais pas s'il s'agit d'une grève, mais on a reçu des ordres et cela doit nous suffire, à nous les policiers. Au revoir, messieurs !

Ainsi finit ce bref colloque dans la rue et Harry Dickson entraîna son élève Tom Wills vers les lointaines usines, dont on voyait les vastes grilles, gardées par une double sentinelle.

— Nous en saurons bientôt davantage, Tom, dit-il, puisque c'est Evans & Co qui nous a priés de venir ici.

Le décor dans lequel ils se mouvaient n'avait rien d'attrayant ; la vieille ville industrielle se montrait dans ses atours les moins riants. De hautes murailles fuligineuses faisaient de l'ombre dans les rues ; les façades des maisons avaient adopté toutes une même teinte neutre et suiffeuse. Les usines s'alignaient à perte de vue, monotones, trouées d'une sextuple rangée étagée de fenêtres carrées.

Derrière la haute grille où veillaient les sentinelles, quelques arbres rabougris essayaient en vain d'ajouter une note réconfortante de vert tendre à tant de grisaille.

— Êtes-vous attendus, messieurs ? demanda le gardien. Oui ? Permettez, je m'informe ! Il appuya sur un bouton électrique et, quelques instants plus tard, un secrétaire arriva du fond du jardin et vint s'enquérir d'un air méfiant du désir des visiteurs.

Harry Dickson lui tendit le télégramme qu'il avait reçu la veille, à Londres. L'employé sursauta.

— Monsieur Dickson… et c'est Mr. Evans en personne qui vous a envoyé ce télégramme ? Ah, sir, s'il y a quelqu'un de bienvenu ici à cette heure, ce sera bien vous ! Voulez-vous vous donner la peine de me suivre ?

Il les conduisit à travers un jardin aux minables végétations, vers une haute maison grise, à perron surélevé, au pied duquel veillaient deux griffons de pierre. Des uniformes bleus circulaient entre les viornes et les haies de fusain, comme si les usines s'étaient trouvées en état de siège.

Harry Dickson en fit la remarque au secrétaire qui se contenta de secouer la tête.

— On ne sait trop ce qui se passe, sir, on devient neurasthénique à vivre de telles journées… enfin, vous allez trouver le chef de la police, Mr. Sherwood.

— Cet excellent Sherwood ! s'écria le détective, toujours en place ? Il ne prendra donc jamais sa retraite ?

— Bah, c'est un bien brave homme, qui ne tient qu'à finir en paix ses dernières années de service, aussi ces histoires le tarabustent-elles de belle façon !

Il était inutile de questionner davantage le préposé, puisqu'on venait de gravir le perron et d'entrer dans un immense vestibule où s'ouvraient plusieurs salons.

Deux agents de police se précipitèrent au-devant des entrants et un vieux gentleman vint s'enquérir de leurs désirs, de l'air le plus ennuyé du monde.

Mais à peine eut-il entrevu le détective, que son visage s'éclaira.

— Dieu soit loué, Dickson… car je suppose que vous êtes bien Harry Dickson, bien que nous ne nous soyons plus revus, depuis mon départ de Londres.

— Soit quinze ans aux primevères ! répondit jovialement le détective, alors comme on dit, ça va bien, mon vieux Sherwood ?

— Bien ! Euh… à part les rhumatismes, oui, mais ceci est tout à fait personnel. Ce qui ne va pas, c'est cette damnée histoire.

— Pour laquelle Sir Evans m'a fait venir ?

— Il vous… a… fait… venir ?

Harry Dickson lui tendit un télégramme.

— Ah, murmura le chef de la police, que ne l'a-t-il expédié un jour plus tôt !

— Pourquoi donc ? Qu'y a-t-il de si urgent dans tout ceci ?

— Sir Evans a failli être assassiné cette nuit, Dickson !

— Où est-il ? demanda Dickson brièvement.

— Dans sa chambre, les médecins sont à son chevet, mais venez vous en rendre compte par vous-même.

Harry Dickson et Tom Wills suivirent Mr. Sherwood à travers une maison de vieille ordonnance, meublée d'antiquités de prix, pour arriver à une chambre de l'étage, très sombre où, malgré l'heure, les lampes étaient allumées.

Mr. Sherwood fit les présentations, puis s'adressant à un des deux médecins :

— Eh bien, docteur Clavering ? pourriez-vous d'ores et déjà nous dire quels seront les termes de votre rapport ?

Le docteur Clavering, un homme maigre et triste, au teint gris et aux yeux pâles, salua et répondit d'une voix monotone.

— D'accord avec mon honorable collègue, le docteur Mills, j'ai constaté que la victime a été frappée à l'aide d'un objet lourd, à deux reprises, sur le crâne. Il n'y a pas de fracture, ni même de lésion essentielle. Mais, une forte commotion cérébrale ayant été provoquée, nous sommes inquiets quant à sa suite, surtout à cause du grand âge de la victime.

Il souffla comme s'il en avait assez dit et retourna vers le lit, où Harry Dickson le rejoignit aussitôt.

Sir Evans était un grand vieillard imposant dont le visage sévère aurait pu tenter un statuaire classique, tant ses traits étaient réguliers et empreints d'une majesté sereine.

Mais, à présent, une grande pâleur l'avait envahi, que les bandages blancs de sa tête faisaient encore ressortir davantage. Sa respiration était pénible et sifflante et le docteur Mills, soucieux, affirmait qu'il avait trop de température et qu'il craignait des complications.

Le détective, après avoir longuement considéré cette figure auguste, prit Mr. Sherwood à part pour lui poser les questions d'usage.

— Vous avez tout à me raconter à ce sujet, Sherwood, dit-il, depuis la raison des singuliers convois qui circulent en ville…

— Tenez, vous avez déjà vu cela ?

— … jusqu'à cette tentative d'assassinat.

Le chef de la police de Preston ne se fit pas prier.

— C'est une bien curieuse histoire, Dickson, dont je suis loin de connaître le fin mot d'ailleurs. Mais, comme on dit, commençons par le commencement.

» Il y a de cela environ un mois, Mr. Evans me pria de venir lui rendre visite à son domicile. Mr. Evans est un homme d'importance, aussi me suis-je rendu sans retard à cette invitation.

» Il me reçut dans le salon du rez-de-chaussée que vous avez vu en entrant. Il avait l'air préoccupé et inquiet.

» — Mr. Sherwood, demanda-t-il de but en blanc, je crois qu'en supportant tous les frais, j'ai droit à une surveillance de police aussi étendue qu'il me plaît de l'avoir, n'est-il pas vrai ?

» Je répondis par l'affirmative.

» — C'est en effet votre droit, sir, et même, au cas où notre effectif municipal serait trop restreint, nous pourrions engager pour votre compte des agents temporaires ! dis-je en riant.

» — Très bien, dit-il, en tout cas je désire que mes usines soient gardées nuit et jour par des brigades spéciales de vos agents. Ensuite que les moindres convois, camions, charrettes, voitures, sortant de l'usine, soient convoyés par vos policiers. Cela est-il possible ?

» — C'est possible, sir, surtout si vous en supportez tous les frais comme vous le dites. Je m'empresse de vous déclarer qu'ils seront considérables.

» Il se contenta de hausser doucement les épaules et je sentis l'inanité de ma remarque : la fortune de Sir Evans est énorme…

» Mais je hasardai toutefois une autre objection.

» — Pourtant, sir, dis-je, je crois avoir le devoir de vous demander la raison de cette surveillance.

» — C'est très juste, répondit-il. Je suis menacé dans mes biens, dans ma fortune, sinon dans ma vie. Quelqu'un que j'ai raison de craindre vient de me menacer de la suivante façon : Evans je vous réduirai à la ruine, je ne vous laisserai pas une pierre pour y dormir votre dernier sommeil.

» — Mais, ripostai-je, il serait facile d'empêcher cet ennemi de vous nuire. Portez donc plainte contre lui et je m'en charge !

» Aussi grave que fût son visage, je le vis exprimer une certaine gaieté.

» — Merci Sherwood, vous êtes animé des meilleures intentions, mais je connais mon adversaire, et je sais ce dont il est capable. Je n'ai nulle intention de le dénoncer parce qu'il n'a pas encore passé à l'action. Je me défends, je prends des

précautions pour sauvegarder ce qui m'appartient, est-ce mon droit ?

» — C'est votre droit, sir, et tout sera fait selon vos désirs.

» Et, depuis, nos agents circulent à travers les usines, veillent aux portes de la demeure de Sir Evans, et nos cavaliers escortent les convois sortant des établissements.

— À mon tour, Sherwood, dit Dickson, de vous poser quelques questions. Que fabriquent les usines Evans & Co ?

Le policier lança à son ami un regard de reproche.

— Evans & Co est une des plus vastes manufactures cotonnières d'Angleterre ! dit-il.

— Et qui est le « & Co » qui s'adjoint au nom de Mr. Evans ?

— C'est le nom de la firme. Il existait un associé du temps de Mr. Evans père, le tout a passé depuis aux mains de notre Mr. Evans, mais le nom de la firme est resté par tradition.

— Mr. Evans n'est pas marié ?

— Un célibataire endurci, un misogyne et un misanthrope, bien qu'il soit loyal et bon envers son personnel et ses ouvriers.

— Pas de famille, pas d'amis ?

— Rien de tout cela, en effet !

— Donc, fit Dickson en élevant quelque peu la voix, on ne connaîtra les raisons des appréhensions de Sir Evans que quand il pourra nous les dire lui-même.

Le docteur Clavering l'entendit et soupira.

— Ce ne sera hélas pas de sitôt, messieurs, je le crains et mon collègue Mr. Mills également !

— Avez-vous déjà questionné les domestiques, Sherwood ? demanda le détective.

Le chef de police fit la grimace.

— Il n'y avait qu'un serviteur pour toute cette grande demeure, mon cher Dickson, à part les nettoyeuses qui intervenaient une ou deux fois par semaine et qui se recrutaient parmi le personnel féminin des usines. Il est vrai que Sir Evans a la réputation d'un homme très sobre, ne vivant que de laitages, de fruits et de légumes.

— Et cet unique serviteur ? demanda le détective.

Le vieux Sherwood grinça des dents.

— Grissman, il s'appelle. Thomas Grissman ! Eh bien depuis ce matin, pas plus de Grissman que sur ma main ! Filé, disparu, envolé ! Je le soupçonne !

— Comment avez-vous eu connaissance de la tentative de meurtre dont Sir Evans fut victime ?

— Le secrétaire Lommel, qui vous a reçu à votre entrée, vient chaque matin prendre les ordres de son patron. Le gardien lui a ouvert la grille, il a sonné à la porte de la maison ; comme il ne reçut aucune réponse, un de mes agents qui circulait dans le jardin est venu à la rescousse. Immédiatement

ils m'ont prévenu par téléphone. Nous avons enfoncé la porte et trouvé Sir Evans étendu en travers du lit, la tête poissée de sang et gémissant doucement. Nous avons en vain fouillé la maison et sans trouver le domestique Grissman. De là à le soupçonner…

— Il n'y aurait qu'un pas, si…

— Si ? demanda le policier interloqué.

— S'il n'y avait pas une suite d'aléas, mon cher ami, répondit Harry Dickson. Combien d'agents ont circulé de nuit dans ce jardin ?

— Exactement quatre !

— Et ce jardin n'est pas grand. Ensuite il entoure complètement la maison. Quelqu'un qui entre ou qui sort de cette demeure doit donc être fatalement aperçu du jardin, où d'ailleurs les lampes électriques restent allumées de nuit, n'est-ce pas ?

— C'est exact !

— Et vos agents n'ont rien vu ?

— Rien vu, ni entendu !

Harry Dickson resta songeur.

— Où se trouve l'appareil téléphonique dans cette maison ?

— Dans la pièce voisine qui sert de cabinet de travail à Mr. Evans.

— Je désire m'en servir.

La pièce d'à côté était un bureau d'ameublement sévère et sombre, et d'un confort modéré. Le poste téléphonique était un appareil de table en ébonite, posé devant le fauteuil tournant. Le détective s'en empara et demanda le central.

— Le télégramme, envoyé hier par Mr. Evans à l'adresse de Mr. Dickson à Londres, a dû être expédié par message téléphonique, je suppose ?

La réponse ne se fit pas attendre et fut affirmative.

Harry Dickson reposa le microphone, mais soudain son regard devint fixe.

— Tom, Sherwood, murmura-t-il, venez ici tous les deux et regardez cette table.

— Elle est bien propre, dit le policier.

— Elle est *trop* propre, dit à son tour le jeune élève détective, elle a été nettoyée, mais assez hâtivement puisqu'on voit la trace du coup de torchon.

Harry Dickson passa lentement la main sur la surface de chêne poli.

— Et savez-vous ce que l'on y a nettoyé, Sherwood ? Non ? Du sang ?

Il leva une feuille de papier qu'il venait de frotter sur le bois et qui présentait des souillures suspectes.

— Aha, s'écria le policier, cela pourrait s'expliquer : Grissman a assommé son maître devant son bureau !

— Et il l'a laissé se retirer à son aise dans sa chambre à coucher, n'est-ce pas ? demanda ironiquement le détective. Trouvez donc autre chose, Sherwood !

Soudain Tom Wills poussa un cri.

Il venait de retourner une corbeille à papiers et en retirait un lamentable petit objet hirsute et convulsionné.

— Pauvre petit animal ! s'écria-t-il en montrant le cadavre d'un minuscule chaton.

— Un chat ! s'écria à son tour Mr. Sherwood. Aha ! nous sommes loin d'un crime mystérieux, messieurs. Je vois très bien ce qui s'est produit : un petit chat errant s'est introduit dans le bureau et le maître de céans l'a assommé, dans un mouvement d'impatience. Je crois en effet savoir que Sir Evans n'aimait pas plus les bêtes que les hommes.

— Donnez, dit sèchement Dickson en s'emparant de la petite dépouille.

— Drôle de façon de tuer un chat en un simple réflexe d'humeur, murmura-t-il avec dégoût. Une section en croix dans le ventre qui a dû demander un couteau rudement acéré.

Il se mit à examiner plus attentivement le corps tordu et efflanqué du petit félin qu'il déposa ensuite dans la corbeille.

— Sherwood, dit-il d'une voix émue, vous avez dit avoir complètement exploré cette maison ? Oui… et bien j'en doute, sinon…

— Sinon ? demanda un peu aigrement le policier.

Harry Dickson ne répondit pas, ses regards erraient au loin comme s'ils poursuivaient de redoutables images fugitives.

— Il y a quelque chose d'affreux dans cette maison, quelque chose d'abominable, quelque part où vous n'êtes pas encore allé, Sherwood. Venez donc !

Impressionné malgré lui par la gravité de ces paroles, le chef de la police se mit aussitôt à parcourir la maison de haut en bas.

— Rien, rien, murmurait-il au fur et à mesure que l'on quittait chaque pièce soigneusement explorée.

— Et pourtant elle y est ! répliqua sombrement Harry Dickson.

Il se tenait debout au milieu du hall, les bras croisés sur la poitrine.

— Il y a le chat, j'oubliais, dit-il soudain.

— Qui a été tué dans le bureau ? demanda Sherwood.

— Mais non, il n'a pas été tué dans le bureau ! s'écria Dickson et pour preuve… Retournons au bureau !

Une fois arrivé là, il se mit à chercher furieusement autour de lui.

— Des traces ! Il est impossible qu'il n'y ait pas de traces ! grommela-t-il.

Tout à coup, il poussa une exclamation de triomphe.

— Les voilà ! Ah… le torchon s'est déjà promené par ici, mais pas suffisamment pour détruire toute piste. Cela nous reconduit vers les étages supérieurs, vers les combles sans doute.

— C’est vrai, murmura Mr. Sherwood, il y a des traces de sang qui mènent vers l’étage supérieur.

— Attendez, dit Harry Dickson, cela se complique et il ne faut pas s’embrouiller dès le début. Veuillez examiner le palier, Sherwood. Relevez-vous les traces des coups de torchon ?

— Non, s’écria le policier, mais voici du sang, sur le rebord de cette marche d’escalier.

Harry Dickson poussa un petit sifflement satisfait.

— Nous allons en recueillir sur notre mouchoir, l’analyse nous prouvera bientôt que nous sommes devant du sang humain, Sherwood, ou bien je ne veux plus m’appeler Harry Dickson. Nous avons déjà trouvé du sang de chat, en grande partie torché dans le bureau. Je suppose que nous allons en retrouver sur les marches.

— Quel imbroglio ! cria le chef de la police. Du sang de chat, du sang humain et puis encore du sang de chat.

— C’est pourtant très logique, riposta Harry Dickson, mais je crains que nous ne nous arrêtions pas là.

Un appel de Tom Wills lui fit tourner la tête.

— Les traces annoncées par vous, maître, mais toutes petites !

— C’est bien cela, grogna le détective, y a-t-il moyen de les suivre ?

On entendit les pas du jeune homme s’éloigner vers les hauteurs de la maison.

— Facilement, maître… Mais venez donc, elles s'arrêtent devant le mur.

— Sherwood, dit froidement le détective, je crains devoir vous mettre bientôt devant quelque chose d'horrible, comme je vous l'ai déjà dit.

Ils se trouvaient à l'étage des combles, devant un mur blanchi à la chaux où Tom Wills désignait du doigt un léger filet brun.

— Sondez la muraille, Tom, je suppose qu'elle sonnera le creux comme un tonneau vide, dit le détective.

Tom martela de ses poings la paroi blanche qui, en effet, rendit un son clair.

— Cherchons la porte, elle ne peut être loin, s'exclama Harry Dickson.

On la découvrit promptement : c'était un panneau à glissière qui se dissimulait assez bien, mais pas assez toutefois pour constituer une entrée secrète dans toutes les règles de l'art. Après quelques inutiles efforts, il s'écarta enfin.

Un réduit obscur, maigrement éclairé par une unique tuile en verre, s'offrit à leurs regards. Tom qui ouvrait la marche heurta au pied une soucoupe de lait.

— Le refuge du chat, explique Harry Dickson, mais ce n'est pas tout… il est impossible que ce soit tout.

Il avait à peine dit que Mr. Sherwood se jeta en arrière avec une exclamation horrifiée ; d'une main tremblante il désignait un sinistre paquet de hardes.

— Un homme… un cadavre… bégaya-t-il.

Une large flaque de sang se coagulait sur le plancher et sur son fond noir et luisant, une tête se détachait, livide, effroyablement exsangue.

— Grissman ! hurla le chef de la police.

Le détective, surmontant son horreur, retira les hardes et découvrit la plaie.

— Qu'en dites-vous, Sherwood, murmura-t-il en montrant le ventre nu où s'ouvrait une effroyable plaie en croix.

— C'est… de… la même… manière, que le petit chat… a été tué…, balbutia le policier.

— Seul, Mr. Evans pourrait nous dire quelque chose au sujet de ces horreurs, déclara Tom Wills.

— Allons toujours le voir, accepta le détective.

Les médecins qui s'attardaient toujours auprès de leur patient, furent avertis du nouveau crime dont la découverte venait d'être faite.

— Quand pensez-vous que nous pourrons interroger Sir Evans, docteur ? demanda Mr. Sherwood.

Clavering et Mills levèrent les bras en l'air.

— Sir Evans ? Pourrez-vous le faire jamais ? Le malheureux vient d'entrer dans le coma, messieurs !

CHAPITRE 2

LES CRIMES DE LA NUIT SUIVANTE

Les médecins ayant déclaré que le transport de Sir Evans dans une clinique était impossible, ils commirent un infirmier à sa surveillance.

C'était un jeune interne d'hôpital, Reggie Hage, à la veille de passer ses derniers examens de docteur en médecine. Un garçon de belle taille, rompu aux exercices de sport, aux idées saines et claires.

Dans la suite, ces détails auront leur importance, comme on pourra le voir.

Il accepta ce travail d'infirmier parce que c'était un jeune homme peu fortuné et qui devait recourir à toutes sortes de besognes supplémentaires pour couvrir les frais de ses études. Il prit sa garde à huit heures du soir, quand Mr. Mills se fut définitivement éloigné.

Comme Mr. Evans ne pouvait plus donner des ordres pour continuer la surveillance policière qu'il avait si bizarrement demandée, elle fut levée dans le courant de la journée et seul un gardien de police fut maintenu dans le jardin des usines. Harry Dickson, Tom Wills et Mr. Sherwood, après avoir passé plusieurs heures en de vaines enquêtes, s'étaient retirés, promettant de revenir le lendemain.

Reggie Hage s'était pourvu de thé, de sandwichs et de livres pour passer sa veillée. À neuf heures, il prit la température de son patient, et la trouva relativement satisfaisante, ce qui le dispensait de lui faire une piqûre.

Il s'installa dans un fauteuil et alluma une lampe portative sur la table, de façon que la lumière ne pût gêner le blessé.

À dix heures, il reprit la température de Sir Evans et s'installa derechef dans son fauteuil pour se plonger dans sa lecture.

À onze heures trente, le gardien de ronde arriva à la hauteur du perron de la maison et ne remarqua rien de suspect. Il pouvait voir au premier la faible clarté de la lampe portative de l'infirmier.

Soudain, il lui parut entendre le bruit sourd d'une chute.

Il resta le nez en l'air, interrogeant les fenêtres, attendant un appel, mais rien ne se produisit. L'idée lui vint un moment de sonner, mais il n'osa le faire, de peur de troubler le malade à qui on devait éviter tout bruit.

Plus rien d'insolite ne s'étant passé, il reprit sa ronde, mais néanmoins la limita aux alentours de la maison.

Donc, à partir du moment où il avait entendu le bruit, personne ne pouvait s'introduire dans la demeure de Sir Evans, ni la quitter, sans être vu de l'agent de police.

Vers une heure du matin, la fenêtre de l'étage fut ouverte et le veilleur s'entendit héler d'une voix plaintive.

Il reconnut celle de l'infirmier.

— Agent, suppliait Hage, pouvez-vous donner le signal d'alarme sans vous éloigner ? Sans vous éloigner, entendez-vous… il se passe quelque chose d'impossible, d'affreux… Faites vite, je vous prie.

— Pour l’amour de Dieu, qu’y a-t-il, monsieur Hage ? demanda le veilleur avec effroi.

— Il y a un monstre dans la maison, quelque chose comme un homme à trois têtes… je ne sais… mais faites vite !

— Il aura bu ou sera devenu fou ! murmura l’agent, mais néanmoins il s’approcha de la grille et lança par trois fois un coup de sifflet.

À l’étage, la fenêtre s’était refermée.

Son appel lancé, le gardien se retourna vers la maison.

Son regard tomba à cette minute sur la fenêtre éclairée par le reflet de la lampe. Il crut soudain y voir une ombre, « une sorte de bras démesuré », comme il l’expliqua plus tard. Au même moment, lui parvint le cri.

C’était un long hurlement d’horreur qui s’acheva sur un effroyable râle d’agonie. Cette fois l’agent lança son appel avec vigueur, mais déjà deux de ses collègues accouraient.

Ils se mirent à carillonner avec fureur puis à heurter la porte close. Aucune réponse ne leur fut faite.

— Hage ! Hage ! Ouvrez donc la fenêtre ! criait le gardien, mais elle ne s’ouvrit plus. Déjà deux autres policiers arrivaient au pas de course.

L’un d’eux reçut l’ordre d’avertir immédiatement Mr. Sherwood, et d’amener un serrurier.

L’homme fit diligence car bientôt une auto s’arrêta devant la grille et le chef de police, Harry Dickson, Tom Wills

et un ouvrier serrurier en descendirent ; ce dernier se mit immédiatement en devoir d'attaquer la porte.

Quand celle-ci eut cédé à ses efforts, policiers et détectives ne firent qu'un saut jusqu'à l'étage.

Dès qu'ils eurent pris pied sur le palier, ils virent la porte de la chambre de Sir Evans entrebâillée et un rai de faible lumière ; ils entendirent la respiration rocailleuse de l'usinier.

— Dieu merci, il n'est pas mort ! murmura Mr. Sherwood.

— Il y a encore un homme dans cette chambre, riposta Harry Dickson en poussant la porte, et immédiatement il vit la scène.

Reggie Hage était étendu sur le plancher, sur le dos, le visage convulsé par une terreur sans nom. Sa longue blouse blanche n'était plus qu'une loque sanglante et déchirée.

— Oh, gémit Mr. Sherwood… Monsieur Dickson, c'est abominable. Il porte la même blessure en croix que l'infortuné Grissman et… et… le petit chat !

Un paquet de viscères opalins jaillissait hors de l'énorme blessure par où la vie du malheureux interne avait dû fuir immédiatement.

Rien n'était dérangé dans la pièce : aucun indice ne pouvait témoigner d'une lutte entre l'assassin et la victime.

Sur la table, un diagramme de fièvre avec horaire relatait les constatations de l'infirmier.

Sir Evans, immobile, continuait à dormir, le souffle saccadé.

— Il a parlé… d'un homme à trois têtes… un monstre… murmura le gardien de nuit, j'avais cru qu'il avait bu ou rêvé. J'ai tout de même lancé le signal et puis j'ai cru voir cette ombre, celle d'un très grand bras.

Harry Dickson prit place entre la lampe et la fenêtre et étendit le bras.

— Allez voir dans le jardin, si vous voyez l'ombre de mon bras, dit-il.

Le policier s'esquiva et revint quelques moments après en secouant la tête.

— Je ne vois rien du tout, sir… et puis la lumière est trop faible pour permettre la projection d'une telle ombre.

— Était-elle donc plus forte tout à l'heure ? demanda Dickson.

— Mais… je ne sais… j'oserais presque dire que oui.

— Étrange, murmura Harry Dickson et il se retourna vers le cadavre de Hage.

Le corps complètement exsangue se figeait rapidement dans la mort ; le détective regarda attentivement les traits épouvantés du mort.

— Il a dû voir quelque chose d'effroyable, dit-il.

— Il a dit en effet, « d'affreux, d'impossible », sir, je m'en souviens très bien, intervint le gardien.

— Il y a quelque chose dans sa main, fit tout à coup Tom Wills.

Harry Dickson se pencha et entrouvrit la dextre fermée du mort ; un petit objet luisant en tomba.

— Une pince ! s'écria Mr. Sherwood.

— Médicale ? demanda Tom Wills.

Mais son maître émit un petit sifflement de stupeur.

— Eh non, aucune trousse chirurgicale n'en possède de pareille, ce ne sont que nos amis les cambrioleurs qui se servent d'instruments de ce genre !

— Que diable vient-elle faire dans la main de cet infirmier ? demanda Mr. Sherwood.

— Elle est même fort perfectionnée, continua Harry Dickson, rarement j'en ai vu de si petites dimensions et en même temps aussi utiles au genre de travail que l'on est en droit de lui demander !

— Cela porte le nombre de crime à trois en moins de vingt-quatre heures ! gémit Mr. Sherwood. Ah, c'en est fini de mon repos !

Tout à coup, le téléphone se mit à sonner dans le bureau. Mr. Sherwood voulut s'y rendre, mais Harry Dickson l'en empêcha.

— Permettez que je prenne la communication, on ne peut jamais savoir à quoi cela peut nous servir.

Il décrocha l'appareil et demanda d'une voix assourdie à dessein :

— Eh bien ?

— Est-ce vous Hage ?

— Mais oui !

— Trouvé ?

— Pas encore !

— Dépêchez-vous, que diable, la nuit ne dure pas et Green ne dormira pas toujours !

La communication fut coupée.

— Demandez d'où elle est venue, opina Mr. Sherwood.

Harry Dickson accepta et décrocha à nouveau l'appareil : aucune réponse ne lui parvint du central téléphonique.

Brusquement il déposa le cornet et fit la grimace.

— Nous aurions pu attendre jusqu'à l'aube : le téléphone n'est pas branché sur l'extérieur, mais bien sur les bureaux des usines. Qui diable peut y être à cette heure ? Allons voir sur-le-champ !

— Ces bureaux sont situés de l'autre côté des usines, expliqua le chef. Il faudra faire le grand tour des bâtiments.

— Le nom de Green vous dit-il quelque chose ?

Le chef de police réfléchit.

— Green… il y a pas mal de gens de ce nom. Mais attendez. Sol Green, c'est le nom de cette brute de cocher qui trimballe tous les jours la charrette de l'usine.

— L'homme à la bouteille ? demanda Tom Wills.

— Quant à cela oui, c'est un fieffé ivrogne.

— À propos, Sherwood, demanda le détective, que transportait cette voiture ?

Le chef ouvrit de grands yeux.

— Franchement je n'en sais rien, mais je suppose qu'il n'y a pas mal de marchandises à transporter ici.

Un des agents qui assistait à l'entretien s'avança.

— Avec votre permission, sir, je pourrais vous dire quelque chose à ce sujet, j'ai quelquefois assisté à ce transport comme vous dites.

— Venez avec nous, dit Harry Dickson, vous nous raconterez cela en marchant, car il nous faut atteindre les bureaux sans retard, si nous voulons y pincer l'oiseau du téléphone. Il y a assez d'hommes ici présents pour continuer la garde.

Ils traversèrent le jardin et chemin faisant l'agent déclara :

— Ce n'étaient pas nos affaires de savoir ce que contenait la charrette, ni de connaître sa destination, mais on ne peut s'empêcher de voir et de constater. Il n'y avait jamais grand-chose dans la voiture, mais néanmoins les petits ballots qui s'y trouvaient semblaient bien lourds.

» Green, oui c'est bien le nom du cocher, me disait hier qu'il ne restait plus qu'un chargement. Je lui ai demandé de quoi et il a répondu grossièrement : « Des nèfles. » On se rendait invariablement à la gare du Sud où attendait un wagon fermé. Green portait le tout dans ce wagon, il y avait en général sept ou huit de ces paquets très lourds. J'ai demandé un jour à l'employé du chemin de fer ce qu'il pouvait y avoir dedans. Il a haussé les épaules et répondu que c'était un wa-

gon que l'on louait fermé et que par conséquent cela ne regardait personne. Un employé de la gare les convoyait jusqu'à Londres, je crois, et chaque fois je vis que Green lui remettait un bon pourboire.

Ils avaient dépassé les grandes bâtisses des usines et s'engageaient dans une large cour au fond de laquelle se trouvaient les bâtiments bas des bureaux.

Tout y était noir et silencieux.

— Il faudra prendre sur vous la responsabilité de forcer une de ces portes, dit Harry Dickson au chef de police.

— Soit, je la prends !

Ils entrèrent dans un petit hall relativement mal tenu sur lequel s'ouvraient plusieurs pièces servant de bureaux aux employés.

— Il y a pas mal de téléphones, grommela Tom Wills.

— Qu'à cela ne tienne, Tom, riposta le maître, sur le tableau à manettes de Sir Evans, le levier était mis sur la lettre B.

— Expéditions, dit Sherwood en désignant une grande pièce délabrée où des tables de bois noir servaient de pupitres.

Un appareil téléphonique reposait sur l'une d'elles.

— Voici le téléphone qui a servi, déclara Dickson : le microphone est encore légèrement humide et l'écouteur encore tiède.

— Ne pourrait-on relever des empreintes digitales ?

— Certes, mais cela ne nous avancerait qu'à trouver celles de tous les employés de ce bureau et ils doivent être en nombre. Il y a peut-être mieux à faire. En tout cas l'oiseau s'est défilé bien rapidement, sans aucune raison apparente.

— Sans doute qu'il avait affaire ailleurs ? opina Tom Wills.

Harry Dickson se tourna vers lui.

— Mais pourquoi pas après tout… c'est même fort plausible et votre remarque a sa valeur Tom ! dit-il.

— Vous vous moquez, maître ! marmotta Tom gêné.

— Pas du tout… et vous allez voir !

Il braqua sa lampe électrique sur l'appareil téléphonique et sourit.

— Regardez à votre tour le tableau de distribution : la manette devrait se trouver à côté de cette petite inscription « Monsieur Evans », n'est-ce pas ? Puisque l'appareil a été tout à l'heure en communication avec son bureau… Eh bien, elle se trouve au contraire à côté de la lettre P.

— Preston ! s'écria Mr. Sherwood.

— D'où nous pouvons conclure qu'après nous avoir téléphoné, l'homme s'est encore mis en relation avec un abonné de la ville !

— Bravo ! s'écria Mr. Sherwood, nous allons donc enfin savoir quelque chose. Mais comme il a agi en vitesse !

— Il nous a fallu près de dix minutes pour arriver ici, ne l'oubliez pas, dit Harry Dickson, puis il demanda le bureau central.

Il avait eu raison, un appel téléphonique avait été lancé des bureaux de l'usine vers les entrepôts Dumster qui toutefois n'avaient pas répondu.

— Dumster, murmura Mr. Sherwood, des entrepôts le long du canal, pourtant il me semble qu'ils sont gardés de nuit.

L'agent qui les accompagnait intervint de nouveau.

— Pardon, sir, il me semble un jour avoir entendu Green raconter qu'il était employé, trois fois par semaine, comme veilleur de nuit aux entrepôts Dumster.

— Encore Green ! s'écria Mr. Sherwood.

— Mais cela s'enchaîne ! s'affaira Dickson, cela s'enchaîne très bien. Green ne dormira pas toujours, disait l'homme au téléphone, et il a voulu se convaincre qu'il dormait encore en lui téléphonant ! C'est d'une simplicité…

— Oui, à la Harry Dickson, dit Mr. Sherwood, d'un ton mi-figue mi-raisin.

— Green, dit l'agent, nous attendait toujours devant la grille quand nous étions désignés pour le convoyer. Il grognait toujours et prétendait que nous étions en retard. Ses colis étaient alignés devant le perron de la maison et il m'a semblé voir parfois Sir Evans regarder à la fenêtre. Green possède une force physique colossale et pourtant il avait parfois de la peine à soulever ses paquets emballés dans de la grosse toile à voile.

— Tout cela est bien compliqué, grommela Mr. Sherwood.

— Jusqu'ici tout est encore assez logique, riposta Harry Dickson. Reste à savoir comment nous allons trouver Green.

L'automobile les prit en charge et les mena, à travers un dédale de ruelles obscures et malpropres, vers un canal où sommeillaient des chalands et des remorqueurs. Au loin, dans une clarté de falots à acétylène, une grue mécanique déchargeait une péniche, des coups de sirène déchiraient l'air.

— Reste à savoir comment nous trouverons Green…

Ces mots sonnaient à l'oreille de Tom Wills et prenaient soudain une étrange acuité.

— Maître, dit-il à l'oreille du détective, il me semble que vous appréhendez un nouveau malheur ?

Pour toute réponse, Harry Dickson lui serra nerveusement la main.

Dans la clarté des phares d'auto, soudain une grande inscription surgit : « Dumster & Co. » La voiture stoppa.

— Naturellement tout est fermé là-dedans, bougonna Mr. Sherwood, mais les bureaux ne sont que de petites cahutes de bois et de verre. Tenez, les voici.

L'agent de police y fut le premier et darda le rayon de sa torche par un losange vitré de la paroi de planches.

— Il y a quelqu'un d'étendu sur le plancher ! s'écria-t-il.

— Qui dort, constata le chef, Green sans doute.

Mais déjà le détective ébranlait la mince porte qui céda à sa première pesée.

— Là… rugit-il, je m'y attendais presque !

Tom Wills sentit la fade et affreuse odeur, celle d'une boucherie mal tenue, d'un étal d'abattoir.

Les rayons de trois lampes convergèrent sur le corps étendu.

— Green ! s'exclama l'agent, ah, les bandits comme ils l'ont arrangé !

Mais Mr. Sherwood faillit cette fois devenir fou.

— Assassiné comme les autres !

— Le corps est encore chaud, murmura Tom Wills en se relevant, le criminel ne nous a devancés que de quelques minutes.

— Motocyclette, expliqua brièvement Harry Dickson. Les hommes qui travaillent au déchargement de la péniche pourront en témoigner. C'est bien dommage que cette route parsemée de gravier du Rhin n'ait pu retenir aucune empreinte de ses pneumatiques.

— Il s'agirait de savoir ce que transportait la charrette de Green que mes hommes convoyaient, déclara Mr. Sherwood.

— Vraiment, vous y tenez ? demanda Harry Dickson. Ne vous donnez aucune peine, mon cher ami, pour ouvrir une enquête à cet endroit. C'était de l'or, tout simplement !

CHAPITRE 3

LE VISAGE DANS LES ARBRES

— Le malheur dans tout ceci, s'était écrié Mr. Sherwood, c'est qu'il ne nous reste plus personne à soupçonner dans l'entourage de Mr. Evans pour le bon motif qu'il n'y a plus personne !

Le chef de la police de Preston était encore de la bonne vieille école, où tout se fondait sur des interrogatoires sans nombre, où l'enquête se résumait en un ample questionnaire avec des réponses plus ou moins satisfaisantes.

— Mais, avait répondu Harry Dickson, à défaut d'hommes on interroge les choses. Elles sont souvent autrement loquaces et véridiques.

Pourtant il n'ajouta pas que cet interrogatoire avait porté des fruits pour le moment.

— Ah, avait murmuré Mr. Sherwood, trouvez-moi l'homme qui a téléphoné à Hage !

— Il ne vous aidera pas à soulever le monde, riposta ironiquement le détective, ni même le voile qui couvre ce mystère.

— Mais, cet homme, c'est tout… tout !

— Non, répliqua sombrement Dickson, loin de là, aussi je me désintéresse de lui pour le moment.

Mr. Sherwood lui lança un regard désespéré : pour peu, il se serait mis à croire que son célèbre ami se complaisait à compliquer inutilement cette ténébreuse affaire.

Malgré les craintes des médecins, on avait dû procéder au transport de Mr. Evans dans une clinique voisine, parce qu'aucun infirmier ne se souciait de passer la nuit dans la sinistre maison. Le malade fut installé dans une des meilleures chambres et un infirmier fut attaché à demeure à sa personne.

Il vivait dans une sorte d'hébétude d'où il ne sortait que pour prendre machinalement quelques aliments. Son regard errait, atone et morne, à travers la pièce, sans s'attacher à rien ni à personne. Après de brefs éveils, il retombait dans sa longue somnolence.

— N'était son grand âge, j'oserais entreprendre l'opération du trépan, avait déclaré le docteur Clavering. La matière cervicale est atteinte et je crains fort que cette brillante intelligence ait vécu à jamais !

Mr. Evans était le maître absolu dans ses usines. Il n'avait, à part à certains préposés techniques, jamais voulu donner de grades de directeurs ou d'adjoints ; il se contentait de secrétaires, plus ou moins bien payés, mais lui obéissant au doigt et à l'œil comme des marionnettes.

Quand le docteur Clavering eut émis sa décourageante opinion, secrétaires et techniciens, flanqués des conseillers juridiques de l'établissement, se réunirent pour prendre des mesures. Il s'agissait de désigner celui qui, en lieu et place de Sir Evans, prendrait la direction des usines.

Trois secrétaires entraient en ligne de compte, Mr. Pinchery, Mr. Crail et Mr. Lommel.

On devait admettre que le dernier recueillait le plus de sympathie, mais Mr. Pinchery était l'aîné et à l'unanimité il fut désigné en tant que directeur faisant fonction.

C'était un vieillard sec, grincheux, méticuleux et qui savait faire valoir son autorité. Il le prouva d'ailleurs en ordonnant de fermer la maison de Sir Evans, de clore les volets et de prier l'autorité communale d'y mettre les scellés.

Cette mesure emporta les suffrages de tout le monde ; en fait, on commençait à craindre cette demeure maléfique. Pour peu, on l'aurait décrétée hantée par une entité diabolique. Les policiers avaient parlé et l'on racontait sous l'orme mille choses effrayantes sur le compte de l'homme aux trois têtes qui fut la dernière épouvante du malheureux Reggie Hage.

Les usines reprirent leur activité de toujours, mais l'enquête restait à son point mort, au grand désespoir du bon Mr. Sherwood.

— C'est la honte de ma carrière, pleurnichait-il dans le gilet de son ami Dickson. Vous, mon vieux camarade, vous allez retourner à Londres et vous oublierez, tandis que moi je vais pouvoir prendre ma retraite avec la renommée d'un vieil imbécile, un ignare, un crétin, un…

— Non, non, n'en jetez plus ! s'écria Dickson en riant et d'abord qui vous dit que je retourne à Londres ? Je reste, m'entendez-vous, même si je devais devenir citoyen de la bonne ville de Preston, et cela jusqu'au moment où la clarté sera faite dans cette affaire !

— Vous espérez donc encore ? s'écria le brave policier, et il y a huit jours que nous piétinons sur place !

— Certainement, j'espère toujours et même plus que jamais !

— Plus que jamais ? Et depuis quand donc ?

— Depuis que Mr. Pinchery, le nouveau directeur, sort avec un parapluie !

Mr. Sherwood poussa une exclamation mécontente.

— Ce n'est pas bien de vous payer ma tête, Dickson !

— Jamais je n'ai été plus sérieux, cher ami, dit gravement le détective.

Il s'était accoudé à la fenêtre et regardait le ciel bleu où chassaient des flocons de nuages.

— Il fait beau et doux, Sherwood, l'aiguille témoin du baromètre pourra vous apprendre que, depuis cette nuit, sa sombre sœur est reculée de quatre crans vers le beau fixe. Nous n'aurons pas de pluie d'ici trois ou quatre jours. Je suppose qu'il y a un baromètre dans les bureaux de l'usine ?

— Mais oui, il y a même un magnifique anéroïde dans le hall.

— Tout le monde le consulte ?

— Je le crois bien !

— Alors Mr. Pinchery n'en ferait rien, puisqu'il continue de se promener avec un parapluie. Et quel riflard, mon vieux Sherwood ! À moins que ce ne soit dans ses habitudes, ajouta le détective.

— Pas du tout, je connais le vieux Pinch depuis des années et je ne lui connais pas cette sotte habitude.

— Sherwood, dit Harry Dickson, si jamais nous sortons à notre honneur de cette histoire, nous devrons certainement beaucoup à ce parapluie !

À ce moment, Tom Wills entra dans le bureau du chef, où l'entretien avait lieu, et se pencha vers son maître pour lui murmurer quelques mots à l'oreille.

Les yeux du détective brillèrent.

— Très bien, Tom, approuva Harry Dickson, je suppose que ce ne fut pas une filature très facile.

— À vrai dire non, maître ! Il se défilait comme un rat, et c'est autrement malaisé de filer un type dans ces rues solitaires que dans les bruyantes artères de Londres.

— Tom, a-t-il suivi quelqu'un ? demanda avidement Mr. Sherwood.

— Oui, mais je ne vais pas vous en dire davantage, pour vous punir d'avoir douté, répondit Harry Dickson en se frottant les mains. Voulez-vous me donner un plan de la ville ?

— En voilà un contre le mur, mon ami !

Le détective alla se poster devant le grand plan mural et resta tout un temps à l'étudier.

— C'est une belle pièce, dit-il avec admiration et j'en ai rarement vu d'aussi bien agencée. Que signifient ces petits drapelets noirs piqués irrégulièrement de place en place ?

— Ils indiquent les maisons inoccupées, c'est-à-dire les immeubles ayant quelque importance, cela s'entend.

— Il y en a pas mal !

— Preston est une grande ville manufacturière, mais au point de vue urbain, elle n'a pas marché de concert avec les autres. Elle a piétiné sur place, si je puis dire. Les grandes familles ont quitté leurs spacieuses et ancestrales demeures,

pour se fixer dans de confortables villas de la campagne environnante. D'où la tristesse qui plane sur certaines rues jadis opulentes et animées, expliqua Mr. Sherwood.

— Comme c'est curieux, dit lentement le détective, et triste en même temps, je ne puis songer sans mélancolie aux villes qui meurent. Que de maisons battant votre sinistre pavillon noir, Sherwood ! Et que de maisons de maître si je ne me trompe. Albernon House, Garrick House, Sea… je lis mal le nom.

— Seagrave House ? Dans Cedar Street ? Une vraie désolation ! Imaginez-vous un véritable château au beau milieu de la ville, entouré d'un parc immense, clôturé à son tour par des murailles vertigineuses qu'une prison lui envierait, et tout cela est clos, fermé bouclé, obturé, que sais-je moi, reste improductif, paye impôts sans utilité, parce qu'ainsi en décida le vieux Seagrave en son testament, dont les clauses sont aveuglément respectées par nos hommes de loi. Tenez, cela me remet quelque chose en mémoire Dickson. Dès votre arrivée, vous vous êtes enquis de l'identité du compagnon de Evans & Co, eh bien cet ancien & Co, c'était précisément Seagrave, l'infernal grigou !

La nuit était tombée sur ces entrefaites et le détective et son élève prirent congé de l'excellent Mr. Sherwood.

Une fois dans la rue, Harry Dickson prit Tom par le bras.

— Seagrave = & Co ! murmura-t-il, oui, cela peut signifier quelque chose, mais en tout cas, c'est une complication et certainement il n'en fallait plus.

» Ainsi vous l'avez suivi, Tom ? ajouta-t-il.

— Oui, maître, mais jamais je n'ai vu bonhomme plus méfiant ! Il m'a promené pendant trois quarts d'heure par la moitié de la ville et avec une adresse consommée, je vous en fiche mon billet ! Il ne s'est décidé que vers le crépuscule pour Cedar Street, et, là, j'ai bien failli ne pas voir par où il avait filé. C'était une si petite porte qu'on passerait dix fois à côté sans la voir.

— Et Sherwood qui nous parlait de murs vertigineux !

— Ils le sont en effet, mais ils ne nous arrêteront pas, je suppose. J'ai fait le tour de l'enceinte, elle est vraiment imposante, on dirait celle d'une petite cité du moyen âge, bouclée dans ses murailles. Mais du côté de l'ouest, il y a une brèche dans les hauteurs, et par cette fente un gros marronnier s'est avisé de faire pousser une de ses maîtresses branches. Si on lui jette une corde, il y aura moyen d'y grimper aussi facilement que si l'on disposait d'un confortable escalier.

— Bien travaillé, mon petit, loua le maître.

Ils parcoururent une suite monotone de rues bourgeoises où déjà les vitrines des boutiques s'éteignaient.

La soirée était belle mais lourde, une chaleur humide stagnait.

La flamme échevelée d'un archaïque bec de gaz fit au coin d'une large et sombre rue sortir un écriteau de l'ombre : Cedar Street.

— Quelle forteresse, murmura le détective en regardant l'immense maison tout en pierres grises, aux fenêtres grillées et pourvues de lourds volets d'intérieur.

— Voici le portillon par où l’homme est entré, expliqua Tom Wills, et comme il s’y est pris en vitesse !

— Voyons l’entrée de service qui nous est réservée du côté ouest, dit Dickson.

Tom avait dit vrai ; ils trouvèrent une brèche dans la hauteur de la muraille par où dépassait une épaisse branche d’arbre.

Le détective prit dans sa poche une fine corde de soie qu’il parvint à lancer au-dessus de la branche, et qu’il laissa filer ensuite. La liaison entre le sol et la hauteur était établie.

Il ne fallut que quelques secondes à Harry Dickson et à son élève pour se trouver à califourchon sur la branche du marronnier.

La soirée était suffisamment claire pour montrer, à leurs pieds, le commencement d’un immense parc dont le fond se perdait dans les ténèbres. Les yeux perçants du détective y distinguèrent bientôt la blancheur d’une étroite allée.

— C’est elle qu’il nous faudra suivre, Tom, dit-il en la désignant ; fatalement elle nous conduira vers le corps du logis.

La corde fut jetée de l’autre côté de la muraille et servit cette fois-ci à la descente des deux détectives.

L’allée s’enfonçait toute droite à travers des halliers encore très touffus. Soudain, une blancheur mate se dressa devant eux.

— Ce n’est pas la maison de Cedar Street, murmura Tom Wills, nous en sommes encore bien loin, si mes calculs sont exacts.

— Et ils le sont, répondit le maître à voix basse. Cette construction a été édifiée au milieu du parc, se trouvant ainsi dans un double isolement.

Les buissons cessèrent brusquement de les protéger et ils virent une pelouse négligée qui s'étendait entre eux et la maison du parc.

Elle avait le même aspect triste et rébarbatif que l'immeuble de Cedar Street, mais elle avait de plus, dans son ensemble, quelque chose de repoussant et de menaçant. C'était un gros cube de maçonnerie percé d'étroites fenêtres, toutes obturées de volets.

— Faut-il entrer ici, ou bien dans l'autre maison ? demanda Tom.

— J'opte pour la présente, mon garçon. Celui ou ceux qui s'y trouvent doivent être particulièrement jaloux de leur solitude et de leur isolement. Ils doivent donc préférer cette demeure entre toutes solitaire et isolée.

— Des volets et encore des volets, murmura Tom Wills, et une porte, mais quelle porte ! Je suppose qu'elle est à combinaison comme celle d'un safe !

Tout à coup le détective prit son élève par le bras et se jeta avec lui dans l'ombre des arbres.

— Qu'arrive-t-il ? grommela Tom, je n'ai rien vu !

— Ni entendu ?

— Non… c'est-à-dire, un lointain coup de tonnerre, il y aura de l'orage.

— Vous vous trompez, il fait en effet assez lourd, mais regardez-moi ce ciel étoilé… il n'y a nulle menace d'orage, vous dis-je.

Harry Dickson avait parlé presque violemment et son élève s'étonna de le trouver brusquement si ému et si nerveux. Un sourd grondement s'éleva de nouveau.

— Là, qu'est-ce que je vous disais ? s'écria Tom Wills. Pour toute réponse, le détective prit son élève par les épaules et le fit pivoter vivement sur les talons.

— Courons, Tom, courons aussi vite que possible, si la vie nous est chère !

Tom vit son maître prendre les devants et n'hésita plus. Il fuyait sous les arbres, sans savoir pourquoi, mais saisi à son tour d'une peur sans nom.

À cette minute, le tonnerre roula plus longuement encore et Tom vit son maître faire un bond désespéré.

Le mur d'enceinte se trouvait devant eux et le gros fût du marronnier.

— Grimpez, Tom, nous nous servirons de la corde pour descendre, si on nous en laisse le temps, rauqua le détective hors d'haleine.

Mais rien d'insolite ne se passa et les détectives purent atteindre la maîtresse branche et laisser pendre la corde de soie dans la rue.

Quelques secondes plus tard, ils avaient pris pied sur le sol et Harry Dickson respira longuement.

— Ah ! l'entendit murmurer le jeune homme, il fait bon être encore en vie.

— Je ne sais vraiment pas pourquoi nous n'y serions plus, riposta Tom, pour ma part je n'ai…

Il venait d'attirer le dernier bout de la corde vers lui et tenait les yeux fixés sur la frondaison de l'arbre, mais soudain il s'était arrêté court et son visage était devenu d'une pâleur effrayante.

— Tom, murmura Harry Dickson qu'avez-vous ?

— Maître, maître…, hoqueta le jeune homme, je n'ai jamais rien vu de plus affreux… un visage… mais quel visage…

Le détective l'entraînait par les rues silencieuses.

— En effet, Tom, je n'ai pas vu mais je sais, c'est l'horreur en personne que vous avez vu de vos yeux. Si jamais j'entre encore dans cette damnée maison, j'aurai grand soin d'avoir sur moi un fusil à balles explosives.

— Il faut le faire sans retard ! s'écria impétueusement Tom Wills. Il faut mettre la main sur le bandit qui se cache dans cette demeure !

Harry Dickson secoua la tête.

— Vous vous trompez, Tom, il n'y a là qu'un homme qui se défend, contre quelque chose de bien plus effrayant encore que la figure que vous avez vue surgir de la nuit ! Je ne puis que lui donner raison !

Ils retrouvèrent avec joie le centre de la ville encore un peu éclairé et quelques consommateurs s'attardant aux dernières terrasses des restaurants.

— Nous ne sommes guère plus avancés, bougonna Tom Wills en prenant place devant un verre de bière allemande.

— Mais si, Tom… beaucoup au contraire, répondit le maître en souriant, mais nous sommes allés tellement vite en besogne que je vais devoir retracer le plan de notre action, ou plutôt de la vôtre, cet après-midi. Je vous ai donc dit :

« Tom, cachez-vous dans les jardins de l'usine Evans, de façon à ne pas perdre de vue la maison close du maître, votre attente pourrait être longue, elle pourrait même être absolument vaine, mais je ne le crois pas. Si elle ne l'est pas, vous verrez bientôt un homme surgir, peu importe qui il sera, cela n'a aucune importance. Il fera le tour de la maison, comptera les fenêtres, prendra peut-être des notes et fera surtout bien attention de ne pas être vu. Comme à cette heure tardive de l'après-midi, il n'y a personne dans ces parages, on a des chances que c'est celle-là qu'il choisira pour apparaître. Après il s'en ira. Suivez-le. Je ne crois pas que cela sera très facile. »

— Et tout est arrivé comme vous l'avez dit, maître, mais comment saviez-vous…

— C'est assez peu sorcier, à vrai dire. Cette garde, je l'effectuais moi-même depuis plusieurs jours. Or, chaque fois, vers la même heure, un ouvrier ou un camionneur arrivait dans le jardin, au moment où la large porte de tôle du fond s'entrouvrait prudemment et se refermait tout aussi vite, il y avait donc là un homme qui voulait s'avancer dans

le jardin sans être vu et s'y livrer sans doute à quelque examen.

» J'étais certain qu'il aurait recommencé sa manœuvre jusqu'au jour où elle aurait réussi. Aujourd'hui, je vous ai envoyé à ma place et vous avez eu plus de chance que moi. Il ne me reste qu'à vous demander ceci : « Qui était cet homme ? »

Tom regarda son maître avec des yeux ébahis.

— Comment, vous ne le saviez pas ?

— Mais non !

— Vous ne savez pas qui est cet homme qui a regardé la maison sous toutes ses faces et est venu se réfugier dans cette damnée demeure où se meuvent de si vilaines figures ?

— Mais je vous répète que non !

— Alors nous sommes bien avancés ! Car je n'en sais pas plus que vous ! Je ne l'ai jamais vu !

Harry Dickson avait bondi, le regard dur.

— Le reconnaîtriez-vous au moins ?

— Je reconnaîtrais un foulard de soie noire et de grosses lunettes bleues !

Le détective était hors de lui, mais bientôt le calme lui revint et son visage n'exprima plus qu'une préoccupation profonde.

— Tom, dit-il d'une voix altérée, tout ceci pourrait être encore plus horrible que ce ne l'est déjà.

— Mais à vous entendre, maître, s'énerva le jeune homme, on dirait que vous saviez qui allait venir inspecter la maison !

— Oui, Tom, je le savais mais ce que j'ignorais, c'était sa retraite, donc celle de Cedar Street. Et ce que je sais aussi, c'est que l'homme qui est entré aujourd'hui dans le jardin de l'usine n'est pas celui qui a essayé d'y pénétrer la veille et l'avant-veille.

— Mais nous savons où il se trouve ! s'écria impétueusement Tom Wills.

— Et je crains fort que, malgré nos armes relativement faibles contre la chose qui est sortie de la nuit, nous n'ayons à l'y relancer, mon ami.

— Je veux y retourner, déclara fermement le jeune homme, même si tout l'enfer se trouvait réuni dans ce parc ! Maintenant, maître, avez-vous la moindre idée de l'homme que j'ai vu et suivi jusqu'à Cedar Street ?

— Certainement, c'est l'assassin que nous cherchons !

CHAPITRE 4

L'INCENDIE, LE MONSTRE ET LE PARAPLUIE

Tom Wills considéra son maître d'un air effaré.

C'était la première fois que la personnalité mystérieuse du criminel avait été mise en avant, depuis le début de cette troublante affaire.

Il allait répondre, quand soudain une vive émotion se manifesta parmi les derniers consommateurs de la terrasse et les rares passants à cette heure tardive.

On les vit tous lever la tête et regarder fixement du côté de l'ouest. Une brusque aurore y rougeoyait au-dessus des toits – et de seconde en seconde son éclat s'accroissait.

— Le feu ! Le feu ! cria-t-on de toutes parts.

— À quelle usine ?

Les incendies des filatures sont particulièrement violents et la première idée qui s'était emparée de la foule, c'est qu'une usine était en flammes.

— Quelle usine ? Mais il n'y en a pas de ce côté ?

Une stridente sonnerie éclata dans l'ombre et on vit l'autopompe municipale, toute flambante de cuivres frottés, traverser la place à vive allure. Une limousine la suivait à petite distance.

Soudain, cette voiture ralentit et vint se ranger contre la terrasse du café où Harry Dickson et Tom Wills étaient assis.

— Dieu soit loué, Dickson… je vous ai vus installés ici ! Venez-vous ?

— Voir le feu ?

— Et quel feu ! On dirait que la ville entière est en flammes. C'est curieux, cet après-midi encore nous avons parlé de l'immeuble qui se trouve en ce moment être en proie à un incendie particulièrement étendu. C'est la maison Seagrave !

Tom constata à la crispation du visage de son maître que la nouvelle l'avait fortement ému. Ils s'engouffrèrent tous deux dans la spacieuse voiture qui prit aussitôt le large, écartant une foule accourant de tous côtés, à bruyants coups de klaxon.

— Comment cela s'est-il produit ! demanda le détective.

— Je ne sais si on pourra l'expliquer jamais. Le veilleur de nuit, Keans, qui se trouvait à l'angle de Cedar Street, a vu la rue brusquement s'illuminer. En même temps, il a aperçu une immense flamme s'élever au-dessus des murailles du parc. Il s'est mis à courir pour atteindre le poste téléphonique le plus proche, ce qui est tout au plus à deux cents mètres. Il n'y était pas encore arrivé que le parc tout entier et une partie de la maison Seagrave n'étaient plus qu'un brasier. « Comme si on avait allumé une mer de pétrole à l'intérieur », tels sont ses propres mots.

On était encore assez loin du lieu du sinistre et déjà les rues étaient complètement embrasées de la rouge clarté. Malgré le roulement du moteur, on entendait à l'intérieur de la limousine le rugissement des flammes lointaines. La foule débouchait de tous côtés et devenait de plus en plus dense.

Enfin, ils furent dans les parages de l'incendie.

C'était sinistre et grandiose tout à la fois. Les murailles du parc semblaient être celles d'un four gigantesque, d'où d'énormes trombes de feu s'élançaient vers le ciel. Des milliards d'étincelles et de tisons enflammés voyageaient haut dans les airs. Une chaleur atroce tenait les spectateurs et même les pompiers à distance.

Ces derniers ne pouvaient que préserver les habitations voisines ; bien que celles-ci fussent encore à bonne distance

du foyer, leurs façades et leurs toitures étaient brûlantes et l'eau des triples lances s'évaporait à leur contact.

— Il ne restera plus rien de toute l'habitation, murmura Mr. Sherwood en regardant d'un œil désolé les progrès de l'incendie.

Tom Wills se souvint que, quelques minutes auparavant, son maître et lui avaient décidé de faire une seconde incursion dans la place mystérieuse.

Il n'en souffla mot pourtant et regarda le détective du coin de l'œil.

Celui-ci avait quitté la voiture et, le dos contre la carrosserie, regardait la gigantesque marée de flammes et de fumée. Jamais son visage n'avait été plus impénétrable.

De l'autre côté de la muraille d'enceinte, on entendait le craquement des arbres dévorés par le feu : l'éclatement des troncs centenaires prenait des ampleurs de coups de canon.

— Que pensez-vous de cela, Dickson ? demanda Sherwood… Malveillance ?

— N'en doutez pas, répondit le détective, cet incendie jaillit de plus de vingt foyers à la fois, et des foyers rudement bien préparés en effet.

— Que de choses en une semaine ! gémit le policier.

Il se tourna soudainement vers son ami, un éclair d'appréhension dans les yeux.

— Et… si toutes ces choses… se tenaient, Dickson ?

— J'en suis absolument convaincu, dit froidement le détective.

— Heu… et qu’en pensez-vous ?

— Chut, je ne pense rien, c’est-à-dire que je pense aussi peu que possible. Et puis il ne faudrait pas crier cela sur les toits !

Il fit signe à Tom Wills.

— Regardez donc si vous n’apercevez pas des figures de connaissance parmi les spectateurs, mon garçon.

— Baste, je connais à peine trois ou quatre personnes d’ici ! riposta avec insouciance le jeune homme.

— C’est bien pour cela que je vous le demande, Tom, tous les gens de Preston que vous connaissez ont de l’importance pour nous.

Tom comprit et fit à son maître un signe d’intelligence.

— C’est vrai, j’irai faire un tour dans la foule !

Cette dernière avait été repoussée assez loin du brasier par un cordon d’agents de police et de volontaires, vivement formé. La limousine du chef de la police s’isolait, non loin d’une pompe de secours qui envoyait d’inutiles jets d’eau dans cet océan de feu.

Tout à coup, un agent en bicyclette arriva en trombe.

— Le chef ! monsieur Sherwood ! hurlait-il hors de lui.

— Ici ! par ici… Que vous arrive-t-il, Waters ? cria Mr. Sherwood.

L’homme, violemment ému, resta un moment sans pouvoir dire un mot. Enfin il gémit d’une voix rauque :

— C’est hideux !

— Quoi, mais quoi, parlez donc ! s'impatienta le chef.

— Derrière la muraille d'ouest, il y avait une petite pompe auxiliaire qui avait pris poste, actionnée par trois hommes. Le lieutenant des pompiers me pria de leur porter un ordre. Vu l'inutilité de leur présence en cet endroit, ils devaient prendre position à côté des autres appareils, au sud. J'y allai immédiatement et j'y vis la pompe qui n'était pas en action. Jugez de ma stupeur, M[r] Sherwood en voyant les trois hommes couchés par terre. Je crus d'abord à quelque accident causé par l'asphyxie, car le vent rabattait pas mal de fumée de ce côté. Mais… c'est épouvantable, je regrette de l'avoir vu : ils n'avaient plus de tête ! Oui, chef, les têtes ont été arrachées du corps… entendez-vous, arrachées !

— Venez, Dickson ! hurla Mr. Sherwood hors de lui, en s'élançant au pas de course.

— Un instant, lui cria le détective, êtes-vous armé au moins ?

Sherwood fit volte-face d'un air mécontent.

— Naturellement, j'ai mon revolver !

— Pourquoi pas une sarbacane, mon ami ? Y a-t-il parmi vos hommes des gens armés d'un fusil ?

— Oui, les cyclistes !

— Dans ce cas, rappelez l'agent Waters.

Le chef connaissait trop Dickson pour ignorer que tout geste, toute parole du détective avait sa raison d'être ; il obéit et l'agent accourut à son ordre. Ils contournèrent le mur tout en restant à une distance respectueuse de la zone enflammée.

La voiture-pompe était abandonnée au bord du trottoir et, à la terrible clarté de l'incendie, Harry Dickson et ses compagnons virent les dépouilles mutilées des infortunés sapeurs.

— Waters a raison, balbutia le chef avec un recul horrifié, les têtes de ces malheureuses victimes n'ont pas été coupées mais littéralement arrachées. Voilà un crime qui dépasse mon entendement, et le vôtre aussi sans doute, Dickson ?

— Pas tout à fait… À propos, Sherwood, où se trouve le square le plus proche de l'endroit où nous sommes ?

— Ce sont les West Gardens de Preston.

— C'est un peu loin, un kilomètre à vol d'oiseau, murmura le détective.

— Il y a un petit jardin public à deux cents mètres d'ici, un tout petit parc vieillot qui ne compte pas vingt arbres, si je puis prendre la liberté de vous le signaler, intervint l'agent Waters.

— Sont-ils grands, vos arbres ? demanda Harry Dickson.

— Quant à cela, oui, Sir, ils sont très vieux.

— J'espère qu'il n'y aura pas de noctambules attardés dans ses allées ?

— En tout autre moment ce serait certainement le cas, mais maintenant tout Preston regarde brûler Seagrave House, remarqua judicieusement l'agent.

— J'en suis bien aise, sinon le nombre de têtes arrachées pourrait augmenter !

— Dieu du ciel, que dites-vous là, Dickson ! s'écria Mr. Sherwood quelle bête infernale se trouve donc lâchée dans notre malheureuse ville ?

— J'espère que vous ne la verrez que lorsqu'elle aura deux ou trois balles de fusil dans la tête, répliqua gravement le détective. Donnez-moi votre fusil, Waters, et marchez derrière moi, mais sans trop vous éloigner toutefois.

Ledit jardin public n'était pas loin. Ils avaient à peine fait quelques pas que ses arbres devinrent visibles, éclairés par le reflet des flammes furieuses.

Arrivé à son orée, Harry Dickson fit halte et regarda les hautes frondaisons avec appréhension.

— En aucun cas, n'avancez sous les arbres, ordonna-t-il à voix basse.

Dans l'air immobile de la nuit, les feuilles semblaient en zinc découpé, aucun friselis n'agitait les sombres ramures.

— Il faudra pourtant que je le décide à se montrer, grommela le détective.

— Waters, cria-t-il après un moment de réflexion, arrachez quelques petits piquets de bois, faisant office de tuteurs à ces quelques jeunes arbustes que j'aperçois à nos côtés, et arrachez-moi également tout ce que vous trouvez sous la main d'herbes sèches sur la pelouse.

Sherwood regarda les étranges préparatifs sans mot dire, visiblement inquiet et ne comprenant pas.

Cela ne dura guère pourtant, car une clarté se fit en son esprit, quand il vit le détective assujettir de grosses poignées

d'herbes sèches au bout des bâtons et enflammer son briquet à essence.

— Vous allez jeter des brandons dans les arbres ! s'écria-t-il.

— En effet ! Allez-y, Waters, comme si vous lanciez le javelot et plantez-moi cette flèche allumée en plein dans ce grand hêtre pourpre ! cria Dickson.

Le javelot enflammé partit en sifflant, décrivit une rouge parabole et s'enfonça dans la nuit des feuilles. On entendit un léger grésillement, mais ce fut tout.

— À recommencer, déclara le détective, essayez donc l'arbre voisin, Waters !

Une seconde lance de feu partit mais s'éteignit en touchant le but.

— Toute chose en trois, murmura Mr. Sherwood en voyant filer le troisième brandon.

Celui-ci était mieux envoyé et resta coincé entre deux branches sèches qui aussitôt prirent feu.

Une flamme commençait à se dérouler en une spirale rose quand, soudain, Waters poussa un cri d'épouvante.

— Là… là… oh, quelle chose effroyable !

Harry Dickson jura sourdement car seul l'agent avait entrevu l'apparition.

Mais un violent craquement dans l'arbre les fit reculer et, en même temps, un sourd roulement de tonnerre éclata.

— L'orage ! s'écria Mr. Sherwood, et le ciel est plein d'étoiles.

— Cet orage ne vise que nous seuls, gronda Dickson, reculez, le voici qui s'approche. Attention !

Il était bien inutile d'avertir les policiers qui s'étaient tout à coup mis à courir en poussant des exclamations terrifiées.

Sur une branche basse, une figure démoniaque venait de surgir.

Le reflet de l'incendie éclairait un masque d'épouvante, à la bouche démesurée, ouverte sur des crocs monstrueux, tandis qu'un regard de tigre couva le détective au moment où il levait son fusil.

À la même seconde, la monstruosité se ramassa sur elle-même pour bondir. Deux détonations éclatèrent et Dickson reçut une poussée en pleine poitrine qui l'envoya rouler à vingt pas.

Déjà, il fermait les yeux, croyant à sa fin proche, mais rien ne bougea. Il se remit sur pied, un peu meurtri par le choc.

Un corps trapu et velu gisait à quelque distance, secoué de spasmes hideux.

— Arrivez, cria le détective, la bête a son compte.

Sherwood et Waters approchèrent en hésitant.

— Seigneur, je ne savais pas que de pareilles créatures existaient sur la terre, frémit le chef de la police.

— C'est un orang-lord, expliqua Dickson en regardant avec horreur l'agonie du formidable quadrumane, un homme des bois de la mystérieuse forêt malaise…

— Et cela est venu à Preston ? gémit Mr. Sherwood.

— Avec quelques autres mystères de la maison Seagrave qui resteront à jamais des mystères, répondit Harry Dickson.

— Alors c'est lui l'assassin… balbutia Mr. Sherwood.

— Des trois pompiers ? Certainement !

— Non, non, des autres, vous savez bien !

— Allons donc, Sherwood, ne dites pas de bêtises, riposta Harry Dickson, un orang-lord n'a besoin que de ses effroyables mains pour occire un homme : il ne lui faut aucun couteau pour leur ouvrir le ventre.

— Il faudra pourtant que je trouve l'homme responsable du séjour en notre ville de ce monstre criminel ! s'écria le policier.

— D'accord, mais en agissant de la sorte, vous aurez fait faire un rude pas à l'affaire !

— Cela se tient, hein ? triompha Mr. Sherwood. Et l'incendie et un tas d'autres choses… oui, oui, je comprends.

— Vous m'en voyez très heureux, cher vieux, dit Harry Dickson avec un peu d'ironie.

Puis, il se tourna vers Waters qui contemplait, médusé, l'affreuse dépouille de l'homme-singe.

— Vous ferez bien d'amener la petite auto-pompe devant ce square, Waters, dit-il, et d'envoyer quelques jets

d'eau dans les frondaisons de ces arbres qui commencent à s'illuminer comme une fête foraine, nous avons assez d'un incendie dans Preston, pour aujourd'hui !

Une escouade d'agents cyclistes déboucha en ce moment au tournant de la rue et reçut l'ordre de seconder Waters dans l'extinction du nouveau feu et dans le transport des cadavres.

Harry Dickson et Mr. Sherwood revinrent sur les premiers lieux du sinistre.

Le feu continuait à y faire rage, et sa puissance s'accroissait visiblement ; personne ne dormait dans Preston cette nuit et, au-delà des cordons policiers, une foule énorme moutonnait, en proie à une vive émotion.

Le détective regagna la limousine et regarda la sombre cohue lointaine.

— Je serais curieux de revoir Tom, se dit-il, j'ai dans l'idée qu'il nous apportera quelque profitable nouvelle.

Quelque temps se passa encore, et enfin il vit une silhouette familière se détacher du cordon des agents, parlementer encore quelques instants et accourir à toutes jambes.

— Maître, s'écria le jeune homme, j'ai vu l'agent Waters et j'ai compris notre fuite de tout à l'heure dans le parc de Seagrave House !

— Oui, mon gars, le tonnerre que nous avons entendu n'est autre que le singulier bruit qu'émet le monstre que je viens d'abattre. On affirme que ce sinistre roulement serait provoqué par les poings de la bête en fureur, se frappant le torse avec frénésie.

— Nous avons bien failli perdre la tête dans cette équipée, tout comme les infortunés sapeurs-pompiers !

— Au rapport, Tom, quelle connaissance avez-vous rencontrée ? demanda tout à coup le détective.

— Attendez, j'ai vu d'abord quelqu'un qui n'était connu ni de vous ni de moi, mais qui a néanmoins attiré vivement mon attention. Imaginez-vous un petit homme brun, bizarrement habillé, au regard fuyant et mauvais, qu'on ne s'attendrait pas à trouver à Preston.

— Vous me faites languir, vilain garçon !

— Un Javanais, maître !

Harry Dickson siffla et fit signe à Sherwood de s'approcher.

— Vous avez entendu ce que mon élève vient de dire, non ? Eh bien, il a vu un Javanais ! Je suppose qu'il essayait de se défiler dans la foule.

— Oh oui, son apparition fut brève comme un éclair, il a filé comme une couleuvre dans les hautes herbes.

— Je n'ai pas connaissance de la présence d'un pareil individu dans notre ville, déclara Mr. Sherwood, et il ajouta aussitôt avec désespoir : Pas plus de celle de ce damné orang-outang !

— Pardon, orang-lord, ce n'est pas tout à fait la même chose. Les naturalistes sont fort en peine pour le classer : homme ou bête ? Je crois qu'il tient des deux, surtout en ce qui concerne leurs défauts.

— Demain, dit Mr. Sherwood, je ferai battre la cité pour retrouver le Javanais, c'était certainement le gardien de la bête infernale.

— Je ne le crois pas, dit doucement Harry Dickson.

— Et pourquoi pas ?

— Un souvenir de lectures scientifiques faites jadis, et même de quelques voyages que j'ai entrepris dans la jungle de Bornéo. Jamais, Sherwood, jamais entendez-vous, un orang-lord n'a été asservi par un indigène. Il affecte envers eux sinon la colère du moins un hautain mépris. Par contre, il y a d'autres créatures qui parviennent très bien à les dominer et à en faire en quelque sorte un serviteur.

— Vraiment ? Et qui donc ?

— Les blancs !

— Sapristi, s'écria comiquement le chef, et il ne manque pas de blancs à Preston !

— Je ne vous le fais pas dire ! répliqua Dickson en riant.

— En fait de visages connus, dit Tom Wills, je n'ai distingué que celui de Mr. Pinchery.

Harry Dickson prit un air intéressé.

— Ce bon Pinchery s'est donc dérangé comme tout le monde pour voir flamber la maison Seagrave. Et dites-moi, Tom, comment était-il ?

— Mais, comme toujours, répondit Tom étonné, il n'y a rien de bien remarquable chez ce vieux birbe !

— Je vous l'accorde, mais il y a un détail sur lequel j'insiste : portait-il son parapluie avec lui ?

Tom réfléchit et finit par secouer la tête.

— Non, je puis vous affirmer qu'il ne l'avait pas !

Harry Dickson poussa un cri étouffé et son visage prit une étrange expression de souci et de perplexité.

— Sherwood, s'écria-t-il, je me demande ce qui nous arrivera encore, c'est tellement inconcevable, tellement inattendu… laissez-moi dire : tellement *impossible !*

— Mais quoi donc ? s'impatienta le policier.

— Tout se bouleverse, tout redevient noir et peut-être singulièrement terrible, Sherwood, dit nerveusement le détective : Mr. Pinchery n'avait pas son parapluie !

CHAPITRE 5

LE PARAPLUIE DE MR. PINCHERY RÉAPPARAÎT

Le lendemain, le sinistre de la nuit faisait les frais de toutes les conversations. Aussi, une nouvelle d'un tout autre genre passa-t-elle presque complètement inaperçue.

L'état de Sir Evans changea complètement.

Lorsque l'infirmier attaché à sa personne vint le voir à l'aube, il le trouva debout, réclamant ses vêtements.

— Je vais avertir les docteurs Clavering et Mills, s'écria l'employé, stupéfait et émerveillé à la fois.

— Vous allez faire avancer une automobile qui me reconduira chez moi, j'y recevrai les médecins pour leur dire que je vais bien et que je désire avoir la paix, m'entendez-vous ? Vous vous présenterez aujourd'hui à mes bureaux pour recevoir un chèque.

L'homme ravi s'inclina et, une heure plus tard, Mr. Evans avait regagné son domicile. Il y fut reçu par le secrétaire Crail, qui avait été averti par téléphone de la clinique et qui se vit attraper de la plus belle façon, parce que la maison se trouvait sous scellés.

— Enlevez-moi cela, Crail, gronda le grand patron, puis vous vous chargerez de me trouver un domestique convenable car je renvoie Grissman.

— Grissman ? Mais il est mort, sir !

— Ah ! vraiment ? C'est très bien ! Raison de plus pour me trouver un nouveau serviteur. Puisque vous êtes là, vous allez me raconter ce qui est arrivé pendant mon absence.

Mr. Crail retraça les événements des dernières journées et Sir Evans l'écouta sans dire un mot.

Quand il eut achevé son récit, Mr. Evans prit brièvement la parole.

— Je recevrai la police ce matin même, car je suppose que je serai obligé de lui faire quelques déclarations. Tout rentrera dans l'ordre des choses de jadis. Je n'approuve pas le choix qui est tombé sur Pinchery qui manque d'initiative. Lommel aurait été plus à sa place.

Du geste, il congédia son sous-ordre qui se mit immédiatement en relation avec le chef de la police.

Celui-ci, accompagné de Harry Dickson et de Tom Wills, arriva aux usines au moment où les docteurs Clavering et Mills quittaient la maison du maître. Ils avaient tous les deux l'air penaud et contrit.

— Sir Evans nous a reçus comme des chiens, dirent-ils. Il nous a littéralement renvoyés, disant qu'il ne lui manque rien et qu'il soignera ses égratignures, lui-même. Il paraît nous en vouloir surtout de son envoi dans une clinique. Il a ajouté que tout cela c'étaient des… foutaises, comme s'il n'avait pas été à deux doigts de la mort et, en tout cas, en danger de perdre à jamais l'esprit.

— Nous allons donc enfin savoir quelque chose, dit Mr. Sherwood en se frottant les mains.

Sir Evans les reçut dans son ténébreux bureau, installé dans son fauteuil, le dos tourné aux fenêtres.

— Excusez-moi, dit-il d'une voix sourde, la seule chose qui me gêne encore, c'est la lumière, elle m'entre comme un poignard dans les yeux. Les médecins sont des ânes ! Je pense, messieurs, que vous avez des questions à me poser. Tel que vous me voyez, je m'efforcerai d'y répondre, mais je crains de ne pas pouvoir vous apprendre grand-chose.

— Mais vous ne savez donc pas tout ? s'écria Mr. Sherwood.

— Tout ? ricana le maître des usines, oui, si tout est synonyme de rien, ce que des philosophes amis du paradoxe prétendent volontiers.

— Et vos blessures, Sir Evans ? demanda Harry Dickson en désignant le front entouré de linges épais.

— Peuh… ce n'est rien, il n'y avait aucune raison pour que ces idiots de Mills et de Clavering me fassent quitter ma maison !

— Voudriez-vous nous donner des détails concernant l'agression dont vous avez été victime, il y a une dizaine de jours ?

— Dix jours, vraiment… dix jours ? murmura Sir Evans à voix basse.

— Exactement, nous vous avons trouvé luttant contre la mort !

Sir Evans resta immobile, les yeux fixés sur le tapis.

— J'avais été menacé, dit-il, plus dans mes biens que dans ma vie. J'ai voulu mettre une grande partie de ma fortune à l'abri…

— En quoi consistait-elle ? demanda tout à coup Dickson.

Evans hocha doucement la tête et prit quelque temps avant de répondre.

— En or. Des lingots d'or tels qu'en possède la Banque d'Angleterre, dit-il enfin à voix basse.

Harry Dickson approuva d'un lent mouvement de tête.

— Craigniez-vous à ce point l'homme qui vous menaçait, que vous m'avez fait appeler, Sir Evans ? demanda-t-il.

L'usinier poussa un profond soupir.

— Oui, je savais ce dont il était capable. Ma fortune lui a échappé, grâce à la vigilance de notre police locale, mais

j'avais à compter désormais avec sa vengeance, alors j'ai envoyé ma demande de secours à Londres.

— Quand je suis arrivé, l'agression avait déjà été commise, dit le détective.

— Je comprends fort bien, elle a même dû avoir lieu peu de minutes après mon appel.

— Pourriez-vous nous donner tous les détails désirables ? demanda Mr. Sherwood.

— Détails ?

Sir Evans poussa un ricanement amer.

— Je crains qu'ils ne soient bien pauvres. Les voici : J'envoyai mon télégramme à Londres par téléphone et je me retirai dans ma chambre à coucher. Je n'y étais pas de cinq minutes que je regrettai mon appel, monsieur Dickson. Oui, je le regrettai et je ne vais pas vous en cacher la raison. Vous appeler à mon secours, c'était devoir vous dire le nom de celui qui me menaçait. Je le connais, mais je ne veux pas le dire, je ne le divulguerai jamais.

» J'ai donc voulu rétracter mon télégramme. Je retournai dans mon bureau qui n'est séparé de ma chambre que par une double porte, masquée d'une épaisse draperie, comme vous le savez. En approchant de la porte, j'entendis un léger bruit dans la pièce ; j'ouvris sans bruit et je vis ma lampe de table allumée.

» Un homme se penchait sur mon bureau, c'était mon domestique Grissman. Il faisait quelque chose de bizarre et d'écœurant, je crois.

— Quoi donc ? s'écria le détective.

— Je ne puis le dire exactement, cela me semblait une sorte de rite : il y avait du sang sur mon bureau et alors…

Sir Evans se tut et frémit.

— Alors… j'ai l'impression très vague de quelque chose de sombre et de très grand, je crois bien avoir reçu un coup, peut-être deux sur la tête.

— Et l'évanouissement qui coupe court à tout, grommela Harry Dickson.

Sir Evans fit un geste d'approbation.

— Pourtant, on vous a trouvé sur votre lit, baignant dans votre sang, Sir, dit Mr. Sherwood.

— C'est bien possible, répliqua Sir Evans, si vous me disiez que l'on m'a retrouvé au sommet de la plus haute cheminée de mon usine, je vous répondrais encore que c'est possible, puisque je ne me souviens plus de rien. Attendez… J'ai encore l'impression très vague de certains réveils dans la chambre de la clinique et de la présence à mes côtés des docteurs Clavering et Mills, mais c'est absolument tout ! J'ai dit, messieurs !

Il se tourna péniblement vers Harry Dickson.

— Je ne porte aucune plainte, Sir, contre personne, je renonce à vos services, mais non à les payer. Un de mes secrétaires inscrira tout à l'heure le chiffre que vous direz sur un chèque que je signerai.

Harry Dickson fit un geste de refus.

— Je ne suis plus à votre service, Sir Evans mais à celui de la justice de mon pays. Il y a plusieurs morts à venger dans cette malheureuse affaire.

— Cela vous regarde, répondit Sir Evans en passant une main lasse sur les bandages de son front. Je ne vous retiens plus, messieurs, et, si faire se peut, je désire ne plus être inquiété, ni interrogé à l'avenir. Vous avez appris de moi tout ce que j'avais à vous apprendre.

— Eh bien, elle est raide, grommela Mr. Sherwood en partant, moi qui croyais que l'énigme allait s'évanouir, la porte du mystère s'ouvrir comme au mot de Sésame !

— Bah, répondit Harry Dickson, ce ne sera pas Mr. Evans qui prononcera le mot magique, voilà tout !

Ils allaient quitter le jardin de l'usine quand ils se heurtèrent à Mr. Crail, dont le visage exprimait une sourde inquiétude.

— Messieurs, dit le secrétaire, je suis content de vous rencontrer, bien que mes craintes soient peut-être un peu prématurées.

— Des craintes, vous aussi ? s'écria Mr. Sherwood.

— Mr. Lommel n'est pas venu à l'usine, et j'ai grand besoin de lui maintenant que le patron est revenu, d'autant plus que je crois que Mr. Evans ne voudra traiter qu'avec lui. J'ai téléphoné chez lui, et sa logeuse m'a répondu qu'il n'avait pas reparu à son domicile depuis hier après-midi. Mon collègue Lommel est l'homme le plus rangé du monde et jamais je ne lui ai connu le moindre retard dans ses heures de présence. Je suis très inquiet, messieurs, je ne vous le cache pas, conclut le secrétaire.

Harry Dickson retourna sur ses pas.

— Voulez-vous me faire visiter le bureau de Mr. Lommel, dit-il.

— Volontiers, accepta Mr. Crail, voulez-vous vous donner la peine de me suivre ?

Les secrétaires de Sir Evans occupaient des bureaux aussi peu luxueux que possible ; le mépris du grand patron pour le confort moderne s'étendait aux locaux qu'il affectait à son personnel.

Les détectives furent introduits dans une grande et triste pièce dont les murs n'avaient pas reçu de coup de badigeon depuis des années. Les meubles se réduisaient au strict nécessaire : des tables en bois blanc, de mauvais fauteuils, un poêle en fonte.

Mr. Lommel devait être un homme d'ordre car aucun papier ne traînait ; les documents étaient classés avec soin, aucune fantaisie ne présidait à la pose des crayons et des plumes sur la table à écrire.

Pourtant, Harry Dickson ne négligea aucun coin, et il fouilla dans ce vide exaspérant avec la même passion que s'il se fût agi d'un capharnaüm.

Il sembla à la fin trouver tout de même quelque chose : c'était un petit morceau de toile d'emballage très grossière et épaisse, qu'il dégota au pied d'une des tables, qu'il examina et qu'il mit en poche.

Ensuite, ils quittèrent la pièce et prirent congé de Mr. Crail sur de vagues paroles de réconfort.

Ils accompagnèrent Mr. Sherwood au bureau de la police où Dickson laissa immédiatement cours à son mécontentement.

— Nous jouons de déveine, Sherwood, c'est moi qui vous le dis, Lommel disparaît au moment où je trouve ceci !

Il jeta avec un geste de colère le morceau de bure sur la table.

— Ceci… oui, ceci, hurla-t-il littéralement.

— Ce chiffon ? demanda Mr. Sherwood avec un peu de mépris.

— Ce chiffon oui, mon vieux, ce lambeau de pure lumière ou plutôt qui ne tarderait pas à rayonner comme un nouveau soleil, si nous avions… Lommel.

Le chef de police prit le morceau d'étoffe, l'examina et le laissa retomber sur la table avec un soupir.

— Il est sale, dit-il, c'est tout ce que je puis en dire.

— C'est bien ce que je lui reproche le moins, riposta aigrement Harry Dickson, au contraire ! Passez-y les doigts, Sherwood, si vous ne craignez pas de les salir et que voyez-vous ?

— Eh bien, de la poussière !

— Mais quelle poussière : de la poudre de soleil !

— En attendant, elle est bien noire.

— Justement, c'est du plomb !

— Et vous croyez que je suis plus avancé de savoir cela ? s'écria le chef avec désespoir.

— Ah, ces hommes qui regardent et qui ne voient pas ! se lamenta le détective, mais cela brille au contraire, cela parle, cela hurle… hélas bien inutilement maintenant, puisque Lommel n'est pas là !

— Vous allez me rendre fou, Dickson, gémit Mr. Sherwood, allons dîner mon ami. On a envoyé des truites à Mrs. Sherwood et deux magnifiques canards sauvages, si je n'avais pas devant moi la perspective d'un tel repas, je serais capable d'aller me noyer dans le canal.

— Oui, ricana Harry Dickson, celui qui passe devant les entrepôts Dumster, par exemple ! La déveine se mettra donc toujours à nos trousses dans cette fantastique histoire ?

Pourtant une atmosphère un peu rassérénée régna autour de la table que la bonne Mrs. Sherwood avait si richement garnie.

Devant les truites servies en persillade et les canards dorés à la broche à la façon de la vieille Angleterre, on oublia un peu les tourments des derniers temps et aussi ceux de la journée.

Tom Wills reçut l'autorisation de se retirer après le dessert. Il avait à accomplir une mission, celle de retrouver le petit Javanais.

Il est vrai que, depuis l'aube, toute la police de Preston était sur les dents pour retrouver le bonhomme, mais les coups de téléphone arrivaient sempiternels et décevants au domicile du chef : rien ! Personne même ne se souvenait d'avoir jamais entrevu dans la ville un tel lascar qui, pourtant, ne devait pas passer inaperçu.

Harry Dickson s'était laissé gagner par une heureuse inertie, où les excellents vins de la cave de Mr. Sherwood avaient certes leur part. Il écoutait avec complaisance et même avec plaisir, le vieux policier exhumer des souvenirs vieux de trente ans.

— Rappelez-vous, Dickson, j'étais alors attaché à la brigade criminelle de Scotland Yard, vous n'étiez qu'à vos débuts à ces moments-là…

Et Harry Dickson se souvenait, approuvait, lançait une date, précisait un fait, évoquait, à son tour, le souvenir des luttes de jadis.

Le soir commençait à tomber et Mrs. Sherwood allumait les lampes, quand un violent coup de sonnette les fit sursauter.

On entendit aussitôt un vif colloque entre la servante et un visiteur.

— Mais c'est la voix de Mr. Crail ! s'écria Mr. Sherwood. Qu'on le fasse entrer immédiatement, ma chère amie, dit-il à sa femme.

Le secrétaire entra presque en courant.

— Monsieur Dickson, dit-il, je vous trouve enfin…

— Un nouveau drame ? s'enquit fiévreusement le chef de police.

— Non, non, il ne s'agit pas de cela. Il se peut que ce ne soit rien du tout et pourtant cela m'a tellement frappé que je ne puis trouver du repos avant de vous l'avoir raconté. C'est tellement en dehors de ses habitudes d'homme calme et pondéré !

— Voulez-vous parler de Mr. Lommel ? demanda anxieusement Mr. Sherwood.

— Mr. Lommel n'est pas revenu et je crains les pires choses, mais ce n'est pas de lui qu'il s'agit, mais de Mr. Pinchery.

— Ah ! s'écria Harry Dickson, soudain vivement intéressé.

Mr. Sherwood poussa la carafe de porto vers son visiteur qui se servit copieusement.

— Cela me remet un peu, murmura-t-il en savourant le généreux breuvage.

— Ainsi, Mr. Pinchery… encouragea Harry Dickson.

— Il n'était pas de service ce matin, et ne devait être présent à l'usine que pour l'expédition du courrier du soir, qui est dans ses attributions quotidiennes. Il arriva vers quatre heures, je le vis entrer par la grille du jardin.

» Il marchait comme à l'ordinaire, la tête baissée vers le sol, la mine revêche et triste. Arrivé devant la maison de Sir Evans, il s'arrêta un moment et leva lentement les yeux vers les fenêtres de l'étage.

» Tout à coup, il y eut un tel changement dans son attitude que j'en fus littéralement renversé, oui effrayé. Il devint livide comme un mort, les yeux lui sortirent de la tête, il leva les bras au ciel et poussa un cri aigu. Je vous le dis, messieurs : Mr. Pinchery avait dû voir quelque chose de hideux !

» Et pourtant, moi, je ne voyais rien que la triste maison du patron. Alors il fit brusquement demi-tour et s'enfuit dans la rue.

» Je ne pouvais pas quitter mon poste, mais je téléphonai au bureau de police. On m'y répondit que Mr. Sherwood était absent ainsi que Mr. Dickson. Je passai une heure d'inquiétude et d'effroi à attendre Mr. Pinchery qui devait me remplacer. Il arriva enfin. C'est à peine si je le reconnus : jamais je n'ai vu un homme en proie à une terreur aussi complète. Il ne me dit rien pourtant et ceux qui connaissent Mr. Pinchery savent qu'on ne le questionne pas.

» Il me congédia du geste et je l'entendis verrouiller derrière moi la porte de son bureau, comme s'il était en proie à une abominable crainte.

» C'est ce que je suis venu vous dire.

— Et vous avez bien fait, monsieur Crail, répondit le détective, mais permettez-moi une question : Quand Mr. Pinchery vint vers quatre heures, que tenait-il dans la main ?

— Mais rien du tout, Sir, il marchait comme toujours, les mains derrière le dos.

— Et quand il est revenu une heure plus tard ?

Mr. Crail réfléchit.

— Attendez que je me rappelle : il avait son parapluie.

Harry Dickson poussa un véritable hurlement.

— Son parapluie, entendez-vous, Sherwood ? Mr. Pinchery avait son parapluie ! C'est épouvantable, entendez-vous ? C'était déjà terrible de savoir que, hier soir, Mr. Pinchery a circulé dans les rues de Preston *sans* parapluie, eh bien, c'est tout simplement effroyable de savoir qu'il s'y promène maintenant *avec* un parapluie !

CHAPITRE 6

LE DIEU KAWANG

Mr. Sherwood ni ne fit un geste, ni ne dit un mot : il était pétrifié, sa bonne figure reflétait le plus formidable ahurissement, ainsi que la plus complète incompréhension. Harry Dickson le prit en pitié.

— Mon pauvre ami, ne croyez pas que je veuille compliquer à dessein les énigmes sans nombre qui nous entourent. J'erre encore dans de bien épaisses ténèbres et pourtant je sens la solution si proche, comme si elle était là, à portée de ma main.

Il refusa du geste la boîte de cigares que son hôte lui tendait et bourra sa pipe. Mr. Sherwood qui savait ce que cela pouvait signifier grogna d'aise.

La carrière de son célèbre ami était si riche en de semblables et fertiles fumeries !

Elle se prolongea pendant plus d'une heure, puis Dickson posa une question.

— Quel âge a Sir Evans ?

— Soixante-cinq ans, si je ne me trompe.

— Merci, et Pinchery ?

— Soixante-six ou soixante-sept, c'est le doyen des usines.

— Très bien encore, et feu Grissman ?

— Environ le même âge, lui aussi.

— Je suppose que le grand patron a voyagé quelque peu ?

— Oh oui, dans sa jeunesse, paraît-il, je crois qu'il a dû faire plusieurs fois le tour du monde.

— J'ai eu la curiosité, l'autre jour, de passer par la bibliothèque publique. J'aime beaucoup fouiller dans les collections des journaux de jadis. Il y en a une qui a attiré mon attention, c'est celle du « Sifflet ».

— Peuh, une ancienne feuille de chantage disparue il y a bien des années, dit Mr. Sherwood avec mépris.

— C'est exact, mais une de ces feuilles, vieilles de plus de quarante ans, parlait en termes couverts de Evans & Co, ou plutôt du changement tacite de sa raison sociale.

— Cette raison n'a jamais été bien connue, pourtant je crois savoir que l'ancien associé, Seagrave, fut impliqué dans une histoire honteuse, qui menaça de jeter le discrédit sur la firme entière, déclara le chef de police.

Le détective sauta du coq-à-l'âne :

— Lommel avait des dettes, le saviez-vous ?

— Heu… pas précisément, mais cela ne m'étonne guère : il était joueur et passait pour faire clandestinement la noce.

Harry Dickson retomba dans son silence, mais son ami remarqua que sa pipe fumait moins frénétiquement et qu'une sorte de paix semblait être descendue sur le détective, dont le regard avait pris de singulières clartés.

Ce fut ce moment que Tom Wills choisit pour revenir. Il jubilait et cria dès son entrée dans la salle à manger :

— J'ai retrouvé mon lascar !

Son maître se frotta les mains et la clarté dans ses yeux s'accrut.

— Mais où Tom, où ? C'est là une chose primordiale.

— Aux usines Evans !

Mr. Sherwood sursauta.

— Il faut l'empêcher de commettre un crime !

— Sans doute, sans doute, répondit Harry Dickson en esquissant un vague mouvement d'indifférence, mais nous n'en sommes pas là. Que faisait-il, Tom ?

— Il regardait la maison de Sir Evans !

— Et qui se trouvait près de lui ?

— Ah, fit Tom interloqué et déçu à la fois, vous saviez donc qu'il y avait quelqu'un auprès de lui ?

— Je vous en dirai même plus long en affirmant que c'était Mr. Pinchery !

Tom Wills prit une attitude de mécontentement extrême.

— C'est bien la peine de se donner tant de mal : pendant que je cours les rues, vous trouvez cela tout seul, dans un fauteuil !

Le détective haussa les épaules en riant.

— Et la logique ? L'éternelle logique ? Personne ne peut observer la maison de Sir Evans, sans être remarqué aussitôt par Mr. Pinchery, surtout depuis l'effrayante chose qu'il y a vue.

— Mais quelle est cette chose ? s'écria Mr. Sherwood, le savez-vous ?

— Je crois le savoir maintenant : c'était un mort !

— Encore un !

— Mais un mort étrange en vérité : c'était *un mort qui ne savait pas qu'il était mort !*

Mr. Sherwood se prit la tête dans les mains.

— Non, non, je renonce à comprendre… ah, vous me faites de plus en plus songer à prendre ma retraite !

— N'en faites rien, Sherwood. Avant que l'aube se soit levée sur Preston, il n'y aura plus de mystère.

— J'ajoute, dit Tom Wills, que le Javanais ne bougeait pas plus qu'une souche mais que Mr. Pinchery pleurait.

— Et, murmura le détective à voix basse, avait-il son parapluie ?

Tom secoua la tête.

— Non, maître, il ne l'avait plus !

Harry Dickson poussa un cri de joie.

— Enfin… c'est tout ce qu'il me restait à savoir. Pinchery n'avait plus son parapluie, *c'est qu'il avait compris.* Et puisqu'il a compris, moi aussi, je comprends à présent ! Tout s'enchaîne, tout… tout ! Récapitulons les points les plus im-

portants de cette affaire et qui sont devenus si lumineux : Le chat mort – Le télégramme envoyé à Harry Dickson – Les traces de sang humain – La pince de l'interne Hage – Le morceau de toile souillé de poussière de plomb – L'effroi de Mr. Pinchery – Et les successives apparitions et éclipses de son parapluie. Tout est là !

— Et vous voulez que l'on comprenne quelque chose à ce charabia, rugit Mr. Sherwood dont le visage s'empourpra.

— Vous avez oublié l'incendie de Seagrave House et son terrible orang-lord, parmi vos points, maître, reprocha Tom Wills.

— Des intermèdes, Tom, et rien de plus ! Allons maintenant !

— Où cela ?

— Où donc ailleurs qu'aux usines, nous allons faire lever un rideau qui s'abaissera presque aussitôt sur une belle finale !

Mr. Sherwood n'en entendit pas davantage : il sauta sur son manteau et son chapeau et bondit vers la porte.

— Combien d'agents nous faut-il, Dickson ?

— Mais aucun !

— Comment ! nous n'aurons personne à arrêter dans une affaire aussi criminelle ?

— Personne, Sherwood, ou plutôt plus personne. Non, pas non plus d'automobile, fit Harry Dickson en voyant son ami faire le geste d'arrêter un taxi qui passait. Nous avons le temps pour nous, et la soirée est merveilleuse. Laissez-moi

taquiner encore un peu ma soif de mystères qui vont, hélas !, bientôt s'évanouir. Voyez-vous, dès qu'un problème est parvenu à sa solution, il ne m'intéresse plus.

Ils arrivèrent devant les usines. Seule une lumière brillait à l'étage de la maison de Sir Evans.

Dans la cour, ils aperçurent une ombre qui marchait à pas lents et qui ne fit aucun mouvement pour se dérober à leur approche. C'était Mr. Pinchery.

— Je vous attendais, messieurs, dit le vieillard d'une voix éteinte.

— Où est… l'autre, le Javanais ? demanda doucement Harry Dickson.

De la main, le secrétaire indiqua un massif de viornes.

— Il est là, mort… une maladie de cœur. Il est parti heureux parce que…

— Vous lui avez juré de renvoyer quelque chose dans son pays.

— Précisément.

Harry Dickson sonna. Le nouveau domestique vint ouvrir.

— Eh bien, Snivvers ? demanda le détective.

— Snivvers ? s'exclama Mr. Sherwood.

— Vous ne reconnaissez pas Snivvers de Scotland Yard ? Il est vrai qu'il était bien jeune quand vous avez quitté Londres, Sherwood, mais déjà, dans ces temps lointains, il

n’avait pas son pareil pour jouer au domestique de bonne maison !

Le valet s’inclina.

— Il a fait ses valises vers quatre heures, quand Crail lui eut apporté le montant des chèques qu’il avait fait toucher à la banque : il y en avait pour trente mille livres en billets de cent.

— Ah bien, et ensuite ?

— Je lui ai apporté son thé et, depuis, il dort !

— C’est parfait, montrez-nous le chemin, mon garçon.

Snivvers les introduisit dans la chambre à coucher où, sur un petit guéridon, le thé du five o’clock se trouvait servi.

Affalé dans un fauteuil, revêtu d’un ample manteau de voyage, Sir Evans dormait.

— Inutile de l’éveiller, dit Harry Dickson, je crois que la dose de véronal a été un peu forte, et il en a encore pour une ou deux heures à ronfler.

Il se tourna vers le chef de la police.

— Je croyais que vous n’auriez personne à arrêter, Sherwood, dit-il, mais à présent je crains qu’il n’en soit plus ainsi : nous sommes devant une affaire de faux et d’usage de faux, suivie d’une tentative de vol.

— Qui… mais qui…, balbutia Mr. Sherwood en regardant avec effarement l’homme endormi, vous ne supposez pas que Sir Evans… ?

— Vous le chercherez longtemps avant de le trouver, ricana Dickson, mais contentez-vous de ce bonhomme !

D'un tour de main, il arracha une fine barbe postiche et un gros bandage blanc.

— Lommel ! hurla Mr. Sherwood. Du diable si je puis y voir clair !

— En attendant qu'il se réveille, nous pouvons bavarder un peu, dit Harry Dickson, et Mr. Pinchery…

Il leva les yeux sur le vieux secrétaire :

— Pardon, monsieur Seagrave…

Mr. Pinchery inclina la tête.

— Mon vrai nom est Maple Seagrave, dit-il d'une voix triste.

— L'associé de la firme Evans & Co, et à présent son unique propriétaire, puisque Evans n'est plus !

— Mr. Evans n'est plus, que dites-vous ? s'exclama Mr. Sherwood.

— Patience ! nous y arrivons, riposta Harry Dickson, mais pendant quelques minutes j'aurai à parler du temps passé.

» Donc, il y a plus de quarante ans, pour une triste affaire que je n'ai pas à exhumer, Mr. Seagrave, le père de Mr. Pinchery que nous continuerons à appeler ainsi, s'il le permet, se retira nominalement de la firme, mais ses intérêts y restèrent les mêmes.

» Pour oublier un peu, son fils alla voyager à travers le monde. Il avait un ami intime de son âge, le fils de l'associé de son père, le Mr. Evans que nous connaissons.

» Leurs familles, les trouvant un peu jeunes pour se lancer dans de si lointaines aventures, les firent accompagner par un domestique dévoué qui, en vérité, n'était guère plus âgé qu'eux, mais dont ils appréciaient l'intelligence et la vaillance réfléchie. C'était le brave Grissman. Ils virent du pays, beaucoup de pays, et visitèrent également les Indes néerlandaises, terre fort mystérieuse en ces temps et qui l'est encore quelque peu restée, comme nous le savons.

» Ici, se situe un fait, ayant trait à Sir Evans personnellement, et qui eut une répercussion à travers les années. Elle fut même à la base de l'affaire qui nous occupe. Mr. Pinchery ne nous refusera pas des détails à ce sujet.

Le vieillard accepta d'une simple inclinaison de tête.

— Evans était un jeune homme amoureux du péril et de l'extraordinaire. Un jour que nous nous étions aventurés bien loin dans la jungle malaise, nous tombâmes au milieu d'une tribu particulièrement sauvage.

» Pourtant nous fûmes bien reçus par les indigènes et Evans surtout gagna leur confiance. Il fit même plus : il se fit initier à un de leurs rites secrets. Cette cérémonie lui valut la dignité de prêtre du dieu Kawang, qui est bien plus un démon qu'un dieu.

» Pourquoi Evans se prêta-t-il à ces curieuses manigances ? Je ne le sus que plus tard. La statue de cette épouvantable divinité était toujours couverte d'un voile noir, qu'on ne retirait que deux fois par siècle. Au moment où

nous nous trouvions sur place, il fallait encore quarante ans environ pour que semblable cérémonie eût lieu.

» Je demandai un jour la raison de ce long intervalle à un des hauts dignitaires de la tribu et il me répondit :

» — Cela est dicté par une antique sagesse : le mortel qui voit Kawang en face est aussitôt envahi par un irrésistible désir de tuer. Tous les cinquante ans, le voile tombe devant quelques guerriers de la tribu qui sont tout de suite envoyés au loin, sur des terres occupées par des peuplades ennemies.

» Je ne vis donc pas le démiurge à découvert, mais je visitai son temple et y vis d'horribles momies au ventre débridé en croix.

» — C'est de cette façon que tuent ceux qui ont vu Kawang, m'expliqua mon guide.

— Grands dieux ! s'exclama Mr. Sherwood, se pourrait-il…

Harry Dickson lui fit un signe mécontent et Mr. Pinchery continua.

— Nous retournâmes en Europe et ce ne fut qu'à notre arrivée à Preston que mon ami me fit l'étrange confidence. Il avait enlevé la statue de Kawang, qui était, paraît-il, en or pur, et l'avait remplacée dans son temple par une forme ressemblante pétrie dans de l'argile. Les indigènes mettraient quarante ans à découvrir la substitution. Mais il m'avoua également que, pris d'une superstitieuse terreur, il n'avait pas retiré le voile de la statue.

» Grâce à d'habiles subterfuges, il réussit à la soustraire à la curiosité de la douane anglaise et à l'installer dans un réduit de sa maison, connu par lui seulement.

Mr. Pinchery se tut, visiblement fatigué.

— Si vous voulez, dit Harry Dickson, je continuerai pour vous, monsieur Seagrave, car, fort de ces détails, je pourrai expliquer tout ce qui arriva dans ces derniers jours. Que l'on me suive avec attention. Quarante ans se sont passés.

» Les indigènes découvrent le vol de leur dieu. Ils ont la mémoire tenace et immédiatement les soupçons se portent sur l'étranger qui fut sacré grand prêtre autrefois. Ils envoient un émissaire en Angleterre avec mission de reprendre Kawang… Cet émissaire, nous le connaissons, c'était le petit Javanais.

— Whûrnee, dit doucement Mr. Pinchery, un homme de grande science…

— Pourquoi avait-il apporté avec lui ce terrible orang-lord ? demanda Dickson.

Une vive émotion s'empara du vieil homme à cette question.

— Whûrnee n'aurait jamais voulu châtier de ses propres mains le voleur sacrilège, comme il en avait reçu l'ordre – et même il n'aurait pas pu le faire.

— Oui, murmura le détective, et d'un autre côté il me semble avoir appris que jamais un orang-lord n'obéissait à un indigène.

— Vous avez compris, monsieur Dickson, Whûrnee n'était malais que de par sa mère… C'était le fils d'Evans. Whûrnee alla trouver Evans, qui le chassa, mais qui comprit la menace qui désormais allait planer sur lui. Une étrange soif d'or, d'or pur, s'était emparée depuis des années de Sir

Evans et il résolut de sauver avant tout sa fortune qui lui était plus chère que sa vie.

— Halte ! s'écria Dickson, ce déménagement de son or avait un autre motif et mystérieusement il a causé sa perte. Tout l'or était en sûreté à Londres, il ne restait plus qu'un dernier convoi que le fidèle Green devait emporter le lendemain. Or ce dernier envoi ne comportait plus aucun lingot mais bien le dieu Kawang !

» Tous les soirs, Evans retirait d'une cachette, connue de lui seul et de Green, les blocs d'or qui devaient partir le lendemain, escortés par les agents de la police locale. Ce dernier soir, le maître des usines avait donc un autre envoi à préparer et, pour la première fois, il vit Kawang !

» Ici, nous entrons en plein dans le mystère des religions indigènes. Je ne me charge pas de le dissiper, je ne le pourrais, d'ailleurs. La malédiction du démon Kawang est-elle réelle ? L'esprit de Sir Evans fut-il frappé soudain de démence devant l'infernale monstruosité qui surgit devant lui ?

» Le fait est que le premier être qui parut devant lui à ce moment, était un petit chat que Grissman élevait en cachette dans un réduit des combles. Et Evans tua la petite bête selon les rites sanglants des adeptes de Kawang.

» C'est ainsi que la trouva Grissman, et l'intelligent serviteur comprit. Aussitôt, il lança un télégramme à Londres, me priant d'accourir.

» Mais Evans l'entendit ! Pris de fureur, il s'élança sur son domestique qui s'enfuit vers l'étage supérieur, espérant pouvoir s'enfermer dans le réduit secret. Déjà dans le bureau, Grissman reçut le premier coup, mais il eut la force de s'enfuir encore.

» Comprenez-vous maintenant les traces de sang de notre première enquête, Sherwood ? Traces de sang de chat bien menues, laissées par le petit cadavre que Grissman gardait près de lui en téléphonant. Traces de sang humain sur le bureau, résultant du premier coup assené par Evans à son serviteur. Traces doubles sur l'escalier. Car, dans le réduit, les deux hommes ont lutté et Evans a reçu des coups terribles, mais il est resté vainqueur. Et, sa démence aidant, il mutila sa victime selon les horribles rites indigènes.

» En regagnant sa chambre, il lui resta assez de force pour torcher le sang qui était répandu sur sa table de travail, puis il retourna dans sa chambre à coucher où il perdit définitivement connaissance.

» Et maintenant un autre acteur entre en scène. C'est Mr. Lommel. Lommel est un dépensier. Lommel a des dettes. Lommel convoite le convoi d'or ! Il a préparé dans les sous-sols de son bureau un chargement de saumons de plomb, emballés de la même façon que les blocs d'or et attend une occasion propice pour faire une substitution au nez et à la barbe de Green, le voiturier. Mais l'occasion ne se présente pas, pour le bon motif que Lommel ne connaît pas la cachette et qu'il lui est impossible de s'introduire dans la maison. Il se désespère, car le dernier envoi va partir.

» Arrive alors le jour du crime. Lommel estime qu'il a beau jeu, mais il lui faut agir vite. Il apprend que l'interne Hage sera de garde de nuit auprès du blessé. Hage est son compagnon d'études et peut-être de débauche, en tout cas c'est un garçon pauvre. Il le gagne à sa cause.

» Hage fouillera la maison pendant sa nuit de veille et transportera les lingots dans la cave en les remplaçant dans leur cachette par les saumons de plomb emballés de toile.

Mais Lommel pense à tout, il craint que Green ne puisse remarquer quelque chose. Comme ce dernier est un fieffé buveur, il lui est facile de lui faire prendre une boisson droguée.

» Drogue qui aura pour effet non seulement de l'endormir, ce qui n'a pas grande importance, mais de l'abrutir suffisamment pour tuer en lui, pour quelques heures, toute perspicacité trop grande.

» Hage, homme intelligent et madré, découvre la cachette qui doit s'ouvrir dans la chambre même de Sir Evans. Il l'ouvre, mais au lieu de lingots il ne voit que la forme voilée. Il soulève ce voile et ce qu'il aperçoit est tellement affreux qu'il perd la tête et appelle un agent à son secours. Or à ce moment, Evans s'éveille, il voit tout… Sa folie meurtrière le reprend : il tue Hage, de la façon que nous connaissons.

» Les policiers découvrent l'interne, le ventre ouvert, et dans sa main, la petite pince qui a dû servir à ouvrir la porte clandestine de la cachette. Ils trouvent également Sir Evans, plongé dans sa torpeur de la veille, mais… le maître des usines *joue la comédie !*

» Finissons-en avec les événements de cette nuit. Lommel, inquiet, rôde autour de la maison de son maître. Il a téléphoné à Hage, mais c'est nous qui l'entendons, car il ignore encore la mort de son compagnon. En quittant les usines, il file en moto vers les entrepôts Dumster pour voir l'effet de la drogue sur Green. Il trouve Green mort ! Que s'est-il passé ? Je laisse volontiers la parole à Mr. Pinchery.

— Il ne fallait pas que la statue de Kawang parte, dit-il et Whûrnee savait que le lendemain les mains impies de Green l'emporteraient. Il tua Green… selon les rites, hélas ! La mai-

son des Seagrave était restée mienne et j'y avais donné asile à Whûrnee en mémoire de l'accueil que nous avaient fait jadis ses frères.

» Je comptais gagner de l'influence sur lui, suffisamment pour détourner la mort de mon pauvre Evans…

— Le lendemain, continue Harry Dickson, Evans fut transporté à la clinique mais vous comprenez que cela n'arrangeait pas ses affaires. Un infernal hasard le servit : Lommel vint lui rendre visite. Que s'est-il passé entre eux deux ? Ici, nous sommes réduits aux conjectures, mais je vois parfaitement Evans se dresser devant Lommel, l'esprit clair, et lui reprocher sa tentative de vol. Puis lui proposer un marché. Lommel a la même taille qu'Evans, les bandeaux que le blessé porte autour de la tête masquent aux deux tiers ses traits. Un postiche et un peu de maquillage aidant, et Lommel pourra facilement prendre la place de son maître pour une partie de l'après-midi et pour la nuit. Car Evans n'en demande pas plus. Lommel accepte, mais il ne voit pas revenir Evans.

» Il comprend qu'il lui sera difficile de continuer à jouer ce rôle à la clinique : il faut un coup de maître. Dès l'aube, il se déclare guéri et retourne chez lui ou plutôt dans la maison de celui dont il prend la place. Il feint la colère envers ses médecins et les congédie. Mais il n'y a pas lieu que la comédie perdure : il disparaîtra aussi vite que possible, après avoir profité de sa nouvelle personnalité, pour se faire payer des chèques plantureux qu'il signe du nom d'Evans. Car il croit qu'Evans pourrait revenir d'un moment à l'autre.

— Mais il est revenu ! s'écria Tom Wills puisque je l'ai vu…

— Oui, avant l'incendie. Je suppose qu'il a voulu s'introduire dans la maison pour voir si la statue de Kawang était encore en place. Les scellés l'ont dérouté.

— Et qui était l'autre personnage, maître ? Celui que vous avez vu pousser la porte ?

— Mr. Pinchery qui surveillait la maison, lui aussi, de crainte que Lommel, dont il avait compris le jeu, ne vînt y perpétrer son vol sacrilège !

D'un mouvement de tête, Mr. Pinchery approuva.

— Nous en arrivons au soir de l'incendie, dit Harry Dickson. Sir Evans n'avait pas tardé à comprendre que Whûrnee avait trouvé asile dans Seagrave House. Vous l'y avez vu entrer, fort bien camouflé, Tom, et il y allait dans l'unique but de tuer l'homme qui était… son fils.

» Mais l'orang-lord veillait et la fin d'Evans fut aussi terrible que celle des sapeurs-pompiers.

— Et l'incendie ?

Harry Dickson se tourna vers Mr. Pinchery.

— Whûrnee l'alluma, mais pourquoi ?

— Non, monsieur Dickson, il l'a seulement préparé et je l'ai laissé faire. Le Malais savait parfaitement qu'il n'aurait pu regagner sa patrie avec la statue, aussi sa mission n'avait-elle pas été confiée dans ce sens à l'envoyé.

» Il avait reçu l'ordre de renvoyer le Dieu Kawang *par la voie du feu !* Whûrnee avait préparé un foyer gigantesque dans la maison du parc, dans l'espoir d'y transporter un jour

la fameuse statue, d'y précipiter l'idole et de finir lui-même dans le brasier.

» Au moment où l'orang-lord se jeta sur Sir Evans, celui-ci lui tira un coup de revolver. Les conséquences en furent des plus singulières : la balle troua une lampe à pétrole qui explosa et le brasier final ne fut plus qu'une question de minutes ! Je pense que tout a été dit.

— Non mais, et votre parapluie qu'en faites-vous ? s'écria Mr. Sherwood.

Mr. Pinchery sourit tristement.

— Vous saviez donc ?

— Pas moi, confessa le chef de police, mais Mr. Dickson.

— Le parapluie de Mr. Pinchery, dit le détective, était… une seringue.

— Quoi ? s'écria Mr. Sherwood. Vous vous moquez de nous !

— Et pourtant, il en est ainsi, dit le vieillard. Il contenait une forte dose de chloroforme.

— Pour quoi faire ? murmura Mr. Sherwood.

— Pour se défendre, parbleu. Sans devoir tuer celui qui aurait pu le tuer, lui, dit Harry Dickson.

— Qui donc ? L'orang-lord ? Whûrnee ?

— Ni l'un ni l'autre, mais Sir Evans ! Car Mr. Pinchery a vu clair dans toute cette affaire, bien avant nous. Il savait qu'Evans jouait la comédie et qu'il aurait pu se dresser de-

vant lui, menaçant, criminel, et il s’était armé en conséquence.

» Quand il sut qu’Evans était mort et son corps dévoré par les flammes, il a laissé son parapluie à la maison. Et je compris alors que son ancien compagnon n’était plus. Mais ce soir, il l’avait de nouveau parce qu’il avait vu Evans reparaître. Devant la fenêtre de l’étage, il a vu surgir l’homme qu’il savait mort mais qui, lui, ne savait pas qu’il jouait le rôle d’un homme mort.

» Saisissez-vous le sens de ma phrase de tout à l’heure : *un mort qui ne savait pas qu’il était mort ?* Quand, quelques heures plus tard, Mr. Pinchery s’est rendu compte de la substitution et qu’il a reconnu le fantoche Lommel, il a abandonné définitivement son parapluie protecteur.

— Je crois que Lommel va se réveiller, fit tout à coup Tom Wills.

— Cela ne regarde plus que notre ami Sherwood, dit Harry Dickson en s’éloignant.

LA VOITURE DÉMONIAQUE

LA VOITURE DÉMONIAQUE

CHAPITRE PREMIER

LE NAIN JAUNE

Depuis trois heures de l'après-midi, des averses torrentielles s'étaient abattues sur Londres. En vain les gens avaient-ils espéré une éclaircie au crépuscule, qui pour regagner son domicile, qui pour courir à ses plaisirs : la pluie tombait de plus belle, redoublant souvent de violence.

Les égouts avalaient avec peine les ruisseaux qui filaient au long des trottoirs et l'on entendait leur gargouillement souterrain monter à la surface du sol avec une farouche et lointaine rumeur de cataracte.

À onze heures quarante-cinq, au sortir du théâtre italien de Drury Lane, deux gentlemen s'évertuaient en vain à appeler à coups de sifflet les taxis et les, plus rares, cabs, filant à travers la tourmente liquide, à des allures de bolide.

— Bah ! la pluie nous fera moins de mal que les balles, dit le plus âgé. Si l'on tentait le retour à pied vers Baker Street ? Qu'en dites-vous, Tom ?

— Je dis qu'on voit bien que vous n'étrennez pas un manteau neuf, monsieur Dickson, fut la réponse vexée. Ah !… Je donnerais bien quelque chose pour le plus affreux riflard du monde, en ce moment.

À cet instant, une voiture passa. C'était une sorte de calèche au goût du siècle dernier, traînée par un gros cheval bai et conduit par un vieux cocher à favoris.

— Holà, l'homme ! cria Harry Dickson. Le triple prix de la course pour nous conduire à Baker Street.

Le cocher eut un moment d'hésitation, puis il tira sur les rênes.

— Ceci n'est pas une voiture de louage, sir, dit-il d'un ton poli.

— Ce n'est pas bien loin, objecta le détective, et une couronne est toujours bonne à gagner, il me semble.

Tenté, l'automédon se gratta le nez.

— C'est que mon maître n'est pas un homme facile, sir, et s'il apprend cela il me fera une scène terrible.

— Bah, qu'en saurait-il ? Je suppose qu'il ne court pas les rues en ce moment, sous cette pluie d'enfer !

Mais le cocher poussa soudain une exclamation de frayeur.

— Ciel, le voilà ! Je regrette, sir !

Il caressa le cheval de la mèche de son fouet et alla se ranger à quelques mètres de là, le long du trottoir, sous le cône lumineux d'un réverbère. Un petit homme, vêtu d'un antique manteau à pèlerine, vint au-devant de la voiture, sortant d'un porche sous lequel il paraissait s'être abrité jusqu'à ce moment.

— Eh bien, eh bien, cria-t-il d'une voix de fausset, voilà que vous lanternez dans la rue, Smithers, et que vous me

faites attendre ! Je n’aime pas cela mon ami, je n’aime pas cela !

Le cocher descendit de son siège élevé, avec une lenteur trahissant un âge respectable, baissa le marchepied et ouvrit la portière en saluant. Le petit homme s’engouffra dans la vaste voiture, qui partit aussitôt au petit trot de son cheval trop bien nourri.

— Je ne m’en veux pas de n’avoir pu user du carrosse d’un bonhomme aussi vilain, bougonna Tom Wills. L’avez-vous vu, maître ?

— Euh… vu, quant à cela oui, mais je ne puis dire que je l’ai regardé. Tout ce qu’il me paraît, c’est qu’il ressemblait à quelque mauvaise fée Grignotte d’un conte de nourrice.

— C’est cela ! Jaune comme un citron et le nez rejoignant le menton en galoche ! Hou, le vilain !… Mais avec cela nous restons sous la pluie.

— Prenons cette rue de traverse, proposa Harry Dickson. Il serait bien malheureux qu’arrivés dans Oxford Street, on ne tombât pas sur quelque taxi en maraude.

Ils prirent par Shelton Street et arrivaient à l’angle de Newton Street quand Tom Wills s’écria de méchante humeur :

— Tenez… Voilà notre bel équipage !

L’antique guimbarde stationnait en effet au bord du trottoir, son cocher immobile sur le siège, le cheval museau baissé vers le pavé luisant.

La lumière d'une des hautes lampes à arc de la grande artère proche tombait en plein sur ce groupe désuet, allongeant ses ombres grotesques.

Comme ils s'approchaient, ils virent soudain une silhouette fine et élégante accourir de l'autre bout de la rue et s'engouffrer dans la voiture, dont la portière venait d'être ouverte de l'intérieur.

— Mince de chic ! s'écria de nouveau Tom Wills. L'avez-vous reconnue, maître ?

» C'est Daisy World, la vedette anglaise de la revue italo-britannique à laquelle nous venons d'assister dans Drury Lane. En voilà un dégoûtant sagouin !

» A-t-on idée d'emmener la plus jolie artiste de Londres dans la plus affreuse voiture de la City, alors qu'on est également le plus affreux bonhomme des bords de la Tamise !

La voiture s'était éloignée sous l'averse, dans la direction de Kingsway, et les deux détectives n'y pensèrent plus. Ils ne trouvèrent ni taxi, ni cab et, comme il était minuit passé, le subway avait fermé ses grilles.

Tom fit de mauvais rêves, où s'entremêlaient des nains jaunes, de jolies actrices, d'antiques voitures et des manteaux neufs abîmés par l'eau de pluie.

Mais, trois jours plus tard, ce rêve tournait au cauchemar éveillé.

Londres s'inquiétait vivement de la soudaine disparition de sa plus gracieuse divette, Daisy World, que personne n'avait revue depuis le soir de la grande pluie, et qu'une artiste de second rang avait dû remplacer au pied levé, dans la revue du théâtre italien.

Or, le hasard, et peut-être aussi la justice immanente, avaient voulu que Harry Dickson fût le dernier à la voir, au moment où elle s'éloignait dans la plus archaïque des calèches.

Et ce fut en témoin qu'il se présenta à Scotland Yard, pour y faire sa déclaration, que Tom Wills corrobora.

Le lendemain, l'annonce suivante parut dans toutes les feuilles du matin.

POLICE MÉTROPOLITAINE DE LONDRES.

CINQUANTE LIVRES DE RÉCOMPENSE !

À celui qui nous fournira des indications précises permettant de retrouver :

Le nommé Smithers, cocher de fiacre, âgé d'environ soixante-cinq ans, conduisant une voiture de très ancien modèle, ressemblant beaucoup à celles en usage dans les grandes familles de Londres, vers les années 1820-1830.

Son passager, dont voici le signalement :

Âge : soixante-dix environ, taille 1,50 m, nez courbé, teint très jaune. Habillé d'un manteau à pèlerine de très ancien modèle.

La voiture, du type dit calèche, est attelée d'un cheval bai, très gros.

Goodfield
Superintendant

à la brigade criminelle
de Scotland Yard.

PS : Cette communication pourra être faite également à Mr. Harry Dickson, détective, Baker Street. Londres-E.

Ce qui démontre que Dickson avait été sur-le-champ, chargé d'aider à l'enquête menée par la police métropolitaine.

Cette communication ne se fit d'ailleurs pas attendre.

Les crieurs de journaux hurlaient encore ces nouvelles, au coin du Strand, en brandissant sous le nez des passants leurs feuilles humides d'encre d'imprimerie, qu'on sonna à la porte du détective, et que Mrs. Crown annonça Mr. Theobald Simpson.

C'était un jeune homme de mine agréable, qui ne devait pas être inconnu du détective, puisqu'ils se serrèrent cordialement la main.

— Eh bien ! mon cher monsieur Simpson, dit jovialement Harry Dickson, vous avez déserté vos romans d'amour ? Les lectrices du *Ladies Journal* vont au moins perdre trois pages tendres, par la faute de cette visite et de cette perte de temps.

Simpson se mit à rire en découvrant une double rangée de petites dents blanches et saines. Il était en effet un des auteurs pour jeunes filles les plus lus d'Angleterre. Quelle miss, quelle jeune lady n'avait pas dans sa bibliothèque : *« Cœurs sous les roses – Nuits de baisers – La chanson du blé d'or – Les serments dans un parc – Voile de mariée »* et tant d'autres vo-

lumes aux titres tendres, signés par le beau Theobald Simpson, en littérature Guy Summernight ?

— Vous me devez cinquante livres, monsieur Dickson, s'écria le romancier, et je viens vous les réclamer sur l'heure !

— Comment ?… Seriez-vous au courant ?…

— Je vous entends, mon cher grand homme, terreur des mauvaises gens. Je viens vous livrer calèche, cheval, cocher et voyageur.

— Vraiment ? Eh bien, vous m'en voyez ravi ! s'écria Harry Dickson.

— Tout doux, ne vous emballez pas, car je vais vous introduire de plain-pied dans un roman dont je n'ai, Dieu merci, pas écrit une lettre. Voulez-vous m'accompagner ? Mon automobile est devant la porte.

— J'en suis ? supplia Tom Wills.

— Mais comment donc, Sherlock en herbe ! s'esclaffa Mr. Simpson. Plus on est de fous, plus on rit.

— Il n'y a pourtant pas matière à rire dans cette histoire, répliqua Tom Wills piqué au vif.

— Je vous affirme que si, répondit l'écrivain en s'installant au volant de sa luxueuse vingt-quatre chevaux. Mais n'anticipons pas et vous verrez !

L'auto, habilement pilotée, se fraya un chemin à travers la foule dense des grandes artères et s'arrêta enfin devant une vieille et spacieuse maison de maître de Guilford Street.

— Vous voici chez moi, dit Simpson en sautant sur le trottoir, c'est-à-dire à l'orée du mystère !

— Je suppose que le singulier équipage décrit dans l'annonce ne se trouve pas dans votre home ? se moqua Tom Wills.

— Qui sait ? Qui sait ? riposta du tac au tac le romancier. Ne vous ai-je pas dit que nous allions rire ?

Il les conduisit dans un merveilleux salon moderne, qui contrastait certes avec le vieil immeuble datant de près de trois siècles, et il y fit servir des rafraîchissements de choix.

Quand il se fut complu quelque temps à la juste impatience de ses hôtes, Mr. Simpson se leva et les invita à le suivre.

Par un immense corridor sonore comme une nef d'église, il les mena vers une aile fort sombre de la colossale maison seigneuriale.

— Sans être de sang noble, expliqua le propriétaire, les Simpson appartiennent à cette caste orgueilleuse de vieux commerçants que le passé a puissamment enrichis. Je suis leur dernier descendant et je suppose qu'au-delà des frontières du monde visible des vivants, ces farouches ancêtres doivent maudire le rejeton qui n'a voulu vendre ni épices ni matières précieuses des Indes, pour se vouer à l'art détestable d'écrire.

» Cette partie de ma demeure leur est encore consacrée, et je vous avoue que j'y mets très rarement les pieds.

Il avait pris un gros trousseau de clés noires dans sa poche et les fit sonner comme l'aurait fait un geôlier.

— Je vous invite à me suivre au royaume des ténèbres ! dit-il d'une voix caverneuse en s'avançant vers une haute porte de chêne noir, qui barrait de toute sa largeur le pénombreux couloir dallé.

— Il est dit que la femme doit suivre son mari, à quoi j'ajoute qu'une fiancée peut en faire autant avec son futur ! cria soudain une voix claire et admirablement timbrée.

Et, d'un corridor de traverse, déboucha une des plus ravissantes créatures qu'on pût imaginer.

Grande, élégante, souple, les cheveux d'un blond ardent qui entouraient d'une auréole de soleil un visage de camée, une jeune femme s'élança vers les visiteurs et leur tendit ses mains blanches.

— Harry Dickson ! Chouette !… Le héros de mes lectures, sinon de mes rêves. Au moins, avec lui, je serai tranquille pendant la visite au monde des horreurs qui va s'ouvrir à mes yeux.

Theobald Simpson la considéra en souriant.

— Ma fiancée, Miss Violet Hawthorne, présenta-t-il, docteur en sciences et en une foule d'autres choses encore, qui me donnent la migraine rien que d'y penser.

La belle jeune femme les regarda d'un air malicieux.

— Je sais bien ce qui vous amène en ces lieux attristés, dit-elle en riant d'un adorable rire perlé. J'ai lu votre annonce et j'ai failli venir, moi aussi, pour gagner les cinquante *quids*. Eh bien, nous allons rire !

— Encore ! grogna Tom Wills. On ne parle que de rire ici, alors qu'il s'agit d'une personne disparue.

Le jeune romancier prit un air plus grave.

— Quant à cela, je me déclare incompétent, hélas !… Mais assez parlé !

La lourde porte de chêne était protégée par trois solides serrures, qui ne cédèrent que devant les clés rébarbatives du propriétaire.

Une odeur fade, rappelant la graisse fondue, la peinture rancie et les aromates, vint à eux comme un souffle délétère, et Miss Hawthorne retroussa son joli nez.

— Brr… À tout prendre, je préfère encore le phénol de nos cliniques à ce relent de fête foraine, déclara-t-elle.

Simpson avait tourné un commutateur blotti dans une encoignure et une file de menues ampoules s'allumèrent sur une assez longue perspective.

Ni Dickson, ni son élève ne purent retenir un geste de surprise.

— Mais on dirait un musée !… s'exclamèrent-ils.

— C'est un musée, certifia Mr. Simpson, et un musée qui ferait honneur à celui de Dame Tussaud, d'horrifiante mémoire.

— Le musée des horreurs ? demanda Dickson.

— Lui-même… Et je dois vous avouer que celui que vous verrez dépasse en atrocités le plus terrifiant des shows de figures de cire.

Ils se trouvaient dans un hall circulaire, au plafond masqué d'un vélum rougeâtre, et pauvrement éclairé par deux ampoules poussiéreuses pendant au bout d'un fil. Un divan

rond en peluche grenat, d'où surgissait un palmier stérilisé, en occupait le centre et, autour de ce siège vieillot se pressait une foule singulièrement immobile.

Harry Dickson reconnut les silhouettes populaires des Trois Mousquetaires, celle de Cyrano de Bergerac, dont le nez en trompette se braquait audacieusement vers les hauteurs, la figure chafouine de Louis XI…

— Voilà ce que je ne m'attendais guère à trouver dans une maison comme celle-ci, confessa le détective.

— Aussi, je ne m'en vante pas, répondit Mr. Simpson. Et, en deux mots, je vais vous mettre au courant. Vers l'année 1820, mon grand-oncle George Wilbur Simpson, commandita le musée de cires d'un certain sieur Waltrop. Ce dernier fit de mauvaises affaires et, quand il s'enfuit après une faillite assez retentissante, mon parent conserva en gage unique… le musée.

» Comme il ne put en obtenir le prix qu'il voulait, il préféra le conserver et il le remisa dans cette aile inoccupée de sa maison. Il s'en désintéressa tout d'abord mais, petit à petit, il prit plaisir à y venir, et soudain il se prit de passion pour ces figures de cire.

» Sa fortune lui permettait tous les caprices. Il se mit à amplifier sa collection, plus même : sur le tard, il se découvrit de réelles aptitudes de modeleur. Il prit des leçons auprès de maîtres fameux qu'il fit venir à grand prix de tous les coins d'Europe et, quand il mourut, il laissa derrière lui un véritable musée du genre, en précisant dans son testament que nul ne pourrait le détruire, le disperser ou le vendre. Il fallut le conserver tel quel et même ne pas le laisser tomber en ruine.

» Peu de mes familiers en connaissent l'existence… Pensez donc, moi, l'homme des fleurs et des clairs de lune, collectionneur d'horreurs en cire peinte !… Pouah !… Vous allez voir !

Le hall était suivi d'autres cabinets agencés de la même façon, mais qui perdaient bientôt leur caractère historique pour donner dans la plus plate horreur populaire. Bientôt ce ne furent plus que scènes de crime et de tuerie.

Des masques de suppliciés et des mufles d'assassins sortirent de l'ombre. La guillotine voisinait avec le garrot, le pal avec le chevalet de torture.

Samson élevait d'un geste de victoire la tête sanglante et tuméfiée de Robespierre au-dessus d'une foule de tricoteuses. Henri VIII, grossier et goguenard, ricanait devant le billot, rougi par le sang d'Anne Boleyn. Le marquis de Sade découpait des corps tordus, aux visages de damnés, grimaçants de souffrance. Dans de frustes cabinets d'anatomie, des chirurgiens en cire jaunie fouillaient dans des ventres ouverts, d'où jaillissaient de monstrueux viscères opalins.

Tom Wills retenait une nausée de dégoût et Violet Hawthorne était devenue pâle et silencieuse.

— Jusqu'ici nous ne rions pas, fit observer Harry Dickson.

— Aussi ai-je conservé cela pour la bonne bouche, répondit Mr. Simpson. Je vous ouvre la porte sur le mystère de ce rire.

Il ouvrit en effet une petite porte masquée d'une lourde draperie de soie jaune, et s'effaça pour laisser passer ses invités.

— Ah ça, par exemple, c'est un peu fort ! s'écria Tom Wills.

Mais il ne riait pas. Il semblait plutôt pétrifié par ce qu'il voyait.

Au centre d'une pièce quadrangulaire, éclairée par de tristes ampoules rouges, se trouvait un singulier équipage.

C'était une large calèche aux roues hautes, à laquelle était attelé un cheval pansu. Un cocher au visage ridé, agrémenté de favoris poivre et sel, se tenait roide sur le siège, habillé d'une longue houppelande bleue.

— Mais c'est la voiture, c'est le cheval !… C'est le cocher ! cria le jeune homme en se plantant devant le groupe immobile.

— Ce n'est pas tout, remarqua Mr. Simpson. Veuillez-vous donner la peine d'ouvrir la portière.

Ce fut Harry Dickson qui obéit à l'invite et il eut un recul de stupeur quand il l'eut fait.

Sur les coussins de gros drap bleu, se prélassait une menue créature, dont le visage jaune et ratatiné était tourné vers lui.

— Le nain jaune de l'autre soir ! murmura-t-il.

— Vous êtes bien irrespectueux pour mon pauvre grand-oncle, dit Mr. Simpson en souriant, car je vous présente George Wilbur Simpson, propriétaire de ce musée si peu affriolant. Mais comme vous pouvez vous en convaincre il est en cire, ainsi que le cocher et le cheval. Quant à la voiture, c'était celle qui le promenait dans Londres, par les belles journées, il y a cent ans.

» Ceci est une de ses dernières fantaisies. De ses mains il façonna le cheval et la figure de son fidèle cocher. Quant à la sienne, elle est due, je crois, à un illustre sculpteur français de l'époque. Nous sommes alors en l'an 1830, l'année de sa mort d'ailleurs…

— Le cocher s'appelait… demanda Tom Wills, haletant.

— Smithers, parfaitement… Jeremias Smithers !

— C'est ainsi que le nain jaune l'appelait dans Drury Lane, bégaya le jeune homme.

Harry Dickson ne soufflait mot, examinant la voiture.

— Vous voulez vous rendre compte si, d'aventure, ce ne fut pas elle qui circulait l'autre soir, déclara Mr. Simpson en riant sous cape.

— C'est vrai, mais je puis vous dire dès à présent qu'il doit y avoir quelque cent ans que ces roues ont brûlé le pavé de Londres, reconnut le détective avec un pâle sourire.

Miss Hawthorne prit la parole et son visage était grave.

— Nous n'avons pas ri autant que nous l'avions pensé, dit-elle, et vraiment il n'y a pas de quoi. Une jeune femme a disparu… Que pensez-vous de tout ceci, monsieur Dickson ? Au premier moment je me suis laissé aller à un mouvement de bonne humeur, non exempt d'un malin désir de me moquer un peu des gens de la police, mais à présent ce cadre m'a pris sous son influence, et je me sens soudain triste et pleine de sourdes appréhensions. Qu'en pensez-vous, je vous le répète ?

— Je n'ai jamais eu moins d'opinion qu'à cette minute, confessa le détective. Pourtant je dois vous poser une ques-

tion : Votre grand-oncle, Mr. Simpson, est mort en 1830, et pourtant j'ai vu, dans le premier hall de ce musée, la statue en cire de Thackeray, tel que les gravures le représentent deux ou trois ans avant sa mort, donc vers 1860… Mr. George Wilbur Simpson n'a donc pu la modeler, ni le faire faire.

— Ah, voici le détective qui s'éveille ! s'écria Mr. Simpson et c'est, ma foi, une question bien sensée. Le coupable c'est moi… J'ai une admiration sans bornes pour l'auteur de *Vanity Fair* et j'ai fait exécuter cette statue pour ma propre joie. C'est la seule fois d'ailleurs que j'ai sacrifié à cette manie familiale.

— Qui est l'auteur de cette statue ?

— Un vieux bonhomme qui travaille pour différents musées du genre. Grabowski est son nom et il habite une petite maison de Fashion Street, dans Mile End.

— Je voudrais que vous fassiez condamner la porte de ce musée, dit tout à coup Miss Hawthorne, et que la poussière de l'oubli fasse justice de toutes ces horreurs accumulées.

— J'y songe, répondit Mr. Simpson. Il ne riait plus.

CHAPITRE 2

GRABOWSKI, L'INSAISISSABLE

En toute autre occasion, Harry Dickson se serait rendu immédiatement chez le sculpteur Grabowski, pour essayer

d'obtenir de ce spécialiste quelques détails supplémentaires. Pourtant, en cette circonstance il ne le fit pas. Quand ils eurent quitté Guilford Street, Tom et lui, le détective entra dans un cabaret de Lambs Conduit Street, connu pour ses liqueurs de marque et, coup sur coup, avala deux pleins verres de whisky.

Tom, qui connaissait la sobriété du maître, ne put s'empêcher de manifester une surprise quelque peu narquoise.

— Les figures de cire vous ont tapé sur le système, monsieur Dickson, se moqua-t-il.

Harry Dickson esquissa un sourire, qui se changea aussitôt en grimace.

— Peut-être… Mais il y a quelque chose qui me chiffonne davantage et que je m'explique mal pour le moment. C'est un malaise mental qui m'a saisi en face de quelques-unes de ces atroces poupées. La recherche de l'horrible est trop marquée pour ne pas admettre quelque passion morbide de la part de l'ancien collectionneur. Cet homme s'est complu à évoquer des scènes de meurtres, de tortures et de boucherie humaine.

— C'est vrai, opina Tom avec un frisson. Le vieux Simpson ne m'aurait rien dit qui vaille, si j'avais dû vivre au temps de sa calèche et de son cocher.

» Et, Maître, à propos de cet équipage, que pensez-vous de celui que nous avons vu de nos propres yeux, et qui enleva à notre nez et à notre barbe la belle Miss Daisy World ?

— Je ne pense rien pour l'heure. Ma logique est en révolte. Pour le moment, je pense à Thackeray.

— Cette figure, au moins, n'était pas effrayante !

— Oui… non, mais elle me rappelle…

Tout à coup, Harry Dickson laissa retomber lourdement son poing sur la table et son regard brilla.

— Crawford ! s'écria-t-il. J'y suis ! Vous rappelez-vous Abe Crawford, le médecin des pauvres de Commercial Road ?

— Qui disparut il y a quelque temps et que l'on croit avoir été assassiné par des rôdeurs de ce quartier mal famé ? demanda Tom Wills.

— Et que ses amis surnommaient Thackeray, pour sa ressemblance étonnante avec l'auteur de *Vanity Fair !* Eh bien, Tom, en regardant la statue de cire, je ne sais pourquoi je ne songeais pas à l'écrivain, mais à une autre figure entrevue jadis… À présent je sais : je pensais à Crawford !

Harry Dickson devenait nerveux et il entraîna son compagnon dans la rue.

— Rien, dans le maintien de la poupée peinte, ne me rappelait les poses favorites de Thackeray, ainsi que nous le représentent tableaux et gravures, mais j'ai vu ainsi le docteur Crawford, assis dans son fauteuil de consultation, quand toute la lie de Londres venait se faire soigner à l'œil chez ce savant philanthrope !

— À moins que Grabowski ne l'ait pris pour modèle, suggéra Tom Wills.

— Cette supposition est admissible, concéda Harry Dickson. Il faudra que j'aille lui rendre visite, mais aupara-

vant je désire glaner quelques renseignements sur sa personne.

Ils se firent conduire au British Muséum et furent immédiatement introduits auprès du secrétaire général.

— Grabowski… Grabowski. Attendez donc, murmura le fonctionnaire en réfléchissant. En effet, cet homme a travaillé pour nous à maintes reprises. Je vais faire venir Mallows, l'aide-conservateur qui doit avoir été le plus en contact avec lui. Moi-même, je ne crois pas l'avoir jamais entrevu.

Mallows arriva après un appel téléphonique et la même question lui fut posée.

— Damné Grabowski ! répondit Mallows en riant. C'est un bon ouvrier, c'est même un artiste. Il a quelques fois travaillé pour nous, et nous en avons été très satisfaits. C'est à peu près tout ce que je puis vous dire à son sujet.

— Quelle sorte d'homme est-ce ?

Le visage de Mallows refléta une vive perplexité.

— À vrai dire, sir, je n'en sais rien ! Il a été chargé de faire quelques copies de groupes historiques, ici, et il s'en est parfaitement acquitté. Seulement il avait une manie : pendant les heures où il travailla ici, il ne voulut pas être dérangé, disant qu'il avait un secret. Comme il était honnête, on l'a laissé faire. Je crois n'avoir jamais vu son visage… Non, ni les gardiens non plus. On lui avait donné un coupe-file pour aller et venir dans les galeries où il avait à faire, et jamais on n'eut à s'en plaindre. Je crois que c'est un homme d'âge ; lorsqu'il avait achevé un travail, un homme de peine arrivait, avec un véhicule quelconque, pour le livrer et pour

toucher les honoraires, qui étaient toujours modestes, car Grabowski ne se montrait jamais bien exigeant.

Harry Dickson semblait mécontent et Mallows s'en aperçut.

— Je crois que c'est un homme d'âge, dit-il, pour l'avoir vu passer une fois, par un mauvais temps comme celui d'aujourd'hui, habillé d'un manteau luisant d'eau et presque complètement dissimulé sous un énorme parapluie.

» Mais vous pourrez obtenir de plus amples renseignements sur lui en vous adressant au Founding Hospital. Je crois que, de temps à autre, il y prend des moulages pour le service des collections anatomiques.

— Va pour Founding Hospital ! conclut Harry Dickson.

Il ne desserra pas les dents pendant le trajet, mais son élève put voir à ses mains fébriles, aux rides de son front, qu'une sourde impatience le travaillait.

Or, l'interrogatoire qu'il fit subir à quelques membres du personnel de l'hôpital n'eut pas des résultats plus précis que celui de Mr. Mallows.

— Le plus souvent nous envoyons une lettre au domicile de Grabowski, quand nous avons besoin de ses services, répondit le médecin-chef. Comme il travaille sur des sujets décédés, il ne doit être présent qu'à la morgue. Allons voir le vieux Sam, qui préside aux lugubres destinées de l'asile des morts.

La morgue de l'hôpital était une salle ronde très moderne, et ne rappelant en rien les hideux réduits coutumiers. Un vaste frigorifique y entretenait une température polaire dans laquelle se mouvait un homme à l'aspect morose et dis-

tant, que le guide présenta aux détectives comme le vieux Sam, garçon de salle et gardien des morts.

— Je ne lui ai jamais adressé la parole à votre Grabowski, grogna Sam, car ce n'est pas nécessaire pour le service. Je ne m'occupe pas de ce qu'il fait, parce que je n'en ai jamais reçu l'ordre. Je ne l'ai jamais vu que de dos, parce que je n'ai jamais été curieux de voir son visage. C'est tout ce que je sais.

Là-dessus, Mr. Sam tourna le dos et continua à vaquer à ses sinistres occupations.

— Vous ne tirerez pas davantage de Sam, dit le médecin, mais c'est déjà énorme. Je ne crois pas qu'il en ait jamais dit autant de toute sa vie ; il est devenu presque aussi muet que ceux qu'il a pour mission de garder !

Comme ils se retrouvaient sur le parvis de l'établissement, Tom Wills tira son maître par un pan de son manteau.

— Nous sommes ici à deux pas de Guilford Street, dit-il. Pourquoi ne retournerions-nous pas chez Mr. Simpson pour lui en demander davantage sur Grabowski ?

» Tenez, le voici qui s'apprête à monter en auto avec sa fiancée.

Le jeune romancier les avait vus venir, car il remit pied sur le trottoir et les attendit en souriant.

— Je n'ose pas vous demander si vous apportez déjà la solution du mystère, fit-il en leur tendant la main.

— Je voudrais obtenir de vous un unique renseignement, monsieur Simpson, dit le détective. Pouvez-vous me décrire Grabowski ?

— Grabowski, le mouleur de cire ? Mais… diable, c'est étrange ce que vous me demandez là ! Je n'ai jamais vu le bonhomme ! Cela doit vous étonner, mais que je vous explique…

— Pardon, intervint tout à coup Miss Hawthorne, que je vous explique, moi ! C'est moi qui eus l'idée d'offrir la statue en cire de Thackeray au musée de mon fiancé, monsieur Dickson. Je travaille quelquefois au Founding Hospital, et c'est là que j'appris l'existence d'un mouleur de qualité. Je suis en assez bons termes avec le vieux Sam, le gardien de la morgue, le seul qui soit en contact avec le mouleur. Je lui fis part de mon désir.

» C'est bon, grogna ce vieil ours, vous aurez votre mannequin. Et je l'ai eu. Ce fut Sam qui l'apporta à Guilford Street, et qui donna l'adresse de Grabowski, où je devais lui faire parvenir le chèque réglant ses honoraires. Depuis, mon fiancé a écrit à deux reprises à Grabowski pour lui demander de menus travaux de réparation, mais il n'a même pas daigné lui répondre.

*

* *

Dans Fashion Street, une des rues sans joie de Mile-End, se trouve une petite maison, qui diffère des monotones demeures bourgeoises avoisinantes par son étage bas, ses gros

murs de pierre de taille et le bout de jardin, clôturé par une grille de fer forgé, qui la précède.

Cet après-midi-là, un coin de rideau se souleva à l'étage et quelqu'un regarda dans la rue, toute bruissante de pluie. Quelqu'un qui aurait levé les yeux vers cette fenêtre n'aurait pu voir le visage aux aguets, mais bien une main maigre et jaune qui tremblait un peu.

Dans la rue, une automobile, roulant au pas, s'arrêta et deux gentlemen en descendirent, s'orientèrent un instant et se dirigèrent vers la maison.

Aussitôt, le rideau retomba et, au moment où les nouveaux venus poussèrent la grille et tirèrent la sonnette, plus rien ne bougeait à l'intérieur.

Une autre auto arriva, tournant le coin opposé et deux hommes en descendirent à leur tour : Goodfield, le surintendant du Yard et un inspecteur.

Ils rejoignirent Harry Dickson et Tom Wills devant la porte close.

— On n'ouvre pas ? demanda Goodfield. Cela ne m'étonne guère. Les renseignements que j'ai pu glaner sur l'habitant sont pour le moins déconcertants :

» Grabowski est régulièrement inscrit à cette adresse depuis deux ans, mais personne ne se rappelle l'avoir jamais vu. Les voisins ne se souviennent même pas avoir jamais aperçu de la lumière aux fenêtres. Les taxes ont été réglées chez le receveur du quartier, très régulièrement, mais on ne peut dire comment ni par qui. L'employé comptable, croit que ce fut par lettre chargée.

» Tout cela concorde avec ce que vous m'avez déclaré ce midi, monsieur Dickson. En tout cas, je me suis fait délivrer un ordre de perquisition en due forme.

» Puisqu'on n'ouvre pas, nous entrerons par nos propres moyens.

Le trousseau de clés apporté par l'inspecteur s'avéra suffisant pour faire fonctionner la serrure, sans qu'il fût nécessaire de la forcer.

La maison n'était pas grande : trois pièces au rez-de-chaussée, complètement nues ; quatre chambres à l'étage, meublées bien pauvrement.

Pourtant, ce n'était pas l'abandon complet : une propreté relative régnait ; le lit semblait servir, les quelques ustensiles de cuisine étaient bien entretenus. Il n'y avait ni gaz ni électricité, mais deux bonnes lampes à pétrole encore à moitié remplies et un réchaud à alcool au réservoir garni.

La pièce qui paraissait servir de chambre de travail ou de bureau attira particulièrement l'attention des détectives, et de Harry Dickson en particulier.

Sur la longue table de bois blanc se trouvaient quelques échantillons de cire et une boîte de couleurs vives. Mais il n'y traînait pas le moindre bout de papier.

Harry Dickson examina le foyer, froid et noir, en retira une poignée de cendres friables.

— Voici des cendres de papier toutes fraîches ; il y a une heure à peine, c'était encore une feuille de papier bulle. Elle a été brûlée avec soin et puis réduite en menus fragments qui ne révéleront rien à l'examen le plus minutieux.

Il se tourna vers Goodfield.

— Depuis quand vos hommes surveillent-ils la maison, Good ? demanda-t-il.

— Depuis midi, c'est-à-dire quelques minutes après avoir reçu votre coup de téléphone, fut la réponse.

— Et ils n'ont vu entrer ni sortir personne, n'est-il pas vrai ? Je regrette fort de n'avoir pas été immédiatement sur place… Ah ! un homme s'est trouvé tout près de cette fenêtre : voyez cette trace d'eau de pluie toute fraîche.

» L'homme était ici, il n'y a pas une demi-heure, sinon l'humidité se serait évaporée déjà. Reste à savoir où il se cache, ou plutôt comment il est sorti.

Aussitôt, l'exploration de la maison fut reprise avec une ardeur sans pareille.

Elle amena la découverte d'un grenier complètement vide et d'une petite cave où stagnait un pied d'eau.

Les policiers allaient se retirer bredouilles, quand Harry Dickson se pencha sur l'eau trouble du souterrain et se mit à la flairer.

— Cette eau est singulièrement lourde et fétide, dit-il tout à coup… Tiens qu'est-ce que cela ?

Il allongea la main et retira, flottant entre deux eaux, un gros morceau de journal, qu'il déplia aussitôt.

— Un *Daily Express* vieux de trois jours, murmura-t-il. Je suppose que l'habitant ne s'est pas amusé à l'y abandonner intentionnellement. Ah !… Je n'avais pas songé à cela… Ce serait rudement ingénieux.

Il se tourna vers l'inspecteur qui assistait à la perquisition.

— Je vois que vous portez des bottes, Morran. Veuillez patauger un peu dans ce bouillon et sonder les dalles du pied ; une grille, par exemple, ferait bien mon affaire !

— Une grille ? marmotta Goodfield. Pourquoi cela ? Enfin, Morran, faites ce que l'on vous dit… Mais une grille, palsambleu, je me demande ce qu'elle viendrait faire ici, encastrée dans ces dalles noyées.

Il achevait à peine que Morran criait qu'il avait trouvé la grille !

Il plongea la main dans l'eau grasse, tâtonna quelque temps.

— Et voici un gros anneau… Je le tire ?

— Mais faites donc ! ordonna Goodfield.

Le policier fit un effort et, aussitôt, un gros bouillonnement naquit à ses pieds, créant un remous qui agita l'onde stagnante.

Celle-ci se mit à baisser immédiatement et, en quelques minutes, les dalles apparurent, puis la grille, qui recouvrait une ouverture carrée.

— Le mystère est éclairci pour ce qui est des allées et venues de l'habitant, déclara Harry Dickson. Par cette ouverture, nous entrons en communication avec les égouts de Londres. C'est-à-dire un fantastique monde souterrain où nous chercherons en vain le sieur Grabowski. Ce fragment de journal a été apporté par les eaux montantes, actionnées par

un système de valves assez grossier, mais ingénieux tout de même.

— Irons-nous faire un tour là-dedans ? demanda Goodfield, en considérant avec dégoût l'ouverture béante d'où montait une atroce odeur de moisi.

— Pour quoi faire ? Une promenade de plusieurs kilomètres sous Londres ? Inutile, déclara Harry Dickson. N'empêche que nous venons de faire une trouvaille d'importance :

» Grabowski est un personnage énigmatique qui ne désire pas être connu ; ses raisons doivent donc être des plus louches. Ensuite, nous lui avons enlevé un abri, une retraite, car je suppose qu'il ne mettra plus les pieds dans une maison qu'il doit savoir surveillée à l'heure qu'il est…

Tout à coup Dickson se pencha sur la grille.

Il en retira un morceau d'étoffe boueuse qu'il se mit à examiner à la clarté de sa lampe électrique.

— Un morceau de soie… de la belle soie, murmura-t-il, et d'une couleur pas ordinaire, puisqu'elle présente toutes les couleurs de l'arc-en-ciel…

— L'arc-en-ciel ! s'écria Tom Wills, mais Daisy World le représentait précisément dans la revue de Drury Lane !

— Un bon point Tom, un gros bon point ! s'écria Harry Dickson. La pauvre fille aurait donc passé par ce bouge ? Aïe… Voici des taches que nos chimistes du Yard reconnaîtront aisément : c'est du sang.

Un peu d'angoisse planait sur les hommes. Ils venaient de se souvenir de la riante apparition de la divette, de ses

yeux lumineux, de son opulente chevelure blonde, de sa voix « toute en bonbons anglais, douce et aigrelette », de son rire espiègle, de l'adoration qui montait vers elle de la foule accourue chaque soir pour l'applaudir dans ses rôles.

— Du sang ! marmotta Goodfield. Cela sent le crime à dix pas.

— Un couteau qu'on essuie, dit Harry Dickson. En voici la trace : la lame est menue et très longue… J'y suis : un bistouri !

Tout en parlant, le détective avait fait le tour de la cave et, soudain, ses compagnons l'entendirent rire ironiquement.

— La compagnie d'électricité pourrait faire un beau procès en dommages et intérêts à l'habitant de cette maison ! s'exclama-t-il en déplaçant avec effort un gros moellon légèrement en saillie sur le reste de la muraille. Voyez donc ! Ce bon Grabowski empruntait du courant à une canalisation extérieure.

Il montra deux minces câbles isolés, plongeant dans la muraille, et une prise de courant d'où partait un long fil aboutissant à une forte lampe, dite baladeuse.

— Je suppose que le véritable atelier de Grabowski était cette cave, dit-il. Électricité à discrétion et le tout-à-l'égout ! Aha !… La cachette dans le mur n'a pas tout révélé.

En effet, un second effort du détective amena de l'excavation une large dalle de marbre qui se rabattait comme une table.

— Une table de dissection ! s'écria Tom Wills avec horreur.

— Du sang… murmura Dickson en grattant hors d'une fissure un léger colmatage brun. Je me demande de quelles horreurs cette cave a déjà pu être témoin ?

— Je délivre sur l'heure un mandat d'arrestation au nom du sieur Grabowski, déclara solennellement Goodfield.

— Très bien, répondit Harry Dickson. Mais permettez-moi une question, mon cher Goodfield : qui est Grabowski ?

CHAPITRE 3

MINUIT, AU MUSÉE DES HORREURS

— Alors je n'en suis pas ?

Tom Wills, ne cachant pas son désappointement, se tenait devant son maître.

Harry Dickson secoua la tête.

— Inutile, mon garçon, je désire travailler seul. D'ailleurs l'endroit que j'aurai à explorer, pour être sinistre, n'est pas dangereux. C'est la morgue de Founding Hospital. Je ne puis compter sur de plus amples informations de la part de Sam le muet, qui n'aime pas qu'on s'occupe de son macabre domaine. Il y a à peine une huitaine de jours que Grabowski y travailla pour prendre un moule de visage. Je m'en vais examiner d'un peu plus près l'établi qui y est mis à sa disposition, sans éveiller la moindre curiosité à ce sujet. J'ai passé deux jours à étudier les voies d'accès au dépôt mortuaire.

» Ce ne sera pas bien malin. Vous avez une soirée libre devant vous. À « l'Empire », on passe un magnifique film d'aventures. Amusez-vous, Tom, c'est de votre âge, et pensez bien que je ne cours aucun danger !

Depuis la nuit de l'enlèvement de Daisy World, il n'avait cessé de pleuvoir sur Londres et ce fut sous l'averse que Dickson partit, une heure après son élève qui s'était dirigé vers l'« Empire », quelque peu à contrecœur.

Ayant traversé Guilford Street et passé devant la maison de Simpson, noire et abandonnée, il se dirigea vers l'hôpital.

La nuit était si sombre que, malgré les fortes lampes du parvis, le grand établissement semblait plongé dans les plus épaisses ténèbres.

Le détective franchit la grille mais, au lieu de gravir le perron, il se mit prudemment à contourner les vastes bâtiments.

Heureusement, la pluie tenait le portier à l'intérieur du poste de garde, et Dickson put atteindre le jardin sans avoir été vu.

La morgue ne faisait pas partie du grand bloc blanc de l'hôpital, mais se trouvait, maison ronde comme un petit cirque forain, au fond du jardin, derrière une épaisse haie de fusains et de viornes.

Les petites vitres dépolies en étaient éteintes et, quand Harry Dickson eut ouvert sans trop de peine le portillon grillé, il se trouva dans le vestibule dallé de marbre qui conduisait au dépôt mortuaire proprement dit.

Une des hautes lampes, destinées à éclairer le parc, jetait un peu de lumière par la verrière du plafond et l'intrus

put voir la triste salle ronde, avec ses sujets drapés de blanc étendus sur les tables roulantes. Il entendit le doux bruit de clepsydre du frigorifique et la rumeur confuse de la pluie venant du dehors.

Il se dirigea vers le petit réduit où le vieux Sam remisait ses outils journaliers.

*
* *

Arrivé devant la porte de l'« Empire », Tom Wills ne se sentit aucune envie pour voir le film promis à sa curiosité.

Son inactivité lui faisait honte, surtout qu'il savait le maître lancé seul dans l'aventure.

Brusquement, il fit demi-tour et quitta le hall brillamment illuminé du cinéma pour s'enfoncer, tête baissée, dans la pluie battante.

À grands pas, il quitta les rues animées malgré la tourmente liquide et, sans trop savoir pourquoi ni comment, il se retrouva dans les environs solitaires du Founding Hospital.

Devant lui, Guilford Street s'allongeait, toute noire, sans passants.

Il hésitait quant à la direction à prendre, lorsque soudain le bruit d'un cheval lancé au grand trot attira son attention.

Les cabs deviennent de plus en plus rares à Londres, où les taxis les remplacent avantageusement, et la traction chevaline s'y réduit également à un strict minimum. Le bruit

s'accompagnait en se rapprochant d'un roulement de roues, et même d'un crissement d'essieux mal graissés.

Le jeune homme se colla contre les façades sombres des maisons et, tout à coup, l'équipage déboucha au coin de la rue.

Il allait vite, les sabots de son cheval arrachant, malgré la pluie, des étincelles aux pavés, et les hautes roues de la voiture tournaient en soulevant des geysers d'eau de chaque côté.

Mais Tom eut fort à faire pour ne pas crier. Devant lui venait de passer, et s'éloignait maintenant, le mystérieux carrosse de l'autre nuit !

Comme la voiture passait à toute allure, son cocher recroquevillé sur le siège, la vitre s'était brisée. Tom vit, l'espace d'un éclair, un visage de femme, puis une main qui jeta quelque chose sur le pavé, tandis qu'un rire un peu canaille, comme celui d'une personne ivre, éclatait.

La voiture était loin, mais Tom se précipita sur l'objet qui avait été jeté et le ramassa. C'était un bouquet de violettes… Et il y en avait d'autres plus loin, comme si on avait voulu se débarrasser d'eux, dans un geste d'insouciance.

Et alors, le jeune homme se rappela également le visage. Il l'avait entrevu il y avait une demi-heure à peine, sur le trottoir de l'« Empire » : c'était celui d'une bouquetière, une belle fille blonde et bien en chair, qui y offrait sa marchandise parfumée aux clients, avec force sourires aguichants.

Pour le coup Tom Wills se mit à courir, dans la direction où la voiture venait de disparaître, c'est-à-dire l'angle d'une ruelle traversière.

En y arrivant, il trouva cette rue complètement déserte, alors qu'il lui semblait que l'écho du roulement des roues lui parvenait encore.

Oui, il avait bien entendu… Le bruit s'éteignait à présent, mais derrière une haute porte de remise, que Tom jugea appartenir à la demeure des Simpson.

Comme il regrettait l'absence du maître en ces minutes !

Mais le visage riant de la bouquetière lui était suffisamment présent dans la mémoire, son rire étrange également, comme celui d'une personne ivre ou droguée, pour qu'il se décidât à l'action.

La porte était solide, sa serrure énorme : il aurait fallu des heures d'un travail opiniâtre pour en venir à bout, et le jeune homme sentait qu'il n'avait pas de temps à perdre. Mais il y avait un mur de briques, au faîte hérissé de hallebardes de fer, et des branches d'arbre le dépassaient. Des briques manquaient par-ci par-là. Tom se servit des excavations ainsi formées comme d'un périlleux escalier, qui le conduisit, après quelques vains efforts, sur l'entablement de pierre de taille supérieur.

Restaient les piques de fer. Le jeune homme éprouva leur solidité et découvrit avec satisfaction que le temps et la rouille avaient travaillé pour lui.

D'une secousse, il en arracha une à son alvéole et se glissa par l'interstice ainsi formé. Une chute de quatre mètres sur un sol de terre meuble n'était pas pour effrayer un gymnaste de sa force.

Le choc fut un peu rude, et Tom se releva, légèrement étourdi, mais dans la place quand même ! Il se trouvait aux

confins d'un grand jardin négligé, que les pluies avaient transformé, par endroits, en une mare d'eau boueuse.

Il y pataugea au hasard, cherchant en vain par où avaient pu passer le mystérieux carrosse et ses voyageurs. Nul bruit autre que le murmure têtu de la pluie et la plainte du vent ne venait à ses oreilles. Dans le fond du jardin, à sa gauche, il voyait la haute masse sombre des bâtiments de Simpson House.

Tant pis ! Il fallait se confier à sa bonne étoile !

Le jeune détective s'approcha de la demeure endormie, longea les murs humides et découvrit, avec ennui, que les fenêtres du rez-de-chaussée étaient toutes pourvues de barreaux, autrement solides que les hallebardes du mur d'enceinte.

Restaient les portes. Elles étaient deux s'ouvrant sur le jardin et probablement verrouillées à l'intérieur.

Soudain, le jeune homme connut une vive émotion.

Il n'était pas seul dans le jardin : une lanterne portée bas s'avançait à travers l'obscurité. Elle s'approchait lentement de la maison, et bientôt il entrevit une silhouette courbée marchant d'un pas lourd.

La lumière de la lanterne était bien faible, mais elle suffit à Tom pour reconnaître l'homme qui la portait : c'était le cocher de l'étrange voiture.

Tom vit pendant une brève seconde le visage ridé et les favoris gris, collés par l'eau de pluie sur les joues tannées.

L'homme s'approcha d'une des portes et l'ouvrit à l'aide d'une clé, puis il disparut à l'intérieur.

Comme le cœur de l'élève de Harry Dickson battit fort à ce moment-là !

Il avait fort bien entendu que le cocher n'avait pas fermé la porte derrière lui… Non, il l'avait même laissée légèrement entrebâillée.

Le jeune homme laissa passer quelques minutes, le temps de laisser le vieillard s'éloigner à l'intérieur de la maison, puis il entra à son tour.

Il se trouvait dans un hall profond et tout noir, où voltigeait encore un mince reflet de lumière : celle de la lanterne qui s'éloignait, montant aux étages.

Mais Tom Wills avait déjà reconnu l'endroit : il se trouvait dans le spacieux vestibule conduisant au musée des figures de cire.

À sa droite devait se trouver la haute porte noire…

Sans faire de bruit, dans l'obscurité, il s'escrima contre la serrure à l'aide des ingénieux et souples rossignols de sa trousse de cambriole.

Ah ! ce n'était pas chose aisée et l'élève regrettait fort de n'avoir pas la dextérité du maître. Harry Dickson serait venu à bout de la récalcitrante en quelques secondes : il se passa un quart d'heure avant que Tom entendît le déclic final qui lui apprit que la porte allait enfin s'ouvrir.

L'odeur fade de la cire et du renfermé vint au-devant de lui, dans l'ombre, comme au jour de sa première visite.

Il connut un moment d'angoisse en songeant aux masques immobiles qui étaient à côté de lui, dans leur ter-

rible immobilité, environnés de nuit épaisse, et il dut faire un effort avant d'oser allumer sa lampe.

Dans le cône blanc de la lumière des figures livides surgirent. Les Trois Mousquetaires le toisaient dans une grimace figée, un moine cagoulard allongea vers lui une ombre redoutable. Mais Tom surmonta son horreur de cette vie immobile et s'avança.

Un instant, le couperet de la guillotine révolutionnaire accrocha le rayon de clarté et les yeux de verre d'une tête coupée s'allumèrent d'un éclat posthume effroyable, dont le jeune homme se détourna aussitôt, le cœur serré.

Les uniformes blancs plaqués de sang des chirurgiens apparurent, penchés sur la torture inanimée de leurs patients. Comme un démon ricanant, le Marquis de Sade brandissait une tripe sanguinolente, qu'il venait d'arracher à un corps de femme pantelant.

Enfin, Tom arriva dans la petite salle circulaire où se trouvait le carrosse.

Il était là, à sa place, mais le jeune homme aurait pu hurler de terreur : les roues en étaient crottées et sales et l'eau de pluie dégoulinait encore le long des épaisses vitres miroitantes…

*

* *

Mais retournons à Harry Dickson, que nous avons laissé dans les macabres solitudes de la morgue de Founding Hospital.

Il tournait sur place, ne faisant que rarement usage de sa lanterne électrique de poche.

Le réduit où Sam rangeait ses instruments de travail ne lui avait rien appris, si ce n'est que le gardien des morts devait être un homme fort soigneux et très méthodique, donnant une place déterminée à toute chose.

Il se demandait si la soirée ne serait pas vide comme tant d'autres, quand soudain il dressa l'oreille.

On marchait quelque part, non loin de lui… mais où ?

Ce n'était pas dans la salle mortuaire, ni dans le jardin au dehors. Le bruit venait de loin et pourtant le détective eut l'impression qu'il retentissait tout près de lui à présent.

— Morbleu, grogna-t-il, fallait y penser : il doit y avoir des caves par ici, et personne ne m'en a dit mot. Nous allons voir !

Il allait sortir de la petite pièce, sanctuaire du vieux Sam, quand il entendit clairement le bruit dans la salle voisine.

Quelqu'un gravissait péniblement quelque escalier, dans l'ombre.

Un escalier ! Dickson ne se souvint pas d'en avoir aperçu un seul, et pourtant il était convaincu de connaître parfaitement les aîtres de céans.

Un soupir éclata et un objet lourd fut déposé, puis il y eut un claquement bref et le silence.

Harry Dickson laissa, par prudence, s'écouler quelque temps avant de s'aventurer de nouveau dans la salle de mort.

Quand il le fit, celle-ci était déserte comme au moment où il l'avait quittée.

Rien n'y était changé… Rien, mais pourtant…

Oui, le détective se souvenait parfaitement que la table roulante, près de la porte, était nette et vide au moment où il avait pénétré dans le réduit. Or, à présent, un corps s'allongeait sur elle, recouvert d'un drap mortuaire.

Dickson l'arracha et braqua sa lampe.

Sa main frôla une chair encore tiède et il vit une tête blonde aux yeux clos, grimaçant encore un pénible sourire. Le corsage avait été à moitié arraché et le détective vit un peu de sang perler sous le sein gauche.

L'inconnue, qui avait été tuée d'un coup de stylet en plein cœur, devait encore vivre quelques minutes plus tôt.

Une odeur pharmaceutique prit le détective à la gorge.

— La malheureuse a été droguée avant de mourir, gronda-t-il. Ah, ce sera bien le dernier crime de ces misérables !

Quelques moments après, il découvrit quelques cheveux d'or adhérant au rebord inférieur d'une grande table de dissection. Le bord intérieur ! C'était puissamment révélateur : celui qui avait apporté le cadavre de la femme assassinée dans la morgue avait dû en heurter *le dessous* de la table.

— Une de ces dalles doit masquer le passage ! conclut le détective.

Et, peu de temps après, il le découvrit.

*

* *

Tom Wills resta comme pétrifié à considérer la tragique voiture, mais, en même temps, un sentiment d'intense triomphe l'inonda. Il était sur la piste du mystère. Le carrosse était devant lui, mais non attelé, le cheval de cire, se trouvait à côté des brancards, les rênes pendantes. Le cocher n'était pas sur son siège. Restait l'intérieur de la voiture.

Le cœur serré, le jeune homme s'en approcha et, à travers la vitre, dirigea le jet de sa lampe à l'intérieur.

La bouquetière ne s'y trouvait plus, mais une moisson fripée de violettes était éparse sur les coussins. Pourtant le coupé n'était pas vide : une petite forme sombre se tassait dans un coin, et Tom reconnut la vieille poupée de cire, qui reproduisait la silhouette du vieux monsieur Simpson.

Sa figure ratatinée et jaune luisait doucement dans la clarté électrique et ses yeux fixes regardaient au-dessus de la tête du jeune homme.

D'un coup sec, celui-ci ouvrit la portière et poussa la tête à l'intérieur.

Mais, au même instant, comme une furie, la poupée de cire s'anima, deux mains crochues saisirent le jeune homme à la gorge et un visage de tigre se pencha sur le sien. La lampe vola au loin, en miettes et, dans les lourdes ténèbres, Tom Wills sentit la mort venir.

Les terribles griffes entraient dans sa chair comme des crochets d'acier et, tandis que l'asphyxie commençait son œuvre, le malheureux détective entendit une affreuse voix glapir avec des accents de folie :

— Une belle statue… En vérité ce sera une belle statue. Il m'en faut une pour le supplicié au collier à pointes. Ah ! la belle expression de souffrance que la cire immortalisera ! Aha !

Tom s'écroula à genoux, sans que les mains meurtrières lâchassent prise.

Tout à coup, une barre de feu passa à côté de sa joue et un tonnerre brûlant roula. Le monstre ouvrit les mains et poussa un hurlement d'agonie.

Tom Wills se trouva rejeté en arrière.

Défaillant, il se redressa sur les genoux : la salle était éclairée et vers lui, revolver au poing, s'avançait le cocher du fiacre fantôme.

De ses mains hésitantes Tom voulut prendre l'arme qu'il avait en poche, prêt à défendre chèrement sa vie.

— Pas de ça, mon petit !

C'était le cocher qui parlait, mais c'était la voix de Harry Dickson !

Celui-ci vit l'effarement de son élève et rit doucement.

— Le plus sérieux de l'ouvrage est fait, Tom, dit-il. À tout à l'heure les explications de tout ceci. À présent il nous reste à achever ce bon travail.

» Je vois que vous n'avez pas été trop grièvement atteint, bien qu'il fût moins une, comme on a coutume de dire. Venez maintenant !

Ils sortirent du musée de cire et se mirent à parcourir en silence la grande maison du maître.

Rien n'y bougeait et on aurait pu la croire complètement inhabitée, si une odeur chaude de cigare n'avait pas flotté autour d'eux, au moment où ils arrivèrent au premier étage.

Harry Dickson prit tout à coup son élève par le bras et le força à s'arrêter ; du doigt, il lui désignait un rai de clarté blonde sous une des portes.

— Attention, Tom, murmura-t-il à voix très basse. Vous aurez peut-être à intervenir, mais il ne faut pas que ce soit trop tôt. Il me reste à recueillir une preuve contre quelqu'un dont je doute encore.

Il toqua d'un doigt discret contre la porte et aussitôt une voix maussade intima l'ordre d'entrer.

Alors, pendant quelques instants, Tom Wills passa d'un étonnement à l'autre.

Il vit son maître entrer délibérément dans une chambre à coucher qu'éclairait un petit lustre plafonnier. Un homme en habit de soirée se tenait au milieu de la pièce et, au moment où le détective entra, il jeta le cigare qu'il fumait. Tom reconnut l'écrivain Theobald Simpson.

Simpson vit le cocher aux favoris gris entrer chez lui et aussitôt son visage exprima un vif mécontentement, mêlé même à une déchirante tristesse.

— Violet, s'écria-t-il, je vous revois de nouveau dans cet horrible accoutrement ! Malheureuse, voici que malgré mes supplications vous recommencez vos effroyables exploits. Tenez, j'ai découvert la liste des victimes que vous voulez ajouter aux autres ! Je ne veux plus ! Je ne veux plus, entendez-vous ? Je mettrai plutôt le feu à cet horrible musée de cire.

— Et vous ferez bien, Mr. Simpson, dit tout à coup Harry Dickson en se jetant sur la liste que l'écrivain avait laissé choir sur le sol et en braquant son revolver sur lui.

Simpson poussa un cri de terreur et, tout à coup, tirant un poignard de sa poche, fit mine de se ruer sur le détective. Mais Tom Wills veillait.

Comme un tigre, il se jeta sur le forcené, lui tordit le bras et lui arracha l'arme.

Ce fut d'ailleurs la seule manifestation d'énergie de la part de Theobald Simpson. Il se laissa tomber dans un fauteuil et se mit à sangloter avec violence.

— Tout est perdu ! pleurait-il.

Harry Dickson avait repris tout son sang-froid. Les bras croisés sur la poitrine, il regardait avec tristesse l'homme écroulé.

— Au contraire, monsieur Simpson, dit-il doucement.

L'écrivain leva vers lui son visage inondé de larmes.

— Que voulez-vous dire, monsieur Dickson ! demanda-t-il d'une voix éplorée. Je vous en supplie, ne prolongez pas mes souffrances.

— Je vous ai débarrassé des deux démons qui hantaient votre vie, répondit le détective.

— Débarrassé… Que voulez-vous dire ?

— Morts ! dit Dickson.

Simpson poussa un cri déchirant.

— Violet…

— Elle a payé sa terrible complicité, et je remercie Dieu de ne pas avoir dû la livrer à la justice inexorable des hommes. Je vous ai épargné la honte d'un jugement implacable et d'une exécution capitale.

» Lorsque je bondis sur elle dans le souterrain qui relie votre musée à la morgue de Founding Hospital, elle vit que tout était perdu et elle s'empoisonna.

» Je n'ai pas empêché son geste, bien que j'aurais pu le faire, mais j'ai pensé à vous. Je doutais encore de votre complicité.

— Et maintenant, y croyez-vous ? demanda Simpson d'une voix sombre.

— Non, malgré votre malheureux geste de défense de tout à l'heure. Vous n'avez découvert l'infamie de votre belle fiancée que depuis peu de jours, et je prends sur moi de vous absoudre. Votre malheur est déjà assez grand.

— Oui, Tom, continua le détective en s'adressant à son élève. Tout à l'heure, dans les caves du musée, vous allez trouver encore une fois le cocher Smithers, non pas en cire cette fois mais en chair et en os. Toutefois, il est mort et ne

conduira plus personne vers une horrible destinée. Et ce Smithers-là, c'est Violet Hawthorne en personne.

— Pauvre Violet, sanglota Simpson. Je ne puis lui en vouloir. Elle était tout à fait sous la domination de l'autre.

— Grabowski ? demanda Harry Dickson. Celui-là je lui ai réglé son compte moi-même, d'un coup de revolver, au moment où il étranglait Tom Wills.

— C'était son père, murmura Simpson.

ÉPILOGUE

— En fait, expliqua Harry Dickson, de fil en aiguille, je suis parvenu à apprendre que Miss Hawthorne était la fille d'un médecin de Liverpool, qui fut arrêté il y a quelques années pour un crime sadique. Il avait assassiné un de ses patients et, par un procédé connu de lui seul, avait donné à son cadavre toutes les apparences de la vie. Pourtant on reconnut qu'il était complètement fou et, au lieu de le juger, on l'interna dans un sanatorium voisin de la ville.

» Il y a trois ans qu'il en disparut.

» Sa fille étudiait alors la médecine à Londres et était interne au Founding Hospital. Elle passa brillamment ses examens de docteur. Mais elle était pauvre.

» Elle fut alors sans doute rejointe par son père. Elle le fit entrer à l'hôpital, où elle était employée, comme prosecteur et comme gardien de la morgue.

» Mais cela suffisait à peine à leur entretien, car la place de Sam était mal payée. Le docteur Hawthorne se rappela ses talents de sculpteur de cire.

» Mais les fous sont souvent singulièrement astucieux. Il fallait que Sam, le gardien, et le mouleur fussent des personnages bien séparés. Grabowski naquit !

— Ainsi, demanda Tom, le docteur Hawthorne, le vieux Sam et Grabowski l'insaisissable étaient une seule et même personne ?

— Et le vieux Simpson également, grâce à un parfait masque de cire, mon garçon !

» Il découvrit que la petite maison de Mile-End, qui était très vieille, communiquait avec les égouts de Londres. Cela échauffa son imagination morbide et criminelle. Il entrevit de pouvoir se conduire en véritable homme des ténèbres. Et le coup final, ce furent les fiançailles de sa fille avec Mr. Simpson. Violet lui parla du musée de cires ! Il n'eut de cesse avant de l'avoir vu et ses parfaites connaissances des égouts de Londres lui servirent de nouveau.

» Founding Hospital n'est guère éloigné de Simpson House. Le fou repéra le boyau qui joignait leurs sous-sols et il les perfectionna.

» Une entrée condamnée, sous les dalles de la salle mortuaire dont il avait la garde, fut ouverte par lui et, grâce à un travail opiniâtre, il parvint en creusant et en maçonnant, à la faire communiquer avec le musée de cires.

« Et maintenant un terrible problème d'hérédité se pose : Je crois le résoudre en disant que la folie paternelle gagna la fille.

» Ils résolurent de compléter cette collection de poupées par d'autres : des cadavres humains stérilisés, momifiés… Le vieil Hawthorne avait son secret !

Un secret… Était-ce seulement un secret ? Hélas !

» N'ai-je pas découvert que, vers 1830, à l'époque où le vieux Simpson devint le propriétaire du musée, beaucoup de personnes disparurent dans Londres ? Et, en examinant certaines poupées, Hawthorne ne découvrit-il pas que l'étrange vieillard avait, lui aussi, transformé en statues des cadavres d'hommes ?

» Je puis m'imaginer alors ce qui s'en est suivi. Hawthorne a cru incarner l'âme démoniaque du vieil et sinistre amateur de cires. Dieu sait même s'il ne découvrit pas ses mémoires, car le musée ne possédait pas de mystères pour lui.

» Sa folie le poussa à refaire des gestes vieux d'un siècle. Il sortit le vieux carrosse, et l'attela d'un cheval qu'il mettait à l'écurie dans un des recoins perdus des égouts urbains, tandis que sa fille Violet, gagnée à sa folie, grâce à un masque accompli, devenait le cocher Smithers !

» Comment parvenaient-ils à attirer leurs victimes ? Mystère ! Les uns par l'appât de l'argent promis, les autres par la beauté de Miss Violet sans doute.

» J'ai trouvé sous le musée un petit hall secret où l'on trouvera pas mal de gens disparus, devenus d'immobiles poupées de cire : l'infortunée Daisy World en est !

— Mais, objecta Tom Wills, n'avez-vous pas déclaré lors de votre première visite que la voiture n'avait plus servi depuis un siècle ?

— Je vous l’accorde mon petit, mais je mentais. J’avais bien vu le contraire, je me gardais pourtant bien de le dire, prévoyant déjà le drame, et surtout me rappelant cet axiome de notre métier : Le silence est d’or !

L'ÉCHIQUIER DE LA MORT

CHAPITRE PREMIER

UNE CURIEUSE TROUVAILLE

L'affaire de l'échiquier de la mort figure certes parmi celles que Harry Dickson, qui eut à s'en occuper, estime être les plus singulières de sa longue et victorieuse carrière.

Elle s'écarte des autres par ses bizarres possibilités de réussite, par les voies mystérieuses qui devaient conduire au succès criminel.

Le 1er avril 19…, le notaire Drywood, dont l'étude se trouve dans Barbican, reçut la visite d'un habitant du quartier désireux de louer une maison bourgeoise, située dans Bunhill Row, dont il avait la garde.

La maison était vide depuis longtemps et ne trouvait pas d'amateur en raison de sa vétusté. Mais elle aurait fait l'affaire de Mr. Chapmann, courtier en denrées alimentaires, pour y établir un dépôt de thé.

Mr. Chapmann reçut les clés, visita la maison et revint chez le notaire, porteur d'une curieuse nouvelle.

Dans une chambre de l'étage de la maison inoccupée, il avait trouvé un échiquier, posé sur la tablette de marbre de la cheminée et portant une unique pièce de jeu : un cavalier noir.

Le premier mouvement de Mr. Drywood fut d'en rire, puis il s'énerva quelque peu, car cela démontrait que quelqu'un s'était introduit dans la maison dont il assurait la garde.

C'est ce qui l'incita à avertir la police du quartier.

Celle-ci constata que l'échiquier était de bonne fabrication, en buis frotté et incrusté de carrés d'ébène, par conséquent une pièce coûteuse. La figurine du cavalier noir était également en bois d'ébène sculpté.

L'inspecteur détaché aux constatations nota qu'elle occupait la case numéro 3 de la troisième horizontale à gauche.

L'échiquier était posé en ordre de jeu, c'est-à-dire que le casier noir se trouvait à gauche, dans le coin inférieur.

Nous prions le lecteur de bien vouloir retenir ces détails de jeu, car ils auront leur importance à certains moments.

Mr. Chapmann ne se fit pas faute de colporter la nouvelle dans le quartier, et il ne se passa que peu de journées où elle ne fût la légende de l'endroit.

Un reporter en mal de copie trouva moyen de broder un article plein de mystère sur ce futile sujet, et aussitôt ses confrères de le reprendre avec force commentaires :

— Qui joua aux échecs dans la maison inoccupée de Bunhill Row ?

Le jeu avait été enlevé par les soins de la police et déposé au greffe de Scotland Yard, parmi tant d'autres objets disparates, approchant de loin ou de près les affaires criminelles qui y sont journellement traitées.

Mr. Chapmann loua la maison et y vint une seconde fois accompagné d'un entrepreneur pour donner des instructions en vue de son installation.

Il manqua tomber à la renverse en trouvant, au même endroit, un échiquier portant, sur la même case, un cavalier noir, figurine unique sur le dallage noir et blanc.

Cette fois-ci, le notaire Drywood se fâcha et exigea une enquête approfondie : son honneur professionnel étant en jeu. Le brave tabellion ne pouvait en effet admettre que des étrangers s'introduisent dans un des immeubles dont il avait à assumer la garde.

La chose, pour être anodine en elle-même, intrigua aussi bien les policiers que les journalistes par son côté énigmatique. On la posa en problème à Harry Dickson, qui résolut de l'examiner à son tour.

Il se rendit donc à Bunhill Row, où Mr. Chapmann, fier de son importance, lui fit les honneurs de la maison vide et de la singulière trouvaille, que cette fois la police avait cru devoir laisser en place.

Le deuxième échiquier était loin d'avoir la même valeur que le premier.

C'était un grand carré de bois blanc, dont les cases noires étaient simplement peintes. Le cavalier était une figurine vulgaire et non plus en ébène sculptée comme la précédente.

Harry Dickson, en l'examinant, fit la constatation suivante, et de nouveau nous attirons l'attention du lecteur sur elle :

La figurine était en bois peint et sa peinture de mauvaise qualité s'en allait par parties. À la loupe, le détective découvrit que quatre cases s'en trouvaient entachées :

Première horizontale, case numéro 2 à gauche (blanche).
Troisième horizontale, case numéro 1 à gauche (noire).
Cinquième horizontale, case numéro 2 gauche (blanche).
Troisième horizontale, case numéro 3 à gauche (noire).
Sur cette dernière case se trouvait le cavalier noir.

Un joueur d'échecs verra immédiatement que, pour arriver à cette dernière case, le cavalier avait dû faire trois bonds successifs.

Harry Dickson nota tout cela. Fermant son carnet, il s'apprêtait à quitter la chambre, quand un objet faiblement brillant attira son attention.

Dans un coin de la pièce, il ramassa une longue douille de cuivre, ayant dû provenir d'un fusil Winchester.

Et nous voici immédiatement plongé jusqu'au cou dans le côté, ou, plutôt, dans un des côtés tragiques de l'étrange aventure :

En face de la maison inoccupée de Bunhill Row, se trouvent les Artillery Grounds ou terrains d'artillerie, servant à des exercices intermittents de la garnison. Or, la veille, le soldat Brands de l'artillerie montée avait été tué à la nuit tombante, d'une balle de Winchester, sur ces terrains. Son cheval, une belle bête *noire*, était rentré seul à l'écurie et quelque temps après, on avait ramassé le cadavre de son cavalier aux abords de la clôture du parc.

La trouvaille que fit Harry Dickson permit de conclure aussitôt que le coup de feu mortel avait été tiré de la maison vide, située en face des grounds.

Quelle relation pouvait-il exister entre la petite figurine équestre de bois noir et le malheureux militaire ? Cette question se posa immédiatement à l'esprit des enquêteurs, mais elle resta naturellement sans réponse.

Et bientôt le mystère se corsa de la façon la plus effrayante.

CHAPITRE 2

LE JEU QUI TUE

À l'angle de Chiswell Street se trouve le café du « Grand Canon », une vieille taverne d'excellente réputation que fréquentent les notables du quartier, ainsi que les officiers d'artillerie du parc voisin.

Le soir de l'étrange et terrible événement, les habitués y sont installés, qui devant la table de bridge, qui simplement devant son verre d'ale mousseuse.

Mr. Chapmann, qui depuis près de vingt ans en est le fidèle client, y recommence pour la dixième fois au moins le récit de l'échiquier mystérieux.

Il se vante surtout de son commerce avec Harry Dickson et en tire naturellement quelque considération.

— Mais, au fait, lui dit-on tout à coup, pourquoi ne jouons-nous jamais aux échecs ici ? Ce serait l'occasion de voir d'un peu plus près comment on peut procéder en la matière.

Mais les habitués du « Grand Canon » ne sont pas grands clercs en ce jeu compliqué. Pourtant, Mr. Chapmann en possède quelques notions, ainsi que certains officiers présents. Le patron, après maintes recherches dans ses armoires, finit par dénicher un jeu un peu déteint, aux figurines mutilées, mais heureusement au complet. Mr. Chapmann s'assied devant lui et lance un défi à la ronde.

Après quelques hésitations, il est relevé par un des officiers qui s'installe devant le négociant en s'excusant de sa mince science.

On tire aux pions et c'est l'officier qui amène le blanc ; à lui donc de commencer le jeu.

Il débute d'une manière traditionnelle en faisant avancer le pion de la Reine.

Mr. Chapmann riposte par un coup que tout le monde attend : il déplace le cavalier noir et le fait bondir sur la troisième horizontale, dans la case numéro 1.

Tout le monde s'esclaffe : on prévoit le jeu du négociant : il va recommencer celui du mystérieux joueur dans la maison vide.

Le militaire avance un second pion et le cavalier de Mr. Chapmann rejoint la case numéro 2 sur la cinquième horizontale.

Le partenaire avance, sans trop savoir pourquoi, le pion de la tour du Roi.

À ce moment, il y a un frisson d'attente parmi les consommateurs qui se sont tous groupés autour de la table des joueurs d'échecs. On est en droit de se demander pourquoi… Sans doute qu'un signe avant-coureur s'est introduit dans l'atmosphère. Mr. Chapmann pose une main quelque peu frémissante sur la sombre figure, mais la retire aussitôt en disant :

— J'adoube…

C'est-à-dire qu'il n'est pas certain de jouer ce coup-là.

Pourtant, il remarque autour de lui des regards goguenards, des sourires ironiques. Il hausse les épaules, saisit le cavalier noir et le pose avec un geste sec sur la fameuse case numéro 3 de la troisième horizontale.

À la même seconde, le terrible événement a lieu.

Un coup de feu éclate et Mr. Chapmann, la tête traversée d'une balle, tombe raide mort, le nez sur l'échiquier.

Immédiatement un affolement général s'empare de l'assistance. Quelques-uns se ruent déjà vers la sortie, mais l'officier partenaire de l'homme qu'on vient de tuer sous ses yeux se lève et crie d'une voix tonnante :

— Que personne ne sorte !

Ils sont vingt, au moins, dans la salle de consommation qui n'est guère spacieuse.

Tous les visages sont consternés. Il n'y a là que des honnêtes gens, et tout le monde se connaît depuis des années.

Aucune main ne tient une arme, aucun geste insolite n'a été aperçu.

— Qui de vous porte un revolver sur lui ? demande l'officier, le capitaine Hawkins de l'artillerie montée.

Il n'y a que deux officiers qui ont une arme d'ordonnance sur eux, et aucune n'est chargée. À la demande générale, on fouille les assistants : on ne trouve chez aucun une arme de ce genre.

Du poste voisin on fait venir un inspecteur, mais celui-ci n'en découvre pas plus long, et il se contente de faire enlever le cadavre de Mr. Chapmann en promettant de téléphoner sur l'heure à Harry Dickson. Il prie ces messieurs de bien vouloir rester au café, tous, et le patron de fermer l'établissement en attendant l'arrivée du grand détective.

Mais quelque temps se passera encore avant qu'il puisse être sur place et, en attendant, les consommateurs s'énervent.

Le capitaine Hawkins est certes parmi ceux qui sont le plus émus. C'est d'ailleurs un homme sanguin et quelque peu colérique. Il jure qu'il ne quittera pas les lieux avant que le coupable ne soit arrêté.

Les amis de tout à l'heure semblent s'éviter. L'assassin n'est-il pas parmi eux ?

Qui est-ce ? Le voisin avec qui l'on trinquait il y a un quart d'heure ?

Le partenaire qu'on retrouvait tous les soirs pour le whist ou le bridge familier ?

Tout à coup, le capitaine Hawkins, qui se tenait à peine d'impatience, se mit à mettre en place les figurines écroulées.

— Je recommence le jeu ! cria-t-il, et c'est moi qui jouerai avec les pièces noires. Voyons qui accepte le défi ? Il n'y a du danger que pour moi, si danger il y a !

On proteste, mais Hawkins tient bon. À la fin, il fait appel à un jeune lieutenant.

— Lieutenant Mason, dit-il, le jeu ne vous est pas étranger. Venez donc me servir de partenaire ! Avancez !

C'est presque un ordre et Mason s'approche de son chef, bien qu'avec une visible répulsion.

— Première position du cavalier noir ! crie Hawkins.

— Seconde position ! répète-t-il après la riposte de l'adversaire.

Toute la salle est haletante.

Le lieutenant Mason déplace machinalement un pion.

— Et de trois ! crie le capitaine en posant, avec un mouvement de défi rageur, le cavalier noir sur la case trois.

Au même instant la porte s'ouvre et Harry Dickson entre. Juste à temps pour entendre un grand cri et voir le capitaine Hawkins s'écrouler sur la table, le front troué d'une balle.

— Restez tranquilles, ordonna le détective, le coup a été tiré du dehors, je l'ai entendu claquer dans mon dos en entrant.

Il vira sur les talons, examinant les murs.

— Le vasistas est ouvert, constata-t-il. La balle est venue par là… sous un angle assez aigu. Permettez… et ne vous effrayez pas.

Il prit son revolver, puis il traça du doigt une ligne imaginaire allant du vasistas à la place où se trouvait le corps écroulé du militaire.

— Attention !

Il leva son arme et tira en oblique. Un bruit de verre cassé parvint de loin.

— Qu'on m'accompagne, dit-il d'une voix nette.

Le groupe des consommateurs le suivit dans la rue obscure.

— Que voyez-vous devant nous ? questionna-t-il en s'arrêtant après avoir fait une dizaine de pas au-dehors.

— Par tous les diables ! C'est la maison vide de Bunhill Row !

— Et une des vitres de l'étage est en morceaux !

— C'est bien ce qu'il fallait démontrer ! riposta le détective.

Toujours suivi par les habitués du « Grand Canon », il s'introduisit dans la maison inoccupée et parvint à la chambre de l'échiquier.

La balle se trouvait logée dans la porte.

À l'intérieur il n'y avait personne, mais un troisième jeu d'échecs, en tous points semblable au précédent, se trouvait

sur la tablette de la cheminée, son unique cavalier noir figé sur la case trois.

Le détective ramassa deux douilles de Winchester sur le plancher et, en se postant devant la fenêtre, il découvrit qu'à l'aide d'une paire d'ordinaires jumelles on pouvait fort bien, par le vasistas ouvert, suivre tout ce qui se passait à l'intérieur de la taverne du « Grand Canon. »

CHAPITRE 3

LA GRANDE PEUR DES JOUEURS D'ÉCHEC

Alors prend place, dans les annales criminelles du Yard, la singulière époque qu'on a surnommée depuis « la grande peur des joueurs d'échecs ».

Dans les clubs on ne posait plus qu'en tremblant le cavalier noir sur la case numéro 3, de si tragique mémoire. Des joueurs affectèrent même de modifier leur jeu en conséquence et de laisser vide, tout au long de leur partie, ce carré fatal.

L'apoplexie servit la superstition dans cette ténébreuse affaire et l'on cite le cas de deux habitants de la City qui tombèrent raides morts en posant leur cavalier sur la case trois de l'échiquier.

Comme toujours, les lettres anonymes, contenant les accusations les plus saugrenues se mirent à affluer au Yard, qui eut fort à faire pour les examiner, bien qu'elles n'amenèrent aucun résultat.

Une d'elles pourtant attira l'attention de Harry Dickson. Elle ne contenait que cette simple phrase :

« Pourquoi le vieux Rise de Myddelton Temple est-il mort ? »

On s'informa, et les renseignements qui parvinrent au Yard furent pour le moins singuliers et même troublants.

Myddelton Temple n'était plus un temple, mais l'avait été au siècle dernier.

Comme des éboulements partiels s'étaient produits, que des pierres se détachaient de la voûte, et que les propriétaires n'estimaient pas que de coûteuses réparations dussent être entreprises, il fut désaffecté.

Dans une annexe de la grande bâtisse, on avait installé un petit musée lapidaire qui n'attirait pas beaucoup de visiteurs.

Un unique gardien avait été affecté à sa garde. C'était un ancien retraité de l'armée coloniale, Steven Rise, qui y vivait d'une façon très retirée.

Or, il y avait quelques semaines à peine, on avait retrouvé le vieux Rise, mort sur les dalles de la grande salle vide de l'ancien temple. Un gros fragment de pierre de taille, détaché de la voûte, gisait à côté de l'homme au crâne fracassé. On conclut à l'accident.

Harry Dickson, qui n'aimait négliger aucun détail, se rendit à Myddelton Temple et se fit indiquer l'endroit où l'on avait trouvé le corps inanimé du gardien.

Tout à coup, en regardant autour de lui, le détective reçut un choc : la grande salle vide, au plafond surélevé, présentait la forme d'un carré parfait.

Les dalles en étaient blanches et noires ; Harry Dickson les compta : il y en avait exactement soixante-quatre, huit de chaque côté.

Le sol avait donc l'aspect d'un parfait échiquier, bien que géant ! Et c'est en plein sur la troisième dalle de l'horizontale troisième qu'on avait découvert le cadavre de Steven Rise !

Tout cela n'était peut-être que coïncidences, mais comme elles étaient troublantes !

Les propriétaires de l'ancien sanctuaire étaient de riches particuliers habitant une ville éloignée de l'Ouest, et qui chargeaient un homme d'affaires de la City de gérer leurs biens dans la métropole.

Ce dernier, Mr. Brooks, habitant Clerckenwell, reçut Harry Dickson avec affabilité, tout en regrettant de ne pouvoir lui apprendre grand-chose.

— Steven Rise était un bonhomme fort peu causant de nature, déclara-t-il au détective. Pourtant je me rappelle que, par deux ou trois fois, il m'a déclaré qu'à son avis Myddelton Temple pouvait bien être hanté.

» Il prétendait avoir entrevu parfois de la lumière au milieu de la nuit à travers les épais vitraux de la grande salle, et il releva même un jour les traces d'un feu de bois sur les dalles.

» Je n'y attachai pas grande importance parce qu'il n'y avait rien à voler dans cette vieille masure.

— Avec votre permission, je ferai surveiller l'endroit, proposa Harry Dickson.

Mr. Brooks accepta de grand cœur et Harry Dickson fit appel à son élève Tom Wills.

La mission n'était guère reluisante et devait même manquer de charme pour un garçon actif comme l'était l'élève du maître détective.

Il reçut ordre de se poster dans une petite salle attenante au musée lapidaire et de surveiller les vitraux de la grande salle, qu'un bout de jardin séparait de l'endroit de guet.

Rise n'avait pas encore été remplacé dans ses fonctions, car les propriétaires et Mr. Brooks avaient décidé de fermer définitivement le musée sans visiteurs.

Heureusement, on n'avait pas encore enlevé le téléphone, dont l'abonnement courait toujours.

Tom Wills reçut la lugubre mission de se tenir dans le noir, aux aguets et aux écoutes, de prendre garde à ne pas se laisser voir en entrant, ce qui n'était guère difficile, car l'entrée donnait dans une ruelle solitaire, et d'alerter sur-le-champ son maître, dès qu'il aurait constaté quelque chose d'insolite.

Il obéit en rechignant un peu et, quand il eut passé quatre nuits blanches, il songea sérieusement à se rebiffer.

Mais, le maître insistant, il accepta une cinquième nuit de garde, et ce fut elle qui récompensa son attente.

La journée avait été lourde et étouffante. On était aux derniers jours d'avril, et une véritable vague de chaleur s'était abattue précocement sur Londres.

Vers neuf heures, Tom Wills avait repris sa garde de nuit.

La petite chambre qu'il occupait était sans fraîcheur et le jeune homme eut fort à faire pour lutter contre le sommeil qui menaçait de l'envahir.

Heureusement le temps tournait à l'orage. Les premiers éclairs pourfendaient la nue basse. Un tonnerre lointain roula et de larges gouttes de pluie se mirent à tomber, apportant enfin un peu de cette fraîcheur tant désirée.

Un jappement plaintif s'élevait depuis quelques instants, et l'accent en était tellement sinistre que le jeune homme s'en énerva.

— Un cabot qui hurle à l'orage, marmotta-t-il. Damné braillard !

Le glapissement se transforma soudain en une clameur aiguë, sauvage et puis se tut. De longs éclairs sillonnaient le ciel et Tom s'intéressa à leurs jeux redoutables. Mais alors il vit qu'une autre clarté s'immisçait, depuis quelques secondes, parmi celles de l'orage naissant.

Derrière un grand vitrail de la salle carrée, il vit soudain une lueur s'épanouir, tourner au rouge sombre et se déplacer capricieusement.

— Un feu ! murmura-t-il. On allume un feu dans le temple.

La minute d'après, Harry Dickson avait répondu au téléphone par deux mots brefs :

— J'arrive !

Revolver au poing, Tom Wills surveillait la porte d'entrée du temple, prêt à faire feu sur la moindre forme suspecte.

Le feu continuait à danser derrière les vitres de couleur, diminuant parfois d'ampleur pour reprendre aussitôt de plus belle comme si on l'alimentait.

Le jeune homme aurait bien voulu pénétrer dans l'ancien sanctuaire, mais la consigne était formelle : prévoyant un danger obscur, le maître avait exigé qu'il attende sa venue.

Elle ne tarda guère d'ailleurs.

Un doigt gratta à la porte d'entrée du poste de garde et Tom se trouva en présence d'un Harry Dickson ruisselant d'eau de pluie.

— Vite ! haleta le jeune homme. Le feu brûle en plein !

Avec mille précautions, l'arme tendue, les deux détectives poussèrent enfin la grande porte du temple, qui n'était pas fermée.

La vaste salle quadrangulaire s'étendait devant eux, pleine de lourdes ténèbres et à peine éclairée par le reflet dansant d'un feu de bois qui se consumait lentement.

— Allumé sur la troisième dalle ! constata le détective.

L'ombre commençait à gagner de plus en plus la lugubre salle vide et les détectives osèrent s'approcher des flammes défaillantes sans trop craindre d'être aperçus et attaqués.

Brusquement, Tom Wills, qui marchait en tête, recula vers son maître.

— Du sang, murmura-t-il avec horreur. La dalle est noyée de sang. Écoutez le feu grésille en l'atteignant. Et puis, quelque chose est étendu sur les tisons.

— Un chien, constata le détective. La pauvre bête a été égorgée sur place.

Tom se souvint alors du jappement douloureux qui l'avait frappé il y avait quelque temps à peine.

— Inutile d'aller plus loin, dit Harry Dickson en entraînant Tom Wills. Tout cela sent le brûlé, comme auraient dit les inquisiteurs du moyen âge.

Il n'en dit pas plus long ce soir-là, et Tom le trouva singulièrement renfermé et songeur, après le bizarre épisode de la nuit.

CHAPITRE 4

LE CERCLE NOIR

Le surlendemain, le détective reçut une visite qui l'amusa fort. C'était celle d'un vieux gentleman habillé à l'ancienne mode, petit et fluet, mais dont les yeux bleus luisaient avec bonhomie derrière les fines besicles.

Il se présenta comme Mr. Ebenezer Livvins.

— Monsieur Livvins ! s'écria le détective. Mais je vous connais très bien, du moins de réputation. N'êtes-vous pas le plus célèbre occultiste de Londres ?

— Célèbre, si l’on peut dire, riposta modestement le vieillard. Je possède quelque renommée, il est vrai, mais je n’ai rien fait pour la rechercher, ni même pour la mériter. J’ai voué une grande partie de mon existence aux sciences occultes, et je pense avoir pénétré quelque peu leurs sombres arcanes. Je viens vous trouver au sujet de l’échiquier ensorcelé.

— Ensorcelé ! s’écria le détective avec un sourire quelque peu narquois.

— Je vous concède le ton et le sourire, et vous les pardonne même, répliqua Ebenezer Livvins. Tout autre en ferait autant à votre place, car il est d’usage de se moquer des choses que l’on ignore ou que l’on ne comprend pas.

— J’accepte votre pardon, dit Harry Dickson avec plus de gravité. D’autant plus que je crois qu’il y a des pratiques de magie noire en jeu, dans cette énigmatique cause qui m’a été soumise.

— C’est de la magie noire, affirma le bonhomme avec énergie, et de la plus belle eau, et pratiquée par quelqu’un qui agit en connaissance de cause.

» Je respecte grandement la science mystérieuse, mais je ne puis admettre que des créatures aux appétits vils en usent à des fins criminelles ! Je viens vous apporter ma collaboration, monsieur Dickson !

Harry Dickson ne songeait plus à rire. Mr. Livvins pouvait en effet lui être d’une réelle utilité.

— J’accepte votre concours, cher monsieur, dit-il, mais puis-je vous demander de quelle façon vous le comprenez ?

L'occultiste prit un ton quelque peu doctoral pour s'expliquer.

— Le retour continuel d'une figurine *noire*, représentant un être animé, comme un cheval ou un cavalier, en une place déterminée qui ne varie jamais, comme la fatale troisième case de gauche de l'échiquier, la mort qui semble planer inexorablement sur cette même place, tout cela me fait comprendre qu'il s'agit d'une invocation diabolique, parmi les plus complètes que je connaisse.

— Et quel est le but de cette invocation ? demanda le détective, intéressé par les propos du vieillard.

— Ce n'est pas toujours le même, bien qu'en général il se rattache à la recherche des trésors cachés. Je ne vais pas jusqu'à prétendre que l'esprit du mal y soit directement invoqué et prié d'apparaître. Non, je ne crois pas que le Malin se présente à l'incantateur sous une forme tangible, bien que les anciens grimoires l'affirment en plusieurs endroits.

» La Clavicule du grand roi Salomon nous enseigne bien des choses à ce sujet, et c'est fort de ses enseignements que j'ose me présenter devant vous.

— Bref, que proposez-vous, monsieur Livvins ? demanda le détective.

— Le cercle de défense ! En prononçant certaines formules qu'il m'est donné de connaître, je tracerai le cercle noir, contre lequel se butent en vain les entités des ténèbres. Je serai assis à l'intérieur avec vous et nous jouerons une partie d'échecs. C'est moi qui poserai le cavalier noir après le troisième coup, sur la case trois. Remarquez le retour obstiné du nombre trois, nombre magique par excellence, mais très craint par les esprits malfaisants, pour son essence divine.

— Où jouerons-nous cette étrange partie ? demanda Dickson, tenté par la tournure imprévue des choses.

— Mais dans la maison vide et notamment sur le dernier échiquier qui s'y trouvait et qui joua un rôle dans la mort de deux hommes innocents !

— Après tout, pourquoi pas ? accepta Harry Dickson. Fixez le jour et l'heure.

— Ce soir si vous le voulez bien. L'heure importe peu. On parle trop de minuit comme d'une heure propice aux incantations ténébreuses, mais n'en croyez rien. Le Malin ne regarde pas à son chronomètre pour déterminer sa présence parmi nous, ajouta-t-il avec un fin sourire.

On tomba d'accord sur dix heures sonnantes et Harry Dickson trouva le vieil occultiste fidèle au rendez-vous.

Le détective ouvrit la porte de l'immeuble de Bunhill Road en constatant avec plaisir que la nuit noire et pluvieuse avait chassé les passants des rues solitaires.

Quand ils furent arrivés dans la chambre de l'étage, Mr. Livvins alluma un gros cierge de cire brune qu'il planta sur le coin de la cheminée, de manière à ce que sa lumière tombât en plein sur l'échiquier.

— Permettez que je me recueille avant tout, dit-il gravement. Les formules que je prononcerai tout bas sont rituelles et je ne veux m'y soustraire. Songez que les religions les plus hautes ont leurs rites.

Il baissa les yeux et ses lèvres frémirent comme en une inaudible prière ; son visage était si grave que, malgré lui, le détective se sentit impressionné.

Enfin Mr. Livvins leva les yeux.

D'un geste de la main, il décrivit un cercle dans l'air et Dickson vit que sa main était gantée de noir.

— C'est le cercle noir, expliqua l'occultiste à mi-voix, nul besoin n'est de le tracer au charbon ou avec de la couleur. L'ombre de mon geste reste dans l'atmosphère, invisible mais réelle.

— Que signifie ?… commença Dickson.

Mais son compagnon l'interrompit.

— N'employons pas de vains mots, dit-il. Je ne pourrais moi-même vous dire ce qui se produira en dehors du cercle noir. Mais il est évident qu'à la pose du cavalier sur la case fatale, quelque chose se produira. L'être de la grande ténèbre apparaîtra-t-il devant nous ? Manifestera-t-il sa présence ? Qui pourrait le dire ? Mais, à l'intérieur de ce cercle, nous sommes à l'abri de ses tentatives, aussi hostiles qu'elles puissent être. Jouons !

Harry Dickson poussa le premier pion blanc et son partenaire riposta aussitôt par la première pose du cavalier noir.

Le second coup fut joué en quelques secondes, puis Harry Dickson poussa enfin son dernier pion avant le troisième coup du cavalier noir.

D'une main ferme, mais les lèvres pincées, le vieil occultiste saisit la figurine de bois noir et l'éleva en l'air.

À cette même minute, la porte de la rue fut ouverte avec fracas et des pas furieux retentirent dans le corridor et sur les marches de l'escalier. Presque aussitôt, la porte de la chambre claqua à toute volée et une voix rageuse hurla :

— Ne bougez pas ou vous êtes morts, misérables !

Harry Dickson se tourna brusquement.

— Eh bien monsieur le notaire, que vous prend-il ? demanda-t-il ironiquement.

Le notaire Drywood laissa retomber la main qui levait un revolver et balbutia, décontenancé.

— Monsieur Dickson… Excusez-moi ! Cette affaire me tourne les sangs. Cette maison maudite me vaut des tracas sans nombre. Je ne parviendrai plus jamais à la louer, parce que personne n'oserait encore y jouer une partie d'échecs…

« Je passais dans la rue et j'ai vu de la lumière aux fenêtres. Alors je n'ai pas hésité, espérant mettre enfin la main sur les bandits qui avaient rendu ma maison inhabitable. Mais que vois-je ?… Vous venez jouer aux échecs ici, dans cette affreuse demeure ?

— Mais oui, et c'est Mr. Livvins, que voici, qui a la pose… Justement la fameuse pose fatale sur le troisième carré de gauche.

Livvins inclina la tête sans répondre. Il tenait toujours le cavalier noir au-dessus de l'échiquier, comme dans une suprême hésitation.

Tout à coup il se décida et, avec force, il le posa sur la case.

— Là ! dit-il en levant les yeux.

Harry Dickson le regardait bien en face à ce moment. Soudain il le vit affreusement blêmir, tandis que sa main gauche se posait sur son cœur.

— Là… là… le diable ! rauqua-t-il en regardant d'un air horrifié au-dessus de la tête du détective, puis il roula sur le plancher.

Harry Dickson se précipita : le cœur du vieil homme ne battait plus. La terrible case trois venait de faire, sous ses yeux, une nouvelle victime.

Alors, seulement, le détective regarda autour de lui dans la chambre, mais il n'y avait là qu'un cierge brûlant d'une haute flamme fumeuse, qu'un échiquier aux pièces écroulées et le notaire Drywood, mortellement pâle et prêt à défaillir de terreur.

CHAPITRE 5

LE CAVALIER VIVANT

C'était par un bel après-midi de dimanche du début de mai. Mrs. Crown, la gouvernante du détective, venait de desservir la table du déjeuner.

Tom Wills parcourait le *Sunday Express* en songeant qu'au dehors le ciel était bleu, et qu'il aurait fait bien bon dans quelque agreste site, proche des sources de la Tamise.

Harry Dickson, la pipe à la bouche, compulsait un vaste dossier de poussiéreuses paperasses que venait de lui faire remettre Mr. Brooks.

Tom le vit prendre une feuille parcheminée, la parcourir, la relire et puis la rejeter avec une exclamation de stupeur.

— Qu'y a-t-il, maître ? s'enquit le jeune homme.

Mais Harry Dickson ne l'écoutait pas. Il avait arraché des mains de Tom le *Sunday Express* et il se mit à le parcourir avec fièvre, impatient de ne pas trouver immédiatement ce qu'il cherchait.

— Tom, s'écria-t-il enfin en rejetant la feuille avec colère, ne donne-t-on pas quelque part une fête de charité, où l'on présente entre autres jeux, en plein air, une partie de cartes vivante et même un jeu d'échecs avec des figurants vivants ?

— En effet, maître… sur le Cricket Ground de Dulwich Collège, qui sera transformé en un gigantesque échiquier en cette occasion.

— Pour quelle heure est annoncé ce jeu ?

— Pour quatre heures précises !

— Il est trois heures passées… Vite !… Vite, l'auto… Il y va d'une vie d'homme ! rugit Dickson en se jetant dans l'escalier.

L'automobile du détective, pilotée par Tom Wills, traversa la ville en trombe.

Bien que ce fût dimanche, il fallait compter avec les encombrements et les inexorables postes de signalisation.

— Trois heures trente… trois heures quarante…, murmurait Dickson, les dents serrées, l'œil rivé sur le compteur kilométrique de la voiture.

L'aiguille témoin oscillait, comme prise de folie, entre cent et cent vingt à l'heure. Parfois elle retombait à quarante

dans certains virages difficiles et à zéro aux inévitables haltes des carrefours.

— Trois heures cinquante-cinq ! gémit le détective comme ils traversaient en bolide Upper-Norwood. Ah !… Quatre heures ! Le jeu commence !

Il se tourna vers Tom.

— Combien de temps laisse-t-on par coup aux joueurs ? demanda-t-il. Vous devez l'avoir lu dans votre satané journal.

— Exactement une minute, maître, pour ainsi dire le temps de prendre leur place.

» Il paraît d'ailleurs que la marche du jeu a été prévue d'avance, d'après une partie jouée la veille. Sinon le jeu s'éterniserait…

— Cela fait entre six et sept minutes qu'il nous reste pour empêcher un nouveau crime, gronda le détective en serrant les poings. Trois minutes d'écoulées…

— Les terrains sont en vue ! jubila Tom Wills. Tenez, maître, voici les figurants qui sont en place.

Harry Dickson se leva de son siège au risque d'être projeté hors de la voiture avançant à toute vitesse.

— Le cavalier noir se déplace pour le deuxième coup, gronda-t-il. J'avais bien pensé que ces jeunes insensés auraient mis un point d'honneur à vouloir imiter le jeu fatal !

Tout à coup il se tourna vers sa droite ; au-dessus de Sydenham Station, un fin panache de fumée blanche s'épanouissait dans l'air bleu.

Il se donna une tape violente sur le front.

— J'y suis… Le train d'intérêt local d'Upper-Sydenham arrive en gare de Durwich Station à quatre heures douze ! À quatre heures sept il doit arriver à la hauteur du parc de Dulwich Collège. Pour l'amour de Dieu, Tom, pressez l'allure.

Il était inutile de le dire. Tom avait déjà poussé l'accélérateur à fond ; l'auto avait fait un bond, comme si elle voulait s'élever dans l'air et, déjà, elle filait à travers les allées du parc, au grand effroi des spectateurs.

— Le cavalier noir va prendre place sur le carré trois, hurla le jeune homme.

Ils virent, en effet, un cavalier tout de noir vêtu donner un petit coup sur la croupe de sa monture et se mettre en marche vers ladite case numéro 3 de l'échiquier géant.

Les coups de sifflet d'une locomotive se rapprochèrent.

— Gardez le moteur en marche, cria le détective à son élève en sautant à terre.

Comme un fou il s'élança vers le cavalier noir et, comme celui-ci allait atteindre le carré fatal, il bondit devant le cheval et le frappa en plein sur le museau. L'animal, effrayé, fit un écart en arrière.

En même temps, en un immense coup d'archet, une balle siffla aux oreilles du détective et du cavalier stupéfait.

— Harry Dickson ! Harry Dickson ! criait-on de toutes parts, car soudain la foule avait compris son intempestive intervention.

Mais le détective avait déjà rejoint son automobile.

— À Dulwich Station ! haleta-t-il. Il nous reste trois minutes.

— Deux de trop ! cria joyeusement Tom Wills.

Le train, s'avançant dans une profonde tranchée, n'était visible pour eux que par de gros flocons de vapeur blanche qui s'élevaient en tourbillonnant au ras de la plaine verdoyante.

— Dulwich Station ! cria Tom. Tenez, voici le train qui ralentit en débouchant de la courbe !

Harry Dickson traversa le perron en courant ; le chef de gare agitait son fanion rouge.

— Police, lui jeta le détective. Il ne faut pas que le train reparte. Il y a un assassin dans un des wagons.

— Il ne sera pas difficile à trouver, répondit l'homme du rail. Il n'y a jamais plus de cinq ou six personnes dans ce train-ci.

— Tant mieux ! Appelez tous vos hommes disponibles.

Le train était arrivé en gare et Harry Dickson se mit à courir le long des wagons.

Le chef avait dit vrai. Le modeste convoi n'avait pour tous voyageurs que trois ruraux hilares assis dans un compartiment de troisième ; deux voyageuses de seconde et, dans l'unique coupé des premières, un pasteur lisant sa bible de poche.

— Attention ! dit le détective à l'oreille des employés qui l'accompagnaient. Demandez son ticket à ce particulier.

L’un d’eux ouvrit la portière et fit la demande.

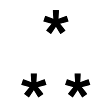
L’ecclésiastique fouilla sa poche et tendit un petit carton rouge.

À ce moment, Harry Dickson se jeta sur lui et le cabriolet d’acier se referma autour des poignets du voyageur.

— Quoi… que se passe-t-il ? balbutia le pasteur effrayé. C’était un vieillard au visage ridé comme une pomme d’hiver et portant de grosses lunettes orangées.

Sans répondre, Harry Dickson passa une main énergique sur le visage du vieillard et une masse compacte de maquillage gras vint adhérer à ses doigts. En même temps les lunettes tombèrent.

— Drywood ! tonna Harry Dickson. Au nom du Roi je vous arrête !



— Lisez attentivement ce papier que j’ai trouvé dans les archives de Myddelton Temple, et que Mr. Brooks voulut bien me confier, dit le détective à Goodfield. Certes, les caractères en sont un peu effacés, et l’anglais en est quelque peu désuet, mais vous comprendrez tout de même.

— Quel charabia ! bougonna le surintendant de Scotland Yard. Écoutez-moi ça !

« La troisième dalle est sacrée, c’est celle du cavalier noir. Que celui qui veut devenir son serviteur commence par

la servir en faisant descendre la mort sur elle chaque fois qu'il en a l'occasion. Il la nourrira de sang et puis la purifiera par le feu. Il immolera un homme sur elle. Là où il le pourra, il tuera les téméraires qui posent d'odieuses figurines de bois mort sur elle, même si elle aussi est en bois vulgaire. Quand le serviteur aura immolé le cavalier noir vivant, la dalle révélera son secret et le démon proposé à sa garde lui remettra ses immenses trésors. »

— Comprenez-vous, Goodfield ? demanda Dickson.

— Euh, très peu. J'ose le dire.

— Et pourtant c'est assez clair, ma foi.

Le notaire Drywood, je l'ai su depuis, donnait dans l'occultisme. Un jour, en tant que confrère, il a pu prendre connaissance des documents détenus par Mr. Brooks.

» J'ai appris tout à l'heure qu'il en était ainsi, mais Mr. Brooks avait complètement oublié cela. L'existence d'un trésor dans Myddelton Temple est en effet mentionné dans certaines légendes. Drywood y crut et il commença par sacrifier le vieux Rives à sa criminelle pratique.

» Auparavant, il avait déjà dû immoler des bêtes sur la funèbre dalle, et y allumer des feux d'offrandes. Mais le démon gardien du trésor ne lui apparut pas. Il se creusa la tête alors pour découvrir la signification du terme : cavalier noir. Il crut l'avoir trouvée en voyant sur les terrains d'artillerie évoluer un soldat montant un cheval noir.

» Le hasard avait voulu qu'il eût sous sa garde un immeuble vide, donnant sur ces terrains militaires. Il y apporta un échiquier et l'unique figurine pour procéder sans doute à quelque magique incantation.

» La fatalité voulut qu'au cours de l'une d'elles le malheureux cavalier passât à portée du fusil dont il s'était muni. Il le tua.

» Mais le démon ne se montra pas encore, pas plus que le trésor convoité.

» Vint Mr. Chapmann. Il est démontré que ce fut en l'absence de Drywood que le clerc de l'étude remit les clés de la maison vide à l'amateur.

» Il y découvrit le singulier échiquier qu'y avait laissé le notaire magicien.

» Cette fois, comme beaucoup de criminels, le notaire crut habile de prendre le taureau par les cornes en exigeant lui-même des recherches policières.

» Il se complut à brouiller les pistes en apportant un nouveau jeu d'échecs dans la maison vide. Mais, en même temps, il comprit le terrible avantage qu'il pouvait retirer de la publicité faite autour de cette affaire.

» De son poste d'observation dans la maison vide, il put suivre les gestes des clients de la taverne du Grand Canon. Il y vit comme un signe favorable du monde des ténèbres. Il allait pouvoir se poser de nouveau en « serviteur » de la dalle magique, et il tua deux des joueurs.

» Puis il alla porter une ultime offrande à la dalle même.

» Vains efforts… Le démon se dérobait toujours.

» Il retournait sans doute vers la maison vide, lieu de prédilection de ses noires pratiques, quand il en vit les fenêtres éclairées.

» Que fit-il ? Il alla se poster un peu en retrait des grounds où se trouve une petite butte gazonnée ; de là, il avait un tant soit peu vue sur l'intérieur de la chambre, bien que de loin. Il ne vit pas deux personnes, mais une seule, le vieux Livvins, qu'il connaissait comme occultiste accompli, ainsi que le gros cierge des incantations magiques.

» Il en conclut qu'un autre voulait lui ravir le fruit de ses criminelles études et il arriva dans un élan de rage, bien convaincu de ne se trouver que face à un vieillard sans défense. Mais j'étais là, moi aussi.

— Pourtant Mr. Livvins mourut quand même, objecta Goodfield avec un regard en dessous à l'adresse de son célèbre ami.

— Oui, et je me rends à présent compte comment… Livvins est mort d'avoir vu… Drywood !

— Oh ! s'écria le surintendant, cela demande une explication pour le moins.

— Et je suis prêt à vous la fournir. Il est évident que Livvins, fervent croyant en matière de sciences occultes, s'attendait à quelque terrible apparition surgie du fond de la nuit.

» Or, derrière mon dos, le visage du notaire a dû se convulser d'une façon si hideuse sous l'empire de la rage et de l'effroi, que Livvins a cru entrevoir une terrible incarnation démoniaque. La rupture d'anévrisme fit le reste, comme pour les deux autres joueurs de Londres.

» Mais Drywood voulut achever l'œuvre commencée. La journée de fête sur les terrains de jeu de Dulwich Collège annonçait une partie d'échecs vivants.

» Le magicien ne pouvait rien ignorer de ce qui avait trait à ce jeu prodigieux, il comprit qu'il pourrait tirer un parti éclatant de cette journée de plaisir.

» Mais comment approcher du cavalier noir, au milieu d'une foule aussi dense, même de loin ? Il n'avait qu'une ressource : celle du train.

» Comme il possède un petit cottage à Upper-Sydenham, il connaissait l'horaire des trains et aussi le faible nombre de voyageurs à certaines heures.

» Quand il comprit que ces heures concordaient si merveilleusement avec ses sombres projets, il dut y voir à nouveau quelque signe propice.

» Nous savons le reste.

— Mais la fameuse lettre anonyme qui vous mit sur la piste, qu'en pensez-vous ? demanda Goodfield.

— Heu… je ne puis que hasarder une hypothèse. Je suppose qu'un clerc de Drywood dût avoir vent de la vérité des choses, mais n'osa pas se hasarder à une dénonciation en règle. Il employa le moyen traditionnel, se fiant au flair de la police en général.

— Et de Harry Dickson en particulier, conclut Goodfield.

MINUIT VINGT

Toutes les aventures du célèbre détective Harry Dickson ne sont pas forcément en plusieurs épisodes. Il y en a aussi de fort brèves, et elles n'en sont pas moins passionnantes. En voilà une qu'il se plaît souvent à raconter à ses familiers et qu'il taxe de « chef-d'œuvre de psychologie criminelle ». Nous lui laissons la parole.

Dans le temps, je confiais les réparations de mes montres et pendules à un vieil horloger de Cheapside, qui s'en acquittait avec une admirable habilité.

Un jour, le vieillard, Bitterlow était son nom, vint me trouver ici dans mon appartement de Baker Street. Il me rapportait lui-même un chronomètre que je lui avais donné à réparer, et il me le rendit d'un air fort triste.

— Je ne puis rien faire pour votre montre, monsieur Dickson, dit-il d'un ton navré, elle souffre d'une maladie dont toutes celles qui me sont confiées ou qui sont en ma possession, sont frappées depuis quelque temps. Toutes s'arrêtent à une heure fixe : minuit vingt.

» J'ai beau les démonter, les pourvoir d'une mécanique neuve au besoin, rien n'y fait. Elles marchent pendant vingt-quatre heures environ et s'arrêtent toutes à cette heure fatidique : minuit vingt.

» Je suis perdu pour le métier et, en plus de cela, je vais vous confier quelque chose. Les montres ont une vie, tout

comme les hommes, les animaux, les plantes. Elles sont parfois soumises à d'étranges caprices prémonitoires.

» Rappelez-vous celles qui s'arrêtent brusquement, quand un décès intervient dans la maison où elles se trouvent.

» J'ai vécu plus d'un demi-siècle de leur vie et elles de la mienne ; à présent elles viennent me donner un avertissement : ma mort est proche et elle interviendra à une heure déterminée d'avance : minuit vingt.

J'eus beau employer tous les arguments que me fournit le bon sens, le vieil artisan ne voulut rien entendre et il me quitta, infiniment triste, en me disant « adieu et pas au revoir ».

Je décidai alors d'intervenir malgré lui et me promis d'examiner les choses d'un peu plus près.

J'examinai mon chronomètre : il était en parfait état de marche ; je le remontai et il fonctionna très bien pendant toute une journée, mais le lendemain je vis qu'il s'était arrêté à minuit vingt exactement.

Je le fis examiner par un autre horloger, également très expert dans le métier. Il ne découvrit rien d'insolite et se montra aussi étonné que moi-même devant l'arrêt à l'heure dite, après environ vingt-quatre heures de marche.

Mais, le septième jour après la livraison, la montre sembla se mettre au pas et, comme une très ordinaire toquante, elle fonctionna très régulièrement et dépassa allègrement l'heure fatidique.

Pourtant, je résolus d'en avoir le cœur net. Je fis faire l'acquisition de plusieurs montres chez Bitterlow, par des tiers.

Toutes sans exception se conduisirent comme mon chronomètre : après s'être arrêtées pendant une semaine à minuit vingt, elles reprenaient leur allure d'honnêtes montreuses d'heures.

Je passai devant la boutique du vieil homme : il paraissait plus las que jamais.

Sa tête chenue se penchait davantage vers son établi. Il n'était pas difficile de voir qu'il n'avait plus longtemps à vivre : le chagrin et sans doute une sourde terreur superstitieuse le minaient et le menaient droit à la tombe. Il fallait pourtant agir, car je sentais qu'on pouvait le faire, sans toutefois savoir comment.

Je pris des informations dans Cheapside et je n'appris pas grand-chose, il est vrai. Bitterlow habitait seul dans sa petite boutique, avec un ouvrier presque aussi vieux que lui, qui faisait son ménage, lui donnait parfois un coup de main, mais ne connaissait pas le métier proprement dit. Il ne s'occupait que d'épousseter le modeste étalage et de faire reluire les boîtiers d'or et d'argent.

Pourtant, je résolus de surveiller attentivement Ephra Bottum, pour l'appeler par son nom. J'appris que le voisinage ne pouvait lui reprocher qu'une chose, c'était son intempérance.

Il fréquentait un petit débit de boissons, « Au poisson d'Argent », où je devins à mon tour un client assidu, habillé en ouvrier mécanicien.

Je devins l'ami de Bottum en lui offrant souvent des libations copieuses, mais je ne pus tirer grand fruit des entretiens que nous eûmes ensemble.

Il ne parlait pas souvent métier et j'avais grand-peine à le conduire sur ce terrain. Pourtant, j'arrivai à faire une constatation étonnante : si ses connaissances en mécanique ne dépassaient pas une honnête moyenne, par contre il possédait des connaissances étendues en électricité. J'en fus réellement stupéfait, car elles dépassaient de loin celles que j'ai moi-même et pourtant je m'y étais appliqué particulièrement à l'Université, pendant mon séjour d'étudiant et même encore après.

Mais tout cela n'empêchait pas que le pauvre Bitterlow dépérissait lamentablement.

Un soir, je racontai à Bottum que j'avais vu son maître en passant devant son échoppe et qu'il me paraissait bien mal en point.

Mon compagnon avait passablement bu et, en m'écoutant, il se mit à ricaner grossièrement, sans toutefois souffler mot.

Je vis alors passer dans ses yeux éteints une lueur qui m'en dit long : cet homme devait haïr mortellement son vieux maître.

Je commis alors un véritable acte d'abus de pouvoir. J'avais pour ami le juge Jefferies, d'Old Bailey, un psychologue magnifique. Je lui racontai l'histoire des montres et elle eut le don d'attirer son attention. Quand, à la fin de notre entretien, j'émis une certaine proposition, il l'accepta aussitôt.

— Préparez la comédie, Dickson, dit-il, je signerai pour le final et les applaudissements du parterre.

Le jour suivant, je me conduisis en prodigue au bar du « Poisson d'Argent », j'allai même jusqu'à offrir du bon vin de France dont Bottum se montrait friand. Ajouté à de nombreux toddies au genièvre, à du whisky et du dry-gin, il aida le bonhomme à sombrer dans la plus noire ivresse.

Or, le vieil Ephra avait la boisson querelleuse et, lorsque je lui eus confié que l'agent de police qui veillait au coin de la rue était mon ennemi mortel, il devint aussitôt celui de Bottum.

Dès lors, quand nous sortîmes, l'ivrogne n'hésita pas ; avec force injures, il tomba sur l'infortuné bobby à bras raccourcis et se fit honteusement conduire au poste, pendant que je m'esquivais dans l'ombre.

Le lendemain, Bottum, dégrisé et penaud, s'entendit condamner à quinze jours de prison par le juge Jefferies.

Chose curieuse, bien que la peine ne fût pas énorme, elle affecta terriblement Bottum, qui se mit à crier, à tempêter, à supplier et à demander enfin qu'on fît appel à son patron pour verser une caution contre sa mise en liberté immédiate. Mais le juge Jefferies resta inébranlable, et Bottum fut reconduit au fond des noirs cachots de Pentonville.

Huit jours après, je rendis visite à Bitterlow, et je le trouvai complètement changé : ses montres marchaient de nouveau normalement. Le cauchemar de minuit vingt s'était évanoui et le vieillard renaissait visiblement à la vie.

Je lui avouai alors mon subterfuge et il s'en montra fort affecté. Jamais il n'aurait pu croire que Bottum, son fidèle

ouvrier et ami, pût entreprendre quelque chose contre ses chères montres, et par conséquent contre lui-même.

Je fus moins étonné de la conduite de Bottum, quand Bitterlow m'avoua qu'il avait fait un testament en sa faveur, l'instituant à sa mort, son légataire universel. Il me dit même le montant de sa petite fortune… en vérité, elle n'était pas si petite que cela et, pour Bottum, elle devait représenter le Pactole.

Nous explorâmes la maison de fond en comble sans toutefois pouvoir découvrir la moindre chose.

Le jour de la libération du détenu était arrivé ; j'avais décidé de surveiller ses moindres gestes et, grâce à la complicité de Bitterlow, je me cachai dans un placard de la chambre où Bottum se tenait de préférence.

Dans cette chambre, je n'avais fait qu'une découverte, mais elle me sembla digne d'attention : c'était une solide prise de courant électrique dont les lamelles fusibles avaient été puissamment renforcées.

Je l'examinais une dernière fois quand Bitterlow, qui se tenait devant la fenêtre, me cria qu'il voyait venir Bottum se dirigeant à toute vitesse vers sa maison.

Je n'avais eu que le temps de prendre place dans mon placard, quand Bottum entra.

Il dit un bonjour revêche auquel Bitterlow répondit avec amitié et en annonçant la grande nouvelle des montres régénérées.

Bottum ne se donna pas la peine de répondre et se dirigea immédiatement vers la chambre où j'étais caché.

Je pouvais fort bien le voir par une fente dans le bois et ce que j'avais prévu advint. L'ouvrier se tourna vers la boutique, l'oreille aux écoutes, et, quand il eut la conviction qu'il ne serait pas dérangé de ce côté, il se dirigea vers un lourd fauteuil et d'un geste sec arracha la doublure du dossier.

Elle vint tout d'une pièce, et je vis qu'un appareil compliqué était dissimulé à l'intérieur. J'aperçus au centre d'un amas de fils et de tubes, un grand cadran de montre dont les aiguilles étaient arrêtées sur minuit vingt. Bottum les examina et ricana sourdement. Ensuite, il déroula un fil et planta une fiche dans la prise de courant. Aussitôt l'intérieur du dossier s'illumina d'une belle lumière violette et je vis de nombreuses lampes à triples électrodes incandescentes et des tubes de Crookes briller des couleurs du prisme.

Bottum se frottait les mains d'un air satisfait.

J'approchai mon visage de la fente pour mieux voir, mais ce fut ma perte. Par un hasard malencontreux, je glissai, allai heurter la porte du placard qui s'ouvrit et vins rouler aux pieds de l'homme.

Il dut comprendre immédiatement car il poussa un rugissement de colère.

Avant que j'aie pu le contenir, il avait pris une lourde barre de fer sur l'établi et s'était mis à saccager furieusement son mystérieux appareil en hurlant :

— Traîtres ! Voyous ! Vous ne connaîtrez pas mon secret ! Jamais ! Oui, c'est moi qui ai fait arrêter les montres, mais vous ne saurez jamais comment !

Un formidable court-circuit s'était produit dans l'appareil et, en un clin d'œil, le fauteuil flamba. J'eus fort à

faire pour éteindre un début d'incendie, mais, quand j'y parvins, il ne restait du secret de Bottum que quelques fils tordus et des cendres fumantes. Lui-même avait disparu.

On repêcha son corps près de Tower Bridge, quelques jours plus tard.

Après d'activés et difficiles recherches, je parvins à pénétrer dans le passé de cet homme étrange.

C'était un ancien professeur de l'Université industrielle, docteur en mathématiques et en physique, ingénieur électricien, chassé de l'école où il professait, en raison de son intempérance et de quelques fort louches histoires de vol et de malversations.

Bitterlow se remit promptement, mais il négligea son métier pour essayer de reconstruire le mystérieux appareil électrique qui parvenait à arrêter les montres. Ce que je sais, c'est qu'il n'y parvint jamais.

L’« HÔTEL DES TROIS PÈLERINS »

L'« HÔTEL DES TROIS PÈLERINS »

CHAPITRE PREMIER

LA SOURIS D'HÔTEL

Jamais Harry Dickson n'avait été mêlé à une affaire aussi lamentable, aussi mesquine. Il en était triste et écœuré à la fois.

Par la fenêtre du bureau de police, on avait vue sur une place de Crighton, lugubre petite ville de l'ouest de l'Angleterre. Par une échappée lointaine, on voyait le port. Deux cargos semainiers fumaient à quai, en partance pour une ville côtière ; des bâtiments de cabotage de moindre importance se tassaient dans une darse vaseuse, dans l'attente d'un chargement problématique.

Une pluie oblique hachurait ce décor déjà tout en grisailles et achevait de le rendre plus triste encore.

Le bureau de police était sale et laid. Des avis administratifs collés à même les murailles chaulées s'en allaient en loques. Des promesses de récompense illustrées d'affreux portraits noirs se succédaient le long d'un lambris goudronné.

Il faisait froid et le poêle tirait mal : l'odeur du charbon humide se mêlait odieusement à celle de l'encre et des uniformes mouillés. Dans un cachot voisin, un matelot ivre chantait à tue-tête un inepte refrain de music-hall.

— Faites-le taire, mais faites-le donc taire, sergent ! criait rageusement le commissaire, et l'agent de police de planton se levait, frappait sur la porte de la cellule, pour revenir avec ces paroles découragées :

— Il dit qu'il cassera le banc sur la tête du premier qui entre !

L'officier de police se tourna vers Harry Dickson en murmurant en matière d'excuse :

— C'est Pertwee, un homme d'une force colossale, une mauvaise brute quand il a bu et un agneau quand il est à jeun… Misère de métier !

Puis il reprit son interrogatoire.

— Voyons, mon enfant, que faisiez-vous dans les couloirs de l'hôtel, en une pareille tenue, un revolver à la main, et cela passé minuit, quand toutes les honnêtes gens dorment ici en ville.

La femme inclinait la tête et répétait pour la dixième fois au moins :

— Je n'ai rien volé et je n'ai tué personne.

Harry Dickson la considérait en silence.

Elle était d'une taille au-dessus de la moyenne, brune, jolie, élégante, mais d'une élégance non tapageuse, racée même.

De ses longs doigts fuselés elle tapotait machinalement une sacoche en maroquin noir à fermeture d'argent.

— Monsieur Dickson ! implora le commissaire pour la énième fois, que voulez-vous que je lui fasse dire ?

La première fois que le policier avait prononcé ce nom de Dickson, la jeune femme avait levé les yeux sur le détective et celui-ci avait cru y lire une sorte de curiosité étonnée, puis son regard n'avait plus rien exprimé, si ce n'est un peu de hautaine lassitude.

Le commissaire sortit un cigare de son étui et s'apprêta à l'allumer, plutôt pour se donner une contenance que par goût, mais il rencontra le regard de la jeune femme et il déposa le cigare et éteignit son briquet.

— Vous vous êtes inscrite à l'« Hôtel des Trois Pèlerins » sous le nom de Margaret Whitman. Ce n'est pas votre vrai nom.

— Non, en effet !

— Et quel est votre véritable nom ?

Pas de réponse ; la jeune femme ouvrit son sac à main, y prit un mouchoir de fine baptiste et s'en frotta le front. Une légère odeur d'eau de toilette vola. Elle n'avait ni bâton de rouge, ni boîte à poudre.

— Vous n'avez sur vous aucune pièce d'identité, pas même une lettre, continua le policier d'une voix monotone, mais votre portefeuille contient deux cents livres.

— C'est exact, sir.

— Que faisiez-vous à l'« Hôtel des Trois Pèlerins » ?

— J'y étais descendue…

— Depuis trois jours, et d'où veniez-vous ?

— De Londres.

— Que veniez-vous faire ici ?

— Je voyageais.

— Sans but déterminé ?

Elle répondit en répétant les mêmes paroles :

— Sans but déterminé.

— Monsieur Dickson ! implora une nouvelle fois le commissaire.

Le détective haussa les épaules.

— Je vais recommencer mon récit, monsieur le commissaire, c'est tout ce qu'il m'est possible de faire.

» Depuis huit jours, je loge audit hôtel. Je suis venu en ville sur les instances d'une compagnie d'armement, pour l'affaire que vous savez. Elle est tirée au clair à présent et je m'apprêtais à partir aujourd'hui même. Hier soir, je m'étais mis au lit de bonne heure, comptant prendre le premier train pour Londres. Mais je ne pus trouver le sommeil et je passai quelques heures à lire au lit. Vers minuit, j'entendis des pas étouffés dans le corridor. Je n'y prêtai qu'une attention relative. Mais bientôt je les entendis de nouveau et leur bizarre hésitation me fit pressentir quelque chose. Je m'habillai à la hâte et entrouvris doucement la porte de ma chambre. À ce moment, les pas s'avançaient dans ma direction. Ils arrivèrent à ma hauteur. Le corridor était plongé dans une obscurité épaisse, mais soudain il s'éclaira et je vis devant moi… cette dame, dans un parfait uniforme de souris d'hôtel : maillot noir et chaussures de feutre. Elle brandissait un revolver. Je m'élançai vers elle et je la pris par le bras. À ce moment, elle laissa tomber un trousseau de fausses clés.

» Je dus faire quelque bruit, car d'autres portes s'ouvrirent et des visages effrayés se montrèrent.

» On avertit la police, qui emmena madame.

Harry Dickson se tut. Sa déposition s'arrêtait là.

— Stupide histoire, grommela le commissaire. Si au moins on pouvait l'accuser de quelque chose…

— Vous le pouvez, répondit froidement la femme arrêtée. Port d'arme prohibée, détention de fausses clés, bien que ce soit discutable, puisque je ne m'en suis pas servie, absence de pièces d'identité et port de faux nom, la seule chose que j'avoue.

Elle sembla se livrer à un rapide calcul mental.

— En tout et pour tout, et au strict maximum, cela ferait deux mois de prison, que je subirais sans murmurer.

Elle n'en avait jamais tant dit, mais, au mouvement de ses lèvres, on devinait qu'elle n'en dirait pas plus long.

Harry Dickson ne put se défendre d'une pensée de sympathie pour sa piètre victime ; il dit doucement :

— Avec un bon avocat, un peu procédurier, vous en serez quitte avec la moitié.

Elle inclina la tête en signe de remerciement et le détective ne lut aucun ressentiment dans son regard.

On annonça Mr. David Grigges, propriétaire de l'« Hôtel des Trois Pèlerins ».

C'était un homme de petite taille. Maigre et noir comme un criquet, il portait des chaussures à hauts talons pour se

faire paraître un peu plus grand. Il entra, introduit par le sergent, d'un air important, son visage ratatiné suant une indignation de commande.

— Ah, vous voilà, voleuse ! dit-il.

La jeune femme se tourna vers le commissaire.

— Vous reconnaîtrez, monsieur le commissaire, dit-elle, que je n'ai rien volé du tout. Par conséquent, je suis en droit de porter plainte contre cet individu, pour calomnie, et de me constituer partie civile.

Une lueur amusée parut dans les yeux de Harry Dickson.

— Ce serait votre droit, madame, dit-il.

Machinalement, le commissaire acquiesça du geste.

— Moi… moi… je serais accusé ? balbutia l'infortuné Mr. Grigges.

Aussitôt sa morgue se changea en crainte.

— Je n'ai pas dit… Je n'ai pas voulu dire.

D'un mouvement sec de la main, l'inconnue coupa court à ses paroles embarrassées.

— Qu'il me fasse des excuses, alors.

Les petits yeux larmoyants de l'hôtelier allèrent du commissaire au détective, implorant un secours qui ne vint pas, car tous deux affectèrent de regarder ailleurs.

— Eh bien, soit, je m'excuse, que madame me pardonne, gémit-il. Je suis tellement affolé par cet événement.

Pour peu il aurait pleuré ; on sentait qu'une épouse furieuse lui avait fait la leçon avant son départ et émis des exigences féroces au sujet de la souris d'hôtel.

— Mon établissement n'a pas seulement des voyageurs et des hôtes de passage parmi sa clientèle, continua-t-il avec désespoir. J'ai chez moi des personnes considérables qui y habitent toute l'année. Mr. Brancover, une dame d'œuvres, qui écrit dans des feuilles bien-pensantes, et Mr. Canning le juge, et Mr. Burrage l'armateur…

Le commissaire tapotait nerveusement son bureau de l'envers de son stylo, essayant d'endiguer ce flot de vaines paroles.

— Avez-vous quelque chose de nouveau à nous apprendre, monsieur Grigges ? demanda-t-il à la fin.

L'hôtelier gratta son crâne pointu et sa faconde fut coupée comme au couteau.

— Non, sir… je regrette. Mais Mrs. Grigges m'a chargé de vous dire qu'elle exigeait, qu'elle désirait, pardon, un châtiment exemplaire, pour madame ici présente.

— Nous ne sommes pas des juges, répliqua l'officier avec impatience, et je doute fort que Mrs. Grigges ait des exigences et même des désirs à formuler en la matière.

Grigges branla énergiquement la tête, comme s'il voulait affirmer avec force qu'il était tout à fait de l'avis du commissaire.

Ce dernier, pourtant, crut de son devoir de lui poser quelques questions. Cela au moins lui donnait l'occasion de garnir quelque peu son maigre rapport.

— Vous êtes-vous jamais méfié de la prisonnière, monsieur Grigges ? demanda-t-il.

L'hôtelier voulut-il prouver sa reconnaissance envers son ancienne cliente, qui s'était contentée d'excuses, alors qu'elle aurait pu exiger de plantureux dommages et intérêts ? La vérité est qu'il se lança aussitôt dans un véritable discours de panégyriste.

— Mais jamais ! Je vous le jure sur mon honneur, sir ! Madame m'a réglé cinq jours d'avance, bien que le règlement de l'hôtel n'en exigeât que trois. Elle s'est conduite d'une façon absolument irréprochable, ne sortant que rarement, quand il y avait un peu de soleil, pour se promener sur le port.

» Jamais elle ne fut en retard au repas, et jamais elle ne s'est plainte, pas même de la femme de service, qui est une fainéante de la pire espèce.

» Elle n'était pas dépensière et ne prenait pas de vin à table, mais je m'empresse d'ajouter que l'hôtel n'exige pas cela de ses clients.

» La plupart du temps elle se tenait dans la salle de lecture et elle ne lisait jamais que de bons livres. Mrs. Brancover n'était pas loin de la prendre en sympathie, et je crois même qu'elle l'a sollicitée pour l'œuvre des chiens abandonnés. Oui, elle l'a fait, et madame ici présente lui a remis une livre, immédiatement, sans vouloir de reçu, comme le feraient les gens du grand monde.

» Elle ne faisait pas de toilette. Je ne l'ai jamais vue qu'avec la robe bleue, si bienséante, qu'elle porte encore aujourd'hui, telle que vous la voyez. Dans notre métier nous sommes en contact avec des gens bien différents et je dois

avouer que j'ai rencontré, même chez moi, des femmes éhontées qui fumaient en public. Madame ne l'a jamais fait… je le jure, sir, non, pas même dans sa chambre, car Mrs. Grigges n'y a jamais flairé la moindre odeur de tabac.

L'hôtelier se tut pour reprendre haleine.

— Mon avis est…, commença-t-il, mais il se tut embarrassé.

— Dites-le donc, monsieur Grigges encouragea le commissaire.

— Que… que… c'est un malentendu ! s'écria triomphalement le patron des « Trois Pèlerins ».

— Ah fort bien ! répliqua l'officier de police avec amertume. C'est en effet un avis prépondérant et de la plus haute importance. Monsieur Grigges, vous pouvez disposer. Je vous remercie.

L'hôtelier, heureux d'en avoir fini, se mit à saluer à la ronde, sans omettre de se tourner vers sa cliente, qui ne le regardait pas.

Il avait déjà la main sur la poignée de la porte, quand Harry Dickson le rappela.

— Un instant, monsieur Grigges. Je voudrais vous poser une question. Si toutefois, monsieur le commissaire me le permet.

— Mais comment donc ! s'écria l'officier de police. Une question ?… Mais autant que vous voulez, monsieur Dickson.

— D’où peut-on allumer le lustre électrique du corridor où fut arrêtée madame ?

— Mais… au bout du corridor même, là où commence l’escalier, déclara Mr. Grigges avec un peu d’étonnement. Vous ne devez pas l’ignorer, sir, puisque votre chambre donne sur ce corridor.

— Ah ! très bien, monsieur, répondit légèrement Dickson. Moi aussi je vous remercie.

De nouveau, Mr. Grigges salua et partit. L’instant d’après on entendit son petit pas pressé dans la rue.

Tout en posant sa question, le détective n’avait pas quitté des yeux la prisonnière et il avait observé un léger changement dans son attitude.

Ses yeux avaient eu un éclair et un peu de rougeur était montée à ses joues.

— Or, dit le détective en tournant son regard vers le plafond, il se fait qu’à ce moment personne ne se tenait près du commutateur, ni dans le corridor.

— Quelle conclusion en tirez-vous, monsieur Dickson ? demanda vivement le commissaire.

— Une conclusion ? Mais aucune, cher monsieur… Aucune… Toutefois je veux bien dire que, si j’étais à votre place…

Il hésita, un sourire au coin de la bouche.

— Dites-le donc, monsieur Dickson, supplia le policier. Je vous en saurai infiniment gré.

— Je mettrais madame en liberté !

— Hein ? s'écria le commissaire. Vraiment, vous feriez cela ?

— Comme je viens de vous le dire.

— Malgré son port de faux nom avoué, son revolver, son étrange tenue qui manifeste tout de même une intention perverse ?

— Malgré tout cela, oui. Et quant à l'intention perverse, j'insiste sur le mot « perverse », il me vient un léger doute à ce sujet.

— Lequel donc ?

Harry Dickson répondit par une question.

— Pourquoi ne portait-elle pas de masque ?

Le commissaire le regarda d'un air de parfaite incompréhension, mais il n'en était pas de même de la jeune femme.

Elle rougit violemment, ses lèvres se crispèrent et elle jeta au détective un regard désespéré.

Mais Dickson paraissait ne rien voir. Il prit ses gants et les enfila avec lenteur, manifestant son intention de se retirer lui aussi.

— Monsieur Dickson, reprit le commissaire encore hésitant, pourrais-je au moins m'en rapporter à votre opinion au cas où mes chefs y trouveraient à redire ?

— Certainement, affirma le détective.

Le policier respira et il eut un geste quelque peu théâtral.

— Allez madame, vous êtes libre !

Un frémissement parcourut tout l’être de la jeune femme. Un moment, on eût pu croire qu’elle allait fondre en larmes, mais elle surmonta cette faiblesse passagère. Elle se leva.

— Je vous remercie, monsieur le commissaire, dit-elle d’une voix troublée mais profonde, et vous aussi, monsieur Dickson.

Elle ne s’en allait pas.

— Je ne suis pas une criminelle, dit-elle à voix basse, non… je ne le suis pas.

— Dieu vous entende, répondit l’officier de police avec un peu de solennité dans la voix, et nous ne demandons qu’à vous croire, madame.

Elle se tourna brusquement vers le détective.

— Je désire vous prouver immédiatement ma reconnaissance, monsieur Dickson, dit-elle, et je le fais en vous affirmant que, si vous me prenez en filature, vous perdrez votre temps.

Sur ce, elle salua brièvement de la tête et partit. Le commissaire regardait d’un œil rond la porte derrière laquelle elle venait de disparaître. Enfin il retrouva la parole.

— Eh bien, elle est raide celle-là !

Harry Dickson partit de ce rire joyeux et jeune qu’il avait en certains moments difficiles.

— J’aime beaucoup cette franchise… Diable de petite femme ! Elle a donc deviné ce qui l’attendait !

— Comment, vous aviez déjà l’intention de la filer ?

— Mais oui, mon cher ami, et je n'en démords pas… Tenez regardez donc par la fenêtre. Voyez-vous ce jeune homme qui va tourner le coin ?

— Oui, en effet, mais que vient-il faire dans cette affaire ?

— Peut-être beaucoup, peut-être très peu, peut-être rien du tout. C'est mon élève, Tom Wills, qui, ne logeant pas dans le même hôtel que moi, ne risque pas d'être reconnu de sitôt par la mystérieuse dame. Je l'avais posté ici à tout hasard, prévoyant un peu cette issue. Il faudra qu'elle soit bien habile, ma jolie souris d'hôtel, pour lui échapper !

CHAPITRE 2

LA POMME ET LE COMMISSIONNAIRE

— Monsieur Dickson prolongera son séjour à l'hôtel ?

Mrs. Grigges lissa ses épais bandeaux bruns – d'ailleurs elle portait perruque – et regarda son client d'un air engageant.

— Mais oui, c'est un contretemps. Je croyais en avoir fini avec l'affaire qui m'appelait ici, et voilà que cela se prolonge, mentit le détective.

Il sentait le regard aigu de l'hôtelière peser sur lui.

— Les petites villes comme la nôtre ont tout à attendre de la lenteur, dit-elle sentencieusement, et elle se remit à pi-

quer des factures et des mémoires sur un fichier en fil d'acier.

Ce ne fut qu'au bout de quelques minutes que Harry Dickson comprit la portée de la phrase, tant ses idées travaillaient lentement, elles aussi.

Oui, le temps subissait une modification dans cette ambiance, une autre palpitation était en lui. La lenteur ! Les choses s'arrangeaient d'elles-mêmes, mais elles avaient besoin d'un nombre d'heures ou d'années déterminé, comme une germination ou comme une circonvolution d'astre.

Jusqu'à ce jour, il n'avait pas prêté grande attention aux gens de l'hôtel, ni aux propriétaires, ni aux clients. Même la pseudo Miss Whitman était passée inaperçue. Et, soudain, tous ces visages commençaient à acquérir une signification propre.

Au lunch, il vit Mrs. Brancover tirer sa serviette d'un sac en toile brodée, et verser attentivement une drogue à l'aide d'un compte-gouttes dans son verre de limonade.

Il vit l'armateur Burrage bâfrer comme une bête et se barbouiller le menton de sauce à la menthe.

Dans un coin, tassé sur la banquette de moleskine, il reconnut la silhouette menue et le profil de mouton du juge Canning se nourrissant comme un oiseau en picorant des miettes.

Pourquoi lui, Dickson, l'homme aux causes prodigieuses, s'attardait-il dans cet hôtel de province sentant le graillon, la bière et le vétiver ?

Le visage à peine entrevu de la souris d'hôtel ne lui rappelait rien. Les actes de cette jeune femme, pour être éton-

nants, ne pouvaient être de nature à captiver longtemps l'attention d'un détective comme Dickson. Et pourtant il s'attardait dans la petite ville venteuse et froide, parpaillote et chicanière.

Tom Wills était parti, dans le courant de la matinée, à la suite de l'inconnue. Cette dernière avait retiré sa valise à l'hôtel et s'était rendue à la gare, où elle avait consulté longuement l'horaire des trains. Puis elle avait déposé ses bagages à la consigne et était partie à travers la ville d'un pas égal et indifférent, avec Tom Wills dans son sillage.

C'était tout ce que Dickson avait appris au téléphone peu avant l'heure de midi. Depuis, il était sans nouvelles.

Il ne s'en inquiétait pas, d'ailleurs, car il n'avait donné rendez-vous à son élève qu'à la nuit tombante ; dans un parc public situé aux confins du port.

Au cas où le jeune homme ne pourrait se trouver au rendez-vous, un coup de téléphone avertirait le maître vers six heures du soir.

Il ne restait donc rien d'autre à faire au détective que tuer le temps et… rester à l'hôtel.

Occupation facile et pénible. Au-dehors la pluie tombait sans relâche, les passants se faisaient rares et, dès le coup de trois heures, les lumières se mirent à briller derrière les vitrines embuées.

Harry Dickson s'était installé dans le grand hall qui affectait en même temps des airs de salle de lecture moderne. Des fauteuils club y avaient été installés à côté de petites tables basses chargées de publications, mais surtout de prospectus et d'opuscules publicitaires.

Des radiateurs à eau chaude y entretenaient une chaleur humide et peu réconfortante. La lumière électrique, parcimonieusement dispensée, provenait de quelques maigres appliques et d'avares plafonnières.

Dans le fond, une sorte de pupitre circulaire servait de bureau de réception à Mr. Grigges lui-même. Comme la clientèle n'affluait pas, l'hôtelier passait son temps à fourbir de petits couteaux à dessert.

Quand il eut achevé cette besogne, il se mit à dresser un plat avec des fruits. Il empilait des oranges, des pommes et des bananes sur un immense compotier. Il donnait une attention spéciale aux pommes qu'il frottait avec un linge sec jusqu'à les faire reluire comme des pièces d'art.

Harry Dickson, enfoncé dans son fauteuil, un journal déplié sur les genoux, suivait les mouvements du petit homme d'un air rêveur, les idées au loin.

Il le vit poser un de ces fruits sur le bord extrême du plat, sans lui faire l'honneur de le frotter et de le faire reluire comme les autres, et se retirer ensuite, son travail achevé.

C'était là un de ces petits détails mesquins que le détective s'amusait parfois à relever et à peser, puis il leur cherchait une raison d'être, pour autant qu'il pût y en avoir une.

Pourtant, la pomme aurait mérité, bien plus que les autres, le coup de chiffon, car elle était plus verte, sa partie mûre ne s'éclairait que d'un rouge terne, et elle montrait des tavelures peu engageantes. Certainement, parmi ses sœurs colorées de jaune et de vermillon, elle serait la terne Cendrillon, dont aucun gourmet ne voudrait.

Au-dehors l'obscurité s'épaississait, et l'ombre envahissait davantage le hall désert de l'hôtel ; quatre autres lampes furent allumées.

Mentalement, Harry Dickson remarqua qu'il n'avait pas vu la personne qui avait fait de la lumière, alors que la série des commutateurs se trouvait près du bureau où il n'y avait personne.

Il nota l'emplacement du lustre : il brûlait au niveau du grand escalier. En même temps, une clarté rose inondait le hall de l'étage.

Les deux appareils d'éclairage devaient fonctionner sur une même commande. Ce n'était pas une chose de prime importance. N'empêche que le détective se frotta lentement les mains.

— Il y a quelque chose… quelque chose… murmura-t-il.

À ce moment, la porte tambour du vestibule tournoya, jetant une fulgurance de reflets humides, et un commissionnaire entra.

— Journaux du soir ! annonça-t-il d'une voix traînante en jetant un paquet de feuilles pliées sur le comptoir du bureau.

Il ne vit pas Dickson, ou fit semblant de ne pas le voir, tourna le dos et repartit par la porte tambour.

Ce ne fut que quelques minutes plus tard que les yeux du détective se reportèrent à nouveau sur le compotier chargé de fruits :

La vilaine pomme ne s'y trouvait plus !

Harry Dickson siffla doucement, puis il reprit sont antienne.

— Il y a quelque chose… En dehors de moi, il n’y a eu personne dans le hall, que le commissionnaire. Qu’un pareil bonhomme chipe une pomme, voilà qui n’est pas extraordinaire, mais qu’il choisisse la plus vilaine du tas, alors qu’il lui était même plus aisé de s’emparer d’un de ces magnifiques fruits. C’est pour le moins curieux.

Il se renversa dans son fauteuil et essaya de se remettre en mémoire la silhouette du commissionnaire. Elle ne présentait rien de remarquable ; l’homme était de taille moyenne, portait la blouse noire et la casquette plate réglementaires et de gros souliers ferrés. Son visage était de ceux qui ne retiennent guère l’attention : des yeux fuyants, des sourcils broussailleux, une moustache tombante, d’un gris sale, jaunie par l’alcool et le tabac, une malpropre couperose sur des joues bouffies.

Mais Dickson avait la faculté de fixer dans sa mémoire certaines silhouettes, comme par une sorte de photographie mentale.

Il revit la forme lourdaude, les vêtements douteux, un reflet de cuivre sur la casquette… Ah, cette fois, il le tenait ! Il revit le numéro gravé sur cette plaque : c’était le 11, nombre facile à retenir vu son double et grêle jambage. Donc, se dit le détective, souvenons-nous du commissionnaire numéro 11.

L’heure d’aller retrouver Tom approchait. Harry Dickson se dirigea sans hâte vers le vestiaire, y endossa son imperméable et prit son chapeau.

— Vous ne prendrez pas le thé, sir ?

C'était Mrs. Grigges qui se tenait à ses côtés, sans qu'il l'eût vue venir.

— Je vous remercie, madame. Je vais faire un tour en ville et, par exception, j'aimerais prendre un peu de divertissement ce soir. Voilà huit jours que je vis comme une huître dans sa coquille. Que me conseilleriez-vous, madame Grigges, pour passer la soirée, sans trop d'ennui ?

L'hôtelière hocha la tête et resta quelque peu interdite.

— Excusez-moi, sir, mais je sors si rarement de mon établissement, dit-elle. Il y a bien le théâtre, mais il est si mal fréquenté. Il y a aussi trois cinémas dans la rue qui conduit au port. Serez-vous rentré pour le souper ?

Harry Dickson secoua la tête.

— Non, merci. Faites-moi préparer du thé et un repas froid dans ma chambre.

— Très bien, sir. J'espère que vous passerez une bonne soirée.

C'était dit du ton pincé d'une dame qui ne sacrifiait pas volontiers aux vains amusements de la foule.

Le détective se retrouva dans la rue, luttant contre une dure bourrasque accourue du nord. Il vit que l'horloge lumineuse, à la façade de l'hôtel, ne marquait que cinq heures. Il avait encore plus d'une heure à perdre.

La troisième rue latérale conduisait vers le port. Elle luisait des rouges lueurs des bars et des tavernes à matelots.

Le détective la choisit entre les autres, noires et peu accueillantes, et s'amusa à lire les enseignes plus ou moins pit-

toresques : « La Femme hindoue » – « Le Broc fêlé » « Le Pichet de cidre » (ces deux enseignes étaient en français et s'adressaient surtout aux mariniers venus de Roscoff ou de Dunkerque), « Le Grand torpilleur », « Le Courrier de Hambourg ».

Tout à coup, il fit halte devant un cabaret de modeste apparence dont l'enseigne, peinte en lettres grossières, rappelait la corporation : « Aux rendez-vous des Commissionnaires ».

Les stores n'étaient pas baissés devant la fenêtre et le détective put apercevoir une demi-douzaine de gentlemen en blouse noire et casquette plate buvant devant le comptoir.

Il poussa la porte vitrée et s'installa à une des tables, où le patron le rejoignit avec empressement.

— Du porter, sir ? demanda le tavernier… C'est la spécialité de la maison et, quand un étranger vient ici, c'est pour en boire, dit-il orgueilleusement en clignant de l'œil.

— Bien deviné ! répondit joyeusement le détective.

Les commissionnaires ne lui prêtèrent qu'une attention distraite, plongés dans une discussion qui semblait être, entre toutes, passionnante. L'un d'eux, passablement éméché, se tenait au milieu du groupe, faisant de grands gestes avec ses bras de faucheux. C'était un immense escogriffe, maigre, à la blouse trop courte. Il tenait, fripée dans sa main, la casquette à plaque de cuivre de la corporation.

Harry Dickson tiqua quelque peu en y voyant gravé le nombre onze.

— Vous êtes tous des bêtes, criait l'homme, furieux. Comment, voici plus de deux heures que je cherche ma cas-

quette, deux heures que je n'ai pu travailler et gagner mon pain, à cause de la disparition de ma plaque réglementaire !… Et voilà qu'on me la rapporte, sale et remplie de boue, en disant qu'on l'a trouvée sur un banc de Kings Gardens ! Voyons, vous autres, quel commissionnaire irait perdre son temps à Kings Gardens ? Suis-je allé à Kings Gardens où il n'y a même pas un cabaret honnête ?

— Ta casquette y sera allée toute seule, Nab, gouailla le patron.

— Toi, ferme ta bouche et ne te moque pas de la clientèle, riposta l'homme furieux. Je dis que c'est une injure faite à la corporation des commissionnaires que déposer la casquette d'un de ses membres dans un endroit comme Kings Gardens !

Comme tous semblaient approuver cette opinion, le patron s'empressa de s'y rallier.

— Quant à ça, oui… ce n'est pas une chose à faire !

Harry Dickson pensa à l'homme aux moustaches tombantes, à la vilaine pomme disparue du dressoir et, de nouveau, il murmura tout bas :

— Il y a quelque chose…

La porte fut poussée et un agent de police entra.

— Bonsoir Driscoll, dit le patron. La journée est finie ? Du porter ?

— Non, un toddy au genièvre… Et quant à la journée finie, ah ! ouiche, je pourrai me fouiller, rapport à ce type zigouillé qu'on vient de trouver dans Kings Gardens. Va falloir faire le planton durant une partie de la nuit sous la pluie,

dans ce sale endroit où l'on ne peut même pas se mettre à l'abri pour éviter d'être trempé comme un chien.

— Kings Gardens ! s'écria l'escogriffe. Et, dire qu'on vient d'y trouver ma casquette ! C'est heureux que j'aie un alibi !

— Que voulez-vous dire, Chivers ? demanda l'agent, dont l'attention s'était éveillée à ces paroles.

— Je veux dire que c'est une injure à la corporation… Et voilà qu'on voudrait inculper un de ses membres de l'assassinat d'un type. Mais j'ai un alibi, et je peux le produire devant le coroner.

— Faudra aller raconter ça au commissaire, Chivers, dit le policier. C'est un bon conseil que je vous donne.

— Y aura-t-il une prime ? demanda le commissionnaire, dont le regard s'alluma.

— C'est probable, et si vous voulez faire votre déposition devant moi, j'en prendrai note et je me chargerai du reste.

— Et aussi du partage de la prime sans doute ? Pas si bête. Je vais de ce pas au commissariat.

Il partit tête nue sous la pluie, tenant sa casquette roulée en boule dans son poing, indifférent à l'eau qui trempait ses cheveux.

— Voilà bien les hommes, gémit l'agent. Ah, les ingrats !

Il sortit à son tour et Harry Dickson l'imita.

Quand il eut tourné le coin de la rue, le détective l'aborda.

— Agent Driscoll, dit-il, je crois vous avoir vu ce matin au bureau du commissaire. Je voudrais vous poser une question.

Le bobby l'examina avec méfiance, mais soudain sa figure s'éclaira.

— Monsieur Dickson, s'écria-t-il avec respect, c'est vous ? Eh bien ! le patron sera bien content de vous savoir encore en ville avec ce qui nous arrive.

— J'ai entendu ce que vous disiez tout à l'heure. Qui donc a été tué ?

— C'est un de mes collègues qui l'a trouvé. Je ne l'ai pas vu, mais le corps a été transporté à la morgue, qui est attenante au bureau de police. Voulez-vous venir avec moi ? Le commissaire sera heureux de vous voir.

— Volontiers !

Ils trouvèrent le commissaire de police à son bureau, téléphonant au médecin légiste et fort mécontent de voir l'heure de son thé compromise.

Son visage renfrogné se détendit à l'entrée du détective.

— Le Ciel soit loué, monsieur Dickson ! Venez-vous nous donner un coup de main ? Pensez donc… Bien que notre ville soit une petite cité maritime, l'assassinat y est plutôt rare. Mais je radote et je ne vous dis même pas de quoi il s'agit.

Harry Dickson lui tendit la main.

— Mais si, le brave Driscoll m'a dit de quoi il s'agissait : un homme trouvé mort dans Kings Gardens…

— C'est juste. Tué d'une balle dans la tempe. Drôle d'histoire. L'homme n'a pas ombre de papiers d'identité sur lui, pas même de papiers du tout.

— Peut-on le voir ?

— Venez avec moi, voulez-vous ?

Ils traversèrent une cour malpropre, que des gouttières crevées emplissaient d'un clair bruit d'eau courante, et le commissaire poussa une porte vermoulue.

On pénétra dans une pièce basse, crépie au lait de chaux et dallée de bleu.

Un bec de gaz y sifflait de toutes ses forces, sans toutefois parvenir à éclairer convenablement ce lieu de détresse.

Une forme noire était étendue sur une longue planche de bois noir, d'où s'écoulaient des ruisselets d'eau de pluie.

Le commissaire tourna le robinet du gaz et le papillon de feu prit un peu plus d'ampleur.

— Voilà le quidam, dit le policier en désignant une masse fuligineuse.

Harry Dickson s'approcha et retint un geste de surprise.

Il venait de reconnaître des moustaches tombantes, un visage dont la couperose bleuissait dans la mort, des sourcils broussailleux. L'homme ne portait plus la blouse noire des commissionnaires du port, mais un complet de gros drap bleu.

— Rien dans les mains, rien dans la poche, comme dirait l'illusionniste, ricana le commissaire.

Machinalement, les regards du détective s'attachaient aux mains du mort. Elles étaient malpropres, mais non dures ou calleuses : les ongles en étaient longs mais témoignaient pourtant de quelque soin.

Harry Dickson prit sa torche électrique et la braqua sur elles.

De petites taches vertes maculaient les bouts des doigts courts et boudinés. Le détective les toucha : elles s'enlevaient comme des pellicules.

C'était de la cire colorée.

Soudain il se souvint de la vilaine pomme, à la peau d'un vert de vessie peu engageant, et une lumière se fit en lui : le fruit, volé une couple d'heures auparavant par l'inconnu, était artificiel !

Le commissaire n'avait vu dans les mouvements de son célèbre confrère que des gestes usuels d'enquêteur.

— La balle a été tirée de loin, dit-il. Cela pour vous dire que l'idée de suicide doit être écartée. D'abord, on n'a trouvé aucune arme à sa portée. Ensuite, il n'y a aucune trace de poudre sur l'épiderme. Drôle de corps tout de même ! Du linge assez convenable, mais vulgaire pourtant ; dans les poches, une petite somme d'argent : un billet de dix shillings et un peu de monnaie. Un mouchoir à carreaux comme en ont les gens du peuple, et c'est tout. Ni canif, ni montre, rien…

Le médecin légiste entra sur ces entrefaites. C'était un petit vieux alerte, aux yeux pétillant d'intelligence derrière des lorgnons à monture d'or.

— Voyons cela… voyons cela… dit-il sans plus de formalités… Hm… une balle de revolver de petit calibre… Celui qui l'a tirée n'est pas une mazette car, à mon avis, elle doit avoir été envoyée à trente pas au moins.

Il passa un gant caoutchouté à sa main droite et la promena sur la figure du mort.

— Eh bien, voilà ce qui n'est pas ordinaire ! s'écria-t-il.

Les longues moustaches grises venaient de lui rester dans la main !

— Des postiches ! s'exclama Harry Dickson, et fameusement posés ma parole.

Le docteur regarda le détective d'un air interrogateur, et le commissaire se hâta de faire les présentations d'usage.

— Docteur Gresham… Harry Dickson…

— Très heureux, monsieur Dickson, s'écria le petit médecin. Je savais que vous étiez l'hôte de notre bonne ville, mais ma chance ne m'avait pas encore permis de vous rencontrer. Voici donc une affaire qui est bien dans vos cordes.

Il se tourna vers l'agent Driscoll qui se tenait près de la porte.

— Une éponge et de l'eau chaude, mon garçon, et au galop, je vous prie !

Driscoll s'éclipsa avec empressement.

Quand il fut de retour, ce qui ne tarda guère, le docteur se mit à faire rapidement la toilette mortuaire de l'inconnu.

— Magnifique ces sourcils ! s'écria-t-il en les enlevant à force d'eau chaude. Et voici un peu de maquillage. Pas beaucoup… Pas de perruque, mais les cheveux ont dû être ébouriffés à dessein. Ordinairement cet individu portait une raie médiane, se servait de bon cosmétique et même d'un peu de parfum. De l'héliotrope, soit dit pour vous servir, messieurs, odeur qu'on se procure à très bon compte et qui dénote un goût un peu vulgaire. Voyons les mains… hm, cette crasse est un peu trop accentuée, vous avez dû vous en apercevoir, monsieur Dickson. Cet homme a jadis travaillé de ses mains, mais depuis belle lurette il n'a plus dû le faire. Holà, Driscoll aidez-moi à retirer ce qui lui reste de vêtements sur le corps.

Bientôt le cadavre apparut, nu et blême dans la lueur tremblante du gaz.

Le docteur entrecoupait ses gestes d'explications lancées à la volée.

— Corps bien nourri, tendance à l'embonpoint… À dû être plus gras jadis, comme en témoignent ces plis du ventre. Grain de peau assez grossier, rien de très patricien, mais cela ne démontre rien ; j'ai connu des ducs qui possédaient une véritable peau de squale ! Bon… L'individu a dû faire un séjour assez prolongé aux colonies, et de temps à autre des retours de malaria ont dû l'accabler. Âge ? Hm… La cinquantaine bien sonnée. Oh ! oh ! voici une cicatrice à la hanche qui me paraît fort curieuse… Regardez donc, monsieur Dickson…

Le détective suivit du regard le doigt du médecin qui se promenait le long d'une longue estafilade livide zébrant la hanche gauche.

— C'est la signature d'une arme africaine, dit-il. Une sagaie sans nul doute.

— C'est tout, conclut le docteur Gresham. Je ne crois pas que l'homme soit un marin, du moins pas un subalterne, car nulle part il n'y a l'ombre d'un tatouage. Ni même un officier, sinon les jambes s'arqueraient bien quelque peu. La mer met son sceau sur tous ceux qui la servent, de l'une ou de l'autre façon. Ma mission est finie et la vôtre commence, messieurs. Commissaire, vous aurez mon rapport, demain dans la matinée.

— Pourrai-je compter au moins sur votre concours, monsieur Dickson ? implora le commissaire quand le docteur fut parti. Car je ne me fais aucune illusion sur mes propres capacités policières, dans un pareil cas. Parlez-moi d'un rapport administratif, à la bonne heure, mais d'un turbin de ce genre !… Hélas, voilà ce que c'est d'être commissaire de police dans une petite ville qui se respecte, comme la nôtre !

Harry Dickson se contenta d'une vague promesse et s'en fut rapidement par les rues obscures. Il lui tardait de revoir son élève.

CHAPITRE 3

LA JOURNÉE DE TOM WILLS ET LA NUIT DE HARRY DICKSON

Le parc public, situé aux confins du port, où Tom Wills avait donné rendez-vous à son maître, se trouva être bien moins désert que le détective ne l'avait pensé.

Dès qu'il en approcha, il distingua le moutonnement noir de la foule et les uniformes des agents de police qui essayaient de la faire circuler.

Immédiatement il comprit qu'il était devant les fameux Kings Gardens.

Un espace de quelques yards carrés y restait protégé par les soins attentifs des policiers. Harry Dickson vit un banc luisant de pluie, un massif de fusains noirs, quelques arbres rabougris. Un ouvrier achevait d'établir autour un barrage de cordes et de pieux : c'était l'endroit où l'on avait découvert le cadavre de l'inconnu et que l'on tâchait de préserver du piétinement des curieux.

Comme Harry Dickson se faufilait au premier rang des spectateurs, il se sentit tirer par la manche et reconnut son élève. Il était pâle et semblait malade, ses yeux luisaient de fièvre.

Le détective s'empressa de suivre Tom Wills hors de la cohue et bientôt ils se trouvèrent seuls au bout d'une jetée s'avançant dans la mer.

— Quoi de neuf, Tom ? Cela ne va pas ?

— Si, maître… mais c'était moins une… Je veux dire que j'ai failli laisser ma peau sur le banc que gardent les agents de police.

— Mais on vient d'y découvrir un homme assassiné !

— Je sais… Je suis l'unique témoin du crime… ou à peu près.

Harry Dickson regarda son élève avec étonnement. Le jeune homme parlait d'une manière saccadée et son visage exprimait la souffrance.

— Qu'avez-vous ? s'inquiéta le maître.

— Ce n'est pas très grave, heureusement, murmura Tom, mais le bandit m'a manqué de peu. J'ai reçu son couteau dans l'épaule. Sans ce coup de revolver providentiel, je crois que je pourrais contempler maintenant les pissenlits par leurs racines, monsieur Dickson.

— Que me chantez-vous là, Tom ? s'écria le maître, alarmé. Voyons, vous sentez-vous de force à me raconter cette histoire ?

Tom opina de la tête, tout en grimaçant douloureusement.

— Si je commençais par vous raconter l'agression dont je fus victime et le crime qui s'ensuivit, je ferais comme le maçon qui commence par faire un toit avant les murs de sa maison, dit-il en essayant de sourire, car tout s'enchaîne : La filature de la dame au tailleur bleu et le final dans Kings Gardens. Ah, la bizarre journée !

Le jeune homme regarda autour de lui et attira son maître dans une guérite de garde-côte abandonnée pour l'heure.

— Vous avez eu vos raisons pour ne pas me faire descendre à votre hôtel, pendant les premiers huit jours de votre séjour en cette ville, dit-il un peu narquoisement. Aujourd'hui, j'en ai une tout aussi excellente pour ne pas vouloir être vu en votre compagnie.

— Et pourquoi, monsieur ? demanda Harry Dickson avec une indignation affectée.

— Parce que l'homme mort pourrait avoir des amis plus habiles que lui, et qui ne vous manqueraient pas, maître ! Tandis que moi, c'est de bien moindre importance.

Le détective, plus ému par cette tendresse, qu'il ne voulut le laisser paraître, se contenta de tirer doucement l'oreille de son élève. Après quoi il refusa d'en entendre plus long sans avoir examiné sa blessure.

Comme Tom l'avait dit, c'était une estafilade, douloureuse sans doute, mais non dangereuse, et qu'un rapide badigeon de teinture d'iode entourait d'une auréole mordorée.

— Je crois, en effet, que cela ne peut mal finir, approuva Harry Dickson, bien qu'il s'en soit fallu de peu que la blessure ne fût grave… Maintenant, petit, entourez-vous de mon manteau et racontez-moi vos aventures. Prenez d'abord une bonne gorgée de rhum : cela vous mettra du cœur au ventre.

Il lui tendit la gourde plate, remplie de la boisson généreuse, et qui ne le quittait jamais, en prit sa part et cligna de l'œil face aux rayures obliques de la pluie.

— C'est le meilleur antidote contre l'averse et l'aquilon !… Je vous écoute, mon cher garçon.

— Mon récit commence au moment où je vis sortir la petite dame en bleu des bureaux de police de la rue du port. Il me sembla qu'elle levait la tête, comme quelqu'un qui vient de se décharger d'un lourd fardeau, et elle laissa tomber quelques gouttes de pluie sur ses joues enfiévrées.

» Ensuite elle se dirigea en ligne droite vers l'« Hôtel des Trois Pèlerins », pour en sortir un quart d'heure plus tard,

chargée d'une valise de dimensions ordinaires. Arrivée sur le seuil de l'hôtel, elle parut hésiter quelque peu, puis elle se dirigea vers la gare. Je la vis consulter l'horaire des trains, puis elle se rendit à la consigne, où elle déposa sa valise.

» Il n'était pas bien loin de midi à ce moment. Elle parcourut la ville avec l'air de quelqu'un qui veut tuer le temps, et arriva bientôt à cette place circulaire dénommée Victoria-Place, où se trouvent la plupart des grands magasins de cette ville. Je la vis s'attarder longuement devant les étalages des « Curzon-Stores », et y entrer enfin comme une personne qui a fixé son choix.

» J'hésitai un moment, puis j'entrai à mon tour. C'était un jour de soldes et il y avait beaucoup de monde. Comme l'heure du lunch approchait, les gens se démenaient pour être vite servis. Je dus me frayer un chemin dans une véritable cohue.

— Et vous avez perdu la dame de vue, dit doucement le maître.

— Hélas oui ! Je constatai alors que l'établissement avait trois sorties. J'étais furieux et c'est tout juste si je ne commis pas l'imprudence de vous téléphoner.

» Je regagnais à pas lents la rue lointaine où je prends mes repas dans un restaurant d'officiers de marine, quand je la revis.

» Elle dînait tranquillement derrière la fenêtre d'un restaurant voisin du mien.

» Je me félicitai de ma chance et je me jurai de ne plus la perdre de vue.

Harry Dickson leva la main pour interrompre un moment le récit de son élève.

— Combien de temps l'avez-vous perdue de vue ? demanda-t-il.

— Environ une heure, maître.

— Très bien ! Le temps qu'il lui a fallu pour retirer sa valise et la mettre en lieu sûr ! déclara le détective d'une voix neutre.

Tom Wills baissa la tête.

— C'est vrai, monsieur Dickson. Quand je la perdis de vue, pour la deuxième fois, à la nuit tombante, je courus vers la gare et je me fis connaître au préposé des bagages. La dame avait retiré sa valise entre midi et une heure…

— Peu importe, Tom. Je ne vous fais aucun reproche, mais d'ores et déjà je vais vous dire que ce n'est pas vous qui avez filé la dame mystérieuse, mais elle qui vous fila.

— Oui, murmura piteusement le jeune homme, c'est la conviction que j'acquis dans le courant de l'après-midi, et vous allez bientôt voir comment.

» Son repas achevé, elle remonta lentement vers le centre de la ville et entra dans un cinéma. Il me fut aisé de l'y suivre et, comme il ne faisait pas complètement sombre dans la salle, je ne la perdis pas une minute de vue. Elle suivit la représentation avec intérêt, comme quelqu'un qui n'a pas d'autre préoccupation en tête. En sortant il bruinait et il faisait sombre ; elle marchait d'un pas égal, indifférente à la pluie et au vent. Mais, alors, je me rendis compte que quelque chose avait changé dans son attitude. Elle semblait

devenue tout à coup inquiète. Je la vis tourner la tête à plusieurs reprises.

» Ses regards me frôlaient parfois mais sans s'arrêter sur ma personne. Je remarquai alors qu'ils se portaient obstinément derrière moi. Je suivis leur direction et j'aperçus un homme de forte carrure, au visage lourd barré de fortes moustaches tombantes, muser dans la rue. Au moment où je me retournai sur lui, je vis ses yeux fixés sur moi avec une âpre insistance ; il les détourna aussitôt et prit gauchement intérêt à l'étalage d'une modiste où, précisément, il n'y avait rien à voir.

» Quelques moments après, je dus tourner un coin de rue derrière la femme. Je le fis et, soudain, je me trouvai en face d'elle.

» Elle me regardait droit dans les yeux, et je lus un peu d'angoisse dans son regard sombre. Tout à coup, elle parla d'une voix rapide et émue.

» “Faites donc attention, petit imbécile…”

» Elle n'en dit pas plus long. L'homme aux moustaches tombantes tournait le coin à son tour. Je le vis hésiter, puis il passa devant moi en regardant fixement la pointe de ses pieds.

» Je ne pense pas que tout cela ait duré plus d'un quart de minute, mais, quand je voulus reprendre ma ridicule filature, la dame avait disparu.

» Je renonçai à ma mission et me dirigeai vers la gare, où j'appris que la valise avait déjà été enlevée. Il était l'heure de me rendre à notre rendez-vous. Je gagnai Kings Gardens,

dépité et furieux contre moi, m'attendant à des reproches mérités de votre part.

» La pluie s'était mise à tomber de plus belle. Je pris place sur un banc qu'abritaient tant bien que mal les branches encore garnies d'un grand conifère.

» Des lumières s'allumaient au loin, mais non dans le parc qui restait obscur.

» Tout à coup j'entendis un léger bruit derrière moi. Je me retournai et crus voir bouger quelque chose dans un massif de fusains.

» Est-ce vous, maître ? demandai-je doucement.

» Au même instant, quelqu'un bondit comme un tigre hors des buissons. Je vis une lame scintiller et je reçus un coup à l'épaule qui, heureusement, dévia.

» Je me relevai à mon tour, prêt à la défense, mais mon agresseur me tenait déjà à la gorge et, pour la deuxième fois, je vis son arme blanche se lever.

» C'est à ce moment qu'une détonation sèche éclata derrière moi.

» Mon ennemi poussa un cri rauque et tomba comme une masse. Son couteau roula au loin et je le vis luire faiblement dans la boue.

» Mon premier mouvement fut de me tourner vers l'homme abattu. Je le reconnus : c'était l'homme aux longues moustaches qui me suivait depuis le crépuscule.

» Je vis immédiatement qu'il n'y avait plus à songer à lui porter secours : sa tempe avait été trouée par la balle.

» Après un examen rapide, je me relevai et de nouveau j'entendis du bruit derrière moi : quelqu'un fonçait dans les massifs et s'éloignait en courant. Je tournai sur moi-même comme un toton. Je pensais à l'arme qui avait failli m'ôter la vie : elle n'était plus ici. Pendant que je me penchais sur mon agresseur, elle avait été enlevée.

» Je me sentais nettement désemparé, je vous l'avoue. Dans le bruit de la fuite, j'avais cru discerner le froufrou rapide d'une jupe. Je n'eus aucune peine à croire que le sauveur providentiel, mais terrible, était la femme au complet bleu, la souris d'hôtel que j'avais filée si mal tout au long de la journée.

» Mais je dus couper court à de plus amples réflexions. Le bruit du coup de feu avait dû éveiller l'attention des riverains de Kings Gardens. J'entendais des voix et des pas.

» À mon tour je plongeai dans les buissons et pris ma course vers le port.

» Ce ne fut qu'au moment où je vous vis dans la foule que je m'approchai du lieu du meurtre et que je vous abordai.

Harry Dickson avait écouté en silence, les yeux fixés sur l'eau noire et les rares lumières de la jetée.

— Étrange, murmura-t-il.

Puis, aussi brièvement que possible, il raconta à son tour les événements de la journée à son élève.

— Que faire à présent ? demanda Tom Wills. Estimez-vous qu'il faille mettre la police locale au courant de tout ceci ?

— En aucun cas, répondit laconiquement le maître. Je ne sais ce qui me fait dire que la mystérieuse jeune femme sert une cause juste. En tout cas, elle vous a sauvé, j'en suis convaincu comme vous. Cela suffit pour que je ne la livre pas à la police, pour l'heure.

Il ajouta en souriant :

— Je doute d'ailleurs qu'elle soit bien facile à livrer ou même à prendre, car elle me paraît être d'une habileté à toute épreuve.

» Vous allez rentrer à votre hôtel, Tom, et moi aux « Trois Pèlerins ». Je vous téléphonerai demain matin. La nuit porte conseil.

Ils se séparèrent sur une chaleureuse poignée de main et Harry Dickson conseilla encore à son élève de soigner sa blessure.

Le détective ne se rendit pas immédiatement à son hôtel, ne voulant pas donner à penser qu'il avait changé d'avis. Il décida de passer une heure au cinéma. C'était une salle populaire, fréquentée surtout par des matelots. On passait de vieux films entrecoupés d'assez longs entractes.

Pendant ces entractes Harry Dickson put se rendre compte que le crime de Kings Gardens faisait les frais de presque toutes les conversations.

À deux rangées devant lui, il retrouva une figure de connaissance, celle du commissionnaire numéro 11, le grand et maigre Chivers.

L'homme paraissait être passablement éméché, ce dont témoignait sa trogne enluminée et ses yeux vagues. Il était

assis aux côtés d'un homme en vareuse de marinier et ils s'entretenaient à haute voix.

— Je te dis, disait Chivers d'une voix claironnante, que j'aurai une prime, puisque c'est ma casquette qu'on a trouvée là sur un banc, et que c'est comme on dirait une pièce à conviction. Alors je l'ai mise à la disposition de la justice de mon pays.

— Ce n'était pas sur le banc auprès duquel on a trouvé le type zigouillé, riposta le matelot, et puis cela ne dit rien, surtout pour la prime. Moi, qui vous parle, je vous dis que j'aurai la prime dès que je voudrai !

— Ouais ! se moqua Chivers, toi ?… Oublies-tu que j'ai un alibi ? En as-tu un seulement, d'alibi, hein marsouin de malheur ?

— Je te dis, s'obstina le marin, que j'aurais une prime si je voulais dire ce que je sais. Voilà !

— Et qu'est-ce que tu sais, grand blagueur ? demanda aigrement le commissionnaire.

— Je sais ce que je sais… Ne serait-ce que j'avais déjà vu le type qui a été refroidi, mais pas ici… Et puis que c'est un type pas ordinaire. Aha !

L'entretien fut coupé, car l'obscurité se refit et, de nouveau, le film se déroulant sur l'écran accaparait l'attention du public.

Mais un cri partit de la foule : Au feu ! En effet, une fumée soudaine envahit la salle et une odeur âcre se répandit.

Une longue clameur d'angoisse monta, suivie d'un premier tumulte de panique.

Des fauteuils furent renversés, des coups échangés, des personnes foulées aux pieds tandis que des vociférations et des appels partaient de toute part.

Puis la lumière se ralluma.

Le patron du cinéma parut sur l'estrade, le visage rouge de colère.

— Quel est l'enfant de salaud qui m'a fichu une pareille blague ? hurla-t-il.

— Qu'est-ce qu'il t'a fait, le pauvret ? gouaillèrent des voix déjà rassurées.

— Il m'a jeté une cartouche fumigène dans ma salle… si je le pince celui-là, je sais bien où il recevra mon pied !

Pourquoi Harry Dickson regardait-il en ce moment le couple formé par le marinier et le commissionnaire ? Il vit immédiatement que quelque chose d'insolite venait de se passer à cet endroit.

Le marin se tenait affalé sur son fauteuil et son compagnon le considérait d'un air ébahi.

— Alors ça ne va pas ? Tu es effrayé pour si peu ? demanda Chivers en poussant du coude son ami d'un soir.

Pour toute réponse celui-ci s'inclina davantage et soudain s'écroula.

— À l'aide ! cria le commissionnaire, il y a un gentleman qui se trouve mal !

Harry Dickson s'était déjà élancé et se trouva le premier auprès du marin.

Il vit que l'homme était inanimé. Son visage bleuissait et sa bouche se contractait en une vilaine grimace.

Un agent de police s'approchait, l'air important. Le détective le héla.

— Je suis Harry Dickson, lui murmura-t-il à l'oreille, veillez à ce que personne ne touche à cet homme, qui paraît être mort d'ailleurs. Je préviens sur-le-champ le commissaire et le docteur Gresham.

Il allait s'éloigner, mais se ravisa et dit rapidement à l'agent tout interloqué par l'intervention de cette célébrité policière :

— Il faut que le commissionnaire Chivers vous suive au bureau, et veillez bien sur lui, je vous le recommande.

L'agent cligna de l'œil.

— Entendu, sir, vous avez sans doute vu qu'il a fait le coup ?

Harry Dickson haussa les épaules d'un air rageur.

— Pas du tout. Cet homme n'y est pour rien et, si je vous dis de le tenir à l'œil, c'est pour le protéger. Il court le risque d'être assassiné aussi bien que son ami. À bientôt !

Le commissaire de police reçut la communication téléphonique avec des exclamations de désespoir.

— Mais il y a donc une bande de criminels dans nos murs !

— Ce n'est pas impossible ! répliqua le détective. Dépêchez-vous !

Il faut dire à l'honneur de la police de Crighton qu'elle savait faire diligence quand il le fallait. Une demi-heure plus tard, le corps du matelot se trouva transporté à la morgue ; le docteur Gresham était présent et Chivers se démenait comme un diable dans un bénitier dans le bureau du commissaire.

— Qu'est-ce qu'on me veut après tout, rugissait-il, on me vole ma casquette, on la retrouve à un endroit où l'on a assassiné un type, je vais au cinéma pour me distraire un peu avec un ami, et il meurt à côté de moi.

» Je vous dis que c'est une conspiration pour me refaire ma situation, mais je suis un honnête citoyen d'Angleterre !

— Personne n'oserait prétendre le contraire, Chivers, dit doucement Harry Dickson, et personne ne contestera même votre droit à une prime honorable, si vous aidez la justice de votre pays.

— Je ne demande que cela ! s'écria le commissionnaire numéro 11.

Harry Dickson allait lui poser une question quand on frappa à la porte. C'était un agent de planton qui se mit aussitôt dans la position réglementaire pour annoncer :

— Gentlemen, le défunt n'a sur lui aucune pièce d'identité, rien qu'une petite somme d'argent : dix-huit shillings en tout.

— Lui aussi ! s'écria le commissaire, le souffle coupé par l'émotion.

— Attendez ! intervint Harry Dickson. Notre ami Chivers est là pour nous éclairer cette fois-ci. N'est-il pas vrai ?

Chivers se gratta la tête d'un air contrit.

— C'est beaucoup dire, sir, j'ai rencontré cet homme, au bar du « Crapaud Volant », il y a une couple d'heures à peine, et il a eu la politesse de m'offrir quelques rafraîchissements honorables.

» Je suis un homme bien élevé et j'ai tenu à lui rendre sa politesse en l'invitant à m'accompagner au cinéma. Il faut vous dire qu'on y projette un film à épisodes et que je ne veux en rater aucun.

— Alors vous ne savez pas qui il est ? demanda le commissaire avec dépit.

— Non… c'est-à-dire… attendez… il s'appelle Jack !

— Il pourrait aussi bien se nommer Tout-le-Monde, damné idiot que vous êtes ! tonna le commissaire.

Harry Dickson le calma du geste.

— Une minute… Notre ami Chivers n'a pas tout dit. Il doit avoir déjà rencontré quelque part cet homme, j'imagine…

— Pour une vérité, cela est une vérité, répondit Chivers. Je l'ai rencontré à Liverpool il y a une couple d'années. Il était matelot à bord du transport « Hassan Bey ». C'est tout ce que je sais.

— Hassan Bey… Hassan Bey ! murmura Harry Dickson fouillant dans sa mémoire, car le nom lui rappelait quelque chose.

Tout à coup son visage s'enfiévra.

— Mon cher commissaire, dit-il, je vous prie de vouloir verser cinq livres d'arrhes à Mr. Chivers, sur la prime qu'il touchera certainement, si Dieu lui prête vie…

— Mazette ! cria le commissionnaire émerveillé, vous êtes un chic lapin vous, sir ! Mais pourquoi ajoutez-vous, « si Dieu lui prête vie » ? Je me porte très bien et mon grand-père a vécu jusqu'à ses quatre-vingt-dix-huit ans.

— Je propose à monsieur le commissaire, dit lentement le détective, d'attacher un agent de police à la personne de Mr. Chivers, non pour surveiller ses faits et gestes, car c'est un parfait honnête homme, mais pour empêcher qu'il lui arrive malheur. À l'heure qu'il est, il doit y avoir des gens à Crighton qui ont intérêt à ce que l'on ne sache rien qui ait un rapport avec l'identité du matelot Jack.

Chivers devint vert de peur.

— Oserais-je supplier le commissaire de vouloir me mettre en prison ? supplia-t-il. Là, au moins, je serai en sûreté.

Le chef de police se mit à rire, mais Harry Dickson intervint pour dire que l'idée de Chivers n'était pas si mauvaise, et cette nuit-là, il se trouva à Crighton un commissionnaire patenté ravi de coucher au poste de police.

Quand il fut parti, plein de gratitude, le docteur Gresham entra.

— C'est une affaire peu ordinaire, dit-il. L'homme a été tué à l'aide d'une piqûre d'aiguille empoisonnée. Je suppose qu'il s'agit de curare… Une drogue infernale qui ne se trouve pas précisément sous le pas d'un cheval.

— La piqûre a été faite au cou, je suppose ? demanda Harry Dickson.

— En effet, sous l'oreille droite, répondit le médecin.

Quand Harry Dickson se retrouva seul avec le commissaire de police, ce dernier se mit à le questionner avec ardeur.

— Dites, monsieur Dickson, on dirait que ce nom de navire, le « Hassan Bey », vous a appris quelque chose d'important ?

— Et à vous ? répliqua le détective narquoisement.

— Je vous avoue que… non, fut la réponse légèrement honteuse.

— Il y a quelque deux ans, ce navire arriva d'Australie à Liverpool avec quatre caisses de lingots d'or pour la Banque d'Angleterre. À son entrée dans le port, on constata que les caisses étaient vides de leur précieux contenu, au plutôt qu'il avait été remplacé par des saumons de plomb.

» On ne trouva ni les lingots, ni les coupables, mais la justice se montra sévère pour le commandant du transport, James Kenforth, qui fut non seulement cassé de son grade, mais condamné à cinq années de prison.

— Oh ! s'écria le policier, voilà qui devient intéressant… Monsieur Dickson, aidez-nous. Si nous réussissions à éclaircir cette vieille affaire, pensez donc à la manière dont ma situation serait embellie, ajouta-t-il avec un naïf égoïsme qui fit sourire le détective.

— C’est bien pour cela que je reste à Crighton, répondit-il doucement. Croyez-vous que ses joies sont sans nombre ? À demain !

Il regagna son hôtel, en proie à des idées tumultueuses.

Le règlement intérieur des « Trois Pèlerins » était sévère.

Il n’y avait pas de portier de nuit et, à moins d’être prévenus, les patrons ordonnaient impitoyablement la fermeture des portes à minuit.

Mrs. Grigges, somnolente, attendait dans le hall son client attardé. Elle lui annonça que du thé était servi dans sa chambre et tenu au chaud sous un couvre-théière en soie. Puis elle lui souhaita le bonsoir, éteignit les lumières et se retira dans ses appartements privés.

Une fois seul dans sa chambre, le détective alluma sa pipe et se versa une tasse du réconfortant breuvage.

Il allait le savourer en connaisseur quand, soudain, il reposa la tasse.

Une odeur vaguement pharmaceutique avait attiré son attention.

Il sourit et se frotta les mains.

— Un narcotique, murmura-t-il. Voilà qui est dans l’ordre des choses !

Harry Dickson chérissait cette expression « dans l’ordre des choses ». Il l’employait quand il voyait déjà se dérouler, comme une bande de film, la route suivie par un criminel dans son forfait.

Il remua tasse et soucoupes avec bruit, bâilla d'une manière sonore, s'étendit sur son lit et éteignit la lampe électrique.

Puis il attendit, immobile, poussant de temps en temps un ronflement qui ne manquait pas de sonorité.

À son étonnement, rien ne bougeait dans l'hôtel.

Sans bruit il se leva, chaussa des savates de feutre épais, ouvrit doucement la porte et chercha l'escalier dans l'ombre.

À tâtons, il se dirigeait maintenant à travers le hall. Il fit soudain halte et attendit. Tout restait silencieux.

Précautionneusement il alluma sa torche électrique. Le rayon tomba sur le comptoir du bureau, éclaira le grand compotier garni de fruits : la vilaine pomme verte y était !

Avec une grimace de satisfaction, le détective tendit la main vers elle.

CHAPITRE 4

MR. COPPERMINT, ESQUIRE

À dix heures du matin, Tom Wills n'avait pas encore reçu de nouvelles de son maître. Il commençait à s'inquiéter. À onze heures, il n'y tint plus et, transgressant les ordres du détective, téléphona à son hôtel.

Ce fut la patronne qui lui répondit.

— Monsieur Dickson est parti ce matin pour Londres. Il a réglé sa note et a emporté ses bagages. Je ne pense pas qu'il revienne.

Tom sonna aussitôt le commissaire de police, qui lui répondit dans le même sens.

— Monsieur Dickson m'a prévenu ce matin qu'il partait d'urgence pour Londres. Il m'a chargé de vous dire de rester sur place jusqu'à ce que vous receviez de ses nouvelles, en ajoutant de ne pas vous inquiéter si cela durait quelque peu.

Tom Wills raccrocha et resta songeur.

Ce n'était pas dans les habitudes du maître de faire faire ses commissions par autrui et une juste méfiance s'était éveillée dans l'esprit du jeune homme.

Il se rendit aussitôt à la gare, prit quelques renseignements habiles et apprit qu'en effet son maître était parti avec le premier train pour Londres.

Il allait se retirer, fort perplexe, quand il s'entendit appeler doucement par son nom. Il se retourna et ne vit personne.

Il se trouvait dans le hall des marchandises, obscur et encombré. Des hommes d'équipe s'affairaient au fond, à peine visibles, mais il n'y avait trace de personne d'autre.

— Asseyez-vous contre les caisses d'oranges, dit la voix, et ne cherchez pas à me voir. Faites vite !

Machinalement Tom Wills obéit.

— Glissez votre main derrière la deuxième caisse, dit la voix qui était douce, mais ferme, prenez le billet et éloignez-vous. Ne le lisez que rentré chez vous.

Tom fit ce qui lui était demandé. Une main fine et nerveuse serra un moment la sienne et un papier plié y fut déposé.

Il rentra chez lui sans paraître se presser et, une fois dans sa chambre, il déplia le papier. Il était couvert d'une écriture fiévreuse, mais énergique, aux angles hautains et aristocratiques, comme diraient les graphologues.

On vous a trompé. Monsieur Dickson n'est pas parti. Il doit être en danger. Suivez fidèlement et en tout point ce que je vous conseille de faire.

Téléphonez à deux heures au commissaire de police. Dites-lui que vous ne restez pas en ville, mais que vous voulez vous rendre à Liverpool. Dites-lui que vous comptez être de retour après-demain et priez-le d'en avertir le maître, s'il donnait de ses nouvelles.

Prenez le train de trois heures pour Liverpool. Vous y serez à quatre heures.

Descendez à l'hôtel « Foreman », près du théâtre municipal. Habillez-vous en matelot de la marine marchande et partez en auto pour la petite ville balnéaire de Victoria-Sands. Par le train du soir, revenez à Crighton. Vous y serez sur le coup de sept heures. Prenez un verre au « Café de la Flotte Royale » et demandez-y où vous pourriez passer une agréable soirée à Crighton. On vous nommera plusieurs établissements. Choisissez l'« Empire ».

Applaudissez bruyamment le numéro de la danseuse Balkis Starlight. Achetez des fleurs à la bouquetière de la salle, faites-les envoyer à l'artiste et priez le régisseur de les lui remettre en lui

demandant une entrevue. Soyez exact. N'oubliez rien. Il y va de la vie de votre maître.

Je signe du nom de quelqu'un qui vous rendit déjà service.

La dame en bleu.

— Le sort en est jeté, décida le jeune homme. Je marche…

Il relut plusieurs fois le billet, jusqu'à le savoir par cœur, le brûla à la flamme de son briquet et en éparpilla soigneusement les cendres. Puis, en tout point, il obéit aux indications de la dame en bleu.

L'« Empire » était un music-hall de quatrième ordre, situé dans le quartier maritime de Crighton. C'était une salle spacieuse, aux murs constellés d'affiches et de lithos d'artistes, furieusement éclairée. Une petite scène occupait le fond du théâtre et un orchestre de six musiciens se démenait devant elle. Il y avait beaucoup de monde, des marins, des ouvriers du port, des petits employés avec leurs amies. Tous ces gens riaient, parlaient à haute voix, s'interpellaient, buvaient, fumaient, mangeaient des sandwiches ou épluchaient des oranges. Des serveuses circulaient parmi les quolibets, familiers et vulgaires. Les refrains de l'orchestre étaient repris avec un enthousiasme frénétique. Tom fit du regard le tour de la salle et vit de hautes affiches neuves représentant une femme en tutu rose, audacieusement maquillée et nantie d'une flamboyante tignasse rousse. Des lettres énormes proclamaient : « Miss Balkis Starlight, l'étoile de la danse ».

Elle passait en numéro de premier plan après un sketch de clowns, un numéro d'illusionniste, puis d'acrobates.

Enfin, l'orchestre entama une java parisienne entrecoupée de « chuts » sonores du public. Le rideau de peluche rouge glissa sur ses tringles. Une petite scène champêtre parut, incendiée par les feux d'une double rampe, puis Miss Balkis Starlight fit sa gracieuse apparition.

Elle était habillée à la façon des pierreuses de la Ville Lumière, un mégot de cigarette brasillant aux lèvres.

… J'aime ta casquette
Et tes rouflaquettes,
Et ton bout d'mégot…

Elle chantait, d'une petite voix acide, des paroles françaises, fort drôlement miaulées dans son accent anglais. Chaque note aiguë était ponctuée de batteries rapides et nerveuses, de contorsions acrobatiques qui plurent fort aux spectateurs, qui bissèrent furieusement.

Tom Wills aurait fait l'orgueil d'un chef de claque. Il se sentit venir des ampoules aux mains à force de les frapper l'une contre l'autre.

Sur la scène, la rampe passa au rouge et, après quelques instants de pause, Miss Balkis parut en un audacieux déshabillé exotique pour danser un tango alangui, tout en souplesse.

Dans la clarté d'incendie, ses cheveux oxygénés semblaient une houppe enflammée de gnome démoniaque.

Ça vient du Rio
Où sur les banjos
Se rythme l'air des tangos.

La quarteronne brune,
Les danse sous la lune
Et les gauchos
Et les vaqueros
Et les hacienderos
Jusqu'au lever du jour
Dansent les tangos d'amour !

Tom Wills attrapa la petite bouquetière par un pan de son tablier rose, lui acheta tout son panier de violettes et héla le régisseur.

Celui-ci arriva en faisant des courbettes, et il promit de remettre les fleurs.

— Une minute d'entretien avec la miss, supplia le jeune homme en lui glissant, une couronne dans la main.

L'homme grimaça un sourire satisfait.

— Comptez sur moi, mon capitaine !

Balkis Starlight accepta les fleurs, qu'on lui remit sur scène, et se mit à les jeter par poignées dans la salle. Ce fut un délire et les autres numéros qui suivirent n'obtinrent qu'un succès d'estime.

— Miss Balkis vous attendra au bar, mon capitaine, vint dire le régisseur à l'oreille de l'amoureux Tom Wills.

Il se retira avec une seconde couronne, rouge de plaisir.

Le bar était installé dans une petite pièce en retrait de la salle, copie gauche et malhabile des riches saloons américains.

Il était désert et, comme Tom Wills commandait du champagne au barman ravi, la danseuse entra. Elle était drapée d'un ample manteau de petit-gris et ses ardents cheveux blonds s'échappaient d'un adorable bonnet de fourrure.

— Balkis Starlight, annonça-t-elle d'une voix un peu aiguë en tendant la main à son admirateur. Vous m'avez fait un joli succès, sir, et je tiens à vous en remercier de tout cœur.

— Martin Stone, se présenta Tom Wills à haute voix.

Le serveur posa le seau argenté sur la table et s'éclipsa discrètement en lançant un coup d'œil complice à la danseuse : elle avait vingt pour cent sur les consommations !

— Mon Dieu, murmura Tom Wills. C'est vous, madame ? J'ai peine à vous reconnaître. Vous avez sacrifié votre chevelure noire. Elle était pourtant bien jolie, soupira-t-il.

— Faites-moi la cour, dit-elle rapidement. Prenez mes bras, embrassez mes mains, redemandez du champagne. Essayez de m'embrasser sur la bouche quand le barman entrera. Attention !

Ils restèrent tard, les bouteilles se succédant. Enfin la danseuse se retira.

— Mazette, dit Tom Wills au barman en réglant la note sans sourciller, car elle était énorme. Je ne regrette pas d'être venu à Crighton et, dès que je pourrai, je reviendrai, mais je dois être à Manchester au matin.

— Le premier train part à cinq heures, sir !

— Je n'ai que le temps… Bah ! je ne regrette pas ma nuit blanche.

Le barman non plus, puisque le pourboire était copieux.

— Je parie qu'il y a laissé toute la paie d'un voyage au long cours, murmura-t-il et peut-être quelque chose en plus, mais ce n'est pas mon affaire, au contraire. Dommage que de pareils clients se fassent aussi rares que la neige en juillet ! Allons dormir !

Le lendemain soir, un gentleman aux allures un peu excentriques débarqua à la gare de Crighton et s'informa d'un hôtel convenable, très convenable.

On lui cita, entre autres, l'« Hôtel des Trois Pèlerins ».

Il s'y fit conduire et fut reçu par Mr. et Mrs. Grigges.

— Le chef de gare m'a recommandé votre hôtel, comme un établissement très convenable, dit-il d'une voix aigre. J'espère que ce fonctionnaire n'a pas voulu tromper un de ses voyageurs. Dites-moi vos prix.

Les hôteliers s'exécutèrent de bonne grâce. Le gentleman ne trouva pas les prix trop élevés, car il les accepta en grimaçant un sourire.

— Inscrivez Nathaniel Coppermint, Esquire, dit-il. Vous me connaissez, sans doute ?

Grigges avoua d'un air contrit qu'il ne se rappelait pas très bien.

— Vraiment, glapit le nouveau client. À quoi sert donc d'être célèbre dans toute l'Angleterre ? Nathaniel Coppermint, du club de la Protection des chiens errants. J'ai fait

condamner à moi tout seul, soixante-cinq médecins et carabins éhontés, pour vivisection !

Grigges s'empressa de déclarer que c'était un grand honneur pour son hôtel que d'abriter une pareille renommée et Mr. Coppermint, Esquire, consentit à sourire.

— Je veux une chambre tranquille, ne donnant pas sur la rue, de préférence, car j'ai horreur du vain bruit des foules, déclara le grand homme. Vous devez en avoir dans votre établissement.

Mr. Grigges en avait certainement.

Mr. Coppermint prit alors un air mystérieux.

— Êtes-vous des gens discrets, comme je le suppose ?

Mr. et Mrs. Grigges l'étaient.

— Pour ma renommée, je dois me conduire en abstinent, mais ma santé exige du vin, du vieux vin, et même un peu de bonne liqueur. Mais je désire qu'on me les serve dans une tasse, avec une théière fumante sur la table.

Les époux Grigges comprirent tout de suite et se déclarèrent les serviteurs de Mr. Nathaniel Coppermint, Esquire.

Après le souper, qui fut copieux, Coppermint fit appeler le patron, se déclara enchanté et prétendit payer immédiatement trois jours d'avance.

Mr. Grigges était aux anges et se confondit en protestations. Néanmoins il accepta de grand cœur les banknotes du client.

À l'heure de la fermeture, on dut conduire Mr. Coppermint, Esquire, dans sa chambre, complètement ivre.

— Eh ! eh ! dit Mr. Grigges à son épouse. Est-il assez vilain cet oiseau-là, avec sa barbiche rouge, ses lunettes et son complet à la Pickwick. Mais c'est égal, lui au moins ne sera pas un merle embêtant, comme…

— Taisez-vous, coupa Mrs. Grigges. Mais, quant à cela, je pense que vous avez raison mon ami.

*

* *

Mr. Nathaniel Coppermint ronfle, ronfle… Enfin son sommeil, d'abord tumultueux, s'apaise quelque peu, sa respiration devient régulière, et…

Et, tout à coup, il se réveille, se retrouve debout et entrouvre sa fenêtre.

Elle donne sur la cour de l'hôtel, qu'un mur assez bas sépare d'une venelle voisine.

Mr. Coppermint semble posséder des yeux de chat car il s'obstine à fouiller l'obscurité d'un regard perçant de ses yeux dépourvus de lunettes.

Il lui semble voir une forme se hisser sur le faîte du mur, mais cela ne l'émeut nullement, bien au contraire.

Il regarde la sombre silhouette évoluer avec agilité, sauter avec souplesse dans la cour et s'approcher du mur dans lequel s'ouvre sa fenêtre.

Quand l'ombre est toute proche, Mr. Coppermint déroule une fine échelle de soie noire qu'il laisse couler dans le vide. Quelques instants après, la forme est à côté de lui dans la chambre.

Elle est noire comme la nuit et, même à deux pas, on la distingue à peine.

— Vous portez l'uniforme des souris d'hôtel comme un amour, murmure élogieusement le nouveau client de l'« Hôtel des Trois Pèlerins ».

— Cela me connaît, répond une voix douce. Vous avez fait comme je vous ai dit ?

— Absolument.

— C'est parfait. Nous voici dans la place.

La sombre visiteuse se dirige vers la porte, l'entrouvre avec des précautions infinies et fait un léger geste de satisfaction.

— Venez, Tom.

Elle l'appelle Tom tout court, et Mr. Coppermint, alias Tom Wills, se sent tout ému devant cette douce familiarité.

À présent, ils glissent sans bruit dans le hall de l'étage supérieur, plongé dans les ténèbres les plus épaisses.

Mais les gestes de la souris d'hôtel sont fermes et précis, et Tom se laisse conduire par elle, frémissant un peu de sentir le contact de la fine main nerveuse sur la sienne.

Ils ont atteint un escalier de service et la jeune femme murmure à l'oreille de son compagnon :

— Suivez de la main les tubes de conduite d'électricité.

— Je les tiens.

— Combien sont-ils ?

Tom compte des doigts et finit par déclarer qu'il y en a quatre.

— Très bien. Suivez jusqu'à ce que vous n'en trouviez plus qu'un.

Ils gravissent une quinzaine de marches avant que cela ne soit.

— Suivez toujours !

Cela ne dure guère longtemps. Bientôt Tom Wills, atteignant un petit palier, déclare à voix basse que le conduit s'enfonce dans le plancher.

La souris d'hôtel reste quelques minutes immobile, plongée dans une profonde méditation. À la fin, elle reprend la parole.

— Prenez votre revolver. Tant pis si nous devons nous en servir, mais j'espère bien que nous ne devrons pas en arriver là.

Elle vient d'allumer une minuscule lampe électrique qui ne laisse filer qu'un unique rayon de lumière. Bientôt elle se redresse.

— Je l'avais bien pensé : c'est une trappe !

Elle tire un long et fin couteau de sa ceinture et Tom Wills remarque que l'acier en est niellé de noir, de façon à éviter tous les reflets. Elle le glisse entre les lames du parquet et pèse sur le manche.

Enfin, l'une des lames bouge, se soulève, et la souris d'hôtel parvient à la tirer à elle. Aussitôt trois, quatre autres suivent et un espace obscur bée aux pieds des deux noctambules.

La jeune femme respire avec force.

— Regardez, murmure-t-elle en montrant une sorte de minuscule plate-forme, quatre pieds sous eux.

— On dirait un monte-charge, dit Tom Wills.

— C'est un lift clandestin, en effet, mais prenez garde : il cache une embûche.

» Il vous faudra exécuter une besogne difficile, Tom, et fort délicate.

» Descendez jusqu'au hall du premier et dévissez les lampes du lustre du milieu. C'est un avertisseur qui s'allume quand le lift descend. Descendez encore et dévissez les lampes du lustre d'entrée du hall du rez-de-chaussée. C'est l'avertisseur de remontée.

— Voilà qui est ingénieux, répond Tom tout bas. Mais, au cas où les lustres doivent rester allumés, le soir par exemple ?

— Dans ce cas, la manœuvre du lift les éteint momentanément, à moins de faire passer les lampes au rouge sombre seulement. Allez !

Il faut quelque temps à Tom Wills pour mener à bien sa mission, mais il y parvient et il revient tout heureux auprès de sa mystérieuse compagne.

— Venez ! dit-elle en prenant place sur la plate-forme exiguë.

Tom s'y installe tout contre elle, ému de sentir contre lui ce jeune corps vigoureux et souple. Prestement, elle referme la trappe au-dessus de leurs têtes. Sa main tâtonne le long des parois, découvre un bouton et un déclic sec se fait entendre. Aussitôt le lift s'enfonce dans les profondeurs.

La descente s'accomplit dans le silence le plus absolu. C'est à peine si le lift frémit. Enfin ils ressentent un léger choc.

La jeune femme prend Tom par la main et allume sa petite lampe.

Ils se trouvent dans des caves voûtées, tout en pierres grises.

Le sol en est humide et meuble et le rayon de la lampe y révèle des traces de pas, que les deux intrus se mettent aussitôt à suivre.

Enfin ils accèdent à une partie qui semble creusée de fraîche date. On voit des briques étayer une partie de la voûte, tandis que les parois s'apparentent à celles d'une tranchée.

Partout l'eau en suinte en filets noirs et visqueux.

— Ce passage doit nous mener vers le port, déclare la souris d'hôtel.

Tom Wills croit détecter de l'angoisse dans sa voix.

À présent, ils pataugent dans une boue infecte. Une odeur de saumure monte.

— Une porte ! dit soudain Tom Wills.

Elle est basse et lourde, et fermée à l'intérieur par deux épaisses barres de fer glissées en guise de verrous.

Ils les manœuvrent sans peine, et la porte s'ouvre : une eau noire est devant eux. En se tournant vers la porte, ils constatent que sa face extérieure est habilement maquillée de terre glaise et de rocailles de façon à la faire se confondre avec les murailles voisines.

Une barque plate est là, à la chaîne.

Machinalement, ils y prennent place. De nouveau Tom Wills croit s'apercevoir que sa compagne est en proie à une grande déception.

La barque glisse sur l'eau fuligineuse et Tom la fait avancer en repoussant les murs proches.

Soudain, c'est l'air libre.

Ils sont dans l'ouverture d'une bouche d'égout : le port est devant eux.

La jeune femme pousse un soupir douloureux :

— Rien… rien… ce n'est pas possible !

Ils restent silencieux, l'un à côté de l'autre, à regarder l'eau sombre. Au loin, les lanternes de la jetée se reflètent dans le miroir nocturne du flot.

La jeune femme s'est pris la tête entre les mains. Tom les écarte d'un geste doux et fraternel et elle ne lui retire pas sa petite main brûlante.

— Retournons ! dit-elle enfin d'une voix lasse.

Tom se met à manœuvrer à rebours, s'arc-boutant contre une des boueuses parois. Soudain, il sent une pierre qui bouge sous sa main.

Il appuie, elle s'enfonce dans la muraille, un glissement sourd se fait entendre et tous deux ont peine à retenir un cri d'épouvante.

Une valve de fer vient de descendre vertigineusement de la voûte, juste derrière le bateau qui les porte. Elle s'enfonce toujours, atteint le fond et s'arrête. En même temps, ils entendent le déclic de la porte de la cave qui se ferme.

Ils sont enfermés dans un espace étroit où tout à coup l'eau se met à monter.

CHAPITRE 5

DES HOMMES MORTS

L'eau monte… monte toujours, avec une rapidité croissante. L'air devient lourd et presque irrespirable, mais cela semble rassurer la jeune femme qui explique à son compagnon :

— C'est de l'air comprimé que nous respirons à présent. Cela m'autorise à dire que l'eau ne pourra pas atteindre la

voûte, arrêtée comme elle le sera sous peu par le matelas gazeux. Nous ne périrons pas noyés, mais asphyxiés, au fur et à mesure que l'atmosphère deviendra viciée. Cela nous donnera du temps pour réfléchir, en tout cas.

À peine a-t-elle dit qu'un violent sifflement se fait entendre.

L'air comprimé a dû faire fonctionner une valve secrète et s'échappe. L'eau monte avec une vélocité accrue. La jeune femme pousse un gémissement désespéré.

— Nous sommes perdus !

Déjà ils doivent se courber, puis se coucher dans la barque pour éviter la voûte de pierre qui vient à leur rencontre, menaçant de les écraser.

C'est à ce moment que la chaîne de la barque se déroula et tomba à l'eau.

La barque reçut un choc et resta immobile. L'eau commença à monter le long des bords.

— La chaîne a croché le fond, déclara Tom. Je vais la détacher. Cela nous fera gagner quelques minutes…

Il se laissa glisser par-dessus bord le long de la chaîne et atteignit le fond. Il tâta, sentit le dernier chaînon, attaché à un objet : un crochet de fer sur lequel Tom tira de toutes ses forces.

Mais qu'était-ce que cela ? Le crochet vint à lui, un remous lui fusa au visage et il fut repoussé violemment vers la surface.

Comme il se cramponnait au bord de la barque, sa compagne le saisit par les poignets et l'attira à elle.

— Qu'arrive-t-il ? s'écria-t-elle joyeusement. Voyez, les eaux baissent !

En effet, la terrible voûte s'éloignait d'eux avec plus de vitesse encore qu'elle n'avait mise à se rapprocher.

Ils virent à leurs côtés les murs s'allonger, ainsi que la valve métallique et, tout à coup, ils sentirent un choc.

La barque touchait le fond.

Mais la jeune fille jubila soudain.

— Je crois que nous avons trouvé cette fois-ci, Tom ! Regardez à votre droite : il y a un passage !

Une étroite fissure béait en effet dans la paroi ruisselante.

— Quel merveilleux système d'éclusage, opina Tom Wills.

— Un tour de physique en grand, riposta sa compagne. Les vases communicants… Rappelez-vous vos années d'école, Tom.

De nouveau, le jeune homme remarqua comme il lui était doux d'être appelé par son prénom par cette femme étrange dont il ignorait tout, et qui, la veille encore, était en passe d'être considérée comme une friponne.

Ils suivirent le passage qui était droit et dont l'eau s'écoulait avec un bruit de ruisseau libéré.

Tout à coup la jeune femme fit halte. Elle frappa le sol du pied et constata :

— Du terrain sec. Nous avons dû dépasser une valve secrète que les eaux ont manœuvrée en se retirant. C'est puissamment bien combiné. Je connais la main qui s'est prêtée à cela.

— Qui donc ? demanda avidement le jeune homme.

Elle secoua la tête dans l'ombre.

— Cela n'appartient qu'à moi seule.

Ils avaient allumé leur lampe et le rayon lumineux cheminait devant eux, ne découvrant pourtant rien d'autre que les ternes parois de pierre noire. Brusquement, le couloir s'évasa.

Ils se trouvaient dans un endroit circulaire, à la voûte basse, et le rayon de la lampe s'accrocha à des lignes métalliques sinueuses : des chaînes d'acier.

— Il y a un homme, là ! murmura Tom Wills en prenant sa compagne par le bras.

— Qui vous souhaite la bienvenue, dit une voix connue.

— Maître ! s'écria Tom, et soudain il fondit en larmes.

— Impossible de vous serrer la main, mon petit, dit la voix joviale du détective. Ce sont de bonnes chaînes. Mais je suppose que vous en viendrez facilement à bout, n'est-il pas vrai ?

Ce fut la vérité. Un ciseau à froid et une forte lime sortirent des poches de Tom Wills et, peu après, Harry Dickson

se redressa, s'étira, fit quelques mouvements d'assouplissement appropriés.

— Une petite goutte de whisky, Tom, implora-t-il. Cet hôtel me paraît être un rendez-vous d'abstinents.

La jeune fille s'était tenue à l'écart, les bras croisés sur la poitrine, ne soufflant mot. Harry Dickson se tourna brusquement vers elle.

— Je vous remercie, dit-il. J'avais mis beaucoup d'espoir en vous.

Elle inclina gravement la tête.

— Et moi j'en mets en vous, à présent.

Il lui tendit la main et la serra longuement.

— Je vais vous prouver immédiatement que cela est justifié, Miss. Savez-vous sur quoi j'ai été assis durant cette maudite journée et la nuit ensuite ? Sur un fauteuil de milliardaire, bien qu'il ne soit pas des plus confortables.

Il désigna une pile de caisses en bois épais blindé de tôle.

— Les lingots d'or du *Hassan Bey,* dit-il.

Elle poussa un cri et porta les mains à son cœur.

— Ah ! fit-elle enfin… Je savais bien que vous aussi finiriez par savoir…

Mais, aussitôt, elle redevint sombre et soucieuse.

— Ce n'est pas tout ! murmura-t-elle.

— Non, dit Harry Dickson, ce n’est pas tout, mais la suite ne tardera pas.

Il voulut faire quelques pas, mais il dut se rasseoir avec un geste de souffrance.

— Ils n’ont mis aucun ménagement en serrant les chaînes, dit-il.

— Qui donc ? s’enquit Tom.

— Je n’en sais rien. Les lascars sont restés dans l’ombre. Un joli petit piège qu’ils m’ont tendu, Tom, et j’y ai donné comme un gamin.

» Il y avait une pomme de certaine vilaine couleur sur le dressoir, et je mis la main dessus. La pomme perdit Ève et faillit perdre Harry Dickson. Je l’avais à peine saisie, qu’on me tomba dessus, qu’on me fourra un sac sur la tête et qu’on me porta ici où, après m’avoir solidement enchaîné, on me laissa. Voilà mon histoire. Elle est courte, mais profitable.

Il se leva, fit quelques pas de gauche à droite et se déclara satisfait.

À ce moment, le rayon de la lampe tomba sur le visage de Tom, et Harry Dickson se mit à rire.

— Fameux ! Je ne vous connaissais pas un pareil talent de maquillage mon petit. Moi-même je m’y serais trompé.

— C’est Miss qui l’a fait, murmura Tom, un peu gêné.

— C’est superbe, rétorqua le détective et il y avait du respect et de l’admiration dans sa voix.

— À présent il s’agit de sortir d’ici, dit tout à coup la jeune fille.

— Je pense que je pourrai me charger de cela, dit gaiement le détective. En partant, les bandits ne m'ont pas bouché les oreilles et j'entendais très bien. J'ai pu compter environ vingt de leurs pas avant une halte, puis j'ai entendu un déclic et ils se sont mis à courir. Faisons les vingt pas.

Ils les firent et atteignirent l'endroit où le sol redevenait humide.

— Tête à gauche ! commanda le détective.

Ils aperçurent une mince fissure dans la paroi, qui devait servir de rainure à la valve tombante.

— Voilà la poignée, dans la voûte !

Dickson tira sur la poignée et on entendit une lointaine rumeur d'eaux libérées.

— Au pas de course !

Ils sautèrent dans la barque au moment où un flot sombre déferlait autour d'eux.

Un quart d'heure plus tard, le lift les ramenait à la hauteur du second étage et ils prirent pied sur un palier de l'« Hôtel des Trois Pèlerins ».

*

* *

— Vous avez entendu ?

— Non. Quoi donc ?

C'était la jeune femme qui avait posé la question et Tom Wills qui y avait répondu. Harry Dickson ne disait rien, mais il se penchait sur la rampe de l'escalier de service.

— Oui, murmura-t-il, quelqu'un marchait en bas… très précautionneusement par exemple. Holà… voilà une porte qui se ferme avec tout autant de prudence. Je me trompe fort, ou c'est celle de la rue.

— Alors on est parti ?

— Possible ! Mais comme c'est la maison aux attrapes, mieux vaut attendre encore un peu, mes enfants.

Tom Wills comprit que son maître englobait l'inconnue tout comme lui dans cette appellation cordiale, et il s'en sentit tout heureux.

Comme les minutes s'écoulaient, le détective donna l'ordre de continuer la descente vers les étages inférieurs.

— Qu'allons-nous faire, maître ? demanda Tom Wills.

Harry Dickson compta sur ses doigts.

— Un moment : il y a Mr. et Mrs. Grigges, Brancover, le juge Canning, Mr. Burrage. Cela fait quatre… Nous sommes trois. Cela suffit. Je sais qu'il n'y a pas de personnel de nuit, et sans doute pas d'autres locataires.

— C'est exact maître, mais encore ?…

— Nous allons gentiment arrêter ce quatuor au nom de Sa Majesté le Roi.

— Vraiment ? s'écria Tom Wills.

— Vous n'en doutez pas, j'espère, mon garçon ?

— Non, mais vous savez, jusqu'ici cette affaire est si peu claire encore pour moi, reconnut le jeune homme avec franchise.

Harry Dickson consulta sa montre à cadran lumineux et s'assit sur la première marche de l'escalier de service.

— Je suppose que tout est tranquille dans cette maison, dit-il. Tous les occupants logent au premier étage.

— Et celui qui vient de partir ?

— Eh ! bien, que voulez-vous de plus ? se moqua le détective. Il est parti…

— Qui peut-il être ? demande rêveusement Tom Wills.

Son maître haussa les épaules dans l'ombre.

— Il doit y avoir encore quelques menus comparses au-dehors, dit-il, mais nous les cueillerons quand nous voudrons. En tout cas, il nous reste un peu de temps avant de procéder à l'arrestation projetée. Si je veux rester fidèle à la loi, je ne pourrai y procéder qu'au lever du soleil.

— Nous n'en sommes pas si loin ! répliqua Tom.

— Alors, nous pourrons consacrer quelque temps à éclairer votre lanterne, Tom, et Miss Margaret Kenforth est toute désignée pour le faire.

— Comment ? s'écria Tom. Miss a changé de nom ?… Elle ne se nomme donc plus Whitman ?

— Pas plus qu'elle ne se nommait Balkis Starlight, intervint gravement la jeune fille.

Elle se tourna dans l'ombre vers le détective et dit d'une voix émue.

— Je vois que vous avez tout compris, monsieur Dickson !

— C'est vrai, Miss Margaret, et il m'a suffi pour cela d'un simple effort de mémoire. Je me suis souvenu d'une courageuse jeune fille qui criait, en pleine audience de la Cour maritime, à son brave homme de père qu'on emmenait prisonnier :

— Je vous jure, *dadd',* que je ferai éclater votre innocence en plein jour ! Dussé-je descendre pour cela aux tréfonds de l'enfer !

— Je crois bien l'avoir fait quelque peu, dit doucement Miss Kenforth.

— À présent, je vais commencer moi-même le récit de cette lamentable affaire, Miss Margaret, déclara Dickson, et je débute comme pour un vieux conte bleu. Il y avait une fois…

» Donc il y avait une fois un beau paquebot qui s'appelait le *Hassan Bey* et qui transportait quatre lourdes caisses d'or de Melbourne en Angleterre.

» Arrivé à Liverpool, ce précieux chargement avait disparu et, comme il fallait un responsable, le malheureux commandant Kenforth se vit infliger une lourde peine de prison.

» Parmi les passagers se trouvait une stewardess en chef très intelligente qui s'appelait… Peu importe…

— Je vous le dirai, intervint Miss Kenforth. Elle s'appelait Grace Collinge et je l'ai retrouvée ici, comme Mrs. Grigges.

— Très juste… Une forte tête, allez… Mais je puis vous en dire davantage. J'ai reconnu en elle une femme qui eut son heure de célébrité dans le monde de la pègre, où elle portait le titre glorieux de Queen Grace. Elle connut la paille humide des cachots et en sortit, dit-on, repentie et amendée.

» À bord du *Hassan Bey,* elle retrouva une ancienne collègue de prison, tout aussi amendée, la prude Armanda Brancover.

— Elle se faisait appeler Mrs. Burrage et faisait également la traversée, ajouta Miss Margaret.

— Comme cela se complète ! déclara Harry Dickson avec satisfaction. Bientôt le groupe sera au complet. En même temps, revenait en Angleterre l'honorable juge Canning, atteint par la limite d'âge. Je crois que, comme juriste, il ne valait pas grand-chose.

— Par contre, c'était un ingénieur hydraulique d'une réputation établie en Australie, dit Miss Kenforth, et un roi de la mécanique ! C'était aussi un joueur forcené.

— Ah !… Très intéressant. Je suppose qu'à bord du navire de votre père ce digne savant perdit tout ce qu'il voulut ?

— Oui. En jouant avec Mrs. Burrage, il perdit tout son avoir et signa même des chèques plantureux, à ce qu'on racontait alors.

— Et le pacte des quatre fut conclu, acheva Dickson. Une ligue fut constituée ayant pour but le vol des lingots

d'or. Mais, pour cela, il leur fallait d'autres complices. Je pense qu'ils les trouvèrent parmi les hommes d'équipage.

— C'est vrai. Deux sont déjà morts hier à Crighton. Le premier par mes mains, puisqu'il s'apprêtait à assassiner proprement Mr. Wills ici présent. C'était un certain Lamboth, un mécanicien de marine, connaissant admirablement son métier, mais célèbre par sa cruauté et sa violence.

» L'autre, c'est Portsmouth-Jack, un matelot habile mais faible de caractère.

» Il y en a encore trois qui circulent dans Crighton pour l'heure : ils appartenaient à la lie de l'équipage.

» Cette bande, merveilleusement et scientifiquement organisée, arriva à ses fins criminelles, continua le détective. Et l'or volé put être débarqué. Alors, nous arrivons à un stade fort caractéristique en pareille affaire.

» Tous ces bandits se mirent à se méfier les uns des autres. Et, comme le partage du butin ne pouvait avoir lieu qu'après un temps relativement long pour ne pas éveiller de méfiance, ils ne se quittèrent plus !

» Ils décidèrent de s'établir dans une petite ville ignorée de province et leur choix tomba sur Crighton. L'« Hôtel des Trois Pèlerins » était tout indiqué pour leur servir de siège social.

» À ce moment, le bon Mr. Grigges était veuf. L'astucieuse Grace Collinge n'eut aucune peine à conquérir son triste cœur : elle l'épousa et devint la patronne de cet hôtel. Peu après, Mr. Grigges fut gagné à la cause générale. L'habile Canning construisit une cachette fort romanesque,

mais admirablement bien agencée. Nous en savons quelque chose.

— Connaissant Canning, je savais qu'il aurait fait quelque chose du genre, dit Miss Margaret. Aussi était-ce cette cachette que je cherchais au moment où vous avez mis la main sur moi, monsieur Dickson.

» Vous savez maintenant pourquoi je tenais un revolver : ma vie n'aurait pas pesé bien lourd dans la main de pareils hommes, s'ils m'avaient prise sur le fait.

— Et vous avez failli l'être, intervint le détective, puisque la lumière s'allumait au moment où j'arrivai dans le corridor. Les bandits avaient eu vent de votre promenade nocturne : le lift fonctionnait et je suppose qu'ils allaient régler votre affaire.

— Vous m'avez donc sauvé la vie, dit doucement la jeune fille, je le sais.

— Et vous m'avez rendu Tom. Nous sommes quittes !

— Pas encore, puisque vous allez me rendre mon père et l'honneur !

— D'une façon ou de l'autre, continua Harry Dickson, les scélérats durent s'inquiéter de ma présence. Aussi, les hommes à l'extérieur, reçurent-ils l'ordre de ne communiquer avec l'hôtel qu'avec toute la prudence désirable.

» La fameuse pomme de cire devait servir de courrier. Je suppose que, la première fois, elle contenait un ordre à mon sujet : celui de me supprimer, ainsi que mon élève Tom Wills, qu'ils avaient déjà dû suivre.

» Je suis certain que, dès mon arrivée en ville, je fus suivi et surveillé par la bande. Ils s'imaginaient que je venais ici pour eux, ce qui n'était pas.

— Portsmouth-Jack n'appartenait plus à la bande, je crois, dit à son tour Miss Kenforth. Je suppose qu'il a dû découvrir la retraite de ses anciens complices, et qu'il s'apprêtait à demander sa part du butin. Ils l'ont supprimé…

» Oui, pendant deux ans je les ai cherchés et j'ai fini par les découvrir ici, conclut-elle.

Tom Wills, qui avait écouté en silence, tira son maître par la manche et, du doigt, montra la fenêtre qui s'éclairait un peu.

— L'aube n'est pas loin, monsieur Dickson !

— Ni l'heure d'agir, mes enfants ! Revolver au poing ! Qui est le plus dangereux du groupe, Miss Kenforth ?

— Sans contredit Queen Grace, c'est-à-dire Mrs. Grigges !

— Alors nous commencerons par violer la chambre conjugale des dignes époux, ricana Harry Dickson.

Une clarté blafarde filtrait maintenant par les interstices des stores des hautes fenêtres. À la faveur de cette chétive lumière, on pouvait avancer et circuler dans l'hôtel sans devoir recourir aux lampes.

Le silence était profond. Au loin, il se troublait du premier chant du coq et par les rumeurs confuses de la ville maritime qui s'éveillait petit à petit.

Harry Dickson marchait en tête, Miss Kenforth suivait, Tom Wills fermait la marche ; ils étaient plus émus qu'ils n'auraient voulu le reconnaître.

Le hall du premier étage baignait dans la terne lueur de l'aube. Des affiches réclames de lignes maritimes et ferroviaires sortaient de l'ombre, clouées à la muraille.

Le trio s'arrêta devant une double porte portant l'inscription : Privé.

— Faut-il frapper ? demanda Tom Wills tout bas.

Harry Dickson hésita.

— Cela pourrait leur sembler insolite, les mettre sur leurs gardes, les faire ameuter les autres, dit-il. Ces gens défendraient férocement leur butin et, comme ils ne reculent pas devant le meurtre de leurs complices, à plus forte raison ne le feraient-ils pas devant celui de leurs ennemis.

Sa décision était prise.

— Je suppose que notre souris d'hôtel doit avoir tout ce qu'il faut pour entrer dans cette chambre, sans trop éveiller l'attention de ses habitants ? dit-il en souriant.

Sans répondre, Miss Kenforth lui tendit un merveilleux ouistiti en acier chromé.

— Mazette ! murmura le détective, vous en avez des instruments de luxe !

Il se mettait en devoir de forcer sans bruit la porte devant lui, quand ses compagnons lui virent faire un geste de stupeur.

— Mais cette porte est ouverte ! dit-il.

Il tourna le loquet et, en effet, la porte s'ouvrit.

Il faisait noir dans la pièce : de lourds rideaux étaient tirés devant les deux fenêtres. Vaguement, on discernait dans l'ombre deux lits jumeaux, des draps roulés, des couvertures et deux formes immobiles, couchées.

Une sensation inexplicable envahit le détective alors qu'il s'approchait du premier des lits : celui de Mr. Grigges.

La lumière qui venait du palier était à présent suffisante pour qu'on pût y voir dans la chambre. Elle tombait en plein sur le visage de l'hôtelier.

Deux yeux grands ouverts fixaient le détective.

— Allumez les lampes ! cria Harry Dickson.

Tom s'élança vers le commutateur et une clarté blonde envahit la chambre.

Et ils virent…

Mr. Grigges était mort, et Mrs. Grigges également !

Ils gisaient sur le dos, le visage tiré, la peau encore tiède. Seule la figure de l'homme dénotait une terreur stupéfaite. La femme paraissait dormir.

— Que s'est-il passé ici ? s'écria Tom Wills.

— Deux piqûres au curare, répondit Harry Dickson.

— Comme pour Portsmouth-Jack !

— En effet. La même marque de fabrique !

Miss Kenforth regardait le corps inanimé de Grace Grigges avec horreur et effroi.

— Et pourtant c'était la plus terrible d'entre eux tous. Je me demande ce qui est arrivé aux autres !

Harry Dickson se tourna vers elle, comme si une vipère l'avait mordu.

— C'est vrai, Miss Margaret… Au diable, je n'y ai pas songé ! Il n'est pas logique que le crime se limite au couple Grigges. Faisons vite !

Au fond du palier, ils se heurtèrent à une autre porte double.

— Les chambres de Burrage et de la femme Brancover communiquent, déclara Miss Kenforth. Je crois d'ailleurs qu'ils se marièrent quelque part en cachette.

— La porte est ouverte, tout comme celle des Grigges, murmura Tom Wills.

La chambre était moins sombre que celle des patrons. Elle se dessinait, grise et maussade, dans l'aube naissante. Dans un coin, une autre porte ouverte se détachait en clair sur l'ombre du mur : une veilleuse y était allumée.

— C'est Burrage, dit Miss Kenforth tout bas. Il est mort lui aussi…

Tom Wills sortit de la chambre voisine.

— La Brancover ? demanda la jeune fille.

— Tuée dans son sommeil, une piqûre nettement visible sous l'oreille droite, répondit Harry Dickson qui venait de jeter un coup d'œil rapide sur l'autre couche tragique.

— Je suppose, dit tout à coup Tom Wills, que nous pouvons nous épargner la peine d'aller voir le juge Canning.

C'est lui qui a fait le coup, pour s'emparer du butin tout entier, et c'est lui que nous avons entendu partir.

Miss Kenforth secoua la tête.

— C'est bien Canning que je suspecterais le moins, murmura-t-elle. Canning est un faible, un homme savant mais sans ombre de volonté. Sa chambre n'est pas loin.

Harry Dickson la devançait déjà.

La porte était ouverte comme les autres et le détective entra.

— Eh bien, monsieur Dickson ? demandèrent les deux jeunes gens avec angoisse.

Harry Dickson revint vers eux, le front barré de plis lourds, une lueur de désespoir dans les yeux.

— Canning est là, dit-il. Il est mort comme eux et de la même façon !

Tom Wills se frappa le front.

— Mais Miss Margaret ne nous a-t-elle pas dit qu'il restait encore des membres de l'équipage du *Hassan Bey* en ville ? Nous avons la solution toute trouvée, me semble-t-il.

— Votre idée est excellente, monsieur Tom, dit doucement la jeune fille. Malheureusement ces hommes ne peuvent être les coupables. Ils sont deux : Grant Pike et Simon Cheffery, mais tous deux sont hors circulation, pour le bon motif que, depuis hier, ils sont mes prisonniers en ville !

— Alors… que faut-il penser ? s'écria Tom Wills avec désespoir.

Harry Dickson gardait le silence.

Ils descendirent dans le hall, dont le détective alluma toutes les lampes ; puis celui-ci se rendit au buffet, prit trois verres et une bouteille de whisky et versa de la liqueur pour tous.

Il s'était calé dans un des fauteuils clubs et avait allumé sa pipe.

La fumée montait au plafond en volutes pressées. Enfin le détective déposa son calumet familier et les deux jeunes gens virent que ses traits s'étaient détendus.

— Il n'y a qu'une seule solution, dit-il, une seule…

— Vous la tenez, maître ? s'écria fougueusement Tom Wills. Je savais bien que vous trouveriez ! Tenez, rien qu'à vous voir fumer, de la façon dont vous l'avez fait tout à l'heure.

— Je la tiens en effet, et j'avoue qu'elle n'est pas compliquée.

Tom Wills battit des mains.

— Dites… dites vite !

— C'est celle du dernier larron, répondit Harry Dickson avec un sourire de sphinx.

— Allons bon, se découragea Tom. Quand les énigmes s'y mettent !

Mais son maître n'en dit pas davantage pour le moment.

CHAPITRE 6

LE DERNIER LARRON

— Connaissez-vous cette vieille histoire, mes enfants ? Deux larrons se battaient pour une bourse volée. Un troisième voleur se tenait caché non loin de là et les observait avec patience. Quand les deux se furent entre-tués, il sortit de sa cachette et, s'emparant du butin, s'en alla tranquillement. Seulement, dans le cas qui nous occupe, le larron embusqué dans l'ombre se chargea lui-même de tuer les autres.

Tom Wills grogna quelque chose et tourna le dos à son maître. Il entendit Miss Kenforth rire doucement, et cela le vexa.

Il faisait nuit noire et tous trois étaient assis dans une petite yole qui descendait lentement les eaux du vieux port pour se rapprocher d'une darse à moitié envahie par le sable et les alluvions.

— Je crois me reconnaître ici, murmura soudain Tom Wills, oubliant tout ressentiment pour redevenir plus curieux que jamais. C'est ici que nous avons débouché la nuit dernière, en sortant de cet infernal souterrain, pour nous engager dans un lieu plus infernal encore.

— Dont vous avez tiré ce vieil Harry Dickson, mes chers enfants, acheva le détective d'une voix émue.

— Voilà la sortie, dit tout à coup Miss Kenforth en montrant une ouverture sombre et béante dans le mur du quai.

— Armons-nous de patience, dit le détective, et gardons notre barque dans l'ombre de ce haut duc d'Albe. Je suppose que les policiers sont à leur poste ?

Miss Margaret montra du doigt une masse noire, immobile sur l'eau ; c'était une vieille péniche délabrée qui s'était envasée à cet endroit.

Harry Dickson prit sa lampe de poche, et fit clignoter la lumière par occultations successives.

Aussitôt, du bord de la péniche, un semblable signal lui fut adressé : la police fluviale de Crighton était à son poste.

— Notre ami le commissaire de police se prépare à monter en grade, dit le détective en riant doucement. Ah, Miss Kenforth, en voilà un homme qui vous restera reconnaissant toute sa vie !

À son tour, la jeune fille se mit à rire.

— J'ai assisté, en cachette et grâce à vous, monsieur Dickson, à l'interrogatoire de mes deux prisonniers par ce digne magistrat. Dieu, comme il y a mis de l'ardeur, et les bonshommes épouvantés ont avoué tout ce qu'il a voulu ! Croyez-vous que j'ai dû le supplier pour qu'il ne téléphonât pas tout de suite à Londres afin d'obtenir la libération immédiate de mon cher papa ?

— Demain, le commandant Kenforth sera libre et réhabilité, dit gravement Harry Dickson.

— Ah ! monsieur Dickson… et vous, Tom, murmura la jeune fille dans un sanglot, comment pourrai-je jamais vous rendre ce que vous venez de faire pour mon père ?

Harry Dickson secoua doucement la tête.

— Non, Miss, vous seule êtes la grande ouvrière de cette réparation, et ce n'est qu'un bien petit coup de main que mon cher Tom et moi nous vous avons donné !

Elle allait répondre, protester sans doute, quand Tom Wills lui mit la main sur la bouche.

— Regardez l'eau, devant la bouche d'égout !

Un violent remous s'y produisit, soulevant le flot boueux en larges cloques et faisant remonter la vase du fond vers la surface.

— Les valves fonctionnent, murmura Harry Dickson. Attention !… Nous en avons tout au plus pour une demi-heure d'attente encore.

Il braqua sa lampe dans la direction de la péniche, et bientôt un signal lui répondit de ce bord : Paré !

Miss Kenforth s'était assise à côté de Tom Wills et sa main frémissante serrait celle du jeune homme.

Heureux Tom ! Il aurait bien voulu que cette minute s'éternisât, tant ce contact lui était doux.

— Attention, dit tout à coup le détective, voilà qu'un second remous vient de se manifester : les valves se ferment. Bientôt l'acteur entrera en scène.

— Qui donc ? demanda Tom.

— Qui d'autre que le larron de la dernière heure, mon cher petit curieux ?

— Savez-vous qui il est ?

— Sûr et certain, et je crois que je ne vous présenterai pas un inconnu !

Quelques minutes s'écoulèrent encore, puis un bruit sourd de rames se fit entendre et une barque plate, que Tom et Margaret reconnurent fort bien, sortit lentement du porche marin.

La nuit était sombre, mais une clarté indécise traînait quand même sur les eaux du port qui permit au détective et à ses compagnons de voir une forme accroupie ramant avec effort.

La barque lourdement chargée avançait avec peine et gagnait très lentement le milieu de la darse.

La lampe de Harry Dickson lança trois petites flammes. Aussitôt, un puissant projecteur de marine s'alluma à bord de la péniche et son faisceau frappa en plein la barque pirate.

— Souquons ferme, Tom ! ordonna Harry Dickson en donnant l'exemple.

La yole vira de bord et fonça en plein sur la barque plate, dont le pilote avait laissé tomber les rames.

— Oh ! s'écria tout à coup le jeune homme. Regardez donc !… C'est à ne pas le croire !

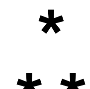
L'homme, pris dans les feux du projecteur, s'était croisé les bras et regardait tranquillement la yole s'approcher.

— Bonsoir, docteur Gresham ! s'écria le détective. Quelle malheureuse fin pour une affaire si promptement et si bien combinée.

— Fatalité, répondit le médecin-légiste. Facteur imprévisible de meilleures combinaisons, en effet. Bonsoir, messieurs !

Il se laissa mettre les menottes sans résistance.

Dans la barque, une des caisses de lingots d'or était déposée.



— Simple comme bonjour, déclara Harry Dickson en buvant à petits coups l'excellent thé que l'épouse du commissaire de police venait de servir.

» Ce matin, à l'insu de ce cher docteur Gresham, naturellement, je me suis rendu au cimetière et, grâce à un pourboire convenable, on m'a laissé examiner à mon tour le cadavre de Porthsmouth-Jack.

» Et ce corps ne portait pas seulement la trace d'une piqûre, mais de trois !

» La première donnée par un des complices de la bande (ce fut d'ailleurs Pike qui l'avoua) dans la salle du cinéma, ne provoqua pas la mort immédiate mais une prostration qui, affectant toutes les formes du décès, me trompa moi-même.

» La seconde, une injection de camphre qui ranima le cœur, fut faite par le docteur Gresham.

» Porthsmouth-Jack revint à lui et, se croyant aux lisières de la mort, confessa tout. Il faut croire qu'il était

même au courant de la cachette sous-marine et de son mécanisme, et que, cela aussi, il le révéla au médecin.

» Immédiatement, la fièvre de l'or s'empara de Gresham et, comme l'ancien matelot du Hassan Bey finissait sa confession, une piqûre au curare mit fin à sa vie.

» Gresham était un homme aux résolutions promptes, et puis il lui fallait bien faire place nette.

» La nuit même, il extermina la bande logée à l'« Hôtel des Trois Pèlerins ». Mais le temps lui manquait pour vider la cachette du trésor. Force lui était de remettre le troisième et dernier acte de son forfait à la nuit suivante.

» Seigneur !… Une fois de plus nous voyons comment l'or s'y entend pour faire, en une minute, un criminel d'un homme possédant tout un passé d'honneur et de probité ! Quelle effrayante leçon !

*

* *

Quelques jours après, le commandant Kenforth et sa fille Margaret quittaient Baker Street, où ils avaient fait une visite d'adieu à Harry Dickson. Ils repartaient pour l'Australie.

— Tom, dit brusquement le détective, on nous sollicite pour une affaire fort compliquée, quelque part dans le nord de la Scandinavie. Allez chercher les valises !

— Bien, maître !

Le détective avait vu des larmes dans les yeux de son élève.

— Le travail… et encore le travail. Il n'y a rien de tel pour oublier une peine de cœur, voyez-vous, mon petit, dit doucement le maître en attirant vers lui son élève. Et puis… à vingt ans… il y a des plaies qui se guérissent si vite, mon pauvre petit gars, si vite…

Pour toute réponse, Tom Wills éclata en sanglots.

— Eh ! bien oui, pleure, et pleure encore…

Et, les yeux tristes, le célèbre détective se mit lui-même à remplir lentement les malles et les valises.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Juin 2015

—

— Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : FrançoiseS, Coolmicro

— Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu…

— Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.